
Laurie Devore
COMMENT LE FAIRE CRAQUER
12N

LAURIE DEVORE

COMMENT LE FAIRE CRAQUER ?

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Benjamin Kuntzer

POCKET JEUNESSE
PKJ·

Pour Billie Jean Andrews Devore,
la seule personne au monde
qui désirait ceci autant que moi.
Tu me manques, mamie.

Ne prenez pas ce livre – ceci est un avertissement. Ce livre sait qui vous êtes. Il sait ce que vous avez fait. Et ce livre vous détruira.

1

Si vous remontez l'I-20 depuis Columbia, prenez la sortie 98 et roulez vers le nord-est pendant environ trois quarts d'heure. Dépassez tout un tas de vaches, de champs de bataille historiques, et vous arriverez à Buckley, Caroline du Sud. Attention, si vous clignez des yeux, vous risquez de rater la ville, même si, en vérité, vous ne rateriez pas grand-chose. Quand vous verrez un panneau indiquant CHAMPIONNATS RÉGIONAUX DE BUCKLEY HIGH près d'un château d'eau couvert de tags à moitié effacés, vous y serez.

Nous avons emménagé à Buckley après mon année de sixième. Maman a acheté une maison minuscule sur Main Street, sans jamais m'expliquer pourquoi nous quittions la banlieue bourgeoise de Charlotte pour venir nous enterrer dans ce trou. Un trou où les habitants se nourrissent principalement des ragots du salon de beauté et de l'espoir que la séparation de l'Église et de l'État sera un jour abrogée. Maman pince les lèvres avec dédain quand elle aperçoit les gros titres ridicules du journal local, qui ne compte qu'un seul employé.

Buckley aime entretenir son aura historique. Ici, une plantation où Jefferson Davis aurait jadis passé la nuit. Là, un monument en l'honneur d'un soldat tombé au cours de la guerre d'Indépendance. Ils vous feraient croire que Buckley est l'incarnation parfaite de la bonne communauté sudiste ; une sorte de Charleston ou de Savannah, niché dans les plaines de l'est de la Caroline du Sud. Mais en grattant un peu, on découvre la

même propension à la mesquinerie que dans bien des petites villes du Sud.

La grand-place de la ville est célèbre dans tout l'État pour sa rue pavée et ses monuments historiques. Malgré tout, les bars miteux et les devantures de sociétés en faillite bordent la place. On y voit toujours les mêmes personnes. Et, plus tard, on y verra leurs enfants, puis les enfants de leurs enfants.

Si on quitte la ville par le sud, on passe devant le lycée, avant de franchir un passage à niveau pour gagner la vieille cité ouvrière, un quartier de Buckley dont aucun autochtone ne veut parler ; certains affirment même qu'il ne devrait pas faire partie de notre bourgade.

C'est ça, Buckley : les monuments historiques et les labos de meth, l'héritage confédéré et l'Amérique profonde.

Quand nous sommes arrivés, mon frère aîné Ryan et moi avons accroché une carte du monde au mur de sa chambre, pour noter tous les endroits que nous voulions visiter. J'en choisissais toujours des ridicules, comme Albuquerque, Ann Arbor ou Austin. Leurs sonorités m'intriguaient.

Lui voyait plus grand. Florence. Berlin. Le Caire. Je l'écoutais parler, m'imaginant des lieux enchanteurs. J'étais suspendue à ses lèvres. Buckley était une prison, une cage nous coupant les ailes. Toutes les belles choses nous attendaient dehors.

Jusqu'à ce que je rencontre Adrienne.

Au collège de Buckley, Adrienne avait tout et *était* tout. À l'heure du déjeuner, elle tenait conseil sur les balançoires avec Claire, sa meilleure amie, et elle lui répétait tous les secrets qu'on lui avait confiés le matin même. Qui sortait avec qui. À quelle fête untel ou unetelle étaient invités. Qui avait une jupe atroce.

J'étais fascinée par le duo qu'elles formaient. Adrienne ne ressemblait à personne d'autre à Buckley. Plus tard, je découvrirais que son père, un sudiste pur jus, avait trahi sa lignée en faisant son droit à Chicago avant d'épouser la future Mme Maynard, une brune magnifique, cadre dans la pub. Cela expliquait le teint parfait d'Adrienne et ses cheveux de jais. Mais

ce qui la rendait vraiment unique, c'était son regard marron foncé envoûtant, la façon dont il s'illuminait quand on lui plaisait, dont il dispensait une forme d'amour et d'acceptation uniques. Claire était la copine sans prétention idéale pour Adrienne – petite pour son âge, innocente, l'Américaine modèle sous tous rapports.

Un jour, en classe, Ade parlait d'Elona Mabry, une de nos camarades en léger surpoids qui avait pourtant tendance à la couvrir d'éloges excessifs. Je n'avais aucun mal à repérer les filles comme Elona : des arrivistes, dans l'univers impitoyable du collège.

— C'est ce truc qu'elle fait avec son eye-liner, disait Adrienne durant la cinquième heure. On dirait qu'elle se le met dans le noir pendant qu'elle se fait peloter. Et ce faux Birkin énorme qu'elle se trimballe et dans lequel elle ne trouve jamais rien. Genre, qu'est-ce qu'elle pourrait bien chercher là-dedans ? C'est comme… c'est comme…

— Comme un raton laveur fouillant dans une poubelle, ai-je complété depuis la place qu'on m'avait assignée, en diagonale de son bureau.

Je n'avais pas réfléchi avant de parler. Ces mots qui avaient réduit Elona en lambeaux s'étaient formés tout seuls.

Adrienne a claqué des doigts avant de me désigner d'un air triomphant.

— Exactement !

Puis elle s'est mise à rire, rejetant en arrière son magnifique visage jusqu'à ce que tous les regards soient braqués sur elle. Claire, assise juste derrière, se couvrait la bouche d'une main, pouffant malgré elle. Adrienne a poursuivi :

— C'est exactement ça. Tu t'appelles Olivia, pas vrai ? J'adore tes cheveux. Comment tu les coiffes ?

Mal à l'aise, j'ai entortillé une mèche autour de mon doigt. Je sentais les autres se retourner pour voir ce qui se passait, me contempler comme ils la contemplaient, elle. Adrienne m'appréciait. Adrienne me trouvait drôle. Mon sourire était radieux. Plus tard, je lui parlerais des endroits où je me rendrais. Les endroits sur la carte. Elle me répondrait qu'elle en

connaissait certains, pour les avoir vus en personne ou sur des photos de ses parents.

Adrienne était bien au-dessus du reste des habitants de Buckley.

Certaines personnes ont un je-ne-sais-quoi qui m'attire irrémédiablement. Avec elles, je me sens toujours plus courageuse, plus animée, plus vivante. Elles font naître un feu dont l'éclat est trop séduisant pour être effrayant.

Adrienne était le feu d'artifice de mon éclipse.

Avant que je la rencontre, Buckley me paraissait terne, une punition à subir. Tout y était si ennuyeux, inanimé, ordinaire.

Avec Adrienne, tout devenait intéressant. Et j'adorais ça.

Nous restions assises sur les balançoires, jour après jour, à observer nos pairs. À nous moquer d'eux. À devenir plus vives qu'eux, plus malignes. Dans mes bulletins scolaires, mes professeurs ne l'écrivaient jamais clairement, mais j'arrivais à lire entre les lignes, et ma mère aussi. *Tyran. Peste.*

— Ils sont jaloux, plaisantait Adrienne.

Et je riais aussi. La vie était facile, quand on prenait tout le monde de haut.

Trois ans plus tard, Ryan a décroché notre carte de son mur et l'a mise dans son coffre. Il l'emportait avec lui vers sa première destination : Ann Arbor. Il s'avère que les ailes repoussent. Il a décollé de Buckley.

En me laissant ici.

Puis il est parti pour toujours.

2

Nous sommes en septembre, mais personne ne s'est donné la peine de retirer les bannières du 4 Juillet. La plupart des bâtiments autour de la place sont en train de fermer, seul le glacier est encore ouvert. Claire et moi sommes assises à la table en fer forgé devant la boutique. Elle aspire bruyamment un milk-shake à la fraise.

La conversation est des plus banales. Mais, comme c'est souvent le cas dernièrement, tout me tape sur le système. Jusqu'à ce que je n'en puisse plus.

— Tu crois que je m'y prends mal ? je demande.

Après toutes ces années, Claire est encore le yin d'Adrienne et mon yang, la lumière dans nos ténèbres.

Elle retire la paille de sa bouche et fronce ses sourcils blonds parfaits.

— Quoi ?

Maintenant que je me suis lancée, autant cracher le morceau.

— M. Doolittle dit que tout le monde gère le chagrin différemment. Il n'arrête pas de me le répéter comme un foutu mantra. Pour lui, ma froideur en dit long. Il prétend que quand je suis contrariée, je fais mine d'être encore plus insensible pour contrarier les autres. Et que, en gros, quand je fais du mal aux autres, c'est à moi que je fais du mal. Tu penses qu'il a raison ?

Chaque semaine, M. Doolittle trouve un nouveau truc pour venir fissurer mes murailles savamment construites, se rapproche d'un point

auquel je ne veux surtout pas penser.

— Hé, intervient Claire.

Je lève la tête et voit son regard bleu posé sur moi. Claire inspire la confiance, ce qui fait d'elle une excellente menteuse.

— Tu n'es pas froide. Tu es… tu n'es plus comme avant. Mais tu fais de ton mieux.

J'acquiesce. Je me sens différente. Je me sens… amoindrie. C'est quand je m'autorise à éprouver trop de choses que tout commence à partir en vrille. J'existe sans avoir la moindre réaction. J'aime à vivre comme je le faisais avant la mort de Ryan – en mangeant une glace avec Claire, en passant les après-matchs avec Ethan. Ce sont des traditions. Sans elles, tout foutrait le camp.

C'est drôle, mais je ne crois pas que je m'en serais rendu compte sans Adrienne. Si je n'avais pas à supporter tous les jours ce regard apathique et indifférent qu'elle me réserve désormais. Parfois, cela me fait encore plus souffrir que le deuil.

— Adrienne se comporte comme si elle ne me comprenait plus, finis-je par avouer à Claire. Comme si ce que je ressentais la dépassait. Je ne l'amuse plus. Mais je… je ne sais plus être drôle.

— Adrienne trouve toujours que tout était mieux avant. Tu la connais, m'explique Claire sans soutenir mon regard.

J'essaie de ne pas trop y réfléchir. Je sais ce qui est bien ou mal et je sais que si l'on pèche contre les autres, l'univers finira par nous retrouver. Je l'ai *toujours* su, même avant sa mort. J'aurais dû me douter que cela allait arriver.

Ethan m'avait prévenue, sûrement sans le faire exprès. Il m'avait dit un jour : « Ce n'est pas toi. Toutes ces choses que tu fais. C'est Adrienne. »

Il avait raison. Je me nourrissais de ça, de la tête de ces gens quand ils avaient peur. Toute cette comédie me donnait d'énormes poussées d'adrénaline. Ce ne sont pas les pensées de quelqu'un de bien.

— Ethan veut que j'en parle. Il ressemble un peu à M. Doolittle, parfois. Il pense que le chagrin est une barrière que je dois briser. Je sais

qu’il en discute avec sa mère.

— Elle n’est pas psychologue pour dangereux criminels ? réplique Claire, amusée.

Je ricane.

— Si. Ça tombe bien, hein ?

— Il t’aime.

— Je sais.

Je ne cache pas mon air résigné. Je finis ma glace et récupère mes clés sur la table.

— Bon, je vais chez Adrienne. Elle veut mettre au point une nouvelle choré pour le match interscolaire de la semaine prochaine, j’ai promis de l’aider. Elle croit que je l’évite.

Elle n’a pas tort. Mais je ne peux pas lui révéler pourquoi. Je ne suis pas certaine de le comprendre moi-même. Tout ce que je sais, c’est que je ne peux plus être celle que j’étais avant la mort de mon frère.

J’adresse un signe à Claire en m’éloignant, et m’efforce de ne pas laisser mon regard vagabonder. Je ne peux toujours pas regarder l’église blanche.

Certains péchés sont impardonnables.

3

La campagne défile de part et d'autre de la route alors que je m'éloigne à bord de la Bronco de ma mère. Le quartier, bâti autour du terrain de golf de Woodhaven, est loin d'être d'une perfection télégénique, mais c'est le coin le plus sympa de la ville. Un lieu où les gamins se retrouvent pour jouer et les papas pour faire un 18 trous le week-end. Ça contraste avec l'autre bout de la ville, où se trouve Buckley High. De l'autre côté des rails, là où traînent les gamins de la cité ouvrière.

Je tourne sur une route secondaire. Les parents d'Adrienne tiennent à élever leurs enfants en rase campagne, ce qui semble génial au premier abord, mais qui se révèle ridicule dans la pratique. M. Maynard a grandi à Atlanta, Mme Maynard à Chicago, et tous deux sont restés citadins jusqu'au bout des ongles. Depuis qu'Adrienne est en âge de se garder seule, ils la laissent régulièrement – son père voyage pour le boulot, et sa mère en profite pour l'accompagner. Adrienne a toujours détesté se retrouver seule dans cette immense baraque, alors Claire et moi y dormons souvent pour lui tenir compagnie.

Plus je me rapproche de chez Adrienne, plus mon ventre se noue. Elle a toujours été difficile à décrypter, mais c'est encore pire depuis quelque temps. Toutes nos conversations sont froides, pleines de gêne. Comme si elle voulait me pousser à bout, et que je faisais pareil en retour.

La longue allée des Maynard est bordée d'arbres. Je me gare devant l'entrée, juste derrière le coupé rutilant d'Ade. Je gravis les marches du

perron en sautillant avant de frapper. J'entends de la musique étouffée venir des fenêtres de l'étage. J'entre et monte deux à deux l'escalier en bois. Une fois sur le palier, j'observe la porte de sa chambre fermée. J'hésite. Elle n'a toujours pas répondu à mon texto lui indiquant que j'étais en route. Elle doit être occupée. D'un autre côté, c'est elle qui voulait que je vienne. Elle m'a même reproché de ne pas lui consacrer plus de temps.

J'ouvre.

J'aurais dû me fier à mon instinct.

Elle est avec un mec. Dans une position que j'aurais préféré ne jamais voir.

Il me faut un bon moment pour comprendre. Ce n'est pas n'importe quel mec.

C'est *mon* mec.

Ethan Masters. Avec sa tignasse blonde hirsute, son torse parfait et son sourire idiot, qu'il me réserve depuis le jour de notre rencontre. *Mon* Ethan avec Adrienne, sa peau hâlée et ses cheveux bruns, sur les draps noirs dans lesquels nous avons si souvent dormi. Je reste plantée là, chaque seconde paraissant une minute, avec une seule pensée en boucle dans la tête : rester froide.

Froide.

Adrienne : « Oh, mon Dieu. »

Tellement cliché.

Ethan : « Oh, putain. »

Si prévisible.

Je tourne les talons et redescends avec précaution, une marche après l'autre, avant d'aller m'asseoir dans le salon.

Adrienne dévale maladroitement l'escalier. On dirait un troupeau d'éléphants, pas une adolescente de cinquante-cinq kilos, toute honteuse avec ses grands yeux de biche.

— Écoute, O…

Je repousse une mèche derrière mon oreille.

— Ça ferait sans doute son petit effet dans notre choré, et les supporters seraient sûrement ravis, mais tu ne trouves pas que ça fait un peu trop salope ?

— O…

Nous pivotons toutes deux vers Ethan, qui passe sa tête dans la pièce.

— Reste où tu es, lui balance Adrienne avec un aplomb incroyable, comme si elle était en droit d'en décider.

Puis la vérité me submerge si violemment que je dois me mordre les lèvres. J'essaie de ne pas le regarder. Je pensais que je ne me remettrais jamais de la perte de Ryan, mais Ethan a toujours été là pour moi. Je n'ai jamais voulu lui parler des ennuis de mon frère, mais il restait quand même à mes côtés. Et quand nos peaux se touchaient, quand nous respirions au même rythme, il était tout ce que j'avais.

— C'est quoi, ton problème ? je demande à Adrienne.

— Je ne sais pas, me répond-elle. (Et je la crois presque sincère.) Je me sens seule, tu me manques, j'espérais juste…

— Laisse tomber, je l'interromps. Je me casse.

Je me lève, jette un œil à l'endroit où Ethan vient de disparaître et m'apprête à repartir.

— Tu es descendue t'asseoir dans le salon, me fait-elle doucement remarquer, comme si elle m'aidait à résoudre une énigme. Tu ne t'es pas barrée en furie, tu t'es contentée de t'asseoir. Comme si… Tu t'en fous, ou quoi ?

Honnêtement, je l'ignore. Je sais que ce n'est pas normal. J'aimerais exploser de rage.

Je claque la porte derrière moi et laisse les vibrations du chambranle lui répondre à ma place.

4

Il y a deux ans

Adrienne était sombre, mystérieuse. Elle l'avait toujours été. Ce n'était pas seulement sa peau, ses cheveux ou ses yeux, pas seulement sa voix suave, qui séduisait tous ceux qui se trouvaient sur son passage, mais aussi son comportement, sa façon de mettre le feu et de regarder l'incendie se propager. Au collège, une poubelle pleine de papier pouvait nous amuser, mais au lycée, il y avait des choses plus intéressantes à cramer : la vie des gens.

Ça n'était jamais personnel, c'est peut-être ça, le pire. Mais un jour, j'ai déconné. J'ai déconné grave.

C'était à une fête chez Coxie – le copain de Claire. Ses parents étaient partis pour le week-end, et leur baraque située en périphérie de la ville nous garantissait qu'aucun adulte ne viendrait nous surprendre. La musique était trop forte, et les boissons trop sucrées, et ce dont je me souviens le mieux est cette sensation de pouvoir détruire le monde si je le décidais. Ce pouvoir était un vrombissement d'énergie, une force vitale. Il se trouve qu'Anna Talbert était trop grande et trop fine, en plus d'être une cheerleader sans talent. Ce que je lui avais dit. Et répété.

Adrienne, Claire et moi étions les seules première de l'équipe cette année-là, ce qui n'a fait que souder davantage notre trio. Nous concourions avec les terminale, et l'avenir s'annonçait radieux.

Peu importait que mon frère soit parti plus d'une semaine sans répondre à mes textos. Pour oublier ça, je pouvais me noyer dans la vodka, et plus je buvais, plus je devenais méchante. Anna ne comprenait pas pourquoi.

— Bon sang, Anna, je dirais bien que tu es une salope, mais tout le monde sait qu'aucun mec ne voudrait coucher avec toi.

Un shot.

— Nom d'un chien, Anna, tu es encore là ? Personne ne t'a encore dit d'aller te faire foutre ?

Un shot.

— Bordel, Anna, tu sais s'il y a un monde où tu n'existes pas ? Parce que j'aimerais vraiment y vivre.

Tout ça pendant qu'Anna m'expliquait combien elle me trouvait jolie et hilarante. Elle me rapportait verre après verre, shot après shot. Adrienne en pleurait de rire.

J'ai tendu une bouteille à Anna en lui demandant de rester loin de moi, si possible pour toujours.

Il paraît qu'elle a bu jusqu'à ce que le conducteur désigné de la soirée la fasse monter à l'arrière de sa voiture et l'emmène à l'hôpital.

Ça s'est fini le lendemain matin. J'étais enfermée dans la salle de bains d'Adrienne, à chialer. J'avais reçu un message de l'une des terminale à six heures du matin.

Anna Talbert dans un état grave.
Ne dis rien.

D'autres étaient arrivés ensuite, dont un de la cousine d'Anna, qui nous demandait si nous savions qui lui avait fait boire autant de vodka et nous encourageait à prier pour elle. J'avais soudain eu envie de vomir, et voilà que je me retrouvais recroquevillée sur le tapis devant les toilettes, à pleurer toutes les larmes de mon corps. *C'est ma faute.*

J'avais vraiment déconné grave.

C'est là qu'Adrienne m'a rejointe. Elle s'est assise devant moi, les jambes croisées.

— O…

— J'ai failli la tuer, ai-je réussi à répondre.

— Elle a failli se tuer toute seule, m'a-t-elle rassurée calmement. Et ils lui ont fait un lavage d'estomac. Elle va s'en remettre.

— J'étais comme Ryan. J'étais bourrée, méchante et je m'en foutais de tout le monde. Pourquoi je ne l'ai pas laissée tranquille ? (Je ne m'étais pas redressée pour regarder Adrienne, mais ses yeux avaient trouvé les miens.) C'est une sorte de gêne à la con qui me transforme en monstre. Et attends qu'elle leur dise que c'est moi qui lui ai filé la vodka. Je ne sais pas ce qu'ils vont me faire. (Je me suis essuyé le nez du revers de la main.) C'est mérité, tout ce qui m'arrive. Je suis dangereuse.

— Lève-toi, m'a dit Adrienne.

J'ai alors tâché de ne plus entendre sa voix. J'ai cessé de pleurer. Cette idée s'est cristallisée dans mon esprit. J'étais dangereuse, je devais m'éloigner de là. M'enfuir.

C'est peut-être l'occasion de quitter Buckley.

Adrienne s'est rendu compte que je n'allais pas me lever. Elle s'est mise à quatre pattes près de moi, jusqu'à ce que nos nez se touchent presque.

— Elle ne va rien dire, m'a-t-elle affirmé.

J'ai retenu mon souffle.

— Pourquoi ?

Elle a éclaté d'un rire que j'ai senti sur mes joues.

— Parce que je lui ai envoyé un message pour lui dire qu'on s'inquiétait pour elle. Qu'on n'avait pas fermé l'œil depuis qu'on avait appris la nouvelle. Ça ne me plaît pas, mais elle est des nôtres, à présent.

— Des nôtres ?

— C'est notre amie. On l'aime autant qu'elle nous aime, alors ne parlons plus d'hier soir, d'accord ?

J'ignorais jusqu'à cet instant qu'il y avait *les nôtres* et *les autres*. Mais ça paraissait évident. *Les nôtres.* Ça aurait dû me remonter le moral.

Je l'ai quand même remerciée.

Adrienne a passé une main dans mes cheveux, et l'a laissée là, avec tendresse.

— Tu n'es pas comme lui, m'a-t-elle chuchoté. Tu es ma meilleure amie, tu es belle, drôle et parfaite, d'accord ?

J'ai acquiescé.

— Je t'aime, a-t-elle fini par ajouter.

Elle ne disait jamais ce genre de truc. On n'était pas le genre de meilleures amies à se faire des câlins tout le temps et à se dire des mièvreries. Cela ne lui ressemblait pas. Venant d'elle, cela ressemblait presque à un aveu.

— Je t'aime aussi, Ade, lui ai-je répondu, encore au bord des larmes.

Elle m'a souri.

— C'est pour ça que je ne laisserai jamais rien t'arriver de mal.

5

Il fait gris, dehors.

J'ai fini par m'habituer aux nuits d'insomnie, à cet instant où il fait déjà jour mais où le soleil n'est pas encore levé. Une bouteille de Jack Daniel's me dévisage tristement depuis mon bureau.

J'ai trouvé les bouteilles dans le placard de mon frère juste après sa mort, sans doute pour quand il rentrait à Buckley et avait besoin d'au moins huit ou neuf verres pour survivre à chaque journée. Hier soir, j'ai sorti celle-ci pour la poser sur ma table.

Je n'ai pas pu me résoudre à boire.

Adrienne et Ethan m'ont appelée et m'ont envoyé des textos jusqu'à deux heures environ.

J'ai décidé de m'en foutre.

Il y en a eu un, quand même – une seule séquence de mots –, qui a capté mon attention.

O., arrêtons de nous faire du mal.
Dès demain, on commence à réparer ça.

Adrienne ne demande pas, elle décide.

Le plus triste, c'est que l'idée me plaît. J'aime croire que l'on pourra réparer ça et rester meilleures amies. D'une façon différente.

Mais d'abord, il faut qu'elle paie. Je ne veux pas d'excuses.

Je veux du sang.

Je m'emmitoufle dans cette pensée comme dans un doudou-couverture. L'idée de vengeance me ravive. Me donne un but.

Voilà ce qui me manquait.

Alors je me lève, et je passe à l'action. Jean moulant. Haut stylé. Lèvres rouges.

C'est parti.

Elle ne m'a pas encore regardée.

C'est notre premier cours commun de la journée. La première fois que nous nous retrouvons dans la même pièce depuis hier, et elle ne me regarde pas.

On est dans le cycle « poésie » du programme. Celui que nous redoutons tous le plus.

La seule chose pire qu'écrire des poèmes est de les lire à voix haute. Je le vois toujours dans les yeux des profs. Ils pensent qu'on va déverser notre douleur, nos blessures et notre sang sur un cahier, parce que c'est notre seule chance d'exprimer tout ça. Peut-être qu'ils vont se mettre à pleurer, et nous aussi, et que ça fera un super téléfilm. On aura écrit tout ce qui nous passe par la tête, tout ce qui nous déchire. Et tout ça grâce à eux.

Personne ne fait ça. Sauf moi, peut-être. En ce moment même. Les yeux rivés sur la nuque d'Adrienne, je couche tout sur le papier.

Je commence à rayer certains mots, espérant rendre ma prose moins honnête, moins brute, moins *tout*. Mme Morrison demande qui veut se lancer, puis elle fait ce bruit de langue réprobateur que font les profs quand personne n'est volontaire.

— Ne me forcez pas à désigner quelqu'un, claironne-t-elle.

Un silence. Le genre de silence qui dure des jours. Si elle m'interroge, je lui dirai que je n'ai rien écrit. Elle ne nous a pas prévenus qu'on aurait à les lire. *Je ne peux pas. Je ne le ferai pas.* Puis Mme Morrison dit :

— Vera. Très bien.

Je redresse la tête, la gorge nouée, une boule coincée entre la glotte et l'œsophage. Vera Drake est une fille gauche, timide et silencieuse, de celles qui disparaissent complètement en dehors de la classe. Je me concentre sur elle quand elle commence à parler – son carré blond, court et irrégulier, ses yeux trop écartés. Ses poignets minuscules et son sens de la mode inexistant. Elle contemple le sol et se lance.

— Prunelles saphir, cheveux d'or, entonne-t-elle d'une voix lente, en prenant de longues inspirations plus fortes que nécessaire. Tes yeux sur moi sont posés / Mais tu ne me vois pas / Debout tout seul, contre ton casier / Tu es à la fois bon et mauvais.

Je souffre pour elle à chaque mot, me tortillant de gêne sur ma chaise.

— C'est très bien, Vera, ment Mme Morrison.

Même elle est embarrassée. Vera bascule d'un pied sur l'autre.

— Pourquoi as-tu écrit ça ?

Comme si elle ne connaissait pas la réponse.

— Vous savez ce que c'est, explique Vera. (Et Dieu que j'aurais préféré qu'elle s'abstienne !) Quand on est dans la même pièce que quelqu'un et qu'on en oublie de respirer.

— Ça me fait la même chose avec les pizzas, s'exclame une voix à l'autre bout de la salle.

Une voix sombre et confiante, qui emplit la pièce et transforme le silence emprunté en éclats de rire.

— Mademoiselle Maynard, gronde Mme Morrison tandis que Vera se ratatine sur sa chaise, les yeux rivés au sol pour se protéger contre l'humiliation. Merci pour votre opinion.

Adrienne arbore un sourire radieux et rejette son rideau de cheveux bruns derrière son épaule. Elle a son air joueur. J'aurais dû m'en douter : c'est son truc. Elle ne se laisse pas ronger par la culpabilité comme je peux le faire.

Je gribouille mon poème jusqu'à ce que ma feuille se déchire. Il n'y est question que de sexe et de chagrin, et le sexe et le chagrin sont les dernières choses que je veux voir associées à mon image.

Quand je relève le front, Adrienne croise mon regard pendant un bref instant, avant de se cacher à nouveau derrière ses cheveux avec une moue. Cette moue faussement timide dont elle ne se pare que quand elle est surprise à humilier quelqu'un qui n'a pas les armes pour se défendre, comme s'il s'agissait d'une blague innocente entre amis.

— J'ai trouvé ça bien, dis-je sans réfléchir.

Si elle croit que *je* ne vais pas répondre, elle se trompe dans les grandes largeurs.

Tout le monde rit de nouveau. Naturellement. Ils pensent que je me moque à mon tour de Vera.

Je jette un rapide coup d'œil dans sa direction, et je la vois penchée sur sa table, à éviter le moindre contact visuel. Elle semble si concentrée que je me demande s'il existe un univers alternatif dans lequel elle pourrait se replier. Et je me demande si elle accepterait de m'y emmener.

Je ne laisserai pas Adrienne gagner cette manche.

— Sérieusement, je reprends, sans quitter Vera des yeux.

Si je parviens à la convaincre de ma sincérité, je remporte le match du jour. *Olivia : 1. Adrienne : 0.*

— Ça suffit, Olivia, m'interrompt Mme Morrison. À moins que tu ne souhaites que je demande au Dr Rickards de reconsidérer ta participation à la fête annuelle ?

— Mais c'est vrai, j'essaie d'insister. Ça m'a plu.

— Laisse tomber, O., me lance Adrienne depuis l'autre bout de la salle.

Tout le monde me dévisage, l'air horrifié, comme si Adrienne n'avait pas lancé les hostilités. Parce que c'était drôle, mais au début seulement. Je pose mon menton dans ma paume, m'étalant au passage du rouge à lèvres écarlate sur la main. *Olivia : 0. Adrienne : 1.*

Quand la sonnerie retentit, je déchire mon poème en dix-huit morceaux. J'avise du coin de l'œil Vera, qui est en train de sortir. Je ne peux m'en empêcher. Je tire sur sa veste verte.

— Je le pensais vraiment, lui promets-je.

Elle se libère d'une secousse, une larme luisant au coin de l'œil. C'est toujours le pire moment. Quand ils se mettent à pleurer. J'ai toujours détesté les voir pleurer. J'essaie chaque fois de me dire que ça n'est pas ma faute, que c'était pour rire, qu'ils sont bien trop sensibles et qu'on est à Buckley High, pas dans la vraie vie.

— Merde.

Je balance mes morceaux de poème à la poubelle, les regarde tomber en une pluie de papier. Ne dit-on pas que les gens trop gentils terminent toujours derniers ? Je repense à Adrienne en train de descendre Vera en flammes. De s'écouter le faire. De s'en repaître.

J'ai envie de lui faire du mal. J'ai envie de la voir perdre, pour une fois dans sa petite vie parfaite. J'ai envie de la voir revenir vers moi en rampant, implorant mon pardon. De la voir me supplier d'*arrêter*.

Je veux juste cet instant de pouvoir.

Et je l'aurai, quoi qu'il m'en coûte.

6

M. Doolittle s'affale lourdement sur sa chaise en bois, faisant s'effondrer une pile de feuilles sur son bureau. C'est un homme en surpoids qui refuse de l'admettre, comme l'attestent ses boutons de chemise ayant atteint le point de rupture sur son ventre proéminent. Il est assez jovial pour un conseiller d'orientation. Une sorte de père Noël sous Prozac.

— Alors, de quoi aimeriez-vous parler, aujourd'hui, Olivia ? me demande-t-il avec un large sourire en rajustant ses lunettes de lecture.

Oh, juste de mon dernier drame personnel. Ma meilleure amie qui couche avec mon petit copain. Qui presse une dernière fois la détente pour me rappeler qui mène la danse.

Je hausse les épaules.

M. Doolittle parcourt ses notes, sans doute pour retrouver une page intitulée Clayton, *virgule* Olivia, *deux-points* : cinglée. C'est en tout cas comme ça que je l'appellerais.

— Je sais que ça fait deux mois, reprend-il. C'est une tragédie, mais cela nous a permis de passer un peu de temps ensemble. J'ai vraiment l'impression qu'on commence à faire des progrès, pas vous ?

— Ouais.

M. Doolittle ne sait franchement pas s'y prendre. Mais tant pis. La dernière chose dont j'ai besoin, c'est qu'ils me forcent à suivre une véritable thérapie. Je reste assise en silence et laisse mon regard se

promener. Il y a plusieurs cadres sur son bureau, tous tournés vers lui. Sans doute ses enfants. Sa femme a été surprise en ville en plein adultère avec le chiropracteur, il y a deux ans. Tout le monde est au courant.

— Bien parlé, Olivia. C'est génial ! C'est un grand pas en avant. Croyez-vous pouvoir me dire ce qui a changé ?

M. Doolittle me dévisage avec le plus grand sérieux. Je déteste tout dans cet instant, après qu'il a dit ces mots. Je sens les murs se refermer autour de moi. *Ce qui a changé.*

Imaginez-vous une fille.

Elle a seize ans, elle est mince, elle a de longs cheveux châtains. Ses vêtements sont abordables, mais jolis, parce que parfois sa meilleure amie lui donne des fringues de seconde main et que, de temps en temps, elle-même arrive à racler suffisamment les fonds de tiroirs pour s'offrir un ensemble qui n'est pas en solde. Elle roule en voiture décapotable ; le vent joue avec ses cheveux. Elle parle à ses amies de la prochaine grande fête, d'un quelconque scandale au lycée ou peu importe, ça ne fait rien, car elle a la conviction sotte que rien ne changera jamais. Rien ne peut changer quand on a seize ans et que tout le monde adore nous détester parce qu'on a tout. On *est* tout.

Son frère meurt, et tout s'écroule. Elle en vient même à se demander si tout cela a existé un jour.

— Rien n'a changé, je réponds.

M. Doolittle se penche en avant, se compose un air qui se veut dévasté.

— Olivia…

Une horloge fait tic-tac. Des gens se déplacent. Rien n'a changé pour eux.

C'est bizarre de voir le temps passer sans que Ryan soit là. J'essaie toujours de comprendre comment le rattraper, revenir en arrière. J'ai des photos – ces instants de vie figés – que je regarde parfois, et je n'arrête pas de me dire : *Il n'est parti qu'une minute, il va revenir.* Quand je feuillette mes albums, tout est identique. Pareil qu'avant. Ryan sourit à ce qu'il voit

au loin, je lui souris. À l'époque, tout nous paraissait magique, une perpétuelle découverte.

Adrienne est là, elle aussi, et quand elle rit, je ris avec elle. Si elle trouve ça drôle, ça l'est. Si elle pense que c'est une bonne idée, on le fait. Adrienne fait scintiller les étoiles avec son rire ; elle donne des couleurs aux ternes journées de Buckley, elle les fait chatoyer. Elle n'a pas peur.

Et Ethan… quand il me regarde, il me perçoit comme personne d'autre. Je ne suis plus que celle que j'étais avant, du moins pour lui. Il aimait celle que j'étais alors.

— Toutes les pièces du puzzle sont les mêmes, m'entends-je déclarer. Mais plus aucune ne s'emboîte.

J'observe fixement le dos des cadres photo. Pourquoi ne puis-je pas les voir ? Pourquoi M. Doolittle doit-il me tenir à l'écart de sa vie alors qu'il farfouille dans la mienne ? Je sais que sa femme l'a trompé, il sait que mon frère est mort. Ces deux secrets devraient nous appartenir, mais ça n'est pas le cas. Nous ne nous connaissons pas du tout. Il ne sait pas ce que j'ai fait, et je ne sais pas si sa femme cherchait à attirer son attention, à s'amuser ou autre chose.

— Je ne pense pas être froide, dis-je en repensant à Claire.

Il me scrute.

— Non, pas aujourd'hui, marmonne-t-il.

Je relève le front. Il a toujours l'air extrêmement sérieux, ému, même.

— Bref.

Je secoue la tête pour m'éclaircir les idées. Être triste n'est pas la solution. J'ai déjà essayé, mais ruminer ne mène à rien. Penser aux lèvres d'Adrienne sur Ethan ou à mon frère reposant six pieds sous terre ne mène à rien. Je n'ai pas *besoin* de chagrin.

— Je sais que tout ceci est très contrariant pour vous, mais comme ce sont mes problèmes, je vous serais reconnaissante de ne pas pleurer.

— Navré, dit-il. J'ai cru avoir aperçu la véritable Mlle Clayton pendant un moment, et c'était agréable. Être vulnérable est difficile.

Être vulnérable est une connerie.

— Que faites-vous quand ça fait vraiment mal ? demande-t-il, toujours aussi sentimental et compréhensif.

J'ai franchi une limite, là. J'ai franchi une limite, et je dois retourner de l'autre côté, là où je peux respirer.

Et c'est quoi, cette question ? Ça fait *toujours* vraiment mal.

— Des trucs physiques, je réponds en croisant les bras devant moi.

Il griffonne quelque chose.

— Quel genre ?

Je couche. Avec Ethan. Mais on dirait que ça ne va plus pouvoir se faire.

— Courir. Du cheerleading.

— Vous êtes très douée, me dit-il avec un sourire. J'étais au match, vendredi dernier. Vous êtes extrêmement athlétique.

Si rien n'avait changé, je répéterais cette dernière réplique à Adrienne, qui le traiterait de pervers. Ça me ferait marrer.

— C'est un hobby.

Je roule les épaules, j'essaie de me détendre. Je n'aime pas les compliments. Personne ne me complimente sur rien du tout, sauf sur le fait de parvenir à exister dans la jungle darwinienne du lycée.

— Avez-vous envisagé certaines des autres activités que je vous ai suggérées ? Du bénévolat ? La chorale ? Quelque chose qui ferait bien sur votre dossier en vue des candidatures pour la fac ?

— Je fais du cheerleading, je réplique du tac au tac.

Ça a toujours suffi jusqu'à présent.

M. Doolittle se racle la gorge et fait glisser ses lunettes le long de son nez de façon théâtrale.

— Mademoiselle Clayton, vous arrive-t-il de réfléchir à votre inscription à l'université ?

Non.

— Oui, j'affirme sèchement.

— Votre frère est parti dans le Michigan, m'informe-t-il.

Comment peut-on être aussi naze dans son job ? Je sais que mon frère est parti dans le Michigan. Il y est mort.

— Ryan détestait cet endroit.

Je me tourne vers la fenêtre. Un couple heureux marche dehors en se tenant la main. Elle est en seconde, lui en terminale. L'année prochaine, il partira au centre universitaire de Central, dont il décrochera au bout de quinze jours pour devenir employé du câble. Elle tombera enceinte avant d'avoir son bac, et ils s'installeront dans une caravane à côté de chez sa belle-mère. D'ici dix ans, ils seront divorcés.

— Je déteste cet endroit. (Je regarde M. Doolittle droit dans les yeux.) Je n'irai pas dans une université d'État. Je partirai loin d'ici.

— Olivia, commence-t-il avec précaution.

Je le dévisage sans ciller. L'un des boutons de sa chemise s'est détaché.

— Je suis désolé, mais vous ne pourriez pas entrer dans une université d'État, même si vous le vouliez vraiment.

Même si je le savais déjà, même si je savais que c'était idiot de prétendre le contraire, cela me pique. Cela me blesse comme pas permis, et je prends soudain conscience que je suis complètement seule. J'ai longtemps pensé que je valais mieux qu'eux – mieux que ce couple, que ces *gens*, mais je suis tout aussi pitoyable.

Je suis seule parce que je les ai tous descendus en flammes en ricanant, mais je suis comme eux.

— Enfin, se reprend rapidement M. Doolittle, tâchant de se rattraper, vous pourriez, mais vous avez beaucoup de retard. (Il retrouve peu à peu contenance, recouvre son air chaleureux et jovial.) Vous avez du retard. Il faudrait vous améliorer cette année et, très franchement, il vous faudrait d'excellentes notes à l'examen d'entrée. Plus qu'excellentes. (Il remonte ses lunettes pour étudier le dossier d'Olivia Clayton la cinglée.) Vous *pourriez* quitter l'État. C'est possible. Je vais vous préparer une liste, m'annonce-t-il.

Il gribouille, tout excité, quelques mots sur une feuille volante, qu'il plie et maintient hors de portée de ma main.

— Voici quelques élèves qui pourraient vous aider à vous préparer pour l'examen, moyennant un petit salaire. Ils sont tous très intelligents,

très doués.

Contrairement à moi.

— Faites une liste d'écoles, Olivia. Faites-moi une liste, et nous trouverons une solution. Commencez à travailler avec l'un de ces élèves, et nous vous ferons entrer là-bas. Vous n'êtes pas perdue, mademoiselle Clayton. Oui, oui, vous faites des progrès remarquables. C'est exactement le genre de projet qu'il vous faut. Laissez-moi…

Je tends le bras et lui arrache la feuille des mains, la fourrant dans mon sac à dos sans jeter un regard aux noms inscrits. Une liste. Comme si ça pouvait m'aider. Comme si je pouvais réparer en trois mois les dégâts causés ici en trois ans. Quelle blague !

Je suis encore plus bête que je ne l'imaginais.

— Est-ce qu'on a terminé ? je demande à M. Doolittle, en lorgnant l'horloge de façon appuyée.

La sonnerie ne retentira pas avant dix minutes, mais je suis épuisée.

Il me considère longuement, toujours avec son grand sourire.

— Si vous me promettez de vous y mettre dès que vous aurez franchi cette porte… Vous allez vous surprendre toute seule ! Je sais que vous y arriverez.

J'acquiesce en me levant de ma chaise.

— Merci, monsieur D. Votre chemise est déboutonnée, j'ajoute en désignant l'ouverture au niveau de son ventre. (Puis, incapable de me retenir, je précise :) Et trop petite. Sérieux, laissez tomber.

Et je déguerpis en vitesse.

Olivia Clayton, la plus grosse connasse de l'école. Enfin, la deuxième, ainsi que me l'aurait volontiers rappelé Adrienne.

Les vieilles habitudes ont la vie dure.

7

Je suis assise sur le trottoir, le dos au mur de brique rouge du gymnase, à froisser et défroisser la liste d'universités que j'ai établie. C'est ridicule. Même M. Doolittle me rira au nez.

Je n'ai même pas jeté un œil aux noms des élèves prétendument prêts à m'aider. Personne ne peut rien pour moi. Je le sais. Alors pourquoi est-ce que je continue d'espérer que quelqu'un sera capable de changer les choses ?

Je lève la tête en voyant Claire approcher, en short de sport kaki. Elle m'observe un moment avant de s'accroupir.

— Tu vas bien ?

Je hausse les épaules.

— Il s'est passé quelque chose ?

Je l'observe par en dessous.

— Plus ou moins. Pas vraiment. Je n'ai pas envie d'en parler.

— D'accord, répond-elle lentement. Hé, au fait, Ethan t'a cherchée toute la journée. Je sais qu'il t'étouffe en ce moment, mais il est super inquiet, tu sais ? Alors je me disais que tu pourrais aller lui parler… De toute façon, il va bien finir par te trouver…

— Il m'a trouvée, je déclare en désignant un point derrière elle.

Ethan, déjà en tenue de football américain, se cache derrière Claire pour m'épier.

— Oh, salut, Ethan, lui lance-t-elle en se relevant. (Elle lui adresse un de ses sourires pleins d'entrain.) Tu étais censé m'acheter des Snickers pour la vente. Tu n'as pas oublié, pas vrai ?

Ethan lui retourne un sourire maladroit.

— Non, Claire. Bien sûr que non.

— Tant mieux.

Elle remarque alors Alex Cox – que tout le monde surnomme Coxie –, qui est plus ou moins son copain. Il est debout dans l'embrasure de la porte du vestiaire des garçons. Elle détale joyeusement dans sa direction. Lorsqu'elle est hors de portée de voix, Ethan se retourne vers moi.

— Salut.

Je me lève pour me mettre à sa hauteur. Comment suis-je censée répondre à ça ?

— Alors, tu as couché avec ma meilleure pote, récemment ?

Ethan baisse le front ; ses cheveux blonds brillent au soleil. Je n'en retire presque aucun plaisir.

— Ouais, on peut dire ça.

Il a des couilles. Il faut lui reconnaître ça.

Je croise les bras et secoue la tête. Il n'y a rien que je puisse faire, rien que je puisse changer. S'il me voit pleurer, alors il saura.

Personne ne doit savoir à quel point cela fait mal ni combien c'est difficile.

— Tout est foutu, O., reprend-il en plissant les paupières pour me regarder malgré le soleil. Mais ça ne veut pas dire… je ne veux pas que ça se termine comme ça.

J'éclate d'un rire agressif.

— Eh bien, c'est un peu tard. Qu'est-ce que tu t'imagines, Ethan ? J'ai une réputation à tenir.

— Qu'est-ce que ta réputation a à voir avec ça ? demande-t-il. Écoute-toi ! Tu refuses de me parler.

Il lève les mains en signe de capitulation, comme s'il était au théâtre et que le public était censé compatir avec lui. Sauf qu'on est dans la vraie

vie, et que j'en ai bien assez vu !

— Adrienne ? je crache. C'est ma meilleure amie, Ethan ! Et tu la *détestes* !

— Je sais. Je ne comprends même pas pourquoi…

Oh, ce n'est pas vrai, il va se mettre à chialer. Je vois les larmes poindre dans ses yeux bleu Caraïbes.

— Ne t'avise pas de faire ça, l'avertis-je. Sinon, je te jure de tout faire pour t'humilier.

Je fais mine de partir, mais Ethan m'attrape fermement par l'épaule et me force à me retourner.

— Ce n'est pas à toi de me dire ce que je peux faire ou pas, rétorque-t-il, recouvrant la maîtrise de sa lèvre inférieure tremblotante.

Il transforme ses larmes en autre chose.

Je ricane.

— Ne me mets pas tout sur le dos, O. !

Il porte la main à l'avant de son maillot de foot, sur ce qu'il s'imagine être son cœur. Sauf que ce n'est pas correct d'un point de vue anatomique. Il n'a jamais été très doué en biologie.

— J'ai fait de gros efforts, insiste-t-il. Mais tu n'as jamais voulu me parler.

Le fait qu'il s'imagine pouvoir me faire porter la moindre responsabilité me rend si furieuse que je n'ai pas les mots pour l'exprimer.

— Tu plaisantes ?

— Tu n'attendais que ça, aboie-t-il enfin avant de tourner les talons et de repartir en direction du terrain.

Il s'essuie le visage sur son maillot, puis tape dans les mains de ses coéquipiers comme s'il s'agissait d'une journée comme les autres. Comme si j'avais eu ce que je méritais.

Il m'arrivait parfois de l'attendre, après l'entraînement. Il me serrait alors dans ses bras, si fort que j'en avais le souffle coupé. Il était répugnant, tout transpirant, et j'aurais pu m'en plaindre.

Mais je ne l'ai jamais fait.

On ne prend conscience de ce genre de choses que lorsqu’elles se terminent.

Et qu’on doit apprendre à vivre sans.

8

L’année dernière

« Du sang, de la sueur et des larmes. »

Telle était la devise de l’équipe de foot l’année où Ethan y est entré.

Je m’en souviens, parce que je trouvais ça débile. Notre équipe avait obtenu cinq victoires pour autant de défaites l’année précédente. Il n’y avait pas eu de sang ni de larmes. Quant à la sueur, c’était discutable.

Jusqu’à ce vendredi. L’éclairage bourdonnait, le public, tout en vert et blanc, se désespérait, et nous autres cheerleaders étions les seules à transpirer et à nous époumoner dans la chaleur de cette fin d’été. Après une troisième tentative au cours du deuxième quart-temps, le nouveau full-back de l’équipe s’est emparé du ballon que lui tendait le quarter-back. Des épaulières se sont percutées quand il s’est faufilé dans un trou de souris dans la défense adverse. Il essayait de remonter droit dans l’axe du terrain et ne s’est pas relevé après le coup de sifflet. La civière est arrivée, et ils ont dû découper le casque du pauvre gars. Alors qu’ils l’évacuaient, et comme elle manquait de personnel à cause du bras cassé d’un adversaire plus tôt dans la partie, le Dr McCoy m’a désignée et s’est écriée :

— Olivia, viens ici !

Inquiète, je me suis précipitée vers le blessé.

— Maintiens sa tête, m’a dit le Dr McCoy en plaquant ma main sur la serviette blanche qu’elle appuyait contre la tempe du garçon. Fais pression ici.

J’ai marché au côté de la civière tandis qu’ils le ramenaient au vestiaire.

— Bon sang, quelle soirée ! a gémi le Dr McCoy quand nous nous sommes arrêtés entre les casiers. (Je ne la regardais pas, gardant les yeux rivés sur le visage du garçon, qui s’efforçait en vain d’ouvrir les paupières.) On est passés à rien d’une fracture ouverte sur Lattimer, et maintenant ça.

— Et on a dix points de retard, ai-je ajouté avec obligeance.

J’avais négligemment relâché la pression, et un léger filet de sang coulait sur le profil du blessé. Je me suis empressée de l’essuyer avec un morceau de tissu propre, et j’ai appuyé plus fort.

Il me regardait.

— Ethan ! s’est exclamée le Dr McCoy d’un air soulagé. Est-ce que tu vas bien ? Est-ce que tu sais où tu es ?

— Allez, les Aigles, a-t-il répondu en se redressant, le poing serré.

— Fais doucement, lui a conseillé le Dr McCoy en apposant sa main sur sa nuque.

Il a secoué la tête pour la faire partir, tandis que je gardais la serviette plaquée contre sa coupure. Nos bras se frôlaient. Il me dévisageait toujours.

— J’ai appelé les urgences.

— Je vais bien, a-t-il insisté.

Le Dr McCoy est venue se placer devant lui, l’index levé.

— Suis mon doigt, a-t-elle ordonné en le déplaçant de gauche à droite. (Les yeux du blessé ont accompagné le mouvement.) OK. Où sont tes parents ?

— Maman est à son club de vacances de divorcés. Elle m’a demandé de ne pas la déranger sauf en cas d’extrême urgence.

— C’est un cas d’extrême urgence, lui a répondu le Dr McCoy avant d’éclairer ses pupilles.

Bleus. Ses yeux étaient tellement bleus.

Ethan a soupiré, comme s’il hésitait.

— Ce n’est pas aussi important que de se taper ce chirurgien-dentiste.

Le Dr McCoy a eu une exclamation désapprobatrice.

— Je vais l’appeler depuis le bureau du coach Bradford, d’accord ? Olivia, tu veux bien surveiller Ethan ? Hurle s’il a besoin de quelque chose.

Elle s’est précipitée hors de la pièce, laissant un rouleau de gaze se dérouler par terre dans son sillage.

— Tu es sûr que tu vas bien ? ai-je demandé.

À côté de la pâleur de sa peau, ses cheveux blond clair faisaient presque colorés sous les néons du vestiaire.

Il m’a adressé son célèbre sourire en coin et s’est mis à rire. Avant de grimacer.

— Ouais. J’ai réussi à couvrir les dix yards ?

— Et un peu plus, l’ai-je rassuré.

— Joli. (Il a plissé les yeux, comme s’il avait du mal à me reconnaître.) Je t’ai déjà vue. (J’ai haussé un sourcil, en me rappelant que cet imbécile allait peut-être avoir bientôt besoin d’une opération du cerveau.) Tu es la fille la plus populaire du bahut.

Je me suis sentie rougir, même si sa réflexion était parfaitement ridicule.

— Non.

Bien sûr que non. Adrienne l’était bien plus que moi, et je connaissais ma place. Celle d’éternelle numéro deux.

Une nouvelle goutte de sang s’est échappée.

— Alors, tu devrais l’être, m’a-t-il dit.

Puis il s’est évanoui.

9

Entraînement. Encouragements. Acrobaties.

Adrienne est nez à nez avec Renatta Youngblood, à peu près aussi agréable qu'un taureau en furie. Elle tient son bras levé en l'air, le poing serré, le coude parfaitement droit.

— Est-ce que *ça*, c'est tendu ? demande-t-elle.

Renatta l'observe en secouant la tête.

— Oui, mais…

— Mais quoi ? l'interrompt Adrienne. Mais tu es adepte d'une putain de secte qui ne croit pas aux lignes droites ?

— Non, mais…

— Pas étonnant que tout le monde te prenne pour une dinde. Ça marche toujours, quand un mec te dit qu'il a perdu ses fringues et qu'il a besoin d'emprunter les tiennes ?

Tout le monde retient son souffle, puis on entend Anna Talbert glousser, avant qu'Adrienne recule. Renatta tire sur le bout de sa tresse, comme pour se retenir de répliquer. Ses yeux brillent d'un éclat mauvais tandis qu'elle les maintient rivés sur le dos de sa tortionnaire.

— *Recommencez*, ordonne Adrienne en nous regardant toutes.

— Adrienne, objecte Claire avec un gémissement. (Elle fait tourner sa montre.) On a déjà débordé d'un quart d'heure. Il faut que j'aille récupérer ma sœur.

— Très bien. (Adrienne croise les bras.) Claire peut partir.

Treize autres voix s'élèvent pour protester.

Je sens les yeux d'Adrienne chercher les miens, mais je refuse de les croiser.

— Olivia ? demande-t-elle.

Je suis cocapitaine. La décision me revient. Je suis censée leur dire de recommencer.

— On s'arrête là, je décrète sans me détourner du terrain de foot.

— D'accord ! s'écrie-t-elle en levant les yeux au ciel, comme si Dieu seul pouvait encore lui venir en aide. Vous pouvez toutes partir. Mais ne vous étonnez pas si on se plante. Olivia…

Sans écouter la fin de sa phrase, je m'élance à travers la pelouse pour regagner le vestiaire avec le reste de l'équipe.

Quand j'entre, Renatta, ma voisine de casier, jette violemment des bouteilles de shampooing dans son sac de douche. Je retire mon tee-shirt alors qu'Adrienne nous rejoint. Elle me passe devant comme si je n'existais pas.

— C'est quoi, son problème ? s'exclame Renatta quand notre capitaine se trouve hors de portée de voix. Elle est mal baisée, ou quoi ?

Je fais une grimace qu'elle ne remarque pas.

— C'est vraiment une connasse. À la façon dont elle s'adresse à nous, je n'ose même pas imaginer ce qu'elle doit balancer dans notre dos.

Je ne suis pas surprise de l'entendre dire ça. Tout le monde traite toujours Adrienne de connasse. Mais seulement quand elle n'est pas dans les parages. La peur qu'elle suscite est primitive, et elles ont de bonnes raisons de la craindre. Elle en sait plus que quiconque sur la vie intime de ces filles. Renatta se calme, me dévisage, constate que j'écoute la conversation avec détachement.

— Tu vas lui répéter ? s'inquiète-t-elle.

Je la fixe des yeux, la laissant mijoter pendant une bonne minute. Elle l'a bien mérité. Elle n'est pas aussi au top que nous. Elle n'a pas le droit d'ouvrir la bouche, et cela ne me fait pas de mal d'exercer un peu de mon

pouvoir sur elle. À cet instant précis, j'ai envie de me sentir plus importante que n'importe qui.

Et c'est ce qui fait de moi une fille aussi dégueulasse.

— Non, je finis par dire.

Renatta se détend visiblement.

— Alors tu as vraiment rompu avec Ethan ? me demande-t-elle.

Mon cœur se serre. Nous a-t-elle vus discuter ? Si oui, elle n'a pas pu deviner ce qui s'est passé avec Adrienne. J'ai dû donner l'impression de diriger la conversation. C'est ce qui compte.

— Qui t'a dit ça ?

Elle incline la tête. Adrienne est appuyée contre un casier, en sous-vêtements, et rit bruyamment à une blague, attirant volontairement l'attention de toutes, comme à son habitude. Cette fois, nos regards se croisent ; le sien a une lueur de défi, mais elle se détourne si vite que j'ai du mal à savoir si je l'ai imaginé ou non.

C'était mon secret. C'était l'horrible chose qu'*elle* m'avait fait subir, et cela aurait dû faire d'elle une personne misérable capable de se mettre sa meilleure amie à dos pour un garçon dont elle se fichait. Au lieu de quoi, elle a colporté l'histoire de ma rupture à toute l'école, m'attribuant le rôle de la tocarde. Elle ne culpabilise pas le moins du monde.

J'ignore pourquoi je pensais que ça ne serait pas comme à la mort de mon frère. Comment j'ai pu envisager une seconde qu'elle se soucierait de moi et de mes besoins. Au lieu de troquer des secrets tels des cadeaux en période de besoin.

Je secoue la tête et me retourne vers Renatta.

— Ouais. On a rompu. Je sors avec quelqu'un d'autre.

Le mensonge me vient avec aisance et sert à rebâtir la muraille autour de moi. Si je reste désirable, peu importe qu'Ethan et moi ayons rompu.

— Qui ça ? demande-t-elle, la tête légèrement inclinée.

Je me penche vers elle, une esquisse de sourire aux lèvres. Je suis en représentation, et je m'en sors à merveille.

— C'est un secret, je murmure.

Elle me renvoie un regard de conspiratrice et jette sa serviette sur son épaule.

— Bref, je suis sincèrement désolée, me dit-elle. Quoi qu'on puisse dire sur toi, Ethan était vraiment gentil. Et je pensais réellement qu'il t'aimait.

Il y a presque une lueur de triomphe dans ses yeux, comme si elle se disait : *Dieu merci, Ethan s'est enfin réveillé et a vu la véritable Olivia.*

Comme si la mort de mon frère m'avait démasquée, libérant Ethan d'un sort que je lui aurais jeté.

Renatta part rejoindre les autres sous la douche. Je reste seule.

Adrienne était ma meilleure amie, me dis-je. Elle m'apportait mes devoirs quand j'étais malade. J'ai pleuré avec elle le jour de la mort de son chien. Nous avons créé un club interdit aux garçons au collège, cuisiné des cookies quand il neigeait trop pour sortir, partagé les moindres détails de la perte de notre virginité.

Nous avons fumé nos premiers joints ensemble, triché lors d'interros, envoyé à tout le collège la photo de l'une de nos camarades à poil.

Je n'aurais jamais dû la laisser prendre le contrôle sur moi. J'aurais dû être quelqu'un de meilleur.

Je dois faire quelque chose.

Mes pieds claquent sur le carrelage du vestiaire avant que j'aie eu le temps d'y réfléchir. Instinctivement, j'ouvre le cadenas d'Adrienne – Claire, Ade et moi connaissons toutes la combinaison des deux autres, en cas d'urgence. Son téléphone est posé innocemment sur une pile de vêtements – ses vêtements impeccables, un pantalon hors de prix en imprimé rose et vert et un débardeur lâche que sa mère a trouvé à Chicago. Une tenue si gaie qu'elle a dû la choisir par pure malveillance envers moi. Je m'empare de son téléphone.

Je compose son code et ouvre ses textos. Le tout premier est d'Ethan.

Elle t'a déjà pardonné ?

Je manque exploser de rire. Voilà comment ils me perçoivent. Voilà comment ils me perçoivent l'un et l'autre.

J'effectue une capture d'écran. Mon cœur bat à tout rompre, menaçant de s'échapper de ma poitrine. J'appuie sur Transférer. Le téléphone me propose de choisir les destinataires. Je sélectionne le groupe de cheerleaders qu'Adrienne a créé. J'envoie.

Les téléphones claironnent à l'unisson entre les murs. Mes doigts tremblent. C'est les nerfs. L'excitation. L'adrénaline.

Il doit y avoir autre chose.

Je fais défiler les messages, enregistrant quelques conversations au hasard et les faisant suivre au reste de l'équipe. J'essaie de ne pas les lire, car je ne supporte pas de savoir ce qu'elle a dit de moi – certains mots me sautent néanmoins aux yeux : *salope*, *idiote*, *dérangée*. Je sais que c'est horrible, que ce sont des insultes, et je veux que toutes les voient. Je ne veux pas qu'Adrienne puisse encore se cacher derrière le moindre mensonge, je veux qu'elle se sente aussi exposée que moi. Le simple fait de penser à elle, à la façon dont elle commet ses actes sordides sans jamais être inquiétée, me donne la nausée. *Il faut qu'elles sachent.*

Je repose le téléphone méticuleusement, à l'endroit exact où je l'ai trouvé, et je referme le casier. Mon souffle est le seul bruit dans la pièce.

Je rassemble mes affaires et sors calmement. Je l'ai fait. J'ai porté le premier coup. Moi toute seule. Elles se rendront toutes compte que je ne suis pas sa marionnette – plus maintenant.

Dehors, une brise légère joue avec les arbres. Le sifflet de l'entraîneur de foot retentit depuis le stade. Les feuilles changent de couleur, l'arrivée rapide du froid les faisant frémir sur leurs branches. Elles ne tarderont plus à tomber.

Je sais comment on appelle ce genre d'ambiance.

Le calme avant la tempête.

10

Le mois dernier

— Est-ce qu'on s'aime encore ?

L'aube naissante filtrait à travers une petite fissure dans les stores, illuminant à peine la pièce. Ethan était assis au bord du lit, la tête dans les mains. Son magnifique torse nu exposé devant moi.

— Tu ne m'aimes plus ? ai-je demandé.

— C'est pas ça, a-t-il répondu en se retournant vers moi. Bien sûr que si.

Mais il semblait si épuisé.

Sa mère était en vadrouille pour le week-end. Nous nous étions cloîtrés dans sa chambre pour y faire ce que nous avions l'habitude d'y faire quand nous étions seuls. C'était ce qu'on avait toujours fait.

Sauf que, maintenant, tout était différent. Ethan voulait aller manger une glace, se faire une toile ou acheter des frites au *Rough House* avec Coxie et Claire. Je voulais m'enfermer avec lui et ne voir personne d'autre.

— Mais parfois, je me pose la question, a-t-il repris.

Assise en tailleur dans l'un de ses tee-shirts trop amples, j'ai rampé sur le lit pour me rapprocher de lui par-derrière. J'ai enroulé les bras autour de sa taille et posé la joue sur la peau chaude de son dos.

J'ai fermé les yeux sans penser à rien.

— Tu te souviens de cette soirée au lac ? m'a-t-il demandé, un sourire dans la voix.

Mes doigts se sont crispés, et j'ai légèrement reculé.

— C'est là-bas qu'on était quand j'ai reçu le coup de fil pour mon frère.

Il s'est retourné vers moi avec une moue navrée.

— Non, pas cette soirée-là. Je parlais de celle où…

Sa voix a déraillé, j'ai aussitôt compris à quel soir il faisait allusion. C'était huit mois plutôt, après un premier rencard dans le vestiaire, au son de l'eau du lac clapotant et de nos cœurs battant l'un contre l'autre. Il m'avait dit qu'il m'aimait, et nous nous étions embrassés avant de faire tout ce qu'on n'avait encore jamais fait jusqu'alors. Puis nous avions fait autre chose – *ça*. Pour la première fois. Et quand il m'avait regardée avec ses yeux bleus lumineux, je m'étais sentie comme une personne bien. Comme quelqu'un qui méritait d'être heureux.

J'ai tellement de mal à me remémorer cette sensation.

Là, sur le lit, j'ai voulu lui dire que ça n'était pas grave. Mais tout dans son regard s'interrogeait sur qui j'étais. Il s'était toujours posé la question, mais la réponse avait changé. Désormais, je n'étais plus que le vestige d'une fille qui faisait semblant.

On ne peut pas aimer quelque chose qui n'a jamais été entier.

Ne sachant plus comment réagir, je l'ai embrassé.

11

Je n'ai jamais vu d'accident de voiture, mais j'en imagine souvent. Le crissement des pneus, l'impact contre un arbre, le bruit du métal rencontrant le métal. Les phares illuminés. L'odeur âcre.

Voilà dans quel état sera l'école demain.

À l'abri dans ma chambre, je déplie la liste des facs que je me suis préparée, toutes loin d'ici – de beaux campus sous le ciel ensoleillé de la côte ouest, ou avec des feuilles d'automne craquantes ou des montagnes couvertes de neige à l'horizon. Puis je plonge la main dans mon sac et en ressors la liste des tuteurs potentiels. Vera Drake. Justin Thomas. Whit DuRant.

Whit DuRant.

Adrienne le déteste. Tout comme elle déteste Michaela Verday, la présidente de promo, ou Meisha Allen, qui rafle tous les concours avec sa voix fabuleuse. Whit DuRant est le principal atout sportif de Buckley ; toutes les facs lui font les yeux doux, tant pour le fait qu'il soit champion de golf de l'État que pour sa moyenne générale. Il a un petit côté « je suis meilleur que vous tous » nonchalant qu'il arbore dans toute l'école telle une médaille olympique.

Je crois que je le déteste aussi.

Mon téléphone vibre dans le tiroir de mon bureau, où je l'ai enfermé. Je suis trop stressée pour regarder. Je sais que j'ai fait quelque chose de

mal. Quand les cheerleaders liront ces textos, elles seront au courant pour Adrienne, Ethan et moi, et pour Dieu sait quoi d'autre.

J'ai sacrifié mon secret pour l'afficher aux yeux de tous, et même si je sais que cela en valait la peine, je ne suis pas encore prête à affronter la réalité. Je tiens à ce qu'elle nous voie sur un pied d'égalité – à ce qu'elle comprenne que je suis son égale, pas son jouet.

Quand elle se retrouvera au tapis, elle aura besoin de moi. Et quand tout le monde saura ce qu'elle m'a fait, peut-être qu'elle commencera à comprendre. Peut-être que j'arriverai à échapper à toute cette haine. Enfin.

Il y a du mouvement devant la porte de ma chambre.

— Olivia.

Ma mère jette un coup d'œil par l'embrasure, fait d'abord entrer son chignon désordonné, puis ses lunettes à fines montures, jusqu'à ce qu'elle se retrouve à moitié dedans, à moitié dehors.

— Est-ce que tout va bien ? me demande-t-elle.

Elle le fait souvent ces temps-ci. Comme si elle en avait quelque chose à faire…

— Ça va, je mens.

Comment ferait-elle la différence ?

— Je t'ai préparé à dîner, reprend-elle. C'est dans le frigo.

Je me remets face à mon écran d'ordinateur, pianote le nom de la première école de ma liste. Ryan me sourit depuis sa photo sur mon bureau.

— Merci.

Je ne peux pas faire ça maintenant. Je ne peux pas essayer de lui donner ce qu'elle estimerait être une réponse émotionnelle appropriée. Le simple fait de l'envisager m'épuise, d'autant que je vois presque les rouages tourner dans son cerveau tandis qu'elle s'efforce de trouver les bons mots pour me parler, de bâtir un pont au-dessus du gouffre qui nous sépare.

J'ai comblé cette absence avec du ciment il y a bien longtemps, et je me passe parfaitement d'elle depuis. Et même dans le cas contraire, eh bien… ce serait quand même trop tard.

Quand je relève les yeux, elle a complètement franchi le seuil de ma chambre. Sur mon écran, le curseur tourne tandis que la nouvelle page se charge. Mon cœur bat la chamade pendant que je patiente.

— Je peux t'aider ? finit-elle par demander.

Un joli bâtiment aux murs de brique apparaît. Les conditions d'admission. À la simple vue de la moyenne requise, mon cœur se serre.

— Comment vas-tu ? insiste maman.

Ses mots s'achèvent bizarrement, comme si elle les traduisait dans une langue dont elle ne maîtrisait que les termes techniques.

Ça me fout en rogne.

Je fais pivoter ma chaise du bout de mes orteils.

— Exactement comme avant la mort de Ryan. Alors si tu pouvais retourner à ta façon d'être de l'époque, ça m'arrangerait beaucoup. Je ne vais pas faire une dépression ou rien de ce genre, promis.

Je choisis avec soin les mots les plus odieux possibles. Je n'ai pas besoin d'un conseiller d'orientation avec un master décroché à l'université du coin pour savoir que je détourne la conversation.

Elle ne répond rien. Je la sens devenir de plus en plus froide, se renfermer sur elle-même. Je me demande comment elle peut être aussi naze pour communiquer avec moi.

— Tu trouves ça marrant de me parler sur ce ton ? s'impatiente-t-elle.

— Au fond de moi, je suis tellement morte de rire que je n'arrive plus à respirer.

Je pivote de nouveau sur ma chaise, rajuste imperceptiblement la photo de Ryan et attends son départ. Je sais que je devrais m'en vouloir, mais je n'y arrive pas.

— De rien pour le dîner, lance-t-elle alors avant de sortir en claquant la porte si fort que le chambranle tremble.

Ce degré de colère est presque inédit dans notre relation.

Ryan n'était jamais fâché après moi. Seulement déçu.

Il a été déçu quand Adrienne et moi, alors en troisième, avons donné à Daniel Smith la culotte de Sheila Reeves que nous avions volée chez elle. Je m'en souviens parce que c'était la première fois qu'il me regardait autrement. J'avais passé ma vie entière à chercher son approbation et, depuis notre emménagement à Buckley, nous étions plus proches que jamais, piégés ensemble dans notre maison sur Main Street. Mais les choses avaient changé quand j'avais rencontré Adrienne. Ryan et moi passions beaucoup moins de temps ensemble. La vérité était qu'à un moment donné Adrienne était devenue comme ma sœur. Le même sang corrompu coulait dans nos veines.

Mais Ryan ne m'en a jamais voulu. Il m'appelait *Liv*. Je l'entends toujours prononcer cette syllabe avec bonne humeur, tandis qu'il me montrait le monde sous un angle que lui seul voyait, quand il mettait en lumière l'hypocrisie de Buckley ou citait une réplique de film culte. Je savais que je ne pourrais jamais être comme lui, mais je l'*avais*, et cela me suffisait.

Je le vois encore me regarder avec tendresse ; j'étais sa petite préférée, sa protégée. Sauf que je n'ai pas perçu cette lueur habituelle ce jour-là. Je me rappelle l'instant où nos yeux se sont croisés. Ce n'était pas sa petite sœur adorée qui se reflétait dans ses pupilles, mais une autre personne. Ce jour-là, il m'a dévisagée comme le font tous les autres : j'étais quelqu'un de dangereux, et il devait m'arrêter. Ou s'éloigner de moi.

Je m'en souviens surtout parce que c'est le jour où il a été accepté à l'université du Michigan.

12

L’année dernière

Je tentais de forcer le casier de Meghan Stanley – Meghan était l’assistante de Mme Baker, et l’on racontait qu’elle conservait d’anciens contrôles pour constituer des annales –, mais j’avais l’impression que la combinaison du cadenas que le petit ami de Meghan avait transmise à Adrienne n’était pas la bonne.

Le plus idiot était que je ne me servirais moi-même jamais de ce contrôle. Après deux ans et demi passés en notre compagnie dans une école si petite, les profs savaient parfaitement distinguer les élèves brillants des crétins. Toutes les Mme Baker du monde s’attendaient à ce que je sois l’archétype de la cheerleader imbécile, si bien que si je réussissais trop bien à un examen, elles sauraient que j’avais triché – que nous avions tous triché. Le cerveau de l’opération était bien évidemment Adrienne. C’était elle qui planifiait tout. Et elle ne se faisait jamais prendre.

Je n’ai jamais compris pourquoi elle se donne tant de mal. Tricher n’en vaut pas la peine selon moi ; si j’étais prête à mémoriser des réponses, je réviserais, tout simplement. De toute façon, tout le monde se fiche de mes notes.

— Qu’est-ce que tu fais ? ai-je entendu derrière moi.

Je me suis retournée d'un bond et me suis retrouvée face à face avec Ethan Masters. Je lui ai désigné le casier.

— Je cherche des tampons. Pour Meghan. Je crois qu'elle m'a donné la mauvaise combinaison.

Je l'ai regardé avec un sourire ravi. J'avais réussi à le dégoûter de Meghan tout en ayant l'air innocente.

Ethan a fait la grimace.

— Merci pour les détails.

— J'avais mis une pancarte pour prévenir. (J'ai haussé les épaules.) Pour éviter que des garçons suspicieux se pointent en posant des questions. Elle a dû tomber.

Ethan m'a adressé un sourire adorable. Il s'est un peu rapproché de moi.

— Je peux te dire un secret ? m'a-t-il demandé.

Bien sûr.

— Quoi ? ai-je répondu évasivement.

— Certains des copains de l'équipe m'ont conseillé de ne pas me frotter à toi.

Ses mots m'ont surprise plus qu'un peu. Certes, je n'en avais fréquenté aucun assidûment, mais les gars semblaient m'apprécier. J'étais jolie, j'étais populaire, et j'étais carrément canon dans mon uniforme de cheerleader. Pourquoi lui auraient-ils dit une chose pareille ?

— Il paraît que tu es au service d'Adrienne Maynard.

Je me suis adossée contre le casier et j'ai croisé les bras en feignant l'indifférence.

— Ils m'en veulent juste de ne pas avoir voulu sortir avec eux.

Il a haussé les épaules.

— Je leur ai répondu que je t'avais déjà parlé. Et que tu n'étais pas du tout comme elle.

J'ai cillé, stupéfaite.

— Absolument pas, me suis-je entendue répondre.

— Je vois ça.

Il m’a saluée d’un signe de tête, puis a tourné les talons comme s’il s’apprêtait à repartir.

— Pourquoi tu t’es renseigné sur moi ?

Il s’est retourné, tout sourire.

— Devine.

Je me suis mordillé la lèvre inférieure en le regardant s’éloigner. Puis j’ai quitté les lieux, en oubliant les contrôles.

13

Anna Talbert m’attend sur ma place de parking à huit heures du matin. Nous entretenons une trêve tendue depuis la fête d’il y a deux ans. Elle me déteste – je le sais, et je ne le lui reproche pas –, mais elle ne fait pas de vagues. Elle me sourit, me complimente sur mes fringues et m’invite à des soirées pour faire plaisir à Adrienne.

Je hais tout ce qu’Anna Talbert me rappelle, et ce n’est même pas sa faute.

— Où étais-tu ? me demande-t-elle en s’approchant de moi dans ses bottes hautes trop grandes pour elle. Je t’ai envoyé un milliard de messages.

Je la dévisage silencieusement.

— Tu ne les as pas vus ? insiste-t-elle en baissant d’un ton.

— Quoi ?

— Les textos ! s’exclame-t-elle. Tout le monde est au bord de la mutinerie.

J’enroule une mèche de cheveux autour de mon doigt, conservant mon calme.

— Où est Adrienne ?

J’ajuste mes lunettes de soleil et scrute Anna par en dessous. Je l’observe me détester et marcher sur des œufs autour de moi.

— Dans les toilettes du vieux bâtiment.

Je pivote sur mes talons pour traverser le parking.

— Tout le monde raconte qu'elle a couché avec Ethan ! s'écrie Anna derrière moi.

Et même sans me retourner, je sais qu'elle sourit.

Le lycée de Buckley comporte deux bâtiments, reliés par un passage couvert. Le parking des terminale jouxte l'ancien bâtiment, à l'arrière duquel se trouve le gymnase. Le « nouveau », lui, date tout de même des années 1980.

J'entre directement dans le premier à partir du parking.

Elona Mabry me coince dans un coin du couloir, serrant son téléphone portable à s'en faire blanchir les jointures.

— Dis-lui que je quitte l'équipe. Dis-lui que je n'arrive pas à croire qu'elle ait su ça sur Daniel, qu'elle en ait parlé à Anna *et* qu'elle ait essayé de tout mettre sur le dos de Michaela. Dis-lui…

Je lève la main pour la faire taire.

— Tu crois que tu es la seule à avoir des problèmes ? je lui demande en observant le couloir de chaque côté. Il ne s'agit pas de toi. Et ne le prends pas personnellement, mais tu devrais t'estimer heureuse de ne plus être avec lui.

Dès que ces mots ont franchi mes lèvres, je me rends compte qu'ils n'étaient peut-être pas aussi compatissants que je l'aurais souhaité.

— Tu sais ce qu'elle a dit sur toi ? me demande alors Elona. Tu sais à quel point elle te trouve pitoyable ?

Je la fixe, le visage de marbre. Même si Adrienne me trouve pitoyable, elle dénigre les autres mille fois plus que moi, et je ne peux pas encore laisser tomber mon personnage.

Elona serre ses cahiers contre sa poitrine et plisse les paupières. Tandis qu'elle s'éloigne, je l'entends cracher un « Salope » plein de défi.

Je jette un coup d'œil inquiet par-dessus mon épaule, puis j'entre dans les toilettes.

Adrienne est dans un coin de la pièce, à tapoter fiévreusement sur son téléphone. Ses cheveux bruns tombent en cascade sur son visage, lui

cachant les yeux. Mais elle redresse le front en m'entendant arriver, et tout en elle indique sa défaite.

Je devrais me sentir ragaillardie. Enfin une victoire.

— Olivia. Je suis contente de te voir.

Elle vient me prendre dans ses bras, comme si elle n'était plus la même personne. Elle relâche rapidement son étreinte. Elle sait qu'elle ne devrait pas me montrer le moindre signe de faiblesse.

— Toutes les filles racontent qu'elles vont quitter l'équipe, et qu'elles me détestent. Je m'en fous, mais je…

Elle s'interrompt au milieu de sa phrase et consulte le texto qui vient d'apparaître sur son écran. Elle se couvre la bouche d'une main, puis se passe la paume sur la figure.

— Qui a pu faire un truc pareil ? Déconner avec mon téléphone ? Toute l'école sait que j'ai échangé des sextos avec Daniel Smith, mais c'était seulement parce que je cherchais de bons ragots.

— Il est répugnant, je réponds.

Elle est en quête de compassion, mais je ne suis pas prête à lui en apporter. La violence de mon propos lui fait relever les yeux vers moi.

— Tu me détestes.

Elle secoue la tête.

En effet. Je meurs d'envie de lui dire que, cette fois, c'est *moi* qui ai gagné. Mais « Comment as-tu pu me faire une chose pareille ? Comment as-tu pu coucher avec Ethan ? » est ce qui me vient en premier.

Mon expression encore stoïque m'est renvoyée quand des larmes se forment dans ses yeux.

— O., je suis désolée. Ça ne voulait rien dire. Mais p-pourquoi dis-tu toujours que *j'ai* couché avec Ethan ? (Elle essuie les larmes sur sa paupière inférieure.) Comme si je l'avais forcé à faire quoi que ce soit. *On* a couché ensemble. Ce n'est pas *moi* qui ai trompé Renatta, pas moi qui ai contraint qui que ce soit à m'acheter de l'alcool, et je ne suis pas une salope. Il l'a fait aussi, O. Ethan aussi a couché avec moi. Tout le monde m'en veut à mort, mais ils ont tous fait leurs propres choix et commis

leurs propres erreurs. Ils veulent tout me mettre sur le dos. *Tu* veux tout me mettre sur le dos. Je ne suis pas une sorte de génie du mal. Je ne suis rien d'autre que moi, et j'ai fait une bêtise, alors arrête de me regarder comme si tu valais mieux que moi ! (Elle crie désormais, et je cligne lentement les paupières.) Tu es la seule à qui je pense, la seule pour laquelle je m'inquiète. Je ne savais pas quoi faire, et je te regardais te ratatiner. Il te poussait dans un sens, je te tirais dans l'autre, mais personne n'arrivait à t'atteindre. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse ?

Je ne réponds rien.

Elle est désormais si près de moi que je n'ai d'autre choix que de la regarder bien en face.

— C'est toi et moi contre le reste du monde, O. C'est toujours le cas, pas vrai ?

Cette proximité entre nous m'est presque douloureuse, car la vérité est que j'ai *vraiment* envie que ce soit de nouveau le cas. J'en ai tellement envie que je l'éprouve viscéralement. À cet instant précis, tout ce que nous étions me manque – nous deux, jeunes, folles et insouciantes. Et même si ça fait mal, il y a dans tout cela quelque chose d'agréable.

C'était plus facile alors, quand nous étions si fusionnelles que je ne savais plus où Adrienne s'arrêtait et où je commençais. Je n'avais jamais à me demander si ce que je faisais était bien ou mal, tant qu'on le faisait ensemble. Certaines personnes passent leur vie entière à attendre que quelqu'un les aime, pour le meilleur et pour le pire, et j'avais voulu que ce quelqu'un soit Adrienne dès l'instant où elle avait posé les yeux sur moi pour la première fois. Peut-être que j'attendais toujours son assentiment, un sourire de sa part. Mais je n'attends plus rien.

J'ai fini par la battre. Cela ne suffit donc pas ?

Car je le sens encore – malgré tous ces mois où elle s'est montrée froide à mon égard, où nous nous sommes éloignées l'une de l'autre –, elle m'a manqué. Et elle me manque encore. *Je* me manque. Notre duo me manque.

— Oui, je consens à répondre.

Et ses épaules s'affaissent tandis qu'elle soupire. Le soulagement est visible sur son visage.

— J'ai besoin d'aide, m'avoue-t-elle alors que son téléphone se remet à vibrer. J'ai besoin de quelqu'un comme toi, quelqu'un qui soit capable de limiter les dégâts. Tu es la seule personne dans cette école à qui je puisse encore me fier.

Je pense à Claire, mais ne mentionne pas son prénom. J'ai l'impression que mon cerveau s'est rebellé et que je suis sur pilotage automatique. Je réponds juste :

— D'accord.

Elle laisse échapper une expiration tremblante.

— Je le savais. Je savais que tu étais furieuse, mais pas à ce point. Pas vrai ? On traverse un passage difficile, mais on va trouver une solution, pas vrai ? Mais avant, il faut qu'on s'occupe de ça.

Elle repousse ses cheveux et se tourne vers la glace, le temps de rectifier son maquillage. J'entends comme elle ne cesse d'employer ce « on ». Comme si nous étions les deux parties d'un tout.

— Tu devrais peut-être dire que les textos ne venaient pas de toi, je suggère en essayant de reprendre le rôle que je suis censée tenir.

Elle me lance un regard noir.

— Ne sois pas ridicule, O. Ça ne marcherait jamais.

Ridicule. Ça m'atteint de nouveau comme une brique en pleine figure.

Les choses ne changent jamais, pas avec Adrienne. Naturellement, je ne suis qu'une idiote à ses yeux.

Meredith Rogers tambourine alors en hurlant à la porte des toilettes.

— Va te faire foutre, Adrienne Maynard.

Et Adrienne recouvre aussitôt sa froideur.

— Détends-toi, Meredith.

Et sans vraiment savoir pourquoi, je lui fais écho :

— Détends-toi, ressaisis-toi.

Et instantanément, nous nous retrouvons de nouveau à deux contre une.

Tandis qu'Adrienne tente d'apaiser Meredith, de lui faire son numéro de charme spécial situation de crise, elle me chuchote :

— On limite les dégâts, O. ? Tu peux réunir l'équipe ?

J'acquiesce comme la bonne petite fille que je suis, sors à reculons par la porte, sans savoir pourquoi. Je descends le couloir, les bras croisés sur la poitrine, à me demander si je suis capable de faire comme si rien de tout cela n'était arrivé. De remonter le temps jusqu'à avant la mort de Ryan. De retrouver cette fille. De redevenir cette fille.

Au moins, cette fille avait l'impression de maîtriser quelque chose.

Seule, je sors de l'ancien bâtiment et traverse le couloir pour rejoindre le nouveau.

À l'intérieur, c'est le chaos.

Un grand groupe d'étudiants est réuni autour d'un casier. C'est celui de Claire, l'un des mieux placés de l'école. Le concierge est en train d'en nettoyer la porte – sans y parvenir, d'après la couche de peinture que j'aperçois –, et le Dr Rickards lui braille « Plus vite, bon sang », en essayant de faire déguerpir les élèves de la scène. L'homme de ménage baisse un instant son chiffon, et c'est alors que j'arrive à déchiffrer ce qui est écrit sur le casier.

GOUINE.

14

Les gens affluent depuis les deux côtés du couloir. En panique, j'ouvre la porte d'une salle pour m'y réfugier. Une poubelle se trouve juste derrière, je la renverse d'un coup de pied.

— Merde !

J'abats mon poing serré sur le mur, gardant l'autre main fermée autour de mon téléphone. Une douleur incroyable me saisit et je comprends que j'ai commis une énorme erreur.

— Qu'est-ce… qui… cloche… avec… toi ? je me demande avant de jeter mon portable.

Ce lancer aurait pu me valoir une place dans l'équipe de base-ball d'Atlanta. L'appareil percute un bécher posé sur une paillasse. Le récipient se fracasse au sol.

Le souffle irrégulier, je contemple le fruit de ma colère. Rien ne m'a jamais fait aussi mal que ma main à cet instant précis, mais rien ne m'a jamais fait autant de bien non plus. Jusqu'à ce que je me rende compte que, dans le silence de la salle, quelqu'un m'observe.

Je lève la tête. Whit DuRant est assis à une table près de la fenêtre, le crayon suspendu au-dessus d'une feuille de papier. Nous nous dévisageons un moment, puis je repousse de ma main valide une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Quoi ? je l'apostrophe.

Je me détourne alors et m'approche du bécher brisé pour en ramasser avec précaution les débris. Je vais ensuite redresser la poubelle et laisse les éclats tomber dedans.

Je retourne m'accroupir près de la paillasse pour ramasser les derniers bouts de verre, tout en regardant Whit griffonner quelque chose. L'un des morceaux m'entame l'annulaire, faisant naître un sourire écarlate sur ma peau.

— *Merde.*

Je laisse tomber le verre, des larmes plein les yeux. Ma phalange m'élance déjà, et du sang perle de la plaie. Je retire ma bague, la même que celle d'Adrienne, et une traînée rouge se forme sur mon doigt.

— Eh ben, c'était quelque chose, déclare Whit à son papier, comme si ma crise de colère était si anecdotique qu'il venait à peine de la remarquer.

Quand je me lève pour lui faire face, il s'arrête d'écrire et me jette un coup d'œil juste au moment où une larme ruisselle sur ma joue. Il bondit de sa chaise et s'approche de moi.

— Mince, alors ! s'exclame-t-il en découvrant mon doigt en sang. Il faut que tu ailles à l'infirmerie.

— Je m'en fous, de l'infirmerie, je rétorque d'un air de défi. Comme de cette école à la con. Comment ai-je pu être aussi stupide ? Je la tenais. Je tenais Adrienne ! (J'abats violemment ma bague sur une table.) Mais je me suis laissé entraîner, et c'est après *Claire* qu'ils en ont. Je suis tellement conne. (Je le regarde droit dans les yeux.) Qui ferait suivre des textos sans même les lire ? Je suis vraiment aussi stupide que vous le pensez tous.

Les yeux de Whit scrutent les miens pendant une seconde. Puis il finit par déclarer :

— J'ai des pansements dans mon sac. Attends.

Il fait volte-face et retourne à son bureau. Je serre l'avant-bras du côté de ma main blessée aussi fort que possible, comme si cela servait à quelque chose. En véritable boy-scout, Whit revient vers moi avec ses pansements.

Je tends la main vers lui.

— Il faut d'abord nettoyer ça, dit-il en grimaçant quand il oriente ma paume vers le haut. Ça pisse beaucoup, mais je ne pense pas que ce soit très grave.

Il me surprend en attrapant derrière moi un rouleau d'essuie-tout posé sur la paillasse, et il absorbe autant de sang que possible. Ses doigts calleux lissent ensuite le pansement sur ma blessure, et il fait glisser un doigt sur ma jointure écorchée. J'essaie de ne pas produire le moindre son et me concentre sur ses épais cheveux châtains plaqués sur le côté, comme s'il était une sorte de jeune sénateur. Quand je regarde mon doigt, l'adhésif est déjà imbibé d'un sang qui s'assombrit à mesure que le flot se tarit. Il a été aussi délicat que possible, mais ça fait quand même mal. Un mal de chien.

— C'est toi qui as envoyé ces textos, me dit-il en finissant.

Mon sang se fige. Je me rends compte de tout ce que je lui ai révélé sous l'effet de la douleur.

— Qu'est-ce que tu sais ?

Il hausse les épaules.

— La même chose que tout le monde. Ethan Masters ?

Je retire ma main.

— Ne prononce pas ce nom en ma présence.

Il hausse de nouveau les épaules.

— Ne parle pas de ça, je lui ordonne de mon ton le plus autoritaire.

Quelque chose s'illumine dans son regard. Une lueur de défi.

— Et pourquoi pas ?

— Parce que tu sais ce qu'il y a de mieux pour toi.

Cela le fait ricaner.

— Tu comptes me dire merci ?

Une seconde, une minute ou une heure s'écoule tandis qu'il me scrute, attendant une réponse.

— Fais ce que tu veux. Tout le monde se fout de ton avis de toute façon.

Puis je tourne les talons et sors de la salle.

15

L’année dernière

J’ai plongé une frite dans le ketchup avant de laisser la sauce s’égoutter au-dessus du carton telle une giclure de sang sur la table. Du coin de l’œil, je voyais Savannah Harrison boire au goulot d’une bouteille d’eau remplie dans la cuvette des toilettes.

C’était moi qui avais remplacé sa bouteille.

Claire ne mangeait pas. Elle faisait courir son doigt sur l’écran de son téléphone, envoyant des textos. Elle a fini par quitter son écran des yeux.

— Ça va ?

J’ai croqué l’extrémité de ma frite en regardant Savannah boire.

— Tu crois que le karma existe ? (Je me suis détournée car la scène était trop répugnante.) Ethan pense que oui.

Claire a posé son téléphone avec l’air grave qui lui est coutumier.

— Je n’y crois pas.

J’ai soupiré.

— Il doit avoir encore parlé à sa mère. Il pense que je m’accroche à Adrienne à cause d’une sorte de traumatisme psychologique. Genre, je la laisse me contrôler pour remplir un vide dans mon existence.

— Il ne connaît pas Adrienne, a répliqué Claire. Si quelqu’un a un traumatisme psychologique, c’est bien elle.

— Il la *déteste*, ai-je répondu. Sans raison. Et il n'arrête pas de me dire que je ne suis pas elle et que je n'ai pas à me comporter comme elle. Il m'énerve tellement, avec ça.

— Est-ce qu'il dit la même chose de moi ? s'est inquiétée Claire en écarquillant les yeux.

— Bien sûr que non.

Je me suis levée de table et me suis glissée près de Savannah. De ma main droite, j'ai renversé sa bouteille, dont le contenu s'est répandu partout.

— Connasse, l'ai-je entendue pester derrière moi.

J'ai fermé les paupières et encaissé le coup sans broncher.

16

Claire est dans sa voiture.

Sa vieille et minuscule Oldsmobile, un vieux tas de ferraille que son grand-père lui a légué à ses quinze ans. Elle est garée tout au bout du parking des terminale, les portières verrouillées. Je frappe à sa vitre et elle m'ouvre. Je lance un coup d'œil alentour, jette mon sac par terre et grimpe à côté d'elle sur la banquette.

— Ça va encore les faire jaser, marmonne-t-elle.

Ses yeux sont injectés de sang ; une bouteille de vodka bon marché est calée entre ses cuisses.

— Je m'en fous de ce qu'ils racontent, j'affirme.

C'est presque vrai. Puis je l'observe de plus près.

— Tu es bourrée ?

— Je suis gouine, surtout. T'es pas au courant ?

Elle saisit la bouteille des deux mains et renverse la tête en arrière pour avaler une grande lampée du liquide transparent. Je grimace en voyant une goutte s'échapper de sa bouche. Ses joues sont marbrées. Des larmes coulent et se mélangent à la vodka.

— Claire, je plaide en lui arrachant la bouteille des mains. Arrête.

— Ellie ne veut même plus me parler. Elle m'ignore alors qu'on bosse ensemble toute la journée, comme si elle n'en avait jamais rien eu à foutre de moi. Tout ça à cause de Coxie. (Elle porte la main à sa joue.) Qui a

bien pu faire un truc pareil ? (Elle se tourne vers moi.) C'est vrai qu'Ethan a couché avec Adrienne ?

Je prends une longue goulée pour confirmer.

— Qu'est-ce qui cloche, chez elle ? s'interroge-t-elle.

Nous laissons la question planer dans le silence. C'est facile de la laisser se demander ça, c'est une bonne question.

Mais que dire de nous qui sommes ses meilleures amies ?

— Qu'est-ce qui cloche chez nous ? s'exclame-t-elle alors, comme si elle avait lu dans mes pensées.

Je pose ma tête contre la vitre. *Dis-lui.*

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté ?

J'y réfléchis quelques instants.

— Qu'elle était désolée.

— Tu lui as pardonné ? s'enquiert Claire avant de s'enfiler une rasade.

Je hausse les épaules.

— Elle était sans doute sincère dans ses excuses, reprend-elle. C'est ce qu'elle m'a dit aussi. Que vous ne pensiez pas à mal en échangeant ces textos sur Ellie. Même si personne ne sait qu'il s'agissait d'elle, heureusement. Au moins, elle n'a pas à subir ça.

Je déglutis. *Vous.* Ce qui voudrait dire que j'ai transféré des messages qu'Adrienne m'avait envoyés. Merde.

— Elle a dit qu'elle ferait en sorte que tout le monde oublie ça. (Elle passe les doigts dans ses cheveux.) Ça lui ressemble bien, pas vrai ? De créer le problème, d'arranger les choses, puis d'attendre des remerciements.

— Je suis vraiment navrée, Claire, dis-je alors, même si je ne suis pas très sûre de ce que racontaient nos SMS.

C'était tellement débile de ma part d'envoyer ces captures d'écran sans même avoir pris le temps de les lire au préalable. Adrienne n'aurait jamais fait un truc aussi con.

Claire se tourne vers moi, et je remarque son air accusateur.

— Au moins, elle a promis de tout arranger.

— Claire, je…

Elle hausse les épaules.

— Bref, ce n'est pas grave. C'était un accident, pas vrai ? Coxie fera ce que je lui dirai. (Elle achève sa phrase avec une pointe de tristesse, appuie la tête contre la vitre.) Tu veux bien me laisser, O. ? Je suis désolée, mais j'ai besoin de rester seule. Il faut que je réfléchisse.

J'aimerais lui faire remarquer que ce n'est pas en étant complètement torchée qu'elle y parviendra. Lui rappeler qu'elle pèse quarante kilos toute mouillée et qu'elle ne tient pas franchement l'alcool. Lui dire que je peux arranger les choses.

Mais je ne sais pas comment m'y prendre.

J'attrape la poignée, puis m'interromps.

— OK. Mais s'il te plaît, ne…

— Je ne conduirai pas, me répond-elle machinalement.

17

L’année dernière

Adrienne riait, la tête rejetée en arrière. La lune se reflétait sur ses cheveux bruns. J’ai toujours adoré son rire, c’était la preuve que j’avais dit ou fait ce qu’il fallait. Des grillons chantaient au loin tandis que nous étions assises sur les gradins en pierre du terrain de foot désert. Les projecteurs étaient éteints, les étoiles brillaient. J’ai attrapé la bouteille de vodka qu’Adrienne avait convaincu notre coach de nous acheter. Elle serait virée plus tard dans l’année. Elle irait voir l’administration pour se plaindre du bizutage qu’Adrienne faisait subir aux nouvelles, et Adrienne la ferait saquer.

Mais pour l’heure, nous étions toutes les trois – Claire, Adrienne et moi – dans le noir, à profiter des brumes d’alcool et de liberté qui déferlaient sur nous.

— D’accord, d’accord, a dit Adrienne en me laissant prendre la bouteille. À toi. Action ou vérité ?

Je me suis humecté les lèvres.

— À ton avis, Claire ?

Claire a eu un sourire de conspiratrice.

— Vérité.

— Alors, vérité.

Les yeux d'Adrienne ont étincelé quand un souffle de vent a rabattu ses cheveux bruns autour de son visage.

— As-tu vraiment eu peur de coucher avec Connor ? Est-ce que c'est pour ça que tu t'es défilée ?

Je me suis mise à rougir. Elle l'avait si bien pris à l'époque. Genre, *Je comprends complètement* ou *Si tu n'es pas prête, tu n'es pas prête*, alors qu'elle avait passé un mois à me brancher avec lui après m'avoir vue baver sur ses réseaux sociaux. Mais dans la vraie vie, c'était un petit provincial inintéressant, et il était absolument hors de question que je couche avec lui, même si Ade estimait qu'il était temps pour moi de passer le cap.

Je pensais qu'elle me laisserait tranquille avec ça. J'aurais dû me douter du contraire.

— Il était naze, lui ai-je répondu d'un air de défi.

Cela l'a fait rire de façon mesquine.

— On s'en fout ! Il était canon. Je ne t'ai pas demandé de l'épouser ! Putain, depuis quand tu joues les prudes, O. ?

J'ai baissé les yeux, jouant avec le bouchon de la bouteille de vodka.

— Ce n'est pas comme ça que je voulais que ça se passe, d'accord ?

Elle a souri.

— Bon, d'accord. Réponse de merde. Tu bois !

Je me suis exécutée, sentant l'alcool parcourir rageusement mes veines.

— À moi ! s'est exclamée Claire en tendant le bras devant moi pour s'emparer de la bouteille.

Cela a eu le don de faire retomber la tension. Claire s'est levée devant nous, laissant l'alcool lui dégouliner dans la bouche jusqu'à ce que nous riions de nouveau. Elle s'est finalement arrêtée et a lancé :

— Vérité !

Je me suis tournée vers Adrienne, qui m'examinait avec attention, déjà prête à juger ma question. Je voulais qu'elle lui plaise.

— Tu ne te lasses vraiment pas de Coxie ? ai-je demandé.

Coxie et Claire sortaient ensemble depuis toujours. Claire était impertinente, sportive et adorable. Coxie était blond peroxydé, un peu simplet et généralement défoncé. En conséquence, il lui tournait autour comme la Lune autour de la Terre.

Claire m'a considérée, l'air pensif. J'ai vu son regard passer d'Adrienne à moi, puis elle a déclaré :

— Pas vraiment. (C'était une réponse carrément à chier, jusqu'à ce qu'elle reprenne) Mais ça aide, de ne pas être amoureuse.

Adrienne et moi l'avons dévisagée avant de nous tourner l'une vers l'autre. J'ai été la première à reprendre la parole.

— Qu'est-ce que tu racontes, Claire ?

Elle a haussé les épaules et s'est assise près d'Adrienne avec un sourire sournois.

— Alors tu es amoureuse de quelqu'un d'autre ? lui a demandé celle-ci.

Le sourire de Claire s'est élargi. Bien sûr. Adrienne avait raison. Elle avait compris ce que notre amie essayait de nous dire bien avant que je tilte.

— J'ai… a commencé Claire. Vous ne devez le répéter à personne, d'accord ? Je suis sérieuse.

Adrienne a tendu la main devant nous.

— Que nous trois, c'est ça ? Approchez.

J'ai posé ma main sur la sienne, et Claire sur la mienne. Adrienne a serré.

— Promis, ai-je dit.

— D'accord, a repris Claire en observant nos mains entremêlées. Elle s'appelle Ellie. (J'ai senti Adrienne serrer plus fort.) Elle bosse avec moi.

Puis elle nous a regardées l'une et l'autre, attendant notre réaction. J'avais des centaines de questions à lui poser. Si elle savait depuis toujours qu'elle aimait les filles, et, si oui, comment elle avait pu coucher avec Coxie, et si elle finirait par le dire.

— Tu crois qu'elle t'aime aussi ?

Naturellement, Adrienne a posé la question idéale, au lieu de toutes les choses idiotes que j'avais sur le bout de la langue.

Claire s'est mise à rire et a bu une nouvelle gorgée de vodka.

— Elle m'a embrassée quand on a fini le ménage la semaine dernière. Derrière le bâtiment. Vous avez intérêt à ne le répéter à personne, parce qu'elle tient à ce que ça reste secret, elle aussi. Mais de toute façon, comment pourrait-elle ne pas m'aimer, hein ?

Sa voix est partie trop haut dans les aigus, prouvant son embarras.

— C'est vrai, a admis Adrienne. Bon sang, quel soulagement ! J'ai bien cru que tu allais épouser Coxie.

Je me suis penchée sur Adrienne pour renchérir là-dessus.

— Raconte-nous tout.

Je n'avais encore jamais vu Claire si heureuse.

18

Les tribunes sont dures et bouillantes. Des gradins en ciment – encore un vestige du Buckley d'autrefois – me brûlent l'arrière des jambes.

Je décide de ne pas m'en soucier.

J'ai affronté l'épreuve du déjeuner, c'était comme un enfer peuplé de cheerleaders me considérant comme une Adrienne de substitution, de personnes me demandant si Claire Barber aimait réellement les filles et d'un Ethan qui ne me quittait pas des yeux. Avant, je n'aurais eu aucun mal à apaiser les premières, à leur expliquer le contexte, à les convaincre de ne pas croire tout ce qu'elles lisaient, à leur faire gober que *C'est carrément la faute de quelqu'un d'autre, alors allez plutôt vous en prendre à lui*.

Mais je me suis rendu compte que je n'en étais plus capable. Que je ne voulais plus faire ça.

Alors je vais plutôt lire chacun des messages.

Je les fais défiler sur mon téléphone. Tous ces foutus textos rédigés par Adrienne, dans toute sa perfection. Elle descend les autres comme personne. Elle construit les autres comme personne. Elle raconte les meilleures blagues, cite les meilleurs films et vous insulte de la façon la plus inattendue.

Elle donne envie de lui révéler ses secrets.

Je relis notre conversation sur Claire.

Adrienne : Elle est encore portée disparue ?

Moi : Elle doit être douée. Peut-être qu'on devrait essayer les filles ?

Adrienne : Ha ha. Elle était bien plus drôle quand elle faisait semblant d'être hétéro !

Moi : Ça lui passera. Elles se disputent sans arrêt. C'est le problème de Coxie, pas le nôtre.

Adrienne : OMG, je viens de rire toute seule. Appelle-moi xo

C'est un sentiment particulier de se rendre compte qu'on se déteste. C'est pourtant sous mon nez : moi en train de me moquer des problèmes relationnels de ma meilleure amie. Nous sommes les deux seules personnes au monde à qui Claire a parlé d'Ellie, et c'est devenu un sujet de blagues entre nous. On ne méritait pas sa confiance.

La conversation remonte tellement que je ne comprends pas comment elle a pu arriver tout en haut des messages d'Adrienne.

Il y en a deux autres de moi. Le premier raconte l'histoire gênante de ma première fois avec Ethan – je n'en ai parlé à Adrienne que parce qu'elle était furieuse contre moi et que je voulais qu'elle passe à autre chose. Et le second où je dis à quel point les autres cheerleaders sont nulles. Cela suffit à cerner le personnage horrible que je suis.

Je clique sur la capture d'écran que je me gardais pour la fin. Adrienne et Ethan. J'ai lu les messages les plus récents hier seulement.

Adrienne : O. est sans prise de tête. Il suffit que je lui dise les mots qu'il faut et notre dispute sera réglée dans la journée. Je ne peux rien pour toi.

Ethan : Je n'y crois pas.

Adrienne : Tu ne comprends pas. Elle m'adore. Elle te tolère.

Ethan : C'est ce que tu voulais, pas vrai ? Qu'elle nous surprenne ?

Adrienne : Toi non peut-être ?

Ethan : Je voulais qu'elle cesse de souffrir. Mais là, on a tout gâché.

Adrienne : Ethan.

Adrienne : Retrouve-moi après l'entraînement demain. Faut qu'on discute.

Je finis par laisser tomber mon téléphone, sentant la brûlure se propager en moi. Je n'arrive pas à croire que je me sois fait avoir par elle une fois de plus. J'étais prête à reconnaître que cette histoire de vengeance était une erreur, à essayer de tout reconstruire. Mais ce n'est pas de l'amitié. Et je ne peux pas la laisser me récupérer.

Il faut que j'y mette un terme. Je dois m'éloigner de tout ça.

Comment ?

Je m'allonge, observant le soleil jusqu'à ce que tout le reste se trouble. Quand je ferme les yeux, des taches lumineuses dansent sur mes paupières.

Au bout de quelques minutes, ma vision s'éclaircit et je plonge la main dans ma poche pour en sortir la liste de noms. J'ai mis l'école sens dessus dessous et ruiné la réputation d'Adrienne sans qu'elle s'en doute, et je me sens encore comme une gourde manipulable.

Pas cette fois.

Quelque chose tombe à côté de ma tête, détournant mon attention de la feuille.

— Tiens.

Je lève la tête. Whit DuRant se dresse près de moi et me lance un regard mauvais, sa casquette de base-ball rabattue sur le front. Je m'assieds. Il a laissé ma bague à monogramme choir sur les gradins. Il reste un peu de sang séché sur le O.

Il soupire comme si ma présence était un fardeau pour lui.

— Si tu ne veux pas que les gens sachent que tu as pété un câble et vandalisé le matériel scolaire, ne laisse pas traîner des indices aussi évidents au milieu de ton carnage. Tu es bête ou quoi ?

— Ça doit être ça, je l'interromps.

Je sens la colère et la douleur se mélanger sur mon visage, et je suis incapable de les réprimer. Il reprend avec une moue pleine de remords :

— Écoute, je ne voulais pas…

— Et pourtant…

— Laisse tomber. (Il hausse les épaules.) Je pensais que tu voudrais la récupérer. Mais peu importe.

Sur ce, il tourne les talons et se dirige vers l'allée centrale pour grimper l'escalier en pierre.

— Attends !

Je bondis sur mes pieds en ramassant ma bague. Je trottine pour le rattraper. Il prend le chemin du campus. Je cale mon pas sur le sien.

— Tu es sur la liste, lui dis-je en brandissant ma feuille.

C'est écrit juste là : *Whit DuRant.* Ma planche de salut.

Il m'arrache le papier des mains et s'arrête pour le lire.

— Quelle liste ?

Je lui indique son nom, écrit au crayon.

— La liste des gens susceptibles de m'aider pour l'examen.

— Quoi ? s'étonne-t-il.

Une voiture passe devant nous dans le parking de derrière, ralentissant de manière suspecte avant d'accélérer de nouveau.

— Non, dit-il en me rendant la feuille. Aucune chance.

Il s'éloigne, se détournant de l'école pour se diriger vers le terrain de base-ball.

— M. Doolittle m'a dit que tu m'aiderais.

Je me précipite à sa suite.

— Non, répète-t-il. Demande à Vera. Demande à Steve. Demande à qui tu veux, peu m'importe.

— Mais pourquoi pas ? j'insiste.

Il ne me répond pas, continuant d'avancer avec obstination.

— Quoi, tu n'as pas le temps ? Tu ne m'aimes pas ? Je suis trop conne, trop sexy, trop peste ? Quoi ? Tu te trouves supérieur à moi ?

Il s'arrête de nouveau et soutient mon regard.

— Oui.

— Oui ? je m'étonne. (Je vais me placer devant lui pour l'empêcher de repartir.) Oui, quoi ?

— Oui, je me trouve trop bien pour toi.

Ma dernière once de fierté s'écroule à ses pieds.

— Tu ne sais rien de moi.

Son regard intense défie le mien. Ce garçon, *ce garçon* aux cheveux déments et au swing de killer, ce garçon qui ne compte pas prétend être trop bien pour moi. Sur quoi se base-t-il ?

— Je sais qu'en moins de vingt-quatre heures tu as trahi celles que tu prétends être tes deux meilleures amies.

Je me décompose. Il me fixe encore un instant, pauvre fille défaite au regard abattu, puis me contourne.

— C'est Adrienne qui a commencé, dis-je pour ma défense.

Mais peu importe. Il s'en moque.

Comme tout le monde.

19

L’année dernière

Nous étions assis tous les cinq autour d’une table du *Rough House*, à siroter nos sodas à la paille. C’était une journée de printemps idéale, et une brise délicieuse venait adoucir les prémices des chaleurs estivales. Un plat de frites trônait entre nous.

— Bon, j’ai réfléchi… a commencé Ethan, ce qui a fait gémir Coxie.

— Encore ? a soupiré ce dernier.

Ethan a secoué la tête.

— Il faut qu’on trouve un moyen de célébrer la fin du lycée.

— On n’est pas dans l’une de tes écoles chicos de Charleston, Masters, lui a répondu Adrienne.

— On peut faire une fête, a embrayé Coxie en considérant une frite. J’en suis.

— Je pensais plutôt à un voyage, a repris Ethan. Je me disais – ne vous moquez pas – qu’on pourrait se faire un trip en sac à dos à travers l’Europe.

Sur ce, Coxie a éclaté de rire en abattant à plusieurs reprises sa main à plat sur la table. La fille du comptoir nous a dévisagés méchamment.

— Avec quel pognon ? a voulu savoir Coxie.

— On n’a pas tous une mère psychologue criminelle, a renchéri Adrienne en décochant à Ethan un sourire malveillant.

Ethan s'est décomposé et a baissé les yeux en haussant les épaules.

— Chéri, lui ai-je dit en lui tapotant le bras, la plupart d'entre nous ne peuvent pas se payer un voyage pareil.

Ethan a observé l'endroit où ma main le touchait, avant de remonter les yeux vers mon visage.

— Et si tu pouvais ? a-t-il insisté avec un air qui signifiait *gros cadeau en vue de mon diplôme*.

J'ai croqué dans une frite le temps d'y réfléchir, puis je me suis balancée sur les deux pieds arrière de ma chaise. Pendant tout ce temps, je sentais le regard d'Adrienne peser sur moi. Elle espérait que je répondrais oui à la proposition d'Ethan, afin de pouvoir me reprocher d'être incapable de penser par moi-même. Traverser l'Europe sac sur le dos était l'un de mes rêves les plus chers, mais je rechignais à l'idée de subir son jugement. À l'idée de ne pas être à la hauteur de l'image de moi qu'elle avait soigneusement confectionnée.

— Je ne sais pas… Tu ne trouves pas que l'Europe, c'est un peu surfait ? je lui ai demandé.

— Surfait ?

— Tout en lui est surfait, est intervenue Adrienne en se levant brusquement.

Je me suis alors demandé si j'avais effectué un mauvais calcul et répondu de travers. Elle a repoussé violemment la chaise qu'elle venait de libérer tandis qu'Ethan roulait les yeux, puis elle s'est dirigée vers le juke-box, près des tables de billard. Je me suis retournée pour la regarder parcourir la liste des chansons.

— Je ne sais pas, ai-je fini par répondre. Ça ne serait pas plus cool de faire un truc en Amérique du Sud ?

— Vous pourriez vous faire descendre, a commenté Coxie avant d'aspirer bruyamment les dernières gouttes de sa boisson.

— L'Amérique du Sud, a répété Ethan avant de me sourire. Faut voir ce que ma mère en pense.

— Et toi, qu'est-ce que *tu* en penses ?

Adrienne étant hors de portée de voix, je pouvais préserver toutes mes possibilités : l'Europe, l'Amérique du Sud ou, merde, n'importe où à l'étranger.

Il s'est penché en avant.

— J'irai où tu voudras.

Et il m'a embrassée avec passion.

Je me suis écartée, la boule au ventre et le cœur battant. Ethan me tirait d'un côté, Adrienne de l'autre. Je détestais les voir se disputer pour moi, mais j'aurais détesté qu'ils ne le fassent plus.

Adrienne était encore appuyée au juke-box, à faire défiler les tubes des années 1990. Je me suis levée pour aller la rejoindre. Rien ne faisait aussi mal que son mépris.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui ai-je demandé en me glissant près d'elle. C'est Ethan qui te met dans cet état ?

— C'est quoi, son problème, O. ? Qu'est-ce qui lui fait croire qu'il vaut mieux que nous, sous prétexte qu'il n'est pas de Buckley ?

Elle ne m'a pas accordé le moindre regard. Cet affront était violent. C'était sa manière de traiter les petites gens, ceux qui n'existaient pas pour elle. J'étais censée être au-dessus de ça.

Je me suis penchée vers elle.

— Il ne s'en rend pas toujours compte.

Elle a fini par redresser la tête pour m'adresser un regard mauvais.

— Il ne s'en rend *jamais* compte. Il te manipule, et c'est comme si tu vivais pour lui. On est tes amies. Dis-lui qu'il serait temps qu'il en prenne conscience.

Chacun de ses mots m'a fait l'effet d'une gifle.

— Il le sait très bien. Et puis, tu ne l'as pas entendu, mais il a dit qu'il irait en Amérique du Sud si c'était ce que je voulais.

Elle l'a observé par-dessus mon épaule. Je me suis retournée pour croiser le regard d'Ethan, qui m'a adressé un coucou ironique.

Adrienne a abattu sa paume sur le juke-box pour obtenir mon attention.

— Je le savais !

— Quoi ? lui ai-je demandé, me pensant capable de l'apaiser.

Pendant une seconde, j'étais convaincue que j'arriverais à arranger les choses.

— Toi. Je savais que dès que tu aurais un copain sérieux, tu serais prisonnière de ta relation. Ça te ressemble tellement d'être en admiration devant ton héros. Tu trouves quelqu'un qui peut t'obtenir ce que tu veux, ce dont tu crois manquer, et tu ne vois plus rien d'autre. Tout comme tu es incapable d'*envisager* l'éventualité que ton frère soit un alcoolo, alors que tout le monde le sait.

À cet instant, elle s'est tournée vers moi. Je me suis mordu la langue pour ravaler mes larmes.

— Ouvre les yeux, O., a-t-elle ajouté, prête à me porter le coup fatal. Claire et moi sommes tes meilleures amies. Nous, au moins, on ne te laissera jamais tomber. Et s'il y a quelqu'un avec qui tu devrais partir en Amérique du Sud (elle s'est finalement décidée pour une chanson, appuyant fermement sur le bouton correspondant), c'est bien moi.

Elle avait sans doute raison.

20

C’est vendredi – on pourrait dire « le jour d’après ». Claire a séché les cours et refuse de répondre à mes appels. M. Doolittle a fait retirer la porte de son casier pour le vider. C’est tordu de leur part de s’en être pris à elle alors qu’elle se contente en général de rester sans rien faire pendant qu’Adrienne et moi complotons, mais j’imagine que l’occasion était trop belle.

Les blessures sont encore fraîches et mon téléphone vibre sans arrêt. Des gens qui veulent vérifier des informations, porter des accusations ou poser des questions. Je commence par répondre à tous : « Je ne sais pas, c’était avant ou après la mort de mon frère ? », et la conversation s’arrête là.

Plus cela se poursuit, plus je me rends compte du manque de préparation de mon plan. Tout, à Buckley, a un cycle de vie. Voilà comment ça fonctionne : Adrienne doit d’abord convaincre la moitié de nos camarades que ce qu’elle a balancé sur eux n’était qu’un gros malentendu. Cela lui permet de rester informée des derniers ragots et de se faire inviter aux soirées. Puis ils se retournent naturellement vers elle, parce que Adrienne est irrésistible.

Elle a déjà entamé son opération séduction. Je l’ai vue changer de place pour venir s’asseoir près d’Elona Mabry en cours d’anglais. Elles gloussaient.

Je décide de l’éviter aussi longtemps que possible afin de réfléchir à mon prochain mouvement.

Maman me prépare mon déjeuner tous les matins et nous mangeons généralement à la meilleure table de la cantine. Moi, Ethan, Claire, Coxie et Adrienne, ainsi que tous ceux envers qui nous nous sentons d’humeur généreuse. Aujourd’hui, je fais comme si ma mère avait oublié de me préparer mon panier-repas, et je me glisse dans la longue file d’attente en me rongeant les ongles. Je scrute le réfectoire en quête du mini-drame qui agite quotidiennement Buckley.

Cate Roberts est installée avec la bande de Meghan Stanley. Avant, elle traînait avec celle de Meisha Allen, mais maintenant qu’elle est devenue cheerleader, j’imagine qu’elle a mieux à faire. De toute façon, elle a toujours été un peu pétasse, et à la manière dont elle lorgne l’ex de Meisha, un crêpage de chignon historique risque d’éclater d’un instant à l’autre.

Je n’arrive pas à résoudre mes problèmes existentiels, mais quand j’observe mes congénères, tout est limpide. Je n’ai pas besoin d’instructions ni d’une notice pour les cerner. Qu’ils se sentent humiliés, effrayés ou confiants, j’ai l’œil pour le repérer. Adrienne me demandait d’analyser les autres pour elle afin de savoir ce qu’ils tramaient.

Avec Ethan, en revanche, je n’ai rien vu venir. Peut-être que je ne voulais rien voir.

— Qu’est-ce que tu veux ? me demande la vieille dame de la cafétéria.

Je considère le choix en fronçant les sourcils.

— Du gratin de pâtes.

Elle en lâche une louche sur une assiette en céramique qu’elle me tend par-dessus la vitrine. Je grimace un sourire et m’approche de la caisse pour payer mon repas. Je me retourne, le plateau dans les mains, et étudie la scène. Je pourrais m’asseoir à peu près n’importe où sans me faire recaler, même si les gens me détestent. C’est l’avantage d’avoir du pouvoir dans une si petite école. Mais je ne veux pas qu’on m’interroge sur Ethan, Adrienne, ni quoi que ce soit d’autre.

Il n’y a presque que des grandes tables au réfectoire, mais vers l’entrée, là où l’odeur est vraiment terrible, il y en a deux petites rondes. Installée à l’une d’elles, au plus près de la caisse, se trouve Vera Drake. Je l’examine pendant une trentaine de secondes avant d’aller m’asseoir près d’elle.

— Je peux me joindre à toi ? je demande en ouvrant ma cannette de Coca light.

Elle lève les yeux de sa salade et me dévisage. Longtemps. Sans rien dire. C’est trop bizarre. Les gens autour se mettent à nous observer. Je plonge ma fourchette dans mon assiette et fais mine de rien.

Quand je relève le front, je surprends Whit DuRant qui m’épie depuis la table voisine. J’essaie de trouver quelque chose à lui dire, mais ne trouve rien de concluant.

— Tu le connais ? j’interroge Vera en lui désignant Whit de ma fourchette.

Vera regarde dans la direction indiquée, puis se retourne vers moi. Elle a les yeux écarquillés, comme si elle n’était pas certaine que ce soit bien à elle que je parle.

— Whit, finit-elle par répondre.

— Ouais.

Je pique quelques macaronis.

— Il est sympa, marmonne-t-elle.

Sympa – le mot adéquat pour définir une personne manquant d’intérêt. Lisse, intelligent, ennuyeux et *sympa*. Toutefois, ce n’est pas ce que je voulais savoir.

— Tu penses qu’il… euh… me ferait une crasse ? S’il en avait l’occasion ?

Vera écarquille un peu plus les yeux, mais elle ne répond rien. Cela m’arrange presque.

Anna Talbert passe devant nous. Elle s’arrête et se penche vers notre table.

— Tu fais pénitence, O. ? me demande-t-elle d’un ton narquois.

— Je n'ai aucune faute à racheter.

Elle pouffe, rejette ses cheveux par-dessus son épaule et tourne les talons.

— C'est ça, ouais, réplique-t-elle en s'éloignant.

Je pousse un soupir et, en attrapant mon Coca light, j'avise le calepin de Vera. Il est couvert de photos lumineuses et colorées, assemblées avec soin.

— C'est Venise ? je m'enquiers.

Elle récupère son agenda et le serre contre elle d'un air protecteur.

— J'aime bien les photos, me répond-elle.

— Je sais. (Je tends le bras par-dessus la table pour m'emparer du carnet.) Je veux juste regarder. Mon frère et moi, on parlait souvent d'aller à Venise. (J'examine les photos, les caressant du bout des doigts.) Elles sont superbes. Tu les collectionnes ?

Sans y réfléchir, j'ouvre le calepin.

Et tombe directement sur une photo d'Ethan.

Elle provient du journal du lycée. Il rigole avec ses coéquipiers pendant un entraînement. C'est un moment de pur bonheur. L'idée qu'il puisse se sentir si heureux et vivant après m'avoir fait ce qu'il m'a fait me retourne l'estomac.

— Oh.

Je rabats lentement la couverture et repousse le cahier vers Vera.

Quelques instants plus tard, elle laisse échapper un :

— Je suis désolée.

Elle me scrute comme si je risquais de me jeter sur elle d'un instant à l'autre. Cela me ferait presque rire tant c'est ridicule.

— Ce n'est pas avec moi que tu as un problème, Vera. C'est plutôt avec Adrienne.

J'ignore pourquoi il m'est soudain si facile de le dire à voix haute. Je me rends compte que quelque chose a cassé quand je me suis assise là avec Vera, et je me fiche désormais complètement de la personne que je suis censée être. Ça couvait sans doute depuis un moment, mais je suis

enfin prête à foutre la paix à cette fille. Peut-être parce que jusqu'alors j'avais des raisons de jouer un rôle. Avant, je donnais l'impression de tout maîtriser – ma vie, mon copain et cette école ridicule. Mais à quel point était-ce réel ? À quel point était-ce *moi* ? Ce moi que mon frère et Claire adoraient, et peut-être Ethan, dans une certaine mesure.

Pourquoi me suis-je laissé embrigader là-dedans ?

— Coucou, Vera. Ça va ?

Cette voix me fait sursauter, et je me retourne pour découvrir Whit DuRant, debout derrière moi.

Elle hoche la tête, et je commence à croire que je suis le grand méchant loup.

Whit jette un coup d'œil à sa montre.

— Tu as un moment pour qu'on discute de notre devoir de bio ? lui demande-t-il.

— Aucun problème, glapit-elle.

Elle plaque son carnet contre sa poitrine et ramasse son plateau pour aller le vider dans la poubelle.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? m'interroge Whit quand elle ne peut plus nous entendre.

— Je mange. (Je lui indique la table.) On est dans un pays libre, non ?

— Laisse-la tranquille. Je suis sûr que ça t'éclate de jouer les dures, mais arrête…

— J'étais gentille. (J'observe le dos de Vera.) Elle est amoureuse d'Ethan depuis longtemps ?

— Ouais, c'est… (Il hausse les épaules pour éluder la question.) C'est une fille bien. Elle a bon fond, et elle n'a surtout pas besoin que tu lui cherches des crosses.

Je croise les bras devant moi, sur la défensive.

— Ce n'était pas ce que je faisais.

Il se retourne vers Vera. Il est sur le point de partir quand je lui lance :

— Pourquoi tu n'as parlé à personne de ce que j'ai fait ?

Il s'immobilise, dos à moi. Il indique à Vera de l'attendre à la porte. Puis il me regarde.

— Tu es maso ? me demande-t-il.

— Peut-être ?

— Tu es l'une des filles les plus populaires de l'école, m'informe-t-il. Et j'ai bien du mal à comprendre pourquoi.

— Tu pourrais tout foutre en l'air, je réplique en enfournant une bouchée de macaronis froids. Alors, fais-le.

Il secoue la tête.

— Tu risquerais de penser que j'en ai quelque chose à faire.

— Tu pourrais aussi t'en servir comme monnaie d'échange, ou un truc dans le genre, j'insiste tout en mastiquant. (Je déglutis.) C'est ce que ferait Adrienne.

Il soutient mon regard pendant une bonne minute avant de se détourner.

— J'ai mieux à faire de mon temps.

— Tu as sans doute raison.

Je finis mon Coca.

Sans un autre mot, Whit tourne les talons et s'en va rejoindre Vera. Je regarde avec indifférence la porte battante se refermer derrière eux. Il me déteste. Enfin, pas moi, sans doute. Plutôt le symbole de tout ce qu'il reproche à cet endroit – l'exemple vivant que, parfois, la méchanceté paie.

Pour lui, je ne suis même pas une personne.

C'est de bonne guerre, vu que je n'ai toujours pas réussi à comprendre comment en devenir une.

21

L’odeur du *Rough House* est un mélange de pizza, de bière et de rêves envolés.

Je me dis que Claire doit s’y trouver. C’est notre seul vendredi de libre de toute la saison de foot, elle est donc censée travailler. Je scrute la salle, mais je n’aperçois qu’Ellie derrière le bar. Je m’approche avec prudence pour lui demander si elle a vu Claire.

M. Peters, le propriétaire de l’établissement, est installé au bout du comptoir. C’est généralement là qu’on le trouve, car il n’est techniquement pas autorisé à laisser Ellie seule au bar. Elle a dix-huit ans, elle peut donc servir les bières tant qu’elle ne les remplit pas ni ne les décapsule. Le genre de loi tirée par les cheveux dont les gens des trous paumés adorent débattre.

Ellie essuie le comptoir, ses longs cheveux châtains sortant de toute part de sa tresse. Je me poste devant elle avant un léger coucou. Son chiffon s’immobilise quand elle redresse la tête.

— Quoi de neuf, Olivia ?

Ce n’est pas pour rien que la moitié des mecs du *Rough House* raffolent d’Ellie. Elle est comme ces filles naturellement cool qu’on trouve dans les films, le genre de personne qu’on cherche à tout prix à imiter, même quand on sait qu’on ne lui arrivera pas à la cheville. Comme si une déesse du surf californien atterrissait subitement à Buckley, Caroline du Sud, et cela me rend jalouse.

J'ai été super jalouse quand elle est devenue la meilleure amie de Claire. Jusqu'à ce que je découvre qu'elles sortaient ensemble. Ou qu'elles étaient amoureuses. Ou quel que soit l'intitulé officiel quand deux bonnes copines commencent à s'embrasser dans la ruelle.

J'étais même peut-être encore plus jalouse à l'époque, je n'ai jamais été très partageuse.

— Est-ce que tu as vu Claire ? je lui demande.

Elle jette son torchon derrière le comptoir.

— Nan. (Une indifférence froide transparaît dans son ton, et elle jette un coup d'œil à M. Peters, assis auprès d'un habitué.) Elle a loupé son service.

— Elle n'était pas à l'école non plus.

Je me juche sur un tabouret pour l'informer que j'ai la ferme intention de rester.

— Qu'est-ce qui se passe ? Il paraît que tout le monde s'est envoyé des textos insultants toute la journée d'hier. Que quelqu'un aurait partagé des captures d'écran du téléphone d'Adrienne.

Central High a toujours été comme le grand frère de Buckley. Il y a plus de choses sur le campus de Central : un centre commercial, une fac et même quelques restos branchouilles. Mais les ragots ne s'arrêtent pas à cela et tout le monde à Central doit être au courant du désespoir à Buckley.

— Claire t'a dit quelque chose ?

Je suis sûre qu'elle en sait plus qu'elle ne veut bien l'admettre. Elle veut nous faire porter le chapeau à Adrienne et moi, mais elle sait aussi que c'est elle qui a fait souffrir Claire la première.

Elle hausse les épaules.

— Personne ne sait pour toi. Si c'est ce qui t'inquiète.

— N'essaie pas de m'intimider, réplique Ellie. Je n'ai pas de temps à perdre avec ça.

Je recule sur mon tabouret.

— Ce n'est carrément pas le but.

Ellie examine ses ongles un long moment.

— Tout le monde à Central raconte qu'ils ont entendu dire qu'Adrienne sortait avec Ethan Masters, à présent. Que tu les as vus baiser mais que tu t'en fous. C'est quoi, cette histoire ?

Elle relève la tête pour me dévisager, renvoyant ses cheveux derrière son épaule.

J'ai la gorge sèche.

— Si c'est ce qu'on raconte, alors ça doit être vrai.

Ellie lève les mains dans un geste d'apaisement.

— Je te préviens, c'est tout. C'est toujours mieux d'être au courant. Bref, tu sais ce que j'ai fait. (Elle jette un nouveau coup d'œil à M. Peters.) Après *notre* rupture.

Je l'ignore. Claire ne m'en a rien dit. Chaque fois qu'on entend parler d'Ellie, c'est pour dire à quel point sa saison de volley se déroule bien, qu'elle doit être *trop* occupée et qu'elle a hâte de déjeuner avec elle parce que *mon Dieu elles sont encore meilleures amies et ça s'arrête là – comme pour n'importe quelle fille hétéro.*

— Qu'est-ce que tu as fait ? je lui demande.

J'éprouve soudain un profond mépris pour la belle et parfaite Ellie.

— J'ai commencé à sortir avec Thomas Cruz. Il a accepté une bourse de base-ball en Floride et a un corps phénoménal.

— Ça se fait pas.

Ellie me pointe du doigt.

— Et ce qu'elle fait avec *Coxie*, ça se fait ? Elle n'a *jamais* rompu avec lui, O. Même toi, tu dois trouver ça bizarre.

— Elle ne couche pas avec lui, je réplique.

— Seulement parce qu'elle n'en a pas envie, avec lui ou n'importe quel autre garçon, me rétorque Ellie. Comme si ça changeait quoi que ce soit. Et si *moi* j'étais sortie avec un mec pendant qu'on était ensemble ? Je parie que tu n'aurais pas dit que ce n'était pas si grave.

Je la dévisage en silence.

— De toute façon, ce n’était pas là que je voulais en venir. Couche avec quelqu’un d’autre. Sors avec quelqu’un de mieux qu’Ethan.

— Je n’ai pas envie de sortir avec qui que ce soit, c’est trop fatigant, je réponds.

Je repense aux efforts quotidiens que j’ai fournis pour essayer de maintenir notre relation à flot. Pour ne pas le laisser s’éloigner de moi sous prétexte que j’étais instable et que je ne savais pas comment l’aimer.

— Seules les apparences comptent. Et le sexe, bien sûr. (Ellie se détourne, ramasse son torchon et se dirige vers la machine à sodas.) Dis à Claire qu’elle a intérêt à se pointer au boulot demain si elle ne veut pas se faire virer.

Puis elle active la douchette pour poursuivre son nettoyage.

En sortant, je pense à ce qu’elle m’a dit.

Seules les apparences comptent.

22

Le week-end me laisse un peu de temps pour réfléchir. Claire m'envoie un texto pour m'informer qu'elle va bien mais que nous devons annuler notre habituel déjeuner Claire-Ade-O. dominical au *Rough House*. Cela m'est égal, car cela m'octroie davantage de temps loin d'Adrienne.

J'élabore un plan.

Au fil des années, j'ai progressé dans l'art d'obtenir ce que je veux.

Je crois que c'est un talent que j'ai commencé à développer dès mon plus jeune âge. C'est sans doute grâce à maman : avec elle, imposer ma volonté était mission impossible. J'ai donc dû apprendre à le faire avec les autres.

Voilà pourquoi il est crucial que je coince M. Doolittle au détour d'un couloir lundi. Si je vais le voir dans son bureau, ça risque de prendre trop longtemps. Il est impératif qu'il agisse tout de suite.

Il profite de sa pause entre la deuxième et la troisième heure pour aller chercher un café et un bagel aux pépites de chocolat en salle des profs.

Je lui tombe dessus dès qu'il sort de la pièce, comme si j'étais justement sur le point d'y entrer.

— Monsieur Doolittle, vous êtes là !

— Olivia ? (Il arbore soudain un air inquiet.) Qu'est-ce qui se passe ? Tu veux entrer ?

— Non. (Je secoue la tête.) Vous voulez bien qu'on discute en marchant ?

— Si tu veux.

Nous avançons dans le couloir.

— J'ai été tellement déprimée cette dernière semaine.

C'est si facile et vicieux que je m'en veux presque.

— J'ai vraiment besoin d'un nouveau défi, et je me disais… je *sais*, même, que je dois m'investir dans cette préparation à l'examen, mais j'ai parlé à tous les gens de votre liste et ils sont tous occupés à part Whit…

— Whit DuRant ?

Je hoche la tête avec enthousiasme. Puis je me mords la lèvre juste comme il faut.

— D'abord, il m'a dit qu'il avait un peu de temps puisque la saison de golf ne commençait pas avant le printemps, mais j'ai du mal à le cerner. Il est tellement… hostile.

M. Doolittle s'arrête.

— Whit DuRant est *hostile* ?

Il semble incrédule.

— C'est compliqué. Il m'en veut et je le comprends très bien – je le mérite. Mais j'ai vraiment l'impression d'avoir *besoin* de son aide, et je me disais que si vous acceptiez de lui parler, peut-être que tout rentrerait dans l'ordre. (Je baisse les yeux.) Seulement, je sais qu'il a une très mauvaise image de moi, et j'aimerais remédier à ça. Je *dois* remédier à ça. Je sais que c'est idiot…

M. Doolittle adopte un air de compassion parfait.

— C'est vraiment si important pour toi ?

J'acquiesce.

— Alors je vais parler à M. DuRant.

— Aujourd'hui ? je m'exclame.

— Avant même de regagner mon bureau, m'assure-t-il alors que nous revenons devant la salle des profs. Je vais aller le chercher en classe.

— Oh, mon Dieu, merci !

Je fais mine de vouloir le prendre dans mes bras, mais il recule de quelques pas, de crainte de se voir poursuivi pour harcèlement.

— Aucun problème, mademoiselle Clayton. Je ferai tout ce que je peux pour vous aider.

Les gens prêts à m'aider sont tellement faciles à utiliser…

Il referme la porte devant moi. Je croise Adrienne dans le couloir. Et je lui souris.

Donne-leur ce qu'ils veulent.

Il pleut.

Ce qui signifie que notre entraînement a lieu à l'intérieur. Adrienne se montre étonnamment affable avec les filles, apaisant les tensions d'un simple sourire. Elle va commander des tee-shirts pour tout le monde. *Regardez le design, dites-moi ce que vous en pensez. Ohmondieu, c'est si mignon.* Je n'arrive pas à croire qu'elles gobent ça.

Je n'arrive pas à croire que je gobais ça aussi, avant. Et maintenant, j'en suis au point de l'éviter de peur qu'elle parvienne à me refaire changer d'avis.

Je me tiens contre le mur, aussi loin d'Adrienne que possible, quand j'entends quelqu'un m'appeler depuis l'autre bout du gymnase.

— Olivia Clayton !

Je tourne la tête. Whit DuRant se trouve dans l'embrasure de la porte des vestiaires des garçons. Il ne pourrait pas avoir l'air plus méchant. Les autres me dévisagent. Je ne parle pas à Whit DuRant.

Jusqu'à aujourd'hui.

Je traverse le gymnase pour le rejoindre et lui décoche un sourire.

— Quoi de neuf ? je lui demande nonchalamment.

Ça n'a pas l'air de l'amuser.

— Il faut qu'on parle.

— Alors, parle.

Il observe le reste de l'équipe.

— Ailleurs.

J'entre dans le vestiaire des garçons et m'appuie contre le mur de l'entrée. Il se retourne, laisse la porte battante se refermer derrière lui. Les filles vont adorer ça. Je ris sous cape.

— Qu'est-ce que tu es allée raconter à M. Doolittle ? grogne-t-il.

Je hausse les épaules.

— Que tu ne voulais pas m'aider.

— Je suis trop occupé. Pourquoi faudrait-il que je t'aide ?

Je le désigne d'une main.

— C'est une sorte de devoir civique quand on est né si grand, talentueux, intelligent et riche.

— C'est encore un de tes jeux ?

Ses cheveux sont presque droits sur sa tête. C'est assez drôle à voir, en fait.

— Non. (Je me rapproche de lui.) Quitter ce trou à rats n'est pas un *jeu* pour moi.

— Si ça compte tellement pour toi, débrouille-toi toute seule. Je n'ai aucune envie de t'aider. Je ne t'aime pas.

— Je suis prête à te proposer un marché.

— Un marché ? (Il pouffe de rire, comme s'il n'avait jamais rien entendu d'aussi ridicule.) Tu crois avoir quelque chose qui m'intéresse ?

Je le dévisage le plus sérieusement du monde, comme je le fais avec mes profs pour échapper à un contrôle.

— Je serai ta petite amie.

— Navré, répond-il d'une voix débordant de sarcasme. Il doit y avoir de la fumée quelque part dans le bâtiment, parce que je viens de m'évanouir. Qu'est-ce que tu as dit ?

Je me rembrunis.

— Tu m'as très bien entendue.

— Et pourquoi voudrais-tu que je sorte avec toi ? Et puis, tu n'as pas déjà un copain ?

— Non. Et je ne veux pas d'un copain. (Je me tourne vers la porte fermée, imaginant Adrienne brûlant de curiosité de l'autre côté.) Mais tu

pourrais coucher.

Sans exagérer, il recule *dans* la porte.

— Coucher ?

— Avec moi.

— Avec *toi* ?

J'acquiesce.

— Tu as perdu la tête ? Pourquoi voudrais-je faire croire que je couche avec toi ? Sans parler de le faire vraiment ?

Je m'efforce de conserver un air aussi stoïque que possible. Comme si je m'étais déjà fait rejeter aussi sèchement. Je ne me suis jamais sentie aussi indésirable, même quand j'ai surpris Ethan avec Adrienne.

— C'est vrai que tu as déjà tout pour toi.

Je laisse mon regard vagabonder sur son corps. Un corps qui pourrait être parfait s'il savait quoi en faire. Puis je replonge mes yeux dans les siens.

— Et pas que sexuellement.

— Alors, pourquoi est-ce que tu poses la question ?

Je hausse les épaules. Je ne peux décemment pas lui répondre *Parce que je pensais que ça marcherait.*

— Sérieux, insiste-t-il, qu'est-ce que tu as à y gagner ?

Nouveau haussement d'épaules.

— Bon, je veux bien être ton tuteur. Mais c'est tout.

— Super, je réponds.

— Super. Et ne va pas raconter à tout le monde qu'on sort ensemble.

Troisième haussement d'épaules.

Nous restons nez à nez quelques instants de plus, à nous dévisager. Puis il déclare :

— Tu n'as pas entraînement ?

— Si. (Je me retourne.) Il faut que j'y aille.

La porte se referme derrière moi.

Je sais qu'il est curieux. Quoi qu'il puisse prétendre, je le sens qui me regarde.

Whit DuRant. Le jeune prodige local, qui croule sous les propositions de bourse venues des quatre coins du pays. Il possède quelque chose qu'Adrienne n'obtiendra jamais, un don qu'Ethan ne pourrait qu'effleurer. Il est respectable. Il a du potentiel. Il attire l'attention de tout le monde.

Il est parfait.

23

Whit me rejoint le mardi matin pour planifier notre première séance dès le lendemain. Il paraît toujours agacé, je le laisse donc tranquille pour la journée. J'ai encore largement le temps.

Je constate qu'Adrienne m'observe depuis l'autre bout du couloir désert quand Whit s'en va. Elle a finalement réussi à me coincer ici, où je ne peux ni lui répondre avec des textos qui disent juste « OK » ni me fondre dans la foule. Elle me rejoint et me sonde de ses yeux implacables.

— C'est la deuxième fois en deux jours que je te vois parler à Whit DuRant, alors que tu ne lui avais jamais adressé la parole. Tu m'expliques ?

— Il va me donner des cours. Pour m'aider à préparer les exams.

J'ai du mal à soutenir son regard.

— Et depuis quand tu t'intéresses à tes exams ?

Depuis que je veux m'éloigner aussi loin de toi que possible, je m'abstiens de répondre.

— Tu vas sortir avec lui ? s'enquiert-elle.

Je hausse les épaules.

— Je n'ai pas de temps pour ces conneries, Ade. J'ai un cours.

— Bien sûr, dit-elle alors que je prends la direction de ma salle. (Elle me retient par le bras.) Ça va, pas vrai ? Toi et moi ? J'ai l'impression que tu m'évites encore. Tu me dirais si ça n'allait pas entre nous ?

Je vois nos camarades nous dévisager en passant. Ils rient derrière leurs mains, et je sais que leurs railleries me sont destinées. Pauvre Olivia Clayton, qui discute avec la fille qui a baisé son copain la semaine dernière. Qui a écrit à quel point il serait facile de me récupérer dans un texto que j'ai fait suivre à toute l'école. Une pensée me tourne en boucle dans la tête.

Je vais la briser.

— Tout va bien, ne t'inquiète pas.

24

Le mercredi après-midi, je prends la route de Central High. La même que pour aller chez Adrienne. Ma main gauche repose sur la vitre baissée. L'air chaud du mois de septembre joue sur mes doigts.

J'emprunte un petit chemin tortueux. Bientôt, le terrain de golf apparaît. Des collines trop vertes cèdent le pas à un vaste bâtiment. Je ralentis et bifurque dans l'allée de cet endroit où je n'ai pas ma place.

À ma droite, une balle atterrit dans un bunker, et le joueur maladroit balance son club de rage.

Une fois garée, j'attrape mon sac à dos miteux et sors de la voiture en le jetant sur mon épaule. Je gravis en traînant les pieds l'escalier menant au hall d'entrée somptueux, plein de panneaux de bois vernis et de filles en polo.

— Je peux vous aider ? me demande l'hôtesse d'accueil.

— La véranda, je lui réponds en relevant mon sac d'un mouvement d'épaule.

Avec un grand sourire feint, elle me désigne une porte à l'autre bout de la salle.

— Merci ! je lui lance en m'éloignant dans la direction indiquée.

Un chant funèbre pourrait retentir. *Ce qui te restait de fierté vient de s'envoler, Olivia.*

Whit est assis à la table la plus proche du terrain. Je me fraie un chemin entre des rangées de tables en fer forgé abritées par des parasols,

et je me laisse théâtralement tomber sur la chaise en face de lui. Mon sac atterrit avec un bruit sourd.

— Salut, lui dis-je.

Il se détourne du green pour me regarder.

— Tu es à l'heure.

— Bien vu, l'aveugle, je réponds d'un ton glacial en plongeant la main dans mon sac pour en tirer mes livres. Vas-y, instruis-moi.

Je balance un livre sur la table. Il le tire vers lui et l'ouvre. Je tends le bras pour le récupérer.

— Ici.

Je lui désigne la place à côté de moi.

Il pousse un soupir, comme si tout le poids du monde pesait sur ses épaules, mais il entreprend de faire racler sa chaise jusqu'à moi. Puis il se penche par-dessus mon épaule. Sa proximité me met terriblement mal à l'aise. Je me sens toute petite sans savoir pourquoi. Mon plan que je pensais si parfait vient de se retourner contre moi.

— Je peux vous servir à boire ? chuchote derrière nous une voix qui me fait sursauter.

C'est Vera, du cours d'anglais. Quand elle me reconnaît, elle devient aussi rouge que son polo. Je repasse en mode connasse.

— Pardon ? je lance, même si je l'ai parfaitement entendue.

— Tu veux quelque chose ? demande Whit à sa place. Tu peux le mettre sur l'ardoise de mes parents.

Je le considère en fronçant les sourcils.

— Je dirais une citronnade, alors.

Vera détale aussi vite que possible. Whit se replonge dans mon bouquin.

— Quel cinglé l'a embauchée comme serveuse ? je lui demande. Elle n'est même pas capable de regarder quelqu'un dans les yeux.

— Elle n'est pas serveuse, normalement, m'explique Whit. Ils doivent être à court de personnel. Mais c'est toi, le problème, pas elle.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Même pour demander une citronnade, tu as pris ton petit air supérieur. Tu la terrifies et tu adores ça, réplique-t-il en tournant une page avant de griffonner dessus.

En le regardant faire, j'ai presque envie de m'en prendre à lui comme Adrienne et moi avions l'habitude de le faire, histoire de sentir ce feu furieux déferler dans mes veines. Cela ne m'est plus arrivé depuis des mois.

Depuis la mort de Ryan.

Je sais que c'est irrationnel. Le fait qu'il m'accuse d'être une mauvaise personne me donne envie d'être une mauvaise personne.

— Tu n'es pas invincible, tu sais, je le mets en garde. Et si tu ne fais pas preuve d'un peu plus de prudence, tu pourrais vite t'en rendre compte.

On a déjà mis en lambeaux des réputations plus solides que celle de Whit DuRant. Je ne dois toutefois pas perdre de vue qu'il est là pour m'aider.

Il relève les yeux.

— Tu me menaces ?

— Je te préviens, juste. Maintenant que tu m'aides, tu es dans la ligne de mire d'Adrienne.

Il me dévisage avec incrédulité.

— Si je suis dans la ligne de mire d'Adrienne Maynard, c'est seulement parce que tu m'y as précipité avec tes conneries.

Je dresse aussitôt mes défenses.

— Je ne suis pas comme elle. (Je sens alors le feu qui couve en moi s'apaiser légèrement.) Elle est entrée en guerre contre moi, mais j'ai besoin de ça pour m'échapper. Je cherche à fuir tout ça, d'accord ? Cette situation serait peut-être plus facile à gérer si tu me considérais comme une véritable personne pendant cinq minutes.

Il secoue la tête sans me quitter des yeux.

— Voici, intervient Vera en posant entre nous un verre de citronnade maison.

— Merci, dis-je à son dos déjà tourné.

— Argumentation, déclare Whit à voix haute en désignant la page correspondante.

Je me rapproche de lui.

Environ une heure plus tard, j'avale ma dernière gorgée et montre le livre du bout de ma paille.

— Je ne comprends aucun de ces mots.

— Mais tu peux te servir d'indices contextuels. Par exemple, tu sais ce que veut dire *inimitié*.

Je hausse les épaules.

— Non ? s'étonne-t-il, en me dévisageant.

— Plus ou moins.

Il lance son crayon, qui tournoie en l'air. La soudaineté de ce mouvement me surprend.

— *Essaie*, Olivia. Essaie.

— Mais j'essaie ! je lui dis en sentant la température remonter. J'essaie, et je vois bien que tu me prends pour une idiote…

Son expression se module, se radoucit légèrement.

— Je n'ai jamais dit ça. Écoute… (Il rattrape son crayon et se penche vers moi.) S'il faut qu'on fasse ça, on va le faire bien, d'accord ? Tu vas cartonner à tes examens. Je n'échoue jamais.

Il a une lueur fiévreuse dans le regard, comme si la réussite était une religion et qu'il était en train de dire la messe. Je n'arrive pas à déterminer si cela m'inspire plus que cela ne m'inquiète.

J'examine fixement la page devant moi. *C'est drôle*, me dis-je. Je n'ai pas l'habitude qu'on s'attende à entendre quelque chose d'intelligent sortir de ma bouche. Qu'on me dise d'essayer. Enfin, à part Ryan. Depuis son départ, maman m'a fait comprendre que des notes légèrement en dessous de la moyenne ne la dérangeraient pas, mais plus grand-chose ne la dérange.

— Ouais, d'accord, je sais ce que veut dire *inimitié*.

— C’est bien ce que je pensais, répond-il en grattant la feuille du bout de son crayon, comme s’il s’agissait d’un acte magique capable de dissiper la tension.

— Ouais, saloperie, je t’ai eue ! s’écrie alors un type sur le green.

Nous relevons tous deux la tête, étonnés, et le mec glisse son putter contre son flanc comme s’il s’agissait d’une épée.

Le garçon sur le parcours tape dans la main de son partenaire et se félicite une fois de plus.

— Connard, marmonne Whit.

Je glousse.

— Qui c’est ? je lui demande en observant avec intérêt ce garçon au pantalon orange vif.

— Aucune idée. Il faut qu’on s’y remette.

— Whit ! s’écrie l’inconnu en brandissant son putter vers la véranda. Tu as vu ça ?

Puis il grimpe deux à deux les marches du porche et s’approche de notre table avec ses chaussures de golf toutes boueuses. Il hausse les sourcils, amusé.

— Qui est-ce ?

— Olivia, je réponds avec un sourire éclatant.

Ethan m’a toujours dit que j’avais l’air innocent quand je souriais.

— Tu ne serais pas une amie d’Adrienne Maynard ? m’interroge-t-il. Je crois t’avoir vue dans l’équipe des cheerleaders.

J’essaie de le remettre.

— Possible, admets-je.

Ce garçon a un rictus malveillant, comme s’il avait été témoin d’une chose indicible qu’il avait hâte de raconter.

— Qu’est-ce que vous faites ?

— On prépare les examens.

Je désigne Whit, puis l’observe d’un air plein de sous-entendus, parce que ce ne sont *que des cours particuliers, rien d’autre,* comme il le souhaitait. Il ne relève pas.

— Du tutorat, commente l'autre. Ouais. Ça ne m'étonne pas. (Il secoue la tête.) Tu as fait quel score ? demande-t-il à Whit.

Celui-ci hausse les épaules.

— Je ne sais plus. Soixante-dix et quelques. Je travaille sur une nouvelle technique pour les coups d'approche.

— Ce n'est pas ça qui va t'ouvrir l'aire de départ, loin de là.

— J'ai encore toute une saison pour m'en soucier, réplique Whit, feignant de ne pas être agacé par cette conversation.

Son jeu d'acteur est catastrophique.

— Tu veux battre mon record ?

— Je ne sais pas, Cason. Tu m'en crois capable ?

Ah, voilà. Cason DuRant, le frère aîné de Whit. Il a obtenu son diplôme à Buckley il y a deux ans et golfe désormais pour la fac de Duke. Je n'arrive pas à croire que j'aie mis si longtemps à le reconnaître. Whit et lui sont presque jumeaux, même si l'aîné a des cheveux auburn. Toutefois, Cason a plus de succès que son frère. Il a toujours été beau garçon, populaire, charmant et intelligent. Comme Whit, mais toujours en train de sortir avec les plus belles filles ou de commettre quelque méfait à l'école. Rien d'assez grave pour lui attirer des ennuis, bien sûr, juste de quoi se faire remarquer.

Cason rit bruyamment. Un simple *ha !* puissant, qui s'achève par une claque sur l'épaule de son cadet. Puis il m'étudie de nouveau avec son air amusé.

— Tu ne fais pas partie de ces filles qui maltraitent les petits nouveaux ?

Je suis à la fois fière et honteuse, ces deux émotions se mènent une lutte acharnée au creux de mon estomac.

Whit me dévisage à son tour. *Tu vois, tu n'es pas quelqu'un de bien.*

— Tout est relatif, je réponds.

Puis je fais siffler ma paille autour de mon verre vide.

— Whit n'a jamais eu d'ennuis, reprend Cason pour taquiner son frère. J'aimerais qu'il reste vierge, si tu vois ce que je veux dire.

Whit vire à l'écarlate.

— Ce ne sont que des cours particuliers, rétorque-t-il.

Cason rit de nouveau, de façon plutôt détestable.

— Comme si je ne m'en doutais pas. Si tu arrivais à décrocher un truc *aussi* intéressant, tout le monde s'étranglerait de surprise.

Une fois encore, il reporte son regard vers moi, le *truc intéressant*, et même si j'ai l'habitude d'être au cœur de l'attention, je préférerais me trouver ailleurs. En matière de rivalité fraternelle, ça va un peu loin, même pour moi.

Whit se tourne vers son frère et roule fièrement les épaules.

— Va chier !

— Je vais vous laisser à vos… euh, leçons. (Cason fait mine de s'en aller, mais se retourne presque aussitôt.) N'hésitez pas à venir à la maison.

Whit serre les dents.

— Ferme ta gueule.

Cason éclate de rire puis descend en sautillant les marches de la véranda et s'éloigne à grands pas.

Je le regarde fixement, la lumière déclinante se reflétant dans ses cheveux auburn. Il s'arrête au niveau du bar pour flirter avec la serveuse. Elle le rabroue avec un petit rire et se penche vers lui pour boire ses paroles. Puis, après un rapide coup d'œil circulaire, elle lui tend une bière. Je me détourne.

Whit me regarde observer son frère. Il fait la grimace. Quand nos yeux se croisent, il baisse aussitôt les siens sur le livre.

— Quoi ? je demande.

Il redresse subitement la tête.

— Quoi, quoi ?

— C'était bizarre. (Je hausse les épaules.) Tu aurais dû lui dire qu'on sortait ensemble. Ça aurait fait disparaître son petit sourire suffisant.

— Hilarant, réplique Whit en gribouillant avec férocité une page, comme si le texte insultait sa mère et son chien. Je me fous de ce qu'il

pense.

— Il ne te croit pas capable de sortir avec quelqu'un comme moi, j'insiste.

Whit lève les yeux au ciel.

— D'après lui, je ne pourrais trouver une copine qu'au sein de la grande communauté des athlètes chrétiens, sous prétexte que je suis « gentil ».

— Et vierge.

Il ne répond rien, mais s'acharne un peu plus sur le livre, comme s'il venait également d'insulter son jeu au golf. J'essaie d'avaler les dernières gouttes de glace fondue au fond de mon verre.

— Ça veut dire quoi, d'ailleurs ? je m'étonne.

— Quoi donc ?

Il ponctue sa phrase en plantant son crayon sur la page.

— Que je ne pourrais pas faire partie de la communauté des athlètes chrétiens ?

Il ricane.

— Tout l'intérêt de ces trucs religieux est le pardon et l'absolution. (Je me penche vers lui, la poitrine en avant.) Tu ne veux pas m'absoudre ?

Ses yeux sont si proches des miens que je distingue des petites taches de vert dans le marron de ses iris. L'espace d'un instant, il reste muet. Sans défense. Ce n'est qu'un pauvre garçon innocent prisonnier de ma toile.

— Je ne suis pas *sale*, j'ajoute, presque pour m'en convaincre.

— Je n'ai jamais dit ça, finit-il par répliquer.

Puis dix secondes ou dix minutes s'écoulent sans que nous nous quittions des yeux. Je me rends soudain compte que quelqu'un nous *observe*. Quand je tourne la tête, Vera est postée non loin, la mine perplexe. Je me cale contre mon dossier.

Whit la remarque à son tour.

— On pourrait s'y remettre ? me lance-t-il.

Je me rapproche à nouveau de lui.

— Et qu'en penserait Cason ?

Whit m'examine alors des pieds à la tête, avant d'affronter de nouveau mon regard.

— Rien. Cason n'en penserait rien.

Il ne sait définitivement pas mentir.

25

Je rentre du country-club en passant par le centre-ville. Quelques voitures sont garées devant le *Rough House*, mais sinon la place est déserte. Je pose la tête sur le volant et contemple l'église épiscopale. Elle est blanche et immense, ornée de vitraux datant du XVIIIe siècle. Il paraît que Sherman était déterminé à la brûler durant la guerre de Sécession, mais que des gens de la ville se sont unis pour l'en empêcher.

Notre famille n'a jamais été très pieuse, ce qui a été l'une des premières raisons de notre mise à l'écart à notre arrivée en ville. Mais Ryan ne manquait jamais une messe. Je crois toutefois que les vitraux l'inspiraient plus que les sermons. Je me suis toujours dit que l'église était la seule chose qu'il aimait réellement à Buckley. D'après lui, personne ici ne savait apprécier la beauté des choses.

J'ai l'impression de faire désormais partie du cocon de Buckley, comme tous ceux qui n'arrivent pas à en partir. Les villes de ce genre sont des aimants. Nul ne peut s'en échapper. On a beau emménager dans la ville voisine ou à l'autre bout du pays, on reste toujours attiré par Buckley. Les noms de famille se transmettent de génération en génération, et le cimetière est déjà plein. Il n'y a pas d'échappatoire.

L'air est étouffant.

Je reprends la route de la maison.

Il y a de la lumière dans la chambre de Ryan. Je n'ai plus vu d'ampoule y briller depuis les funérailles. Je trouve sa porte entrouverte ;

et du bruit émane de la pièce.

Je pousse le battant d'un coup d'épaule. Il ne reste pas grand-chose : l'université nous a renvoyé ses biens dans des sacs-poubelle, restés depuis bien alignés dans le garage. Ne subsistent dans sa chambre que deux vieilles affiches de film, un lit et sa bibliothèque.

Sa bibliothèque. Dieu qu'il adorait ses bouquins !

C'est là que se trouve maman, un sac-poubelle d'un côté, un carton de l'autre. Elle tient un livre ouvert, qu'elle parcourt rapidement. La dernière fois que nous nous sommes retrouvées ici toutes les deux était le lendemain du coup de fil. Je voulais dormir dans le lit de mon frère, mais elle s'y opposait.

— Il l'aimait bien, celui-là, lui dis-je en me rapprochant pour lire par-dessus son épaule.

Ryan griffonnait dans les marges et surlignait certains passages de différentes couleurs. La plupart du temps, cela n'avait aucun sens, de simples dessins et gribouillis. Je sens fondre la glace dans mes veines. Je tends la main pour effleurer ces mots.

— Tu le veux ? me demande maman.

Je fais oui de la tête et lui prends l'ouvrage des mains pour le serrer contre moi.

— Qu'est-ce que tu vas en faire ? je l'interroge alors.

Elle se saisit d'un autre volume sur l'étagère.

— Les donner aux bonnes œuvres, me répond-elle sèchement.

Ces paroles me prennent de court, mais j'essaie de me faire une raison. Il est mort. Il n'en a plus besoin.

— Tu comptes en garder certains ?

Elle acquiesce, mais en jette deux de plus dans le carton des dons. Je ne l'ai jamais vue très sentimentale. Je pourrais compter sur les doigts d'une main les affaires de mon père qu'elle a conservées : des verres à bière de l'université du Maryland, une vieille revue académique dans laquelle l'un de ses articles avait été édité, et une carte rigolote que j'ai découverte fourrée dans le tiroir du haut de sa commode.

Ryan m'a dit un jour qu'il pensait que les souvenirs lui étaient trop douloureux. Mais elle s'ouvrait toujours plus à lui qu'à moi.

Je m'attendais à la voir craquer. Quelque part, je crois qu'une partie tordue de moi-même l'espérait. Mais elle n'est plus la même personne. J'ai commencé à la percevoir de plus en plus par le filtre de ce que les autres disent d'elle. Ses clientes, et tata Kate, et même certains des résidents les plus avisés de Buckley. Intelligente. Solide. Maman sait s'adapter et survivre.

Parfois, je la déteste à cause de ça.

— Je pourrais t'aider, je propose en serrant mon souvenir un peu plus fort.

Si je n'étais pas entrée dans sa chambre à ce moment-là, je suis sûre qu'il aurait fini dans le carton avec les autres. *S'adapter et survivre.*

— Oh, Liv, non…

Elle s'interrompt et soupire en sortant une mignonnette vide de la bibliothèque. Elle a dû se renverser un jour, car le livre voisin est tout souillé et gondolé. Il l'a sans doute planquée là en rentrant du Michigan un jour. Il ne buvait pas autant avant de partir. Du moins, pas à ma connaissance. Sans faire le moindre commentaire, maman jette le livre fichu et la bouteille vide dans le sac-poubelle. J'entends le flacon tinter au fond.

Je ne sais pas ce qui me pousse à lui demander :

— Est-ce que papa buvait ?

Elle se fige, puis se tourne lentement vers moi. Je ne parle jamais de mon père. C'est resté un sujet tabou pendant si longtemps. Avec calme, elle se passe le revers du bras sur le front.

— Seulement en société. En soirée. Une bière quand il sortait avec ses collègues. (Un semblant de sourire apparaît sur son visage, mais il disparaît aussitôt.) Pas comme ton frère.

Elle se retourne vers la bibliothèque.

— Ce n'était qu'une phase, lui dis-je.

— On ne le saura jamais, réplique-t-elle sans un coup d'œil dans ma direction.

Elle ne me croit pas.

— Ce n'était qu'une phase, j'insiste.

C'était la fac. Tout le monde buvait. Tout le monde planquait de l'alcool dans sa piaule et sifflait du vin au goulot.

Ryan serait redevenu Ryan dès la fin de ses études. J'en suis certaine.

Maman m'observe par-dessus son épaule.

— Est-ce que tu vas bien ? Tu sembles contrariée.

Entre le souvenir de mon frère qui s'estompe, et le fait que tout le monde sache qu'Adrienne m'a planté un couteau dans le dos, je me sens piégée dans cette foutue spirale de mensonges et de jeux débiles.

Je vais m'en sortir.

— Comment ça se fait que quelqu'un qui se prétend ton amie puisse se montrer horrible avec toi ? je demande.

Je ne lui ai pas sorti de phrase si longue en trois ans. Je ne sais même pas *pourquoi* je lui ai dit ça, sauf que je ne sais pas vers qui d'autre me tourner.

Elle pivote pour se placer face à moi. Ajuste ses lunettes.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ?

Elle sait qu'Adrienne peut être une peste – elle m'a déjà mise en garde par le passé. Elle l'a même un jour traitée de petite gloire locale, pas dans le bon sens du terme, et je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'elle me mettait dans le même panier.

Au bout du compte, elle ne sait presque rien d'Adrienne et moi.

Je croise son regard.

— Ce n'est pas elle. C'est moi.

Je ne crois pas qu'elle pourra assumer, assumer le fait que je n'arrive pas à m'adapter. *Pose-moi la question*, ai-je envie de dire. *Demande-moi ce que j'ai fait.*

— Je sais que les choses ne vont pas bien en ce moment. Je sais qu'on est toutes les deux en train de… digérer. Ne sois pas trop dure avec toi-

même, me réplique-t-elle avec raideur.

Elle ne veut pas savoir. Elle n'assume pas qui je suis. En vérité, elle n'a jamais voulu savoir. Je me suis transformée en monstre, et elle m'a laissée faire.

Voilà pourquoi Ryan me manque tellement. Au moins, lui ne s'en fichait pas.

Je contemple l'étagère de plus en plus vide, avec la sensation qu'à présent tout ce qu'il a touché va disparaître.

Y compris ce qu'il y a de bon en moi.

26

Il y a deux mois et demi

Le père d'Ethan a quitté la ville avec sa maîtresse il y a deux ans, sans jamais le regretter. À l'époque, ils habitaient encore Charleston, c'était avant qu'Ethan et sa mère s'installent à Buckley. En compensation, son père lui a proposé d'occuper sa maison au bord du lac quand il le souhaitait. Nous y sommes restés pratiquement tout l'été, nous sentant à la fois cool, supérieurs et indépendants, jusqu'à ce que la maman de Claire se rende compte qu'on mentait en disant qu'on dormait les uns chez les autres et tâche de convaincre nos mères, à Adrienne et moi, de nous faire revenir.

Le subterfuge commençait à prendre l'eau, mais pas assez pour nous empêcher d'y retourner. Ce week-end-là, Ethan et moi y étions avec Adrienne et le type de Chesterfield avec lequel elle fricotait. On s'amusait à essayer de lancer des pièces dans des grands gobelets remplis de bière. Ethan avait la main posée sur le creux de mes reins – il me touchait toujours un peu comme s'il avait peur de me voir partir.

Mon téléphone s'est alors mis à vibrer dans ma poche arrière, et je me suis levée pour aller décrocher dans le couloir.

— Allô ? ai-je chuchoté en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, pour m'assurer que personne ne pouvait surprendre ma conversation.

— Olivia ? a-t-il demandé, comme s'il était surpris que ce soit moi qui décroche.

— Ryan, qu'est-ce qu'il y a ? ai-je répondu en m'efforçant de ne pas avoir l'air trop paniquée.

De la musique braillait en fond sonore, un groupe indé que je n'avais encore jamais entendu.

— J'écoute la radio. « Mike at Night ». (Il peinait à articuler.) Ça m'a fait penser à toi.

Quelqu'un a ri en arrière-plan. Mon frère avait un sourire dans la voix. Même s'il était manifestement bourré, j'étais soulagée. Ryan écoutait la radio en souriant, et pendant un instant j'ai eu l'impression qu'il était là, avec moi.

— Maman est une vraie connasse, pas vrai ?

Je me suis retournée une fois encore pour m'assurer que personne n'épiait mes horribles secrets de famille.

— Ryan, arrête, ai-je fait d'un ton guère convaincant.

— Nan, c'est vrai. Rappelle-toi quand tata Kate est partie et que maman s'est enfermée dans sa chambre pour travailler en oubliant qu'on n'avait pas mangé. Tu devais avoir cinq ans, et je n'ai réussi à nous préparer que des sandwichs au fromage. De tout 2004, tu n'as mangé que des sandwichs au fromage.

Je m'en souvenais. Je me souvenais de Ryan couvrant maman chaque fois que tata Kate appelait pour prendre des nouvelles. *Oui, tout le monde va bien.*

— Elle s'est toujours excusée, lui ai-je rappelé.

C'est maman qui a fini par avouer à tata Kate que tout n'allait pas bien. Tata était venue s'installer avec nous pendant les quatre années qui avaient suivi la mort de papa, et maman avait fini par dégoupiller quand Kate nous avait laissés. Je n'ai qu'un vague souvenir des six mois que Ryan et moi avons ensuite passés chez notre tante, mais je me rappelle parfaitement le jour où nous sommes retournés chez maman. Je n'avais pas oublié l'image de la femme que nous avions quittée, assise devant son

ordinateur à passer des coups de fil et à signer des documents, des mugs de café sales posés dans toute sa chambre, une femme débordant d'énergie et d'émotions à peine contenues. Je n'avais pas oublié le goût inimitable de l'emmental sur du gouda sur du cheddar. Et je n'avais pas oublié le jour où elle avait enfin lâché prise, quand elle m'avait serrée contre elle dans son lit à m'en briser les os, sanglotant dans mon dos pendant des heures, quand j'avais compris à quel point elle m'aimait.

Ce n'est pas cette femme que nous avons retrouvée à notre retour. Notre nouvelle maman était assise dans notre nouvel appartement, à huit kilomètres de chez tata Kate, avec des lunettes sur le nez et ce chignon désordonné qu'elle arbore encore. Elle nous a expliqué qu'elle avait fait une dépression. Elle nous a parlé comme à des adultes. Elle a trouvé un nouveau rythme de vie, désormais : nous prenions le petit déjeuner à sept heures trente, partions à l'école, où elle venait nous récupérer pour dîner à dix-huit heures. Routine, routine, routine. Elle ne m'a plus jamais embrassée comme elle le faisait avant.

— Et elle achetait toujours du fromage *vraiment* délicieux, ai-je soufflé doucement à Ryan.

Mon frère est resté silencieux pendant une bonne minute. J'ai entendu Adrienne et son mec rire derrière la porte, mais j'étais ailleurs.

— Je suis désolé de t'avoir laissée tomber, Liv. Quand j'ai commencé à… tu sais… tu avais Adrienne et tu n'avais plus besoin de moi… ni de maman. Dans d'autres circonstances, je viendrais te chercher. Tu viendrais habiter avec moi. Tu n'es pas heureuse, là-bas.

J'ai posé le front contre le mur, comme si cela pouvait m'aider à réfléchir, puis j'ai basculé la tête en arrière avec un soupir.

— Je ne suis heureux nulle part, a-t-il repris. On devrait partir.

Je n'ai pas su quoi répondre.

— Partir où ?

— À « Mike at Night ».

— Ouais, ai-je dit en guise d'encouragement.

— Je parie que ça n’est pas si génial. Quand on a vu l’envers du décor, plus rien ne reste génial. Tout ça, c’est des conneries. Je déteste cet endroit.

— On pourrait aller ailleurs.

— Laisse tomber, Olivia. Tous les endroits craignent un max, il n’y en a pas un qui ne te sape pas l’envie de vivre. Parfois, je me dis que maman a eu raison, quand elle a perdu prise avec la réalité. De juste se laisser porter par le courant.

— Ryan, écoute-toi, me suis-je presque écriée, oubliant subitement que je n’étais pas seule.

Ethan a pointé la tête dans le couloir.

— Ça va ? m’a-t-il demandé, et je me suis mise à paniquer.

— Ne dis pas des choses pareilles, ai-je lancé à Ryan, m’efforçant de maintenir une voix ferme. Je ne peux pas gérer ça maintenant. Je suis avec mes amis, d’accord ?

Il y a eu un long silence à l’autre bout du fil, puis :

— Tu n’es plus comme avant, Liv. Tu es tellement… égoïste. Tu te plais, là-bas, pas vrai ? Avec eux. Ces *gens*. Ceux que nous nous étions promis de ne jamais devenir.

— Ryan, tais-toi ! ai-je hurlé, au bord des larmes. (Ethan a essayé de se rapprocher de moi, de me toucher, mais je l’ai repoussé.) Il a fallu que je m’adapte. C’est moi qui dois vivre ici et trouver le moyen d’être heureuse, tu ne peux pas me le reprocher.

— Si tu es heureuse avec eux, alors je ne te connais plus. (Il semblait de plus en plus furieux.) De toute façon, je ne sais plus qui tu es. Tu es devenue une de ces filles méchantes, pas vrai ? C’est ce que tout le monde raconte.

— Ce n’est pas vrai !

Ma colère enflait. Généralement, quand il était bourré, j’essayais de le rassurer, de faire en sorte qu’il ne perde pas son calme. De lui faire voir le bon côté des choses.

Mais il n’avait pas le droit de me dire des choses pareilles.

— Arrête tes conneries, Liv. Tu fais chier.

— C'est toi qui fais chier ! ai-je crié avant de raccrocher. (Puis j'ai tourné les talons.) Laisse-moi, Ethan. J'essaie d'avoir une conversation privée ! Tu viens toujours fourrer ton nez partout.

— Pourquoi tu ne veux pas de mon aide ? m'a-t-il demandé.

— Parce que ça ne te concerne pas, bordel, ai-je répliqué en le contournant pour retourner dans la cuisine.

Adrienne a levé la tête à mon arrivée, les yeux pétillants.

— Qu'est-ce qu'il a fait ? m'a-t-elle chuchoté un peu plus tard, pendant qu'Ethan et Chesterfield discutaient de la saison à venir des Panthers.

J'ai secoué la tête.

— Enfin, il a bien dû faire quelque chose, a-t-elle insisté.

J'ai jeté un coup d'œil à Ethan, qui m'a adressé un sourire hésitant.

— C'est sa manie de jouer les psychiatres.

Adrienne s'est moquée de lui d'un air déplaisant, comme si sa simple existence visait à l'agacer.

— C'était qui, d'abord ?

— Ryan.

— Ryan est un con, m'a affirmé Adrienne. Plus tôt tu t'en rendras compte, mieux tu te porteras.

Mon téléphone reposait là, silencieux. Je me suis demandé ce qu'il faisait. Je n'étais même pas sûre qu'il se souviendrait de quoi que ce soit le lendemain.

— C'est mon frère. Je ne peux pas l'abandonner.

— Tu ne peux pas le réparer non plus, a-t-elle rétorqué.

J'ai senti les larmes me monter aux yeux. Ce n'était pas juste de sa part de me faire pleurer alors que personne n'était censé pouvoir m'atteindre. Personne d'autre que ma meilleure amie, qui semblait toujours chercher le moyen de me faire souffrir.

— C'est quoi, ton problème, Adrienne ? Je vis un moment pas facile avec mon frère, et je ne peux même pas obtenir un regard de compassion de ta part ? Regarde-moi ! ai-je aboyé, à la fois sérieuse, blessée et

troublée. Ce n’est pas juste. Ce n’est pas ton rôle. Tu es censée être celle qui arrange les choses.

Elle a pincé les lèvres.

— On ne peut pas toujours tout arranger, O. Parfois, c’est plus facile de laisser tomber. (Elle a repoussé une mèche de cheveux derrière mon oreille, comme si elle tâchait de réconforter une enfant.) Regarde tout ce que tu as pour toi. Des meilleurs amis, prêts à se plier en quatre pour te faire plaisir ; une maison en bord de lac un vendredi soir ; et tu es le genre de personne que n’importe qui rêverait d’être. Ryan doit apprendre à régler ses problèmes tout seul. La vie, c’est un peu *Marche ou crève*, et nous on est sacrément vivantes, ma pétasse !

Elle a levé son verre avant de s’enfiler une longue rasade sans cesser de rire.

Pendant un moment, je n’ai pas pu la quitter des yeux. J’étais submergée par l’incrédulité. Tout paraissait toujours si simple, avec elle.

Elle se foutait de tout.

— D’accord, ai-je répondu doucement. D’accord.

27

Je fourre quelques livres dans mon casier. Je jette un coup d'œil aux photos accrochées à la porte métallique. Et j'entreprends de les en retirer.

Une voix résonne dans le couloir, une conversation qui ne m'est pas destinée.

— Tu as parlé à Adrienne ?

Une voix que je reconnaîtrais entre mille – celle de nos annonces du matin. Michaela Verday, présidente de promo, bourreau de travail et ennemie autoproclamée des cheerleaders. Je garde la tête dans mon casier pour continuer à écouter discrètement.

— Non, répond quelqu'un – peut-être Meghan Stanley. C'est… Ça ne va pas lui plaire.

— Eh bien, reprend Michaela comme si elle guidait une âme égarée vers la Terre promise, il faut que tu changes de groupe d'acrobaties. Tu ne peux pas continuer à travailler avec Claire. Tu imagines si cela lui faisait prendre son pied, ou un truc dans le genre ?

Je claque la porte de mon casier et plonge les yeux droit dans ceux de Michaela. Elle ne se détourne pas en ajoutant :

— Je ne serais pas surprise qu'elle ne soit pas la seule de l'équipe à aimer grimper d'autres filles…

Ça suffit.

Je balance mon sac à terre et bouscule Michaela.

Elle tressaille, surprise, avant de recouvrer l'équilibre.

— Tu as pété un plomb, ou quoi ? me demande-t-elle.

Je me trouve désormais nez à nez avec elle.

— Tu veux le découvrir ? je propose, le poing serré.

— Olivia, qu'est-ce que tu fais ?

Je fais volte-face et découvre Claire, qui nous observe l'une et l'autre.

— Je… j'ai dit quelque chose que je n'aurais pas dû, révèle Michaela en reculant doucement. Je m'inquiète pour toi. Ces textos !

Plus elle parle, plus nos camarades qui passent dans le couloir ralentissent pour l'écouter. Il faut que je la fasse taire.

— Ne me cherche pas, Michaela.

Elle pouffe.

— N'en fais donc pas tout un drame. Tout le monde s'inquiète pour Claire. Tout le monde n'est pas aussi *ouvert* que moi sur les modes de vie alternatifs.

Claire me retient par le bras pour m'empêcher de me ruer sur elle.

— Hé, Claire, qu'est-ce qui se passe ?

Alex Cox sort et de la foule se poste en face de Claire.

Coxie, le garçon qui l'a déflorée en troisième. Celui qui pense qu'ils sont faits l'un pour l'autre depuis le début du collège et qui a passé la moitié de sa vie à essayer de le lui prouver. Elle ne l'a jamais aimé, mais ils ont toujours été « en couple ». Même quand Claire sortait avec Ellie.

Quelle qu'ait été leur dernière conversation, Claire n'est pas pressée de la reprendre.

— Claire ? répète-t-il de manière plus insistante.

Je secoue la tête.

— C'est juste Michaela qui fait sa connasse. Lâche l'affaire, je lui conseille.

Parce que, à cet instant, je n'aime ni son ton, ni même sa tête. Je commence lentement à reculer.

Alex se tourne vers la foule, qui semble retenir son souffle.

— Pourquoi ?

Comme s'il pouvait être à ce point à côté de la plaque.

Le gloussement de Michaela ressemble à tout le reste de sa personne : ses cheveux presque blancs, sa posture cool et son complexe d'infériorité. Je me jure de ne pas relancer l'échange.

— Comme si tu l'ignorais, Alex, réplique-t-elle. On parlait de Claire et de ses problèmes.

— *Ferme-la*, Michaela, ordonne Coxie d'un air désespéré.

— Ce n'est rien, intervient Claire. Je me fous de ce que vous pouvez dire de moi. Si tu veux sortir avec elle, Alex, fais-toi plaisir. Ce n'est pas comme si Adrienne ne vous avait pas déjà vus ensemble.

Un bref échange silencieux entre Alex et Michaela confirme les propos de Claire. Soudain, tout semble évident : Michaela veut éjecter Claire de l'échiquier, et la solution vient de lui tomber du ciel.

— Claire.

Coxie semble abattu. Il saisit Claire par les poignets, et j'entends à peine la suite de ses paroles.

— Je pensais que tu te servais de moi, comme d'une sorte de couverture, mais je sais désormais que ça n'est pas vrai.

Claire le dévisage, furieuse.

— Dégage, lui lance-t-elle. J'en ai marre de devoir me justifier devant toi.

Cela ne l'arrête pas.

— S'il te plaît, écoute-moi.

— Elle t'a demandé de dégager, je répète.

Il se tourne alors vers moi.

— Ne te mêle pas de ça, Olivia. Tu es vraiment prête à tout pour attirer l'attention en permanence. Tout est ta faute.

Il me montre tous les curieux qui nous écoutent. S'il savait à quel point tout est effectivement ma faute…

C'est ce qui me met le plus en rogne.

— Elle ne veut pas de toi, alors lâche-lui la grappe, j'aboie.

Il mesure quinze bons centimètres de plus que moi, et quand il libère Claire pour se tourner vers moi, je suis beaucoup plus inquiète que je ne

l'étais face à Michaela. Cependant, je tiens à ce qu'il la laisse tranquille. Je tiens à ce que tout le monde laisse Claire tranquille, et si je dois pour cela me donner en spectacle, je n'hésiterai pas.

Il fait un grand geste du bras.

— Eh bien, si elle ne traînait pas avec ces filles au boulot et ne se comportait pas comme…

Je l'attrape par le col et l'attire vers moi.

— Je te défie de finir cette phrase.

Je sens le rythme furieux de son cœur ; il y a une lueur meurtrière dans ses yeux. Mon Dieu, si seulement Adrienne était là, avec moi !

— Hé !

Une voix brise le silence et me force à lâcher la chemise de Coxie. Lui et moi nous tournons au même instant, et j'imagine que son air ébahi ressemble au mien.

— Tu devrais peut-être te détendre un peu, Olivia.

Whit a plongé ses grands yeux marron dans les miens. Je ne l'ai pas vu arriver, mais il occupe désormais tout mon champ de vision. Il est si proche de moi que je distingue de nouveau ces éclats verts et dorés dans ses iris.

— Qu'est-ce qui t'arrive, DuRant ? s'étonne Coxie.

Mais je vois déjà qu'il regrette tout cet affrontement. Cela n'apaise pas pour autant mon rythme cardiaque. Je ne peux m'empêcher de regarder Whit, venu inexplicablement à ma rescousse.

Celui-ci se tourne vers moi et prend sa décision.

— Je n'aime pas qu'on touche à ma copine.

Et ce, le plus naturellement du monde. Je ressens un tiraillement au creux de mon ventre, un changement soudain dans l'atmosphère. Une prise de pouvoir.

Claire nous considère tous les deux avec attention – même elle a du mal à y croire. Coxie nous examine tour à tour, n'étant pas certain de bien comprendre.

Sa voix déraille, il a l'air perdu. Même si je le déteste, il a été utilisé plus souvent qu'il ne l'imagine, et il a toujours été trop bête pour s'en rendre compte. Mais il n'a aucun droit.

— Laissez tomber, conclut-il finalement avant de repartir par où il est venu.

Je pousse un soupir de soulagement.

Je me tourne vers Whit, qui m'étudie. Puis vers Claire et tous les autres, qui nous scrutent. Je le désigne d'un geste impuissant.

— Claire, ça t'embête si j'y vais ?

Elle fronce les sourcils, mais finit par acquiescer. L'attroupement qui s'est formé commence à se dissiper. Whit se penche pour ramasser mon sac et se le passe sur l'épaule. Je lui souris timidement.

Rien de plus normal.

Nous passons silencieusement devant la rangée de casiers. Gagnons nos places de parking attitrées ; la Bronco cabossée de ma mère est garée près de la Jeep de Whit. Il me rend mon sac.

— C'était… (Je me gratte la nuque.) Merci.

Il soupire.

— Je ne sais pas du tout pourquoi je suis intervenu, sans doute parce que si ce type t'avait frappée, je me serais senti trop mal.

Il consulte l'heure sur son portable, comme s'il avait déjà hâte de s'éloigner de moi.

— Merci, je répète, mais cette fois d'un ton glacial.

Je me sentirais beaucoup mieux s'il n'avait pas l'air dégoûté par notre proximité.

— OK, dit-il.

— OK.

Nous nous dévisageons. Nous sommes arrivés au bout de nos répliques, mais nous ignorons les prochaines indications scéniques.

Je m'apprête à partir quand il déclare :

— C'est pour ça que tu as si peur de moi ? Tu redoutais que je dise à quelqu'un que tu as envoyé ces textos et que Claire le découvre ? Tu

regrettes de lui avoir fait du mal.

Je n’arrête pas de remarquer ses petits gestes inconscients, sa façon de remuer le bras pour remettre d’aplomb la montre en or à son poignet, la manière dont il passe sa main sur sa barbe naissante.

— Tu ne voulais pas révéler au grand jour son homosexualité.

— Ouais, sans doute.

Il hausse les épaules.

— Ça fait de toi quelqu’un d’un peu moins lamentable que prévu.

Je soutiens son regard.

— Peut-être.

— Bon, il faut que j’y aille. Je retrouve des types de Central pour un parcours dans une demi-heure. Tu veux qu’on se rejoigne chez toi après ? Tu habites sur Main Street, c’est ça ? Ça t’irait ?

J’acquiesce.

Il secoue la tête et contourne sa Jeep.

— À plus ?

J’acquiesce de nouveau et le regarde s’éloigner dans un grondement de moteur. Puis je contemple mes mains.

Elles tremblent encore.

28

J’envoie un texto à Adrienne pour l’informer que je ne pourrai pas participer à l’entraînement, sans plus de détails. Avant, je n’aurais jamais manqué un entraînement. J’avais commencé à sécher parfois, peu après Ryan, et elle avait dans un premier temps fait mine de comprendre.

Mais il paraît que les psychopathes ne peuvent pas feindre l’empathie éternellement.

Elle me répond :

Ça commence à mal passer auprès des filles,
O. Elles comptent sur nous.

Au moins, cette partie me fait rire. Puis :

Pourquoi tout le monde au bahut raconte
que tu sors avec Whit DuRant ?

Je ne réponds pas.

Quand Whit arrive, maman est partie faire quelques courses. Je ne suis pas surprise qu’il sache où j’habite : Buckley est une si petite ville que tout le monde connaît l’adresse de tout le monde. Je suis malgré tout quelque peu étonnée. Je pensais qu’il n’était pas du genre à se souvenir de détails comme le lieu où vit Olivia Clayton.

Il se tient debout à la porte, tout gêné, avec son short de golf et ses claquettes. Je ne l’ai jamais vu aussi mal à l’aise. Mais je ne peux pas

vraiment lui en vouloir. Je le fais entrer et referme derrière lui.

— Alors, c'est ta maison, déclare-t-il, les mains dans les poches, en observant la pièce de vie.

Je me sens embarrassée. Je sais qu'il m'a toujours considérée comme la fille avec les amis, la popularité et la relation idéale qu'elle ne mérite pas. Mais maintenant qu'il se trouve dans mon intérieur pourri, entouré de photos de mon frère défunt et de ma mère avec son air grave, il découvre le revers de la médaille.

— Ne raconte à personne que ma baraque est aussi merdique.

J'imagine qu'elle n'est pas trop moche de l'extérieur, qu'on peut se la figurer petite mais charmante, mais, à l'intérieur, tout est sombre et en désordre. Ni maman ni moi ne nous sommes investies dans les tâches ménagères, ces deux derniers mois.

Il croise mon regard, un peu gêné.

— Non. Je veux dire, ce n'est pas si terrible.

Je lui désigne le couloir d'un geste du menton.

— Viens. Ma chambre est à l'arrière.

Comme il réplique de sa moue typique de garçon effrayé, je parle pour combler le blanc.

— Quand on a emménagé ici, je ne voulais jamais qu'Adrienne et Claire viennent me voir. J'étais tellement gênée qu'on vive tous les trois dans cette minuscule maison. Ça, c'est la chambre de Ryan. (Une question glisse sur son visage, je lui réponds donc.) C'est lui qui est mort.

J'entre dans ma chambre, attends qu'il en fasse de même, et referme derrière lui.

Je me dis que, peut-être, si je lui dévoile cette partie de moi, il me comprendra. Comme si j'avais une chance de lui donner l'impression que je ne suis pas si horrible. Je ne sais pas pourquoi.

J'en ai tellement marre que tout le monde pense me connaître.

— Il paraît que tu l'as vraiment très mal vécu, dit Whit. Enfin, ce n'est pas que… Je ne sais pas. Ce ne sont pas mes affaires. (Il marque une pause.) Désolé.

Je le regarde avec gravité.

— Ça me semble être une réaction normale, DuRant.

Son expression passe de neutre à horrifiée en moins d'une minute. Puis je lui décoche un sourire.

— Je plaisante.

— Oh. (Il respire enfin.) Bon sang. Je comprends mieux pourquoi tout le monde a peur de toi.

— Sérieux ? Tout le monde a peur de moi ? je demande, sincèrement curieuse.

— Il semblerait.

Il m'observe avec intérêt.

— Encore maintenant ?

Je ne veux pas donner l'impression que c'est important pour moi, mais, d'une certaine manière, ça l'est.

— La plupart des gens te croient un peu tarée. Toujours effrayante, mais plus dans le genre déséquilibrée.

J'acquiesce.

— Je le suis un peu.

— Mais sérieux, reprend Whit sans la moindre trace de sarcasme. Ça craint.

Je hoche le chef. Tends la main devant moi.

— Et voilà. La pièce que tous les mecs de Buckley High se sont imaginée quand ils se sont rendu compte qu'ils ne pourraient pas se faire Adrienne.

Je balaie la chambre d'un mouvement circulaire, comme pour présenter le grand final.

Il paraît désormais sérieusement terrifié et se demande si je rigole ou non. Tandis qu'il observe autour de lui, un petit ricanement lui échappe.

— C'est quand même marrant, dit-il.

— Quoi donc ? je m'étonne en rabattant timidement une mèche derrière mon oreille.

Whit me regarde, puis considère mon lit. Je m'attends à lire ses pensées les plus perverses sur son visage.

Sauf que son air est insondable.

— Tu as un nounours, répond-il en souriant. (Puis il se met à rire avant de se détourner.) Je me trouve dans la chambre d'Olivia Clayton, et elle a un nounours.

Un sourire se dessine lentement sur mon visage.

— Quoi ? je demande.

— Tu as une réputation de grosse dure inébranlable. Et tu as un *nounours*.

Je ramasse la peluche et la serre contre moi.

— Je suis humaine. (Je frotte le menton contre le tissu douillet.) Pas inébranlable.

Je suis instable, me dis-je. *Complètement instable et ridicule, pas inébranlable ni dure à cuire*.

Whit prend le temps de me détailler, toujours aussi indéchiffrable.

Je lui tends mon nounours.

— Il s'appelle M. Cotton Muffin. Ne rigole pas.

Il se marre malgré tout, mais me prend la peluche des mains.

— Très joli nom.

— Ne te moque pas de moi.

— Eh bien… (Il me la rend.) Ton petit ami ne ferait jamais ça. C'est bien ce que tu voulais ?

— J'ai trouvé ça carrément génial.

J'essaie de me comporter de façon aussi détendue que je l'étais avant.

— Alors on reste là-dessus ? veut-il savoir.

Je hausse les épaules.

— Ça me va.

— Tu ne penses pas… ? Je ne sais pas… Que c'était une mauvaise idée ? Et si quelqu'un découvrait la vérité ?

— Comment la découvriraient-ils ? Je ne le dirai à personne. Et toi ?

— Non, bien sûr que non, réplique-t-il. (Loin de lui cette idée.) Mais il devrait y avoir une limite de temps, tu ne penses pas ? Tu sais, on pourrait bosser sur tes exams et « sortir » ensemble disons un mois. Ça t'irait ?

Je me rends compte que je n'ai pas franchement le choix. Je finis donc par opiner.

— Ça me va.

— Très bien. (Puis, à sa façon complètement bizarre :) Je peux te poser une question ? Tu me trouves vraiment si prévisible ? Tu crois que les gens savent ce que je vais faire ou devenir avant même que ça m'arrive ? Comme le prétend mon frère.

Je fronce les sourcils, repensant à nos dernières conversations. Puis je me rappelle notre rencontre avec Cason au terrain de golf, et je comprends que je dois tirer profit de cette occasion – de son insécurité.

— Peut-être, finis-je par répondre au bout d'une minute.

— Je n'arrive pas à croire que j'aie dit ça.

Il fuit mon regard, étire les bras au-dessus de sa tête, révélant un peu de peau là où son tee-shirt se soulève. *C'est le moment*, me dis-je. Le moment ou jamais de le rallier à ma cause. Il veut qu'ils pensent tous qu'il peut être différent. Il aimerait se moquer de l'opinion des autres, mais il n'y parvient pas.

Surtout pas de celle de son frère.

— Mais tu m'as surprise, je déclare.

Il sourit presque.

29

— Qu'est-ce que tu fais ?

Je sursaute en entendant la voix d'Ethan, à la fois grave et tendue. Il porte un maillot de foot de l'école aux manches découpées. Il est imposant même sans son équipement, ses muscles sont bien définis sous le tissu ample. Je suis appuyée contre le grillage entourant le vestiaire, la semelle posée contre les maillons ; ma jupe de cheerleader me remonte sur la cuisse. Mon cœur bat au rythme incessant de la fanfare, les percussions résonnant dans l'allégresse de la victoire.

— Je réfléchis, je réponds d'une voix glaciale.

— À quoi ?

Il s'appuie à la clôture près de moi. Un bandage rougi par le sang suit l'implantation de ses cheveux.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? je lui demande.

— Oh. (Il change de position.) Je me suis coupé avec mon casque durant le premier match de la saison, et ça n'arrête pas de se rouvrir. (Il me désigne la tache écarlate.) Tu n'avais jamais remarqué ? Au cours des autres matchs ?

Je secoue la tête.

— C'est nul, je commente. En fait, j'étais en train de repenser à notre première rencontre. Ça fait cliché, hein ? (Comme il reste muet et que je ne supporte pas le silence qui s'installe, je reprends.) Tu me reproches ce qui est arrivé.

— O…

— Je n’avais jamais imaginé qu’on pourrait me choisir moi plutôt qu’Adrienne. Pourtant, c’est ce que tu as fait, et on était heureux. (Je l’observe fixement.) Pas vrai ? Avant ? Mais tu m’as reproché d’avoir changé à la mort de mon frère. Je ne sais même pas pourquoi je te dis ça.

Je m’écarte du grillage, prête à faire une sortie théâtrale, mais Ethan me rattrape par l’avant-bras.

— Quoi ?

— Whit DuRant.

Je me retiens de rire. Enfin ! Quel intérêt de lui sortir le grand jeu et de le faire mariner un peu s’il ne craque pas ?

Je cligne les paupières.

— Eh bien quoi ?

— Tu ne le connais même pas, répond Ethan.

— Mes fréquentations habituelles ne m’ont pas tellement rendue heureuse jusqu’à présent, je réplique.

— Tu ne t’es pas donné la peine de me connaître. (Ethan secoue la tête, puis hausse les épaules.) Je vous ai entendues vous moquer de lui, Adrienne et toi.

Je fais la moue.

— Je l’aime bien. Il n’est pas… comme nous.

Ethan enfouit la tête dans ses mains.

— Écoute, je ne voulais pas que tout ça éclate au grand jour.

— Comme c’est commode ! (Je contemple mon pied.) Tu la sautes encore ?

Comme il fuit mon regard, j’émets un petit rire.

— C’est bas.

— Tu ne comprends pas… cherche-t-il à se défendre.

Mais apparemment, il ne comprend pas non plus, car il s’interrompt. Je prends ça pour un signe, et je m’en vais. J’aperçois Whit descendre de la tribune.

— À plus tard, dis-je en longeant la clôture pour gagner le parking.

Whit vient à ma rencontre et me saisit la main, avant de saluer Ethan de la tête.

— Qu'est-ce qu'il voulait ? me demande Whit quand nous nous sommes un peu éloignés.

— Je ne sais pas. (Nous marchons sur les lignes du parking.) Merci d'être venu me chercher.

— De rien. Après tout, tu es ma petite amie. Où est-ce qu'on va ?

— Initiation des cheerleaders.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'inquiète-t-il.

Je fais la grimace.

— Tu verras bien.

30

Le silence est assourdissant dans la Jeep de Whit quand nous quittons le parking. Il allume la radio et passe d'une chanson de rap à de la country tout en tapotant sur le volant.

— On n'est pas très convaincants, je commente.

Il me regarde du coin de l'œil.

— J'ai fait un truc qu'il ne fallait pas ? Je sors avec toi – c'est ce que font les couples.

Je remue sur mon siège, gênée du besoin que j'éprouve de faire la conversation. On ne sait rien l'un de l'autre.

— Si on veut que ça dure un mois, il va falloir qu'on discute.

— Même quand on est seuls ?

Aïe.

Je pousse un soupir et pose la joue dans ma paume, le coude sur le rebord de la fenêtre.

— Non.

— Alors, où se passe cette « initiation » ?

— Tu connais le terrain de jeux du centre de loisirs ?

— Ouais.

— Là.

— Génial, dit-il en mettant son clignotant. Entrée non autorisée.

Adrienne n'a pas arrêté de me harceler, ces deux derniers jours. J'entends encore sa voix résonner dans ma tête.

Whit. DuRant. Whit DuRant. C'est pour ça, ces conneries de préparation aux examens ?

Je lui ai menti entre mes dents serrées. Je lui ai assuré que je suivais des cours particuliers depuis quelques semaines, et que j'étais super gênée d'avoir à demander de l'aide. Ce truc avec Whit venait de me tomber dessus, et honnêtement, c'était presque un soulagement qu'elle ait couché avec mon petit copain, car j'étais désormais libre de suivre mon cœur.

Enfin, j'ai sauté cette dernière partie.

La vérité est que j'aimais la voir rongée par cette nouvelle. Whit est sorti de nulle part et ne cadre pas du tout avec notre personnalité. Elle ne l'a pas vu venir. Et ça… eh bien, cela me procure comme une armure. Comme si ma stratégie de guerre avait payé.

Adrienne pense qu'il s'agit de la dernière brise de la tempête qu'elle a affrontée et à laquelle elle a survécu, contusionnée mais bien vivante.

Je sais que ça n'est pas le cas. La vague d'indignation liée aux textos finira par retomber ; il le faudra bien, pour que Claire ait enfin la paix. Mais alors, je mettrai un terme à tout ça. Elle découvrira à quel point je suis plus complexe qu'elle le croit.

— Il faut que je passe par-derrière ? s'enquiert Whit, m'interrompant dans mes pensées.

— Ouais.

Nous entrons dans le parking du centre. C'est un vieux bâtiment de brique, à une rue de Main Street. Whit emprunte l'allée qui longe le terrain de jeux, à l'abri des regards. Certaines voitures sont déjà rangées le long de la clôture, difficiles à repérer sous le couvert de la nuit.

— Écoute, dis-je à Whit tandis qu'il coupe le contact. Je ne sais pas trop à quoi m'attendre. Chaque classe prépare son propre truc pour l'initiation. Je ne sais pas ce qu'Adrienne a concocté.

Whit écoute ma mise en garde avec un degré d'inquiétude que j'estime justifié.

— Qu'est-ce que tu as eu à faire ?

— Une longueur à poil dans la piscine municipale. (Je hausse les épaules.) Du bizutage d'école primaire.

— Peut-être pour toi, marmonne-t-il.

Et il sort de la voiture sans me laisser le temps de répliquer.

— Cool, j'espérais secrètement que tu me jugerais à chacune de nos sorties, je lui lance en claquant ma portière.

Il saute avant moi par-dessus la clôture, m'attrapant par la taille pour m'aider à passer. Des cris retentissent déjà sur le terrain de jeux. Nous dépassons les balançoires pour nous diriger vers le bruit. Nous avançons de l'autre côté des toboggans et aboutissons enfin là où tout le monde se trouve, là où Adrienne a dû planifier quelque chose d'absolument absurde.

Les cheerleaders débutantes sont alignées sur le trottoir, à genoux, en sous-vêtements. Elles sont toutes tremblantes et dégoulinantes d'eau, un bandeau sur les yeux. Anna, un grand sourire aux lèvres, brandit un tuyau d'arrosage.

— Te voilà ! s'exclame Adrienne quand elle m'aperçoit.

Elle se précipite vers moi. Elle lance un regard de biais à Whit avant de me passer un bras autour du cou. Dans sa main libre, elle tient un flacon de ketchup en plastique. Les autres cheerleaders et les garçons qu'elles ont ramenés sont hilares. Renatta a un bidon de moutarde, et des sacs de courses sont posés à terre derrière elle.

— Tu as failli tout rater, me chuchote-t-elle à l'oreille, empestant l'alcool à plein nez.

Ses yeux sont brillants et vitreux.

— Vas-y, me dit-elle en désignant les filles. (Elle m'attire contre elle, et je la rattrape avant qu'elle parte à la renverse.) Choisis la prochaine acrobatie !

— Demande un « Qui c'est les meilleurs ? » ! s'exclame Daniel Smith.

Bien sûr, il y a également des joueurs de l'équipe de foot, sans quoi l'humiliation ne serait pas complète. Mais Ethan n'est pas venu – cela ne lui plairait pas du tout.

Je prends une grande inspiration.

— Un V pour la Victoire. Un, deux, trois, V-V !

Les filles obéissent à ma consigne. Tandis qu'elles crient, Adrienne et Renatta les aspergent de condiments en leur beuglant « PLUS FORT ! » au visage. Adrienne affirme que l'une des filles n'articule pas, et elle lui envoie une giclée de ketchup dans la bouche. Quand elle recrache, Adrienne s'esclaffe de plus belle.

Je me tourne vers Whit, qui semble s'ennuyer à mourir. Tout le monde ricane.

— On est mal barrées avec cette bande de débiles !

— Tu rembourres tes soutifs ou quoi, Kim ?!

Je lui sers tous les clichés dont il a toujours pu rêver.

Bordel, il ne sait vraiment pas s'amuser. Je prends un bidon des mains de Claire et en asperge les filles, avant de presser une nouvelle fois le bidon dans sa direction. Elle me le reprend violemment des mains, et les autres filles s'emparent d'autres tubes de sauce pour continuer l'arrosage des nouvelles. Quoi qu'on leur jette à la figure, elles ne cessent jamais d'encourager.

Adrienne vient se poster devant une petite rousse.

— Hé, ce n'est pas celle qui en pince pour Daniel ? demande-t-elle en se retournant vers l'intéressé.

La fille oublie une réplique, agite la tête d'avant en arrière, tentant nerveusement d'imaginer la scène qui se déroule devant elle. Adrienne s'accroupit en souriant.

— Daniel aimerait bien savoir ce que tu voudrais qu'il te fasse.

— Je… je… bredouille la fille.

Mon cœur tambourine dans ma poitrine. Elle va trop loin. Il faut toujours qu'elle aille trop loin.

— Ce qu'il veut ? insiste Adrienne. Dis : « Ce qu'il veut. »

— Ce-ce qu'il veut, répond la malheureuse.

Les autres se taisent, ralentissent, tendent l'oreille. Chaque syllabe contient désormais une pointe de menace.

— Pardon ? s'offusque Adrienne en se redressant, les mains sur les hanches. Je croyais que tu voulais être cheerleader ? Montre-lui combien tu cries fort.

— Ce qu'il veut ! hurle la rouquine.

— Tu as entendu, Daniel ? demande Adrienne en s'adressant à lui.

Riant aux éclats, celui-ci lui tend une bouteille en plastique pleine d'un liquide verdâtre.

— Daniel t'a apporté un cadeau de la ferme familiale. De la pisse de chèvre. Ça te plairait ?

Whit est pris d'une soudaine quinte de toux. Je n'ose le regarder.

Il s'agit de jus de cornichon. Une astuce vieille comme le monde. Que la petite ne doit pas connaître.

— Ou-oui.

Adrienne renverse la bouteille sur la tête de la fille, qui ne peut s'empêcher de crier de dégoût. Tout le monde rit plus fort, mais ce n'est plus drôle. Plus drôle du tout.

— Passe-moi le beurre de cacahuètes, ordonne Adrienne à Anna.

— Je suis allergique ! panique alors l'une des nouvelles.

— C'est ce qu'on va voir, répond Adrienne tandis qu'Anna lui pose le bocal dans la main.

Sans réfléchir, je cours m'interposer entre Adrienne et sa victime.

— *Arrête*, dis-je.

Elle roule les yeux.

— À quoi tu joues, O. ?

— Tu l'as entendue, j'explique d'une voix ferme. Elle est allergique.

Adrienne plonge le doigt dans la pâte d'arachide.

— Ça ne va pas la tuer.

— Qu'est-ce que tu en sais ?

— Oh, tu vas te la jouer comme ça ? Allez, on se marre bien ! insiste-t-elle.

Et soudain, elle essaie de se ruer sur la fille, mais je la retiens par les épaules et la repousse. Le pot en plastique tombe par terre. Tout le monde

se tait. Adrienne me dévisage.

Je ramasse le bocal et le balance à l'autre bout du terrain de jeux. Je me penche à l'oreille d'Adrienne pour lui chuchoter :

— Putain, mais qu'est-ce qui cloche, chez toi ? (Je tourne les talons et reviens vers Whit.) On y va, lui dis-je.

— Bon Dieu, je plaisantais ! s'exclame Adrienne sans s'arrêter de rire. (Elle recouvre brusquement son sérieux.) Elle n'est pas si bonne au pieu, tu sais ! s'exclame-t-elle assez fort pour que tout le monde l'entende. (Je m'arrête net.) Enfin, tu le sais sans doute déjà. Mais c'est ce que m'a dit Ethan. Il me préfère de très loin, apparemment.

Je le supplie mentalement de n'en rien faire, mais Whit se retourne malgré tout.

— Tu crois détenir un grand pouvoir, pas vrai ? Hurler sur des gamines, les menacer d'agressions sexuelles et de réactions allergiques potentiellement mortelles. Mais tu penses vraiment être importante aux yeux des gens ? Tu crois que quiconque ici ne se réjouit pas d'avance de te voir t'autodétruire ? Ils ont tous lu les textos. Tu es en sursis. Et coucher avec Ethan Masters ? Tout le monde sait reconnaître un geste désespéré quand il en voit un.

Et voilà, tout ce que j'ai toujours pensé de nous, d'Adrienne et moi, vient d'être verbalisé. Il y avait tellement longtemps que j'attendais que quelqu'un prononce ces mots pleins de colère.

Et c'est lui qui les a dits à Adrienne.

C'est *terrifiant*. Tout le monde en a conscience, mais Whit a l'air serein.

Le visage d'Adrienne s'assombrit.

— Je te conseille de surveiller tes arrières, le golfeur.

Whit réplique d'un geste indifférent, tourne les talons et reprend le chemin de sa voiture.

— Viens, dit-il en arrivant à ma hauteur.

Une fois dans la Jeep, je m'enfonce dans mon siège avec un soupir.

— Tu n'aurais pas dû faire ça.

— Je ne l'aime pas, répond-il.

Je penche la tête de côté.

— C'est réciproque.

Il m'observe, et semble peser ses mots un instant.

— Je ne sais pas encore si je t'aime bien, Olivia.

Il vient pourtant de prendre mon parti. De me défendre. Je pensais que…

— Oh.

Il met le contact.

— C'est pas pour être désagréable mais…

— Eh bien, c'est raté, je rétorque en repoussant une mèche qui me tombe sur les yeux. C'est à cause de l'uniforme ? Ou est-ce que tu détestes tout chez moi ?

Il ne prend pas la peine de nier.

— Comment peux-tu laisser ce genre de truc se passer ? Ces gamines ont quatorze ans, et tout le monde est là, à les mater en sous-vêtements. C'est malsain.

— C'est comme si elles étaient en maillot de bain, dis-je pour balayer son argument.

— Et ce truc avec Daniel Smith, c'était déplacé. Et dégueulasse.

— Tu étais là aussi. Tu n'es pas intervenu.

— Exactement, s'empresse-t-il de répondre. Je ne suis pas une sorte de super-héros. Je ne sais pas quoi dire. Je préfère ne pas me retrouver dans ce genre de situation.

— Alors, évite. Mais ce n'est pas parce que tu n'es pas là que cela n'arrive pas. C'est ça qui est génial avec toi, Whit. Tu te crois tellement au-dessus du lot. Tu aurais au moins pu faire quelque chose pour l'arrêter.

Il se tourne vers moi, incrédule.

— Tu veux dire t'arrêter, toi ? (Il secoue la tête, reporte les yeux sur la route.) Et tout ce que tu fais… c'est tellement faux. Comme s'il n'existait même pas une version authentique de toi.

Il met son clignotant avant de bifurquer.

— Crois-moi, tu ne veux pas me connaître. (Je l'observe du coin de l'œil, m'efforçant de ne pas me mettre à pleurer.) Tu me détesterais encore plus.

— Je ne te déteste pas, m'affirme-t-il. (Je perçois dans sa voix combien il regrette d'avoir lancé cette conversation.) Mais tu es… Est-ce que ça en vaut vraiment la peine ?

Sa question est sincère. Je me rappelle alors la façon dont il m'a considérée le premier jour, quand il m'a bandé la main. Il voudrait savoir quelque chose sur moi, sur ce que je pense.

Je secoue la tête.

— Tu ne comprends pas, Whit. Il faut que je sois comme ça pour être quelqu'un. C'est ainsi que j'appose mon empreinte, c'est le seul pouvoir dont je dispose. Mon seul espoir de ne pas être une anonyme de plus à Buckley.

» Et puis, à force, j'ai découvert que je m'en tirais bien à ce petit jeu-là. Je n'étais pas loin d'être la meilleure. Ça ne te plaît pas, d'être le meilleur ? Au golf ? Ce n'est pas beaucoup plus intéressant que ce que je fais.

Cette fois, j'ai sérieusement réussi à le vexer.

— Tu plaisantes ? se rembrunit-il. Au moins, je peux être fier de quelque chose.

— Mais vis-à-vis d'eux – les gens de Buckley –, tu n'occupes ni leur temps ni leurs pensées. Ils te détestent.

On te déteste, je me retiens de dire. Je ne veux pas me mettre dans le même sac qu'eux, pas faire partie des gens de Buckley.

— Tu te crois meilleur que tout le monde.

— Eh bien, qu'ils aillent se faire voir.

Je me retiens de rire.

— Ils me respectent, je poursuis.

J'apprécie l'idée qu'il les déteste autant que moi. Eux et leur petit monde. Alors je continue de parler.

— La vérité est sans doute que j'ai toujours considéré que tout ça, c'était temporaire. Je me disais que je pouvais bien faire ce que je voulais, parce que je finirais par partir un jour. Parce que ça n'est pas le monde réel. Alors je peux faire semblant d'être cette personne.

— Semblant ? répète-t-il en remuant les doigts sur le cuir de son volant. Mais tu es lamentable.

Ces mots me frappent avec une grande violence. Je le savais déjà, mais l'entendre dire est particulièrement douloureux. Je pouffe, mais surtout pour réprimer un sanglot.

— Je suis *authentiquement* lamentable.

Whit garde les yeux rivés sur la route, comme s'il se retenait de me regarder. Son expression est aussi neutre que possible.

— Dieu que je suis lamentable ! je répète à voix haute, acceptant la sentence.

Je dois bien admettre que tout est terminé. Les soirées passées à se moquer du malheur des autres, les journées consacrées à chuchoter avec mes meilleures amies, le simple fait de ne pas m'autoriser à éprouver quoi que ce soit. Cette façon d'être est révolue. Je regarde Buckley défiler. Les maisons à un niveau, les petites boutiques délabrées, la route qui se poursuit à l'infini, comme pour nous emmener loin d'ici.

— Il faut que je l'arrête, je reprends. (Ces mots prennent tout leur sens lorsque je les prononce.) Adrienne. Je ne peux pas la laisser continuer. Je ne veux plus faire partie de ces conneries.

— Alors arrête, réplique Whit, comme si cela coulait de source.

— Tu ne comprends donc pas ? je m'exclame. Comme je te l'ai dit, ce n'est pas parce qu'on n'est pas là que cela ne se passe plus. Il faut qu'on l'empêche de continuer à faire du mal, à ces filles et à d'autres.

— À toi, complète Whit en se tournant vers moi. Pas vrai ?

À moi. C'est un concept tellement simple : je dois me sauver *moi-même*.

— Tu comptes encore m'aider ? je m'étonne.

Nous nous arrêtons à un feu rouge. Il ferme les paupières pendant une trentaine de secondes.

— Oui, finit-il par répondre.

Je hoche la tête. Mais je ne peux m'empêcher de demander :

— Pourquoi ?

Il ne me regarde pas.

— Parce que tu es triste, et que je ne sais pas quoi faire d'autre.

Nous roulons en silence pendant un moment. L'horloge de l'autoradio indique qu'il est près de vingt-trois heures. Je tends instinctivement la main pour allumer le poste.

— Qu'est-ce que tu fais ? me demande Whit.

La langue entre les dents, je cherche la bonne station.

— Tu veux me rendre un service ?

Il me jette un regard noir.

J'adopte mon air le plus implorant.

— S'il te plaît.

Il pousse un soupir et se rencogne dans son siège.

— Quoi ?

— Sors de la ville. (Je laisse mon pouce sur la radio.) Je ne suis pas certaine de la station. J'ai l'habitude de ces trucs qui se règlent en tournant un bouton.

— Que je sorte de la ville ? répète-t-il.

— Prends la voie rapide. Ce n'est pas si loin.

Je me rends compte qu'il ne m'accordera pas forcément ce que je souhaite. Je n'ai pas l'habitude.

— Je te paierai le plein, je propose en dernier recours.

— Je ne veux pas de ton argent, réplique-t-il en mettant son clignotant pour emprunter la bretelle. Arrête de me demander des services.

Je m'efforce de garder mes reparties cinglantes pour moi, profitant de l'air nocturne qui s'engouffre par ma vitre baissée, du ciel lumineux.

— Du côté de Brown Creek, il y a un petit chemin en terre. Qui mène à un grand champ. Tu vois ? (Je lui désigne un croisement dissimulé par

un énorme saule.) Ta Jeep devrait pouvoir passer sans problème.

Whit tourne à l'endroit indiqué et avance au pas sur le sentier cahoteux. Maintenant que les arbres nous isolent du ciel, nous sommes plongés dans les ténèbres.

— Il y a moins d'arbres là-bas. Ça captera.

— Captera quoi ? veut-il savoir.

— C'est juste… (Je me mords la lèvre.) Contente-toi de rouler, d'accord ?

— D'accord.

Alors que la forêt se fait moins dense, je continue de trifouiller la radio. On commence à recevoir un signal, jusqu'à ce que la musique nous parvienne sans grésillement.

— Stop ! je m'exclame.

Whit appuie sur le frein, puis se met au point mort.

— Quoi ? demande-t-il une fois encore.

Je lui fais signe de se taire pour écouter le mec à la radio.

— « … un nouveau groupe de Brooklyn, dont le chanteur Marks dit qu'ils font un mélange de new-pop et d'alternatif. Voici Cronix, avec le morceau "Lose That". »

Un battement frénétique s'élève, un violon gémit en fond sonore. C'est à la fois marrant et terrible, et toute la tension se dissipe alors que j'écoute. Je l'entends presque déserter mon corps.

Whit, qui perçoit que *quelque chose* se passe, monte légèrement le volume. La chanson est brute, sauvage, composée de sons qui ne devraient pas s'assembler, la marque de fabrique d'un groupe à ses débuts. C'est à la fois primitif et cathartique, et même quand c'est mauvais, cela reste intéressant.

Le morceau s'achève sur une note aigre et le DJ reprend l'antenne pour présenter la suite.

— Quoi, c'était ton groupe préféré, ou un truc dans le genre ? s'étonne Whit.

Je secoue la tête.

— C’est « Mike at Night », je réponds simplement.

Je vois qu’il essaie de se retenir de poser la question, mais c’est plus fort que lui.

— Quoi ?

— Une émission de radio de Chicago. Elle diffuse tous les petits groupes dont on n’a jamais entendu parler et qui ne perceront jamais.

Le simple fait d’en discuter semble remettre le monde en ordre de marche. Au moins, ça n’a pas changé.

— C’est… C’est genre… C’est comme si on roulait ici, au milieu de nulle part, et qu’un tout nouvel univers s’ouvrait à nous. Tu piges ?

La chanson suivante débute. Celle-ci est plus lente, mélancolique et étrange.

— Ryan et moi, on a découvert qu’on pouvait la capter il y a quelques années. Ça a été une véritable révélation. On roulait dans la campagne pour l’écouter pendant des heures. Avant qu’il déménage. Disséquer les chansons nous donnait l’impression de faire partie de quelque chose. Comme une découverte. C’est débile, je sais.

Adrienne ne comprenait pas que je puisse gâcher mes vendredis soir à écouter des groupes merdiques dans un champ avec mon frère. Elle n’a jamais pigé – jamais pigé que, même si Ryan et moi étions devenus très différents l’un de l’autre, ces minutes passées ensemble n’avaient pas de prix. De son côté, elle voyait seulement que ma dévotion n’était pas totale.

Whit reste muet. Plus il demeure silencieux, plus ça paraît stupide, et plus je pense à Adrienne se moquant de « Mike at Night ». Le rythme de la chanson commence à activer les ficelles reliées à mon cœur, toutes si douloureuses que je préfère les dissimuler.

— On peut y aller. Je… Je voulais juste voir si on captait encore.

— C’est tout ? s’enquiert-il en se tournant vers moi. Tu m’as fait venir jusqu’ici, et tu ne veux même pas écouter ?

Il semble légèrement énervé, mais de façon forcée. Son impatience a quelque chose de réconfortant, comme s’il voulait me faire comprendre qu’on peut s’attarder encore un peu.

— On peut rester ?

Il pousse un soupir.

Je me blottis dans mon siège, ferme les yeux et écoute. En ville, Adrienne prépare la prochaine étape de son règne de terreur. Quelque part au loin, la rivière coule sur les rochers. Plus loin encore, « Mike at Night » choisit la chanson suivante.

Je suis là-bas, je suis ici, et je ne me suis encore jamais sentie aussi perdue entre les deux.

31

Les seules personnes présentes au *Rough House* à mon arrivée sont des piliers de comptoir n'ayant rien de mieux à faire de leur vie que de picoler. Ellie est derrière le bar, appuyée à la fontaine à sodas.

Claire jaillit de la table dont elle s'occupait, faisant couiner ses baskets blanches sur le sol.

— Coucou !

Elle est radieuse et tout sourire, à mille lieues de la fille prisonnière des limites de Buckley High, même si son regard ne pétille pas autant qu'il le devrait. C'est tout Claire : affable avec tout le monde, même les personnes prêtes à la tailler en pièces.

— Alors, quoi de neuf ? je lui demande.

Elle a une moue songeuse.

— À toi de me le dire. (Elle me donne une légère tape sur le bras.) Va t'asseoir, je prends ma pause. Tu veux un soda ?

J'acquiesce.

Claire se dirige vers le bar, et je me glisse sur une banquette dans un coin. De là, je la vois sourire à Ellie, opiner du chef et lui poser une question. Le visage d'Ellie est méfiant ; elle semble veiller à ne rien laisser transparaître. D'un autre côté, Ellie est toujours sur ses gardes. Quelques-uns des habitués les regardent discuter. Je sais qu'ils sont au courant – les bavardages ne cessent jamais, à Buckley. Je me dis que, pendant que

Claire reste le sujet de conversation préféré en ville, Ellie demeure insoupçonnée, planquée derrière ses longs cheveux châtains.

Claire arrive vers ma table, deux sodas dans les mains, et s'installe en face de moi. Je ne peux m'empêcher de jeter un nouveau coup d'œil vers Ellie.

— Elle est furieuse contre moi, m'informe Claire en contemplant le fond de son Coca. Parce que, apparemment, tout le monde va découvrir la vérité sur elle, et que c'est *ma faute*. Elle ne veut même plus m'approcher.

Je ne sais pas quoi dire, alors je me contente de ce que je sais le mieux faire : je reste silencieuse.

Claire lève les yeux au ciel, plonge la main dans sa poche et en extrait une mignonnette de vodka. Elle s'apprête à la vider dans sa boisson quand, sans réfléchir, je me crispe. Sa main s'immobilise.

— Oh mon Dieu, je suis désolée, Olivia. Ce n'était pas… (Elle range sa bouteille si vite qu'elle manque renverser la salière.) Je ne voulais pas…

— Ce n'est rien, je lui affirme en espérant parler d'une voix ferme.

L'image de maman récupérant une mignonnette cachée dans la bibliothèque de Ryan me revient. La dernière fois que je l'ai vu, il avait toujours un verre à la main.

— Mais… est-ce que ça va ?

Elle hausse les épaules, l'air coupable.

— Les gens ont des attentes, tu sais ? Je suis Claire Barber, et c'est comme ça qu'ils veulent me voir. Heureuse, épanouie et souriante. Si je leur sers autre chose, ça ne fera qu'empirer la situation. (Elle hésite un moment.) Mais j'ai l'impression de ne pas arriver à leur donner ce qu'ils veulent en ce moment.

J'écarte la salière.

— Je ne suis pas alcoolique ni rien, m'assure-t-elle, sur la défensive.

Je secoue la tête.

— Je ne suis pas fragile. Si tu veux boire, bois. Ça ne me regarde pas.

— Je n'en ai pas besoin, affirme-t-elle en sirotant son Coca. Clairement. Tu as reparlé à Adrienne depuis l'initiation ? Elle était plutôt

remontée.

Je secoue de nouveau la tête. Nous sommes dimanche. Notre journée. Nous nous retrouvons toujours toutes les trois au *Rough House* pour déjeuner, débriefer les événements du week-end. Qui a couché avec qui le vendredi soir ? Quelle mère était bourrée au match de foot ? Est-ce qu'on doit aller ou pas à la soirée qu'organise une amie de Michaela le week-end prochain ? J'ai essayé de passer mon tour une fois de plus, mais Claire m'a suppliée. Je ne sais pas trop ce que je vais pouvoir raconter à Adrienne, mais il faut que ce soit la dernière fois. Je ne suis venue que pour Claire.

Celle-ci attend que je dise quelque chose, que je lui explique qui était cette fille vendredi soir, mais j'ai beaucoup de mal à trouver une explication. Tous les mots qui me viennent sont des mensonges. Ou, dans le cas contraire, ils ne feraient qu'aggraver la situation.

Je ne sais pas ce qui me rend le plus pitoyable : d'être aussi égoïste ou d'avoir conscience de mon égoïsme et de ne rien faire pour y remédier.

— J'étais avec Whit, je finis par dire. Certaines choses vont changer maintenant, tu sais ?

— Vraiment ?

— Je suis navrée de ne pas te l'avoir dit.

Je déteste mentir à Claire. Ça semble pire que tout, une nouvelle trahison. Mais cette fois, c'est pour la bonne cause.

— Ça m'est tombé dessus comme ça. Après tout ce qui s'est passé, entre Ryan et les textos… Whit était là pour moi.

Claire y réfléchit quelques instants, puis son visage s'illumine, comme si cela ne l'avait même jamais tracassée.

— C'est super, bien sûr. C'est juste… un peu surprenant, c'est tout.

— Je suis trop bête pour lui, hein ? C'est ce que tout le monde prétend.

Elle rosit.

— Arrête.

Puis elle hausse les épaules, comme pour chasser cette pensée honteuse. Elle lève alors son téléphone vers moi.

— Bref, je m'ennuyais et j'ai passé tous ses comptes Internet en revue. Vous êtes vraiment discrets, tous les deux. Ça dure depuis combien de temps ?

J'ouvre la bouche, prête à débiter un nouveau mensonge, quand quelqu'un m'interrompt.

— Hé, salut, miss Claire.

Nous redressons toutes deux la tête au même moment. C'est M. Simmons, l'un des habitués du *Rough House*, qui tourne à la bière soixante-dix pour cent du temps. Il s'appuie contre le bout de notre table, avec sa casquette de la NASCAR et sa chemise en flanelle. Il exhale une odeur putride. Il incarne tout ce qu'il y a de pire à Buckley.

Claire lui adresse un sourire lumineux, pas le moins du monde gênée.

— Bonjour, monsieur Simmons ! Tout se passe bien, avec Ellie ?

— Tout se passe toujours bien, avec Ellie, lui réplique-t-il dans un sourire qui révèle une dent manquante.

La rumeur veut que M. Simmons ait servi au Vietnam, même s'il a plutôt la réputation d'avoir été un planqué. Il me semble injuste de lui reprocher une époque où il n'était sans doute encore qu'un gamin terrifié, mais c'est ainsi. Difficile de se défaire d'une réputation.

— C'est ta petite amie ? lui demande-t-il en me lorgnant d'un air concupiscent. C'est ce qui se dit en ville.

Le sourire de Claire vacille, mais elle ne se détourne pas.

— C'est mon amie Olivia. Et je… j'ai un copain. Vous connaissez Alex Cox.

Sa voix est de plus en plus faible, écrasée par le regard insistant de M. Simmons et de tous les poivrots au comptoir. Ellie reste plantée sur place, à essuyer toujours le même verre, les phalanges blanchies. J'aimerais qu'elle intervienne, même si je mesure à quel point c'est injuste.

— J'espère que c'est vrai, Claire. T'es bien trop jolie, ce s'rait du gâchis.

Puis il se met à rire parce que c'est drôle, *tellement drôle*. Je veux lui dire de dégager, mais je ne suis pas certaine que ce serait rendre service à

Claire. Elle secoue la tête à mon intention, comme si elle redoutait que je ne fasse qu'empirer les choses. Si je la fais virer, elle ne me le pardonnera jamais.

M. Simmons se met à chanceler de façon spectaculaire et se cogne contre notre table, renversant malencontreusement le Coca de Claire.

— Pardon, commence-t-il à bredouiller.

— *Merde*, monsieur Simmons ! s'exclame Ellie en émergeant de derrière son comptoir avec un torchon.

Elle le jette à Claire en arrivant à notre hauteur.

— Tiens.

Claire tamponne ses vêtements souillés en contemplant M. Simmons avec lassitude. Mais Ellie la dévisage.

— Va te changer en cuisine. J'ai un autre chemisier dans mon sac.

Claire pose sur Ellie un regard de *désir*, puis elle secoue la tête et passe derrière le comptoir pour aller se changer. Ellie raccompagne M. Simmons avec une ribambelle de jurons, puis revient à ma table, sort un autre torchon de son tablier et entreprend de nettoyer ce qu'il reste de boisson.

— Tu t'es bien occupée d'elle, O. Sérieux, bon boulot, vingt sur vingt pour tes efforts, me lance-t-elle sans un coup d'œil.

— Va te faire foutre, El, je réplique afin qu'elle ne sache pas à quel point ses mots m'atteignent. Elle sait très bien s'occuper d'elle toute seule.

Je sors alors mon téléphone pour mettre un terme à l'échange, ne sachant pas trop quoi en faire. Elle s'en va en marmonnant.

Puis ça me revient. Les comptes de Whit sur les réseaux sociaux. Voyons.

J'ouvre l'une des pages. Je ne suis même pas abonnée, je commence donc par effectuer ce premier pas afin de donner du crédit à notre « couple ». Je devrais sans doute également commenter quelques photos pour donner le change.

Fait chier.

Je parcours les images avec attention. Whit jouant au golf. Whit à un banquet. Les grands pieds de Whit pendant d'un bateau par une parfaite journée d'été. Whit et sa famille.

Je m'attarde sur celle-ci, l'examinant de plus près. Sa mère est belle, avec ses cheveux bouclés. Son père donne l'impression de se remettre d'une crise de rire, alors que Cason arbore son petit air supérieur.

Sa vie est si différente de la mienne. Pleine de privilèges et d'avenir. Il voyage beaucoup, et on le sollicite pour rejoindre des écoles grâce à tout ce qu'il a déjà accompli.

Je n'ai rien accompli.

Il y a un commentaire en dessous de cette photo.

CaseEnUn : @whitrant ça te fait quoi d'être toujours éclipsé par ce beau gosse à ta droite ?

WHITrant : @caseenun demande à papa

WHITrant : @caseenun maman vient de me dire qu'elle me préférait

Je glousse malgré moi, songeant à Ryan, à sa façon de me taquiner. C'est agréable. Il y avait longtemps que je n'avais pas pensé à lui de façon positive.

— Honnêtement, il est plutôt mignon, hein ?

Je sursaute en entendant la voix d'Adrienne, qui scrute mon écran par-dessus mon épaule. J'éteins mon téléphone.

— Tu es en retard, dis-je.

— Où est Claire ? demande-t-elle en restant debout près de la table, avec ses lunettes de soleil remontées sur le crâne.

Je jette un coup d'œil en direction du bar. Toujours pas de Claire, et voilà qu'Ellie a disparu à son tour.

Je secoue la tête. *C'est une longue histoire.*

— Où t'étais passée ? me demande-t-elle alors en se laissant tomber en face de moi. (Elle semble presque désespérée quand elle ajoute :) Je t'ai appelée hier et ce matin.

Je repense à la soirée de vendredi et ma mission me revient à l'esprit. Je dois l'arrêter.

— Je n'ai pas eu d'appel manqué, je réponds.

— Bon sang, O., évite au moins de me mentir. C'est à cause de Whit ? De cette histoire de vendredi ? Pour être honnête, j'étais un peu bourrée.

— Pas qu'un peu, je confirme. C'est rien. Il est passé à autre chose.

Elle parcourt un menu.

— En fait, je suis assez impressionnée. C'était plutôt bien joué.

— Bien joué ? je répète.

— De la part de Whit, dit-elle en tournant les pages. (Nous avons dû manger au *Rough House* un demi-million de fois, et la carte n'a jamais changé.) Je dois avouer que je n'avais jamais envisagé un tel potentiel. Il te rend tout excitante, O. Une fille de première classe.

J'enroule les doigts autour du rebord de la table. Elle me cherche, et je sens la colère enfler en moi. Le moment est peut-être venu, enfin. Celui où je trace une ligne dans le sable pour bien lui montrer la limite. Celui où je lui annonce enfin que tout est terminé.

Elle laisse tomber le menu et plante son regard dans le mien.

— C'est bien ce que tu voulais, non ? C'est cette nouvelle page que tu essaies d'ouvrir. Whit DuRant et Olivia Clayton. Un tel foutu potentiel.

Je secoue la tête, fuyant son regard.

— Ne commence pas.

— Quoi, à t'abandonner à ton sort ? Comme tu n'arrêtes pas de le faire avec moi ? Du jour au lendemain, tu sors avec Whit DuRant et tu le laisses me faire la morale au sujet des nouvelles cheerleaders ?

— Tu étais bourrée, je lui rappelle. Ce n'est rien. On oublie ça.

— D'accord. (Elle abat ses deux mains sur le menu.) On oublie ça. Et demain, on sera tous les meilleurs amis du monde. Comme je te le disais, je suis impressionnée que tu aies réussi à manigancer tout ça. C'est tout.

Elle me lance ça comme un compliment. Comme si je devais la remercier d'avoir remarqué que Whit était une bonne *trouvaille*. Que j'avais trouvé quelqu'un avec du *potentiel*.

— Je ne peux pas faire ça, dis-je en quittant la banquette. Je jette l'éponge.

— O… m'appelle-t-elle alors que je suis en train de partir. O., reviens ici !

— Dis au revoir à Claire de ma part.

— Olivia, rassieds-toi tout de suite ! je l'entends crier alors que la porte se referme.

32

Je suis en train de me changer dans les vestiaires après l'entraînement du lundi quand Anna vient me trouver et m'annonce qu'Adrienne veut me voir. Après notre rencontre d'hier, j'ai réussi à l'éviter l'essentiel de la journée, tournant autour de Whit tel un chiot abandonné, puis me donnant à corps perdu dans la répétition de nos chorégraphies, comme si c'était ma seule raison d'être. Elle semble avoir toutefois trouvé le moyen de m'atteindre. L'heure est venue de braver la tempête.

J'hésite un instant devant son bureau, m'armant de courage. Notre coach se contente de s'assurer que nous ne buvons pas trop lors des rencontres à l'extérieur. Rien de plus. Les chorégraphies, l'organisation et les punitions sont les prérogatives de ses capitaines. Adrienne a les clés du bureau. Quand je franchis la porte, elle est vautrée dans son fauteuil, les pieds sur la table, le téléphone calé sur l'épaule.

— Hmm, hmm, dit-elle en contemplant ses ongles. Nous aussi, on est très inquiètes, coach. On voulait juste vous tenir au courant de la situation.

Anna glousse de temps à autre depuis la porte, dissimulant sa bouche derrière sa main manucurée.

— Merci. On se rappelle. (Adrienne adresse un grand sourire au téléphone, qu'elle lâche sur sa poitrine.) Olivia ! Contente que tu aies pu venir.

— Qu'est-ce que vous foutez ? je demande en les observant tour à tour, Anna et elle.

Il y a quelque chose qui cloche.

— Attends ! s'exclame Anna en se penchant par-dessus le bureau pour attraper le portable qui y est posé. Il vient de recevoir un texto de *sa mère*.

Tout en gloussant, elle fait glisser son doigt sur l'écran pour lire le message.

— À qui est ce téléphone ? je veux savoir.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? réplique Adrienne en se basculant un peu plus en arrière dans son fauteuil, tel un génie du mal. Ça ne te gêne pas d'emprunter les téléphones des autres, pas vrai ?

Je déglutis.

— De quoi tu parles ?

Adrienne retire ses pieds du bureau et se penche en avant.

— Quelqu'un vient d'appeler quelques-uns des recruteurs potentiels de Whit DuRant pour les informer de son petit…

— Mais inquiétant, intervient Anna.

— Exactement, concède Adrienne. De son petit mais inquiétant problème de drogue. (Elle incline la tête de côté.) Il a malheureusement échoué à un dépistage ce matin.

Mon ventre se serre. Je prends une grande inspiration.

— C'est quoi, ton problème ?

Adrienne rejette la tête en arrière et éclate de rire. Sans y réfléchir, je me rue sur Anna pour lui arracher le téléphone de Whit des mains. Plus vive que je ne l'aurais cru, elle me tord le poignet.

— Non, non, dit-elle en m'agitant l'appareil au-dessus du front.

— Va te faire mettre, Anna, je crache tandis qu'elle raffermit sa prise. Adrienne se fiche de toi.

Elle me repousse violemment. Elle pense m'avoir déséquilibrée, mais je la plaque contre la bibliothèque et m'empare du téléphone. Tandis qu'elle se masse l'épaule, elle se tourne vers Adrienne, comme pour lui signifier que je méritais un châtiment.

— Tu vas encore essayer de me tuer, O. ? s'enquiert-elle.

Je me détourne et examine le téléphone. Il a l'air intact.

Depuis son trône, Adrienne nous toise toutes deux avec un rictus suffisant.

— Va-t'en, Anna. Et ferme la porte.

Elle s'exécute, me décochant un coup de coude dans le dos au passage. Adrienne se relève, en s'appuyant de façon théâtrale sur ses deux mains.

— Mon problème ? reprend-elle. Je me demande plutôt quel est *ton* problème, O. ?

Je lui montre le téléphone de Whit.

— Tu n'es jamais tombée aussi bas. Tu es jalouse ? Tu espérais peut-être récupérer son numéro pour coucher avec lui aussi ?

— Ouais. Comme si ça t'avait dérangée la dernière fois, rétorque-t-elle froidement. Tu t'en es remise en un rien de temps. Whit l'a mérité. Personne n'a le droit de me parler de la sorte.

Je croise les bras et me force à rire afin de donner l'impression que je maîtrise la situation.

— C'est donc ça ?

— Tu vois ? (Elle désigne le portable.) Ça, ça n'est rien. Le problème, c'est toi. Je sais ce que tu as fait.

Mon cœur saute quelques battements. Je serre le téléphone un peu plus fort.

— Quoi ?

— Quoi ? (Elle me renvoie ce mot au visage.) Tu as fait suivre mes textos, des conversations privées, à toute l'équipe. Tu m'as humiliée, tu as trahi Claire et tu te pavanes comme un chiot blessé, comme si le monde entier t'avait fait du mal. Grandis un peu, Olivia. Tu n'as pas le monopole du malheur. (Elle brandit vers moi un doigt accusateur.) Tu es un serpent.

Je la regarde droit dans les yeux, car je sais qu'elle déteste ça. Je me mets presque à siffler. Quelle blague ! Toute cette scène est aussi ridicule qu'hypocrite.

— Je te déteste ! me hurle-t-elle avant de ramasser un presse-papiers qu'elle balance contre le mur juste à côté de moi.

Je serre instinctivement le poing. Je tressaille malgré moi.

— Comment tu sais que c'est moi ? je demande d'une voix aussi calme que possible.

Si je perds mon sang-froid, je risque de m'effondrer, et je ne m'effondrerai pas. Je suis cette putain d'Olivia Clayton. Je vaux mieux que ça.

— Anna t'a vue.

— Tu vas le dire à tout le monde.

Cela paraît logique. Dès l'instant où je décide de la quitter, elle me vire. Il ne me reste rien. J'ai perdu deux meilleures amies, un frère aîné et un petit copain. Ci-gît Olivia Clayton.

Une partie de moi s'y était préparée.

— Je ne le dirai à personne, gronde-t-elle.

Je plisse les paupières.

— C'est ce que tu veux, n'est-ce pas ? Que je balance tout à Claire, pour que tu te sentes encore plus mal et que tout recommence à tourner autour de toi. Je ne le dirai pas.

— Arrête de jouer avec moi, Adrienne.

— Je n'ai rien dit à personne pour ton frère, si ?

Chacun de mes muscles se contracte. Ma poitrine, mon estomac, chaque organe se resserre.

Elle repousse violemment le fauteuil contre le mur derrière elle.

— Tu penses que je n'ai rien d'autre sur toi, O. ? J'ai des *années*. Des années d'une prétendue amitié durant laquelle tu as écrasé tous ceux qui se trouvaient sur ton passage. J'ai cette putain d'Anna Talbert, qui m'obéit au doigt et à l'œil. J'ai des milliards de textos. Et tu fais partie de ces gens qui sont trop cons pour éviter d'envoyer des messages qui les incriminent. Dieu que tu es *nulle* !

Elle achève de contourner le bureau afin de venir se planter juste devant moi, puis elle me pousse contre le mur. Quand elle s'apprête à

recommencer, je lui saisis les avant-bras pour l'en empêcher.

— Ça fait mal, pas vrai ? me crache-t-elle.

Mon cœur bat à tout rompre.

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je veux la tête de Whit DuRant sur une pique.

J'essaie de conserver mon calme, mais j'ai les mains qui tremblent.

— D'accord. Fais ce que tu veux. (Je prends une grande inspiration.) Je ne t'en empêcherai pas.

Elle me sourit alors, d'une façon déconcertante.

— Ce n'est pas tout ce que j'attends de toi. D'abord, tu dois t'excuser.

Les larmes me montent aux yeux. Ce n'est pas ce que j'avais prévu.

— Je suis désolée.

— Tu es de mon côté, à présent, O. Tu m'appartiens.

J'acquiesce en passant les mains dans mes cheveux. J'éprouve une forme de désespoir bien spécifique.

— Je vais rompre avec lui. Il nous foutra la paix, reprendra sa petite vie anonyme. Je ne lui parlerai plus, je te le jure.

— Ce ne serait pas drôle ! s'exclame-t-elle.

Cette fille que je connais depuis toujours se tient juste devant moi, l'air plus dangereux que jamais.

J'ai tenté d'adopter un animal sauvage, qui vient de se retourner contre moi.

— Tu ne veux pas le laisser en dehors de ça ?

— C'est toi qui l'as inclus là-dedans. Tu ne peux plus reculer, maintenant. Tu en as eu l'occasion. J'ai voulu te parler hier, mais tu n'as pas pris le temps de m'écouter. Le temps d'en discuter.

— *Adrienne.*

Je perçois le désespoir dans ma voix.

— Tu es ma meilleure amie. Et putain, tu vas le rester. Tu as assez boudé, maintenant. Tu voulais attirer mon attention, c'est ça ? Eh bien tu l'as eue. Ça suffit. C'est comme ça qu'on se remet en selle. Et si tu refuses, O., je te détruirai.

Je ferme les paupières, me sentant faiblir. J'attends que tout ce qu'il y a de bon en moi m'abandonne.

Je perçois ses doigts sur mon menton, qui me relèvent la tête.

— Regarde-moi. (J'obéis.) Tu te souviens de ce qu'on faisait pendant les contrôles de bio ? (Elle sourit.) J'ai une antisèche pour l'interro *super* difficile de Mme Baker ce vendredi, au cas où Whit n'aurait pas le temps de réviser.

Elle recule d'un pas, et je laisse échapper une respiration tremblante. Parfaitement calme, elle plonge la main dans le sac posé sur son bureau et en extrait une liasse de feuilles agrafées qu'elle me tend.

Je lui arrache le document des mains sans rien répondre. Elle ouvre la porte du bureau pour me donner congé, puis elle observe le vestiaire vide et m'adresse un dernier regard presque tendre.

— On est meilleures amies.

33

Une fois à la bibliothèque, je me laisse tomber sur la chaise en face de Whit, avant de lâcher son téléphone sur sa pile de livres. Il est arrivé tôt ce matin, afin que nous puissions nous retrouver avant d'aller en cours. Je suis incapable de soutenir son regard.

— Où est-ce que tu as trouvé ça ? m'interroge-t-il, suspicieux. Je l'ai cherché partout hier soir.

— C'est Adrienne qui l'avait. Il va falloir que tu commences à surveiller tes affaires. Elle a appelé certains de tes coachs. Avec le téléphone du bureau. Tu devrais… Il faut que tu demandes au Dr Rickards de les recontacter. Qu'il leur dise qu'il s'agissait d'un canular.

— Quoi ?

Je repousse mes cheveux.

— C'est une connasse, d'accord ?

Bouche bée, il fait aller et venir son regard entre son portable et moi, comme s'il n'arrivait pas à déterminer celui de nous deux qui vient de le mordre.

— C'est ta faute.

— Pardon ? je m'offusque.

— Putain, dit-il tout naturellement, comme s'il s'était toujours agi d'un mot poli destiné aux gentils garçons comme lui. Putain de putain de putain de putain ! Rien de tout ce bordel ne serait arrivé si je n'avais pas été assez con pour accepter de t'aider. Tu sais à quel point ces coachs sont

importants pour moi ? Tu sais à quel point ils n'ont pas de temps à perdre avec cette putain d'Adrienne Maynard ?

En réalité, je n'en ai aucune idée. Mais je présume qu'il s'agit d'une question rhétorique.

— Ne me crie pas dessus, lui dis-je.

— Te crier dessus ? C'est vrai, tu n'y es absolument pour rien, Olivia !

— Je t'ai rapporté ton téléphone. (Je croise les bras.) On ne pourrait pas se contenter de réviser ?

— Tu ne vois pas que je suis en train de flipper ?

C'est le cas. Son allure est presque négligée, comme si sa colère lui ébouriffait les cheveux. Sa voix est trop forte pour une bibliothèque, et il observe autour de lui comme si une solution pouvait subitement jaillir d'une étagère. Puis je me dis : *Je peux l'aider, je peux le faire*, et je me penche vers lui pour l'embrasser, comme si nous sortions réellement ensemble.

Voir, c'est croire.

Le contact de ma bouche sur la sienne le calme instantanément. Ce qui se passe entre nous à cet instant est réel, tangible, si véritable que je le déguste presque. Quand je recule, il ne quitte pas mes lèvres des yeux. Après quelques secondes de silence, il déclare :

— On ne peut pas faire ça.

Mon cœur se serre.

— Écoute, je peux te filer un coup de main pour préparer tes examens si tu en as réellement besoin, mais tout le reste (il lance un regard circulaire, se penche si près de moi que je pourrais compter ses cils), faire semblant de sortir ensemble, ça va trop loin pour moi.

Je secoue la tête.

— C'est comme un jeu. Réfléchis-y.

— Je n'ai rien à y gagner.

Je me hérisse.

— Tu sais, certaines personnes n'estimeraient pas que je ne suis « rien ».

Il me dévisage longuement.

— Tu n'as eu aucun mal à mentir à Coxie.

— Ce n'était pas si grave, admet-il lentement.

— Ce n'est jamais si grave, je le rassure.

Et je le pense. Même si je dois moi aussi jouer double jeu. Il ne peut pas se retirer maintenant. Sinon, Adrienne racontera à Claire ce que j'ai fait, et tout s'écroulera. La patience d'Adrienne est comme une bombe à retardement ; si elle a Whit dans sa ligne de mire, alors j'ai besoin de Whit.

Nos visages ne sont qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, nos yeux à la même hauteur. Un instant s'écoule. Puis un second. Il se dérobe.

— Il faut que j'y mette un terme. Tu ne comprends pas.

— Tu ne peux pas.

Je lui attrape la joue pour le forcer à me regarder. Mon timbre est désespéré.

— J'ai besoin de toi. J'ai *besoin* de toi, d'accord ?

Il ne peut pas résister, tel un papillon de nuit se précipitant droit sur une flamme.

— D'accord.

Il me sauvera la mise, quoi qu'il lui en coûte.

Cette sombre pensée me traverse l'esprit malgré moi.

Certaines personnes sont tellement pitoyables.

Je rentre de l'entraînement, le jeudi soir, éreintée. La semaine a été longue, à force de subir les jugements à peine voilés de Whit concernant tout ce que je peux dire ou faire, et d'éviter Adrienne en sa présence, tout en essayant d'apaiser celle-ci en son absence. J'ai l'impression d'être plus tiraillée que jamais, encore plus perdue que je ne l'étais avant que tout s'écroule avec Ethan.

Claire m'a déposée chez moi au retour, l'air inquiet.

— Est-ce que ça va ? m'a-t-elle demandé.

Une question que j'aurais plutôt dû lui poser.

— Oui, pourquoi ? lui ai-je répliqué, la main sur la poignée de la portière.

— Eh bien, pour commencer, ton frère est mort et ta meilleure amie a couché avec ton petit copain.

Je me suis adossée au siège passager en pouffant.

— Oh. Ça.

Je me suis tournée vers la vitre en songeant au contrôle qu'Adrienne m'a fourré dans la main lundi.

— Je crois que je ne m'étais plus sentie à ce point moi-même depuis un moment, ai-je fini par déclarer.

Cette idée me déprimait un peu. Je me suis retournée vers elle avec un sourire, parce qu'elle est l'une des rares bonnes choses qu'il me reste.

— Mais, et toi ? Ça va un peu mieux cette semaine, non ? Tu entends moins de conneries.

Elle a levé la main un instant, et j'ai cru qu'elle allait me dire de laisser tomber, mais elle m'a répondu :

— Oui, tout a été balayé sous le tapis. Coxie a rompu avec moi, et on s'est remis ensemble cette semaine. Mes parents font mine de croire que ce n'était qu'un affreux malentendu. Ellie peut baiser Thomas Cruz tout son soûl, tout en continuant à me reluquer. (Elle gardait les yeux rivés devant elle.) Tout est revenu à la normale.

Je traîne les pieds dans la cuisine, me sentant vaincue. Maman est installée à table au milieu de ses papiers. En m'entendant arriver, elle lève les yeux de son travail, l'air interrogateur.

— Mauvaise semaine ?

Je laisse tomber mon sac par terre en guise de réponse.

— Qu'est-ce qu'il y a à dîner ? je demande en me dirigeant vers le frigo, comme si un repas complet allait me tomber dans les bras.

Je me dis que je vais prendre le premier truc qui se présente pour le grignoter dans ma chambre tout en potassant mes examens d'entrée toute la nuit. Whit s'attend à ce que j'aie répondu à un certain nombre de

questions dès demain, parce que c’est sans doute le type le plus exigeant de la planète.

Cette idée me fait tressaillir, et je me déteste de l’avoir laissée germer.

— Le frigo est vide, me répond maman alors que je suis en proie à un véritable enfer intérieur. Et si on sortait ? Tu veux un burger ? J’en rêve. On reste trop souvent à la maison, tu ne trouves pas ? Allez, viens.

Je me retourne vers elle, stupéfaite. Alors que la porte du réfrigérateur se referme derrière moi, elle a déjà bondi de devant son ordinateur, comme si son travail n’avait pas la moindre importance. Elle ramasse ses clés, prête à partir ; je la contemple, paralysée.

Non, ai-je envie de répondre. *Je ne veux pas aller manger un burger avec toi.* L’influence d’un psy ou d’un guide d’éducation est si flagrante que je ne peux pas faire autre chose que me dérober. Pourtant, elle est debout devant moi, à me regarder droit dans les yeux, avec un air d’espoir sur le visage, alors que mon avenir n’est fait que de terreur et de questions insolubles.

— D’accord, dis-je. Allons-y.

C’est ainsi que nous aboutissons chez *Ellington*, le café graisseux à l’entrée de la ville quand on prend la route de Central. Le resto est assez exigu, et son mobilier date d’au moins 1977, mais certains clients sont prêts à faire plus d’une centaine de kilomètres pour venir dévorer l’un de ses sandwichs. Le week-end, il y a généralement plus d’une heure d’attente, et les gens se contentent souvent d’errer autour des tables de pique-nique en terrasse pour photographier la vache d’un mètre cinquante en céramique multicolore.

Ce soir, toutefois, une force invisible semble être de notre côté, car nous parvenons à nous asseoir en moins d’un quart d’heure.

— Oh, le Chipper Burger, lit-elle sur la carte. C’est nouveau.

— « Avec le Chipper Burger, vous ne pouvez pas vous tromper ! » je récite.

Maman sourit et retourne la carte d’une page.

C’est agréable. Bizarre, mais agréable. Je suis contente qu’elle fasse ça pour moi.

Je remarque alors Daniel Smith et certains de ses amis à une table voisine, et j’ai aussitôt une boule dans la gorge. Ce n’est pas que j’en aie après Daniel ou quoi que ce soit, mais pendant trente secondes l’école m’avait paru si loin… Il est impossible d’échapper à ses démons, à Buckley.

— Qu’est-ce qui ne va pas, Olivia ? me demande maman.

Je me tourne vers elle. Elle a posé la carte et me scrute avec intensité. Je secoue la tête, fuyant son regard.

— Je viens de voir un garçon de l’école, je lui explique.

J’espère que Daniel ne va pas me repérer.

— Tu as été bizarre toute la semaine, reprend maman. Ça a empiré, pas vrai ?

Je ne pensais pas qu’elle l’avait remarqué. Je hausse les épaules.

— On n’est pas obligées d’en parler, me rassure-t-elle. Mais on peut, si tu en as envie. Comment va Ethan ?

Je prends une brusque inspiration. Super. D’entrée de jeu.

— On a rompu. *J’ai* rompu avec lui, je m’empresse de préciser.

La moitié de la ville doit déjà être au courant. Merde, sans doute même plus. Mais pas elle, parce que je ne lui en ai rien dit.

— Oh, Olivia, commence-t-elle à gémir, mais je hausse de nouveau les épaules.

— J’ai rencontré quelqu’un, j’embraie.

Je n’avais pas du tout prévu de lui parler de Whit, mais c’était la défense la plus évidente. Par bonheur, la conversation est interrompue par la serveuse qui vient prendre notre commande. J’opte pour le Chipper Burger.

Je regarde par-dessus l’épaule de l’employée le temps que maman fasse son choix. Au fond de la salle, le café se divise en une cuisine ouverte et un étroit couloir conduisant aux toilettes. Des types quittent la

table la plus loin de nous, rigolant bruyamment. Alors que notre serveuse tourne les talons, je me rends compte que je connais l'un d'eux.

Oh, merde.

Je jette un rapide coup d'œil vers la table de Daniel, qui se détourne à cet instant, si bien que je comprends qu'il m'observait. Whit et son frère se rapprochent, et je suis en panique parce que ce n'est pas comme ça que les choses étaient censées se passer. Je ne peux surtout pas me permettre de me conduire de façon anormale en présence de Daniel, au risque qu'il rapporte tout à Adrienne.

Je bondis alors de ma place avec un enthousiasme forcé.

— Whit ! je m'exclame tandis qu'il passe à ma hauteur.

Et comme je le regarde fixement, et qu'il me regarde en retour, je lui passe les bras autour du cou.

— Liv, dit-il.

Mon surnom roule si facilement sur ses lèvres, ce surnom employé par maman et Ryan. Mes autres camarades d'école m'ont toujours appelée O.

— C'est fou, dis-je. (Je perçois le timbre agité de ma voix.) Je parlais justement de toi à ma mère. Maman, voici Whit DuRant, mon petit copain.

Maman écarquille les yeux en le découvrant dans son short kaki et sa chemise blanche bien boutonnée. Il lui tend la main pour la saluer.

— Heureux de vous rencontrer, madame Clayton, déclare-t-il sans se démonter.

Mais désormais, Cason le regarde comme s'il avait perdu la tête.

J'achève les présentations :

— Et voici son frère, Cason. Il est étudiant à Duke.

Le visage de Cason s'éclaircit alors qu'il sourit à ma mère, puis à moi.

— Je suis tellement content de te revoir, Olivia ! Je suis ravi que le tutorat se passe si bien pour toi.

Whit me décoche un sourire plus grand que nécessaire.

— Whit te donne des cours ? s'étonne maman.

Pitié, mon Dieu, faites-moi disparaître…

— Il m'aide simplement à préparer mes examens, je précise. C'est le deuxième de notre classe. Et il a des tas de propositions de bourse.

— Je joue au golf, indique-t-il avec modestie.

— Vingt-cinq pour cent de la bourse vient de ses performances en golf, précise Cason avec une note de fierté. Le reste c'est grâce à ses excellents résultats scolaires.

Whit lève les yeux au ciel.

— Je suis ravie de vous rencontrer, leur dit maman, et je vois bien qu'elle est sincère.

— Bon… reprend Whit en se tournant d'abord vers son frère, puis vers moi. Il faut qu'on y aille. Cason n'est là que pour le week-end, mais il fallait qu'on passe ici.

— Bien sûr, je réponds sans trop savoir où poser les mains.

Ce n'est pas comme si j'étais sortie avec Ethan pendant une éternité. Pas comme si je savais m'y prendre. Mais tout était alors si naturel. Whit et moi ne formons pas un vrai couple, il n'y a pas de *nous*, j'ignore donc comment me comporter. Du coup je fais la première chose qui me passe par la tête : je l'attrape par le col et je le force à se baisser pour lui déposer un baiser sur les lèvres.

— Écris-moi plus tard, dis-je.

Son visage teinté de surprise est dangereusement proche du mien.

— Bien sûr, répond-il si bas que moi seule peux l'entendre.

Puis il se redresse, et Cason et lui quittent le restaurant. Je me réinstalle sur la banquette en face de maman.

— Whit DuRant ? s'exclame-t-elle. Et tu te rajoutes du travail pour préparer tes examens ? (J'opine du chef.) Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ?

Je pousse un profond soupir.

— J'aime pas trop m'étendre sur le sujet…

Elle se tourne vers l'endroit où Whit se trouvait.

— Il a l'air très gentil.

— Oui, hein ?

Ce n’est pas ce que je veux. Je n’ai pas envie qu’elle assiste à tout ça, j’aurais aimé ne pas l’attirer dans ces conneries. J’aimerais que les choses restent simples.

— Mais ça ne va pas durer, il fait un peu trop le fier.

Maman a une espèce de demi-sourire. Ce qui ne ressemble pas du tout à la réaction qu’elle devrait avoir quand je laisse entendre que je couche à droite à gauche.

— Quoi ? je lui demande.

— Quand j’étais plus jeune, j’étais toujours comme ça avec les garçons, moi aussi. Je restais très désinvolte pour ne pas reconnaître que j’avais des sentiments.

Je fais la moue.

— Ce n’est pas du tout ça.

— Ça ne serait pourtant pas grave, réplique-t-elle.

Elle semble vouloir que je valide ses progrès. Comme si j’étais un objectif à conquérir.

— Il voulait s’encanailler pour attirer l’attention de son frère, ça s’arrête là. Pour lui, je ne suis qu’un cobaye, j’affirme.

Elle pince les lèvres, et sa mine réjouie la déserte.

— Olivia, je suis sûre que tu te…

Je me lève brusquement. Je refuse de l’écouter me dire à quel point nous nous ressemblons alors que nous n’avons rien en commun.

— Lâche l’affaire, je réponds. Il faut que je sorte. Adrienne veut que je l’appelle.

Je me dirige vers la sortie, détestant sentir le poids de son regard sur moi tandis que je m’éloigne.

34

Lors de mon rendez-vous avec M. Doolittle le vendredi matin, une phrase m'échappe d'entrée de jeu.

— Que pensez-vous des relations humaines ?

Me voir m'ouvrir de la sorte le surprend de façon évidente.

— Je… Je pense qu'elles sont parfois très compliquées.

J'acquiesce, comme si cela m'aidait le moins du monde.

— Sans déconner.

Sa petite victoire s'envole vite.

— Mademoiselle Clayton.

Une image d'Ethan me traverse l'esprit. Sa façon de m'attendre après les cours avec un sourire au coin des lèvres.

— Je crois… C'est drôle, non ? Qu'une personne puisse un jour être votre meilleure amie, avec laquelle vous allez tout partager, et qu'elle devienne le lendemain une espèce d'inconnue que vous n'avez même plus envie de saluer dans le couloir. Cela change du tout au tout en un clin d'œil. Comme avec votre femme. Pas vrai ?

Il se hérisse.

— Et puis on peut aussi *créer* une relation en un claquement de doigts. Vous le saviez, ça ? On peut se retrouver à coucher avec un type qu'on ne connaissait pas cinq minutes plus tôt.

Je détourne la tête.

— Pardon ? s'étrangle M. Doolittle.

Je reporte les yeux sur lui.

— Je parle de sexe, dis-je, laissant planer ce mot dans l'air.

Un terme choquant à Buckley, où toutes les filles sont vierges jusqu'au jour où elles se retrouvent enceintes.

— Je ne pense pas que ce soit la meilleure manière de considérer la chose, m'explique-t-il doucement.

Je n'ai aucune envie de douceur.

— Enfin quoi, c'est l'une des composantes de la vie. Ça n'a rien de mal, si ?

Il marche sur des œufs.

— Eh bien…

— En tout cas, *moi*, je trouve ça normal. D'en avoir envie, je veux dire. Du coup je ne comprends pas ceux qui disent non. Après tout, les universités ne regardent pas notre tableau de chasse, si ?

Il transpire à grosses gouttes.

— Bien sûr que non.

— Whit me donne un coup de main, j'embraie. Pour préparer les examens. Merci.

— Quand on est en période de deuil, reprend-il, rouge écarlate, il est naturel de chercher n'importe quelle sorte de réconfort.

— Du sexe.

Il semble sur le point de mourir sur place.

— Oui. Par exemple.

— Vous dites que ça n'est pas sain ?

— Ce que je dis… (À ma grande surprise, il se détend un instant, se redressant sur son fauteuil, rajustant sa cravate.) Ce que je dis, c'est qu'il est peut-être plus important de créer des liens émotionnels que physiques. C'est peut-être ce qu'il vous manque.

Je ne suis en manque de rien. Sauf de sexe.

— Il ne m'apprécie toujours pas, ce que je ne trouve pas très juste.

— M. DuRant ?

Je confirme.

— Olivia, M. DuRant veut bien faire, quoi qu'il puisse laisser paraître. Mais vous devriez faire attention avec lui.

— Il pourrait me faire du mal ? je suggère, amusée et presque émue par sa sollicitude.

— *Vous* pourriez lui faire du mal.

Une heure après cette phrase choc, je me trouve devant le casier de Whit avec l'intention d'y cacher un corrigé volé.

Je suis sur le point de passer à l'acte, et les mots de M. Doolittle me hantent. Il n'est pas différent d'Adrienne. Il croit que je pourrais *faire du mal* à Whit. Malgré tout, malgré tout ce que j'ai perdu, je reste une arme, pas une personne. Un danger pour les gens, une bombe susceptible d'exploser à tout moment, et tout le monde est une cible potentielle. Je n'arrive pas à imaginer ce qu'il faut que je fasse pour que mes sentiments comptent. Je ne vois pas comment je pourrais souffrir assez pour que les autres s'en soucient.

Je ne peux pas revivre tout ça. Je ne veux plus me faire traîner dans la boue. Ça fait trop mal. Je dois trouver un autre moyen d'arrêter Adrienne.

C'est la seule issue.

Whit se fiche de moi. Il n'a pas besoin de moi. Il me déteste.

Il le faut.

Je plie le corrigé et le glisse par la grille du casier. Je le lâche et le laisse tomber sur ses livres.

J'observe alors le couloir désert. J'adopte un air neutre. Cela ne m'affecte pas.

S'adapter et survivre.

35

— On s'imagine que la surprise finit par se dissiper, me dit Whit alors que nous nous promenons ensemble entre deux cours, sous les regards interloqués de nos camarades.

Je me tourne vers lui, me sentant coupable.

— Tu devrais me tenir la main, ou un truc dans le genre. Ou au moins faire semblant d'apprécier ma compagnie.

Il hausse les épaules.

Je décide de ne pas culpabiliser. Je m'arrête devant mon casier.

— J'ai une mauvaise nouvelle, m'annonce Whit en s'appuyant contre le casier voisin.

Je fourre quelques devoirs avec des mauvaises notes dans mon débarras, et Whit fait la grimace, comme si le fait de voir ça lui provoquait des douleurs.

J'incline la tête sur le côté.

— Quoi, l'équipe de golf a opté pour un uniforme orange, et ce n'est pas ta couleur ?

Ses yeux semblent sur le point de quitter leurs orbites.

— Très marrant. Non, poursuit-il, mes parents ont appris que j'avais une copine.

— Il est bien habillé *et* il a une copine ? Ils doivent être ravis. (Cela ne le fait pas rire.) C'est Cason qui leur a dit ?

— Non, ils le savaient déjà. Ils m'ont cuisiné là-dessus hier soir. Mes parents sont au courant de tout.

— Mais on s'en fout, pas vrai ? Ils sont adultes, non ? Ils devraient commencer à se faire à cette idée.

— Ils veulent te rencontrer.

Je le dévisage un instant.

— Quoi ? Pourquoi ?

Whit baisse la tête et se rapproche de moi pour me chuchoter :

— Parce que notre country-club organise un stupide bal de charité demain, et qu'ils trouvent que tu devrais m'accompagner.

— Non.

— Ça fait partie du contrat, insiste-t-il. Ça ne marchera pas, sinon.

— Je refuse de rencontrer tes parents. Ça deviendrait trop… trop…

— Réel. (Il hoche la tête et se dirige vers son propre casier.) Mais j'ai rencontré ta mère, pas vrai ? Ce ne serait que justice.

Je dois bien lui accorder ça. Il m'a carrément sauvé la mise. Je peux compter sur les doigts d'une main le nombre de personnes susceptibles de me sauver la mise.

— Attends, dis-je en lui attrapant la main.

Plusieurs personnes me rentrent dedans.

Il se retourne.

— Quoi ?

— Je crois qu'Adrienne a mis quelque chose dans ton casier. Je l'ai entendue en parler à Elona Mabry hier, et ça… ça vient de me revenir.

Whit pose son bras sur le mien et m'attire près du mur.

— D'accord. Qu'est-ce qu'elle a dit, exactement ?

Je déglutis.

— C'est le contrôle de Mme Baker. Un truc dans le genre.

Je ne sais plus exactement qui je poignarde dans le dos, mais je ne peux pas aller plus loin. Je ne peux pas le regarder se précipiter tête baissée dans son piège. Je me passe les doigts dans les cheveux.

— On peut peut-être encore s’en débarrasser si on le trouve maintenant. Si tu veux, je peux y aller.

Il me scrute longuement. Je le vois qui prend sa décision.

— Je ne vais pas te laisser plonger pour moi. Si on se fait prendre, je m’en tirerai plus facilement que toi. Allez, me dit-il en me tendant la main. On y va.

Une fois devant son casier, il l’ouvre et me regarde avec impatience.

— Il n’y a rien.

— Attendez.

Nous nous retournons en entendant la voix de Mme Baker, notre prof de chimie. Ma main est sur le bras de Whit, les yeux de Baker sont sur ma main, et elle tient le contrôle plié dans la sienne. Elle nous observe par-dessus les montures noires de ses lunettes.

Il secoue le bras pour me faire lâcher prise.

— Qu’est-ce qu’il y a ? demande-t-il à Mme Baker.

— Je peux vous parler ? (Elle m’adresse un regard méprisant.) En privé.

Tout est normal. Mme Baker ne m’a jamais aimée. Je lui ai fait subir un enfer durant ma première année avec elle, et quand elle me regarde, je vois bien qu’elle se souvient des petites pestes de ses propres années lycée. Elle devait moisir tout en bas de l’échelle sociale, à l’époque.

Je croise les bras.

Whit conserve une voix calme.

— Qu’est-ce qui se passe ? lui demande-t-il.

Mme Baker me lance un coup d’œil assassin, comme si mon existence était une insulte à sa personne. Puis elle brandit le corrigé.

— D’où est-ce que ça vient ?

Whit plisse les paupières.

— Je ne sais pas. (Il coule un regard vers moi.) Pourquoi vous me demandez ça ?

— Quelqu’un l’a trouvé dans votre casier.

Elle me dévisage une fois encore, comme si elle savait que je l'y avais glissé.

— Qui l'a mis là ? s'enquiert Whit tout de go.

Je n'aurais pas dit mieux.

— J'espérais que vous pourriez me l'apprendre, réplique Mme Baker. (Et je jurerais que son regard se repose sur moi, comme si elle pouvait sonder mon âme.) Pour que je n'aie pas à en parler à quelqu'un d'autre.

Mes réflexes prennent le dessus :

— Qui vous a dit qu'il était là ? Et de quel droit avez-vous fouillé dans son casier ? C'est illégal.

Mme Baker balaie mon argument d'un revers de main.

— Remballez vos articles de loi, mademoiselle Clayton. Ils ne s'appliquent pas à l'école.

Elle se tourne vers Whit, qu'elle apprécie manifestement bien plus que moi – et si elle a entendu les ragots nous concernant, elle ne doit m'en détester que plus.

— Elona Mabry m'a dit vous avoir vu fouiller dans mes papiers quand j'ai quitté la salle hier. Elle affirme que vous avez pris quelque chose.

— Elle ment.

Mme Baker secoue la tête.

— Venez, Whit. Allons en discuter avec le Dr Rickards.

Il lui emboîte le pas, me décochant un dernier regard venimeux en partant.

Je suis installée à l'une des tables en béton derrière le nouveau bâtiment. J'essaie de me concentrer sur mon livre de préparation aux examens, mais mon esprit vagabonde.

Je redresse la tête, espérant voir Whit arriver. Rien.

Je tente de me reconcentrer.

À LA LIGNE 5, « TOPOGRAPHIE » SIGNIFIE :

Je suis tellement débile. Si seulement j'avais consacré un tout petit peu de temps aux cours des quatre dernières années… Si je…

— Je sais que tu penses sans doute que ça va me faire changer d'avis, mais je ne me laisserai pas intimider par elle, d'accord ? *Nous* ne nous laisserons pas intimider.

Je relève la tête, surprise. Whit balance furieusement son manteau et son sac à dos avant de se laisser tomber sur le siège à côté du mien.

— Mais d'abord, dis-moi quelque chose, poursuit-il.

J'acquiesce.

— Dis-moi que tu n'as rien à voir avec ça. Que tu ne veux plus avoir affaire à Adrienne et ses conneries. Promets-le-moi.

Il aimerait sincèrement que ce soit vrai, et moi aussi. Nous sommes dans le même bateau, et nous pouvons vaincre Adrienne. Je fais courir mes doigts sur le questionnaire, devant moi. Whit compte me présenter à ses parents. Il pourrait se dire, après tout ça, que je suis lamentable. Mais il veut m'aider.

— D'accord. Oui.

Je peux rectifier le tir. Je peux faire en sorte que tout ce que je lui ai dit dans la voiture devienne réel.

— Ce qui est fait est fait. Si ça ne lui plaît pas qu'on soit ensemble, alors donnons-lui la… (Il lance un regard circulaire pour s'assurer que personne ne nous écoute.) La meilleure fausse relation de l'histoire.

Je souris.

— Ouais. Carrément. (Je joue avec les bords de mon bouquin avant de lui demander :) Mais qu'est-ce qui s'est passé ? Avec Mme Baker ?

Whit hausse les épaules, même si je vois bien que ça l'embête.

— Rien de grave. Mme Baker m'adore, alors elle a plaidé ma cause. Je pense qu'elle m'a cru.

— Si tu veux, je peux aller parler à Elona, je lui propose. Si toutefois Adrienne a tout manigancé…

— Oh, c'est le cas, m'assure-t-il.

— Ouais. Eh bien, je peux tirer quelques ficelles. C'est ma spécialité.

— Je me suis payé une colle et un zéro au contrôle, mais Mme Baker me laissera passer un rattrapage. Adrienne n'est pas aussi maligne qu'elle

le pense.

— Et les coachs des universités ?

Son regard fuit le mien.

— Adrienne ne peut pas m'atteindre, d'accord ? Promis.

Il semble tellement déterminé à me prouver qu'elle ne compte pas. Je ne peux pas la laisser le détruire. Ni moi. Je vais devoir jouer son jeu, mais, cette fois, en restant du bon côté.

— Alors on fait ça ? me demande-t-il. Ensemble ?

Je hoche la tête.

— Ensemble.

36

Le soir du bal de charité du Woodhaven Country-club, Whit passe me prendre. Ma mère est tellement ravie de le voir que ça me fait mal pour elle – au point que je regrette presque de ne pas m'être changée à la station-service la plus proche avant de le rejoindre chez lui, comme je l'avais initialement prévu. Plus tard, quand nous nous garons, il m'explique que ses parents ne sont pas encore arrivés. Il me mène donc au patio devant la salle de bal. Whit me surprend en tirant ma chaise pour m'inviter à m'asseoir.

J'observe les gens autour de nous, avec leurs vêtements de gala et leurs boissons hors de prix.

— Ça va, ma tenue ? je m'inquiète.

Il me détaille. Mes cheveux châtains tressés sur le côté, mes épaules nues, ma robe marine légèrement évasée en bas.

— Ouais. Bien sûr, dit-il, venant gâcher l'instant.

Je me cache les yeux de la main.

— Bien sûr, je marmonne.

— Tu sais déjà que tu es magnifique.

Je l'ignorais, à vrai dire. Je me détends.

— Bon, j'ai parlé à Elona, lui dis-je en faisant glisser mes pieds sur les pierres du patio.

Il se crispe.

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Je considère le ciel nocturne, fuyant son regard.

— Adrienne l'a poussée à le faire. Elle m'a promis que, si tu voulais, elle irait dire au Dr Rickards qu'elle n'était pas sûre de ce qu'elle avait vu.

— Ouais, ça va me changer la vie, maintenant qu'ils ont trouvé l'antisèche dans mon casier, grogne-t-il. Mme Baker m'a prévenu que les recruteurs détestaient que l'on trahisse le code d'honneur. (Il ricane.) Tu sais qui est allé piquer le contrôle dans sa salle ? Je suis sûr qu'Adrienne ne fait pas le sale boulot elle-même.

— Ça pourrait être n'importe qui.

Le mensonge est comme une seconde nature pour moi. Il suffit de regarder son interlocuteur dans les yeux, sans ciller, et de se comporter comme si cela n'avait aucune importance.

Je me demande presque si je n'en tire pas du plaisir. Mentir à la fois à Adrienne et à Whit me rappelle qui j'étais avant. Cela me permet d'oublier Ryan un moment.

Cela ne dure malheureusement pas : dès que je ferme la bouche, tout me revient en mémoire.

— Par chance, le coach de Duke connaît ma famille depuis des lustres. Il m'a diagnostiqué une « terminalite ». Comme si cela faisait forcément de moi un imbécile.

— En plus, c'est là que tu comptais aller, pas vrai ? je demande surtout pour me rassurer.

Il me dévisage par-dessus la table.

— Comme Cason, j'ajoute.

— Ouais, finit-il par répondre après une longue hésitation. (Il consulte son téléphone.) Comme Cason. (Il se lève.) Allons-y. Mes parents sont arrivés.

Je le suis.

L'intérieur du Woodhaven Country-club est tout en bois verni. Des poutres apparentes soutiennent le haut plafond en forme de voûte. Le parquet massif est tellement ciré qu'on s'y reflète.

— Tu pourrais éviter de faire ça avec tes cheveux quand tu les verras ? me chuchote-t-il alors que nous traversons la pièce.

Je le fixe d'un air absent.

— De faire sauter ta tresse, précise-t-il.

— Pourquoi ?

Je secoue la tête. Avec cette coiffure, mes cheveux ne bougent presque pas.

— J'ai l'air plus intelligente quand ma tresse est immobile ?

— Tu sembles moins dangereuse.

Ah, voilà qui explique tout.

— Moins susceptible de coucher avec toi ?

Il parcourt la pièce du regard, scandalisé.

— Je t'en prie, ne va pas dire des choses pareilles devant mes parents, me supplie-t-il, comme s'il me croyait dénuée de bon sens. Ils pensent déjà que je suis sur une mauvaise pente…

Je croise les bras, partagée entre l'agacement et la culpabilité.

— Je me retiendrai.

Tout autour de nous, il n'y a que des gens bien, très propres sur eux. Et c'est tant mieux. Cela ne ressemble pas à Buckley.

Whit ne ressemble pas à Buckley. Il salue des convives de la main ou de la voix alors que nous avançons. « Madame Clark. » « Vous avez fait quel score hier, Tripp ? » Ou « J'espère que vous vous sentez mieux, Everett. » Et tout du long, je reste un pas derrière lui, hochant poliment la tête en adressant à chacun un demi-sourire.

Si je dois rencontrer ses parents, il faut que je sois une fille présentable. Pire, je me soupçonne de plus en plus de vouloir plaire à toutes ces personnes. Si elles m'estiment digne de fréquenter Whit DuRant, peut-être qu'elles me jugeront acceptable. Qu'elles me considéreront comme *quelqu'un*.

Quelque chose de froid et dur me touche les doigts et pince. Je me rends compte dans un sursaut que Whit vient de me prendre la main. *D'accord.* Parce que nous sommes censés sortir ensemble.

J'éprouve pourtant une sensation de sécheresse à l'intérieur du ventre, et des palpitations entre mes côtes. Je reconnais ce sentiment.

Il me rend nerveuse.

— Tu es toujours comme ça ? je demande alors.

— Comment ?

— Je ne sais pas, j'admets. C'est… Tu es tellement naturel. Impressionner les gens, te montrer amical et tout ça. Pourquoi n'es-tu pas comme ça à l'école ?

Il arque un sourcil et jette un coup d'œil alentour pour s'assurer que personne d'autre n'écoute.

— Je croyais que tu me prenais pour un connard ?

— C'est le cas. Là-bas. Mais ici, tu es le roi du monde !

— Je suis censé l'être, réplique-t-il. C'est comme ça que je dois me comporter. Oh, poursuit-il en observant un point par-dessus mon épaule. Les voilà.

Le peu de calme qui me restait s'évapore.

— Viens, dit-il.

Je n'arrive pas à savoir s'il redoute cette épreuve autant que moi, mais maintenant que nous avons traversé la pièce, il est trop tard pour y réfléchir.

— Maman, papa, voici ma petite amie, Olivia Clayton.

Sourire me donne l'impression de me fendre la figure en deux, mais je le fais malgré tout et leur serre la main obligeamment.

— Ravie de vous rencontrer.

La mère de Whit a le visage plus allongé que son fils, des yeux verts affables et des cheveux auburn. Son père a le même menton carré que Whit. Il est grand, mais plus rond.

— Heureuse de faire ta connaissance, Olivia, déclare Mme DuRant.

Sa voix est aussi circonspecte que son regard.

Dangereuse. Compris.

— Je n'y croyais pas avant de le voir de mes yeux, intervient son mari. Vous n'avez pas eu de problème sur la route, fiston ? s'enquiert M. DuRant

en saisissant son fils par le bras.

— Non, monsieur.

— Ton frère est en retard, bien sûr, reprend Mme DuRant en adressant à Whit un sourire complice. Au cas où vous le chercheriez. As-tu déjà rencontré Cason, Olivia ?

— Brièvement, je réponds.

— Il est rentré de Duke pour le week-end, annonce-t-elle fièrement.

— Il est sans doute épuisé à force de réparer tes dégâts, Whit, assène M. DuRant d'un ton à la fois léger et menaçant.

— Je pensais que Marilee serait là ce soir, embraie son épouse.

— Maman, la gronde doucement Whit.

Je me tourne vers lui. Qui diable est Marilee ?

— Tu viens souvent à Woodhaven, Olivia ? me demande Mme DuRant.

— Seulement avec Whit, je confesse en me sentant de plus en plus minuscule.

Si un trou noir s'ouvrait dans le sol, je m'y précipiterais volontiers. J'observe le reste de la pièce en m'efforçant de masquer le fait que je cherche une échappatoire. Je les aperçois.

Ils sont là.

Adrienne et Ethan. Il porte la chemise bleu clair que je lui ai achetée pour son anniversaire l'année dernière, et Adrienne est tout en noir. La couleur de son âme. Qu'est-ce qu'ils font ici ?

Le père de Whit rit à l'une de ses plaisanteries, je garde donc un sourire poliment vissé sur le visage. Je me demande s'il arrive à donner le change ou s'il me fait ressembler à une de ces poupées en plastique si terrifiantes.

— On vous retrouve plus tard, finit par déclarer M. DuRant en posant la main sur l'épaule de son fils.

Puis il fait un signe pour attirer l'attention d'un convive qui passe par là.

Le sourire de Mme DuRant est glacial.

— Vous êtes adorables, déclare-t-elle froidement avant de prendre congé.

Je me retrouve là, tiraillée entre le désir de ne pas observer Adrienne et Ethan et celui de ne pas regarder partir Mme DuRant. Je me sens extrêmement nerveuse, mal à l'aise, et pas du tout à ma place. Je n'ai rien à faire là.

Je ne serai jamais dans mon élément dans ce genre d'endroit.

— Est-ce que ça va ? me demande Whit.

Ses prunelles le trahissent quand il coule un regard vers Adrienne et Ethan.

Je refuse de l'imiter. Mon cœur brisé bat bien trop fort. C'est une chose de la voir surgir pour me retourner le cerveau, c'en est une autre de les trouver là tous les deux, Ethan et elle. Je risque fort de ne jamais m'y habituer.

— Ça va.

Ça ne va pas du tout.

Je souris à Whit – un sourire feint qui ne peut tromper personne. Il me caresse du pouce le revers de la main.

— Allons chercher mon frère, me chuchote-t-il à l'oreille.

J'ai envie de pleurer.

— Où est-il ?

J'entends ma voix se briser, trahissant mon état de nerfs. N'est-il pas censé détester son frère ?

Il se radoucit, inquiet.

— Liv.

— Est-ce que des gens me regardent ?

Puis je secoue la tête. Fais sauter ma tresse. Pourrais-je disparaître ?

— Ouais. (Il se tait, me fait pivoter face à lui, puis pose les mains sur mes épaules.) Parce que tu es magnifique. Ethan a du mal à le supporter. (Il se penche vers moi de façon intime.) Maintenant, arrête. Tu me fais flipper.

Il m’embrasse sur le crâne, et même si je sais qu’il joue la comédie, mon cœur s’emballe deux fois plus.

— Où il est ? Ton frère ?

Whit se fend d’un sourire ironique.

— Tu verras.

37

Plus je passe de temps avec Cason, plus je me rends compte qu'il ressemble à Whit. La même moue boudeuse. Le même menton bien prononcé. Le même don manifeste pour tremper sa cravate dans son whisky.

— Whit, enlève ta cravate ! je m'exclame.

Quand il se tourne vers moi, je défais son nœud et tire dessus pour l'ôter de son col. Et, subitement, il se penche vers moi pour m'embrasser. Il a un goût de Jack Daniel's sur les lèvres – je déteste ça.

Son frère pousse un cri de joie et Whit recule, embarrassé. Il a l'air coupable, comme s'il venait de faire quelque chose d'interdit.

Il y a une heure, Whit m'a fait traverser les cuisines du country-club, d'où nous avons gagné la terrasse de la piscine puis le pool house, où des employés en polos colorés buvaient des shots sur la table de billard, répandant du liquide sombre sur le feutre vert. Cason, tout sourire, tenait deux filles par les hanches, aussi détendu que Whit était coincé.

Cason a beau être une vraie plaie, il sait s'amuser. Et c'était précisément ce dont Whit et moi avions besoin.

— Tout le monde adore Cason, m'a chuchoté Whit, entre le dédain et l'admiration.

Presque tout le monde, ai-je corrigé mentalement.

Cason a abordé tout de suite les derniers jours compliqués de son petit frère.

— Heureusement que le coach Holt t'a déjà vu jouer. Qu'ont dit les autres ? s'est enquis Cason, la mine soudain grave.

Je n'avais aucune envie d'assister à cette conversation qui me met bien trop mal à l'aise.

— Clemson a dit qu'ils suspendaient mon inscription pour l'instant. L'université de Floride était particulièrement embêtée. Ils veulent une lettre d'engagement de ma part avant la semaine prochaine, sous peine d'offrir ma bourse à quelqu'un d'autre.

— Qu'ils aillent se faire foutre ! s'est esclaffé Cason. Les DuRant sont des Diables bleus.

Whit a levé les yeux au ciel.

Cason lui a donné une tape sur l'épaule.

— Mais pour l'instant, buvons, petit frère !

Voilà comment nous nous sommes retrouvés autour du billard, à vider cul sec des verres de whisky comme s'il s'agissait d'eau et à partager des fous rires avec Sheila, qui est apparemment dans mon cours de maths.

Le fait que Whit m'embrasse faisait donc partie de la même comédie. Naturellement.

Nous nous regardons encore droit dans les yeux quand je lui demande :

— Qui est Marilee ?

Il fait la moue et se sert un nouveau verre.

— Une fille avec qui je sortais.

Le whisky déborde. Je lui ai fait promettre que nous trouverions quelqu'un pour nous ramener avant de commencer à boire. Je n'aime plus autant me soûler qu'avant, mais ce soir – ce soir, cela semble approprié.

— Une fille avec qui j'ai rompu. Sa mère est la meilleure amie de la mienne. (Il bascule la tête en arrière pour vider son verre d'un trait.) Maman trouve que c'est une sainte.

Cela le fait rire.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— Marilee est une fille très croyante.

Oh, merde.

— C’est pour ça qu’elle me regardait de cette manière ?

— De quelle manière ?

Je n’ai pas l’occasion de répondre, car la porte s’ouvre.

Adrienne s’appuie contre le battant pour laisser entrer Ethan, puis elle adresse à l’assemblée un sourire éblouissant.

— Il paraît que c’est ici qu’a lieu la vraie fête ! s’exclame-t-elle en captant aussitôt l’attention. O., tu aurais pu m’envoyer un texto !

Ethan a au moins la pudeur d’entrer tête basse.

— Je ne voulais pas rendre la situation gênante, je marmonne en jetant un coup d’œil à Whit.

Adrienne se dirige droit vers le billard, prend le verre de whisky de Cason et le vide.

— Cason DuRant, déclare-t-elle en s’essuyant la bouche d’un revers de main.

Whit la dévisage d’un air sombre. Cason hausse un sourcil.

— Tu étais la capitaine des jeunes cheerleaders quand j’étais en terminale.

Elle sourit.

— Tu t’en souviens. (Elle repose son verre.) Alors, qu’est-ce qu’on fête ?

— La nouvelle copine de mon petit frère, répond Cason pour enfoncer le clou.

Adrienne nous observe tour à tour, Whit et moi. Son sourire s’anime.

— Tu sais, reprend-elle à l’intention de Cason, c’est Ethan ici présent qui s’est fait remplacer par ton cher petit frère. Ce n’est pas que cela le mette en colère, mais qui l’aurait cru ? Toute la ville en parle. Toi. (Elle claque des doigts sous le nez de Sheila.) Sers-moi un verre.

Whit prend une gorgée de sa boisson, le regard vitreux.

— Tu détestes ça, pas vrai ? demande-t-il à Adrienne.

Je tente de m’interposer :

— Arrêtez, tous les deux.

Adrienne pouffe.

— Et maintenant, on connaît le vrai Whit, hein ? Celui qui fume des joints, qui triche aux contrôles, qui sort avec des cheerleaders un peu faciles.

Elle me décoche une bourrade, comme s'il s'agissait d'une bonne blague.

On pourrait entendre une mouche voler.

— La ferme, Adrienne, grommelle Ethan.

Je remarque du coin de l'œil que Whit a le poing serré. Mais il ne mord pas à l'hameçon, et reste parfaitement silencieux.

— Je pourrais te raconter des trucs sur O. qui te glaceraient le sang, pas vrai, ma puce ? (Elle me dévisage.) Mais *les meilleures amies* préservent leurs secrets, même quand l'une d'elles a été très, très vilaine.

Mon cœur bat la chamade. Je n'arrive même pas à me sentir en colère tant je suis paniquée. Elle pourrait tout révéler à Whit. *Pas maintenant, s'il te plaît.*

— La vie est quand même drôle, parfois, poursuit-elle. O. largue Ethan pour Whit, et maintenant le pauvre Whit a tous ces ennuis. Tu dois avoir une mauvaise influence. Souviens-toi, Whit : les études avant la détente.

— C'est hilarant, finit-il par rétorquer.

— Si on faisait un jeu à boire ? propose Cason nerveusement.

Sheila fourre un verre de whisky dans la main d'Adrienne. Celle-ci le vide cul sec et passe la langue sur ses lèvres en contemplant l'assemblée, comme s'il s'agissait d'un simple jus de fruits.

— Je n'ai jamais… commence-t-elle en regardant Whit droit dans les yeux. Été une version bas de gamme de mon frère.

Elle éclate de rire.

Whit serre les dents. Cason décoche à Adrienne un regard noir avant de se tourner vers Whit pour lui presser l'épaule.

— Elle plaisante. Détends-toi.

Whit vide son verre comme le brave petit garçon qu'il est. Pour une fois, j'aimerais qu'il arrête.

Je meurs d'envie d'intervenir, mais j'ai trop peur de ce qu'Adrienne pourrait me répliquer.

— À toi, Ethan, dit-elle dans un gloussement.

Un millier de paroles non exprimées se bousculent dans ma gorge. Elle s'éclate comme une folle.

— Je ne joue pas, l'informe-t-il.

— Pourquoi ? À cause d'eux ?

Elle nous désigne, Whit et moi.

Ethan secoue la tête. Calme, posé.

— Laisse tomber.

Mais sa voix trahit sa nervosité.

— Oh, allez !

Adrienne joint les mains, tandis que ses cheveux cascadent sur ses épaules. Elle est submergée par la joie. Elle se repaît du malheur des autres.

— Soyons lucides : tout ça, c'est pour te rendre jaloux.

La lumière dans ses prunelles s'éteint, et son âme sombre illumine la scène.

Je croise le regard d'Ethan. Je le connais assez bien pour savoir qu'il est désolé, mais c'est pourtant lui qui l'a amenée ici. Il savait ce qu'il adviendrait, et j'en ai assez de le voir jouer les innocents. J'essaie une nouvelle fois :

— Écoute, Ade…

— À mon tour, m'interrompt Whit en remplissant de nouveau son verre un peu maladroitement.

Je le considère avec inquiétude. Au-delà de sa silhouette, tout n'est plus qu'un assemblage de couleurs brumeuses. Adrienne et lui se jaugent du regard.

— Je n'ai jamais couché avec le copain de ma meilleure amie avant d'essayer de la faire culpabiliser.

Adrienne éclate de rire en buvant. Une goutte sombre de Jack Daniel's forme sur son cou une longue traînée humide. Elle se tourne vers moi.

— Tu as entendu ton copain, O. ? Tu comptes le laisser me parler sur ce ton ? Dis-lui à cause de qui c'est arrivé.

J'écarte Whit pour me placer en face d'Adrienne.

— Ne lui parle pas comme ça, Whit, dis-je sans la quitter des yeux.

— Merci, répond-elle en faisant traîner chaque syllabe.

— J'y vais, maintenant, je lance à ma soi-disant meilleure amie. J'ai besoin d'être seule, d'accord ? S'il te plaît, ne me suis pas.

— D'accord, répond-elle avec un sourire mielleux.

Je m'enfuis de cette pièce, talonnée par Whit.

J'enfile un long couloir bordeaux, puis bifurque à gauche, me retrouvant dans un corridor immaculé. Je continue d'avancer jusqu'à repérer une porte de placard que j'ouvre à la volée. Je me précipite à l'intérieur et claque le battant au nez d'un Whit manifestement désolé.

Aucun bruit n'émane d'abord du couloir. Je l'imagine dehors, tiraillé, en pleine lutte intérieure.

Puis la porte s'ouvre et je lui tombe dans les bras, la bouche la première, tentant de le faire basculer à la seule force de mes lèvres. Et tout en l'entraînant dans le placard, je tends la main derrière lui pour nous y isoler.

Je tire un peu sur ses cheveux en introduisant ma langue dans sa bouche. Pendant un instant, j'ai l'impression de le goûter tout entier. Pendant un instant, j'ai l'impression que tout ceci est peut-être réel. J'inspire la moindre partie de lui.

Je me colle tout contre lui, le plaquant contre les étagères en ferraille, endossant mon meilleur costume. Celui de la cheerleader un peu facile.

Il me laisse faire, me dis-je. *Peut-être parce que je suis douée.*

Je tire des deux mains sur sa chemise pour la sortir de son pantalon et caresse la peau de son bas-ventre. Il incline alors la tête de façon à ce que nos bouches se rapprochent encore. À cet instant, je sais qu'il m'aime bien. Qu'il m'aime beaucoup.

Je retrousse ma robe et enfourche l'une de ses longues jambes. Je le sens désormais. Il peut bien me mentir à longueur de journée, son corps le

trahit : il en a autant envie que moi. J'ondule brusquement des hanches, juste pour m'en assurer, et l'attrape de nouveau par la nuque. C'est le moment que je préfère. Juste avant qu'il me saisisse à son tour, haletant, et qu'il essaie de m'attirer encore plus à lui. Nos deux corps ne sont désormais plus que sueur et adrénaline.

Oh… mon… Dieu… C'est tellement bon.

C'est comme si je l'avais toujours su. Depuis ce jour où je me suis coupée, j'ai su que je devais obtenir quelque chose de sa part. Que je devais compter pour lui. Je décide alors de passer à la vitesse supérieure : j'entreprends de déboucler sa ceinture et de déboutonner son pantalon.

Il me repousse.

Le souffle court, il me demande :

— Qu'est-ce… qu'est-ce que tu fais ?

Mon esprit est totalement déconnecté de mon corps, et parti loin, très loin. J'observe rapidement ce qui nous entoure, remarquant les contours des étagères métalliques et des produits détergents, une vague odeur de Javel.

— Je nous fais du bien.

Les mots franchissent facilement mes lèvres. Doucement. J'empoigne son col de chemise et tire dessus pour le rapprocher de moi.

— Embrasse-moi.

Au lieu de quoi, il me saisit le poignet, s'écarte un peu plus et se plante face à moi, tout échevelé et la ceinture ouverte.

— Non. (Le mot reste en suspension entre nous.) Je refuse de faire ça, Olivia.

Il est tellement grand et imposant. Je commence à tourner les talons pour partir, mais il me retient par le bras.

— Tu ne comptes même pas me demander pourquoi ? s'étonne-t-il.

Parce que je m'en fous. Je le répète dans ma tête : *Je m'en fous, je m'en fous, je m'en fous.*

— Tant pis. Je vais te le dire quand même : c'est parce que tu n'as pas envie de coucher avec moi.

Je roule les yeux.

— Bien sûr que si. Et c'est exactement ce que j'essayais…

— Tu ne peux pas utiliser le sexe pour oublier tous tes problèmes. Je ne peux pas cautionner ça.

Il se passe la main dans les cheveux, espérant ainsi les remettre en place.

— Oh, quoi ? Tu vas me dire que tu refuses de coucher avec moi pour te sentir important ou noble ou je ne sais quoi ?

Je crache littéralement ces mots. Des mèches de cheveux jaillissent de ma tresse, et ma robe est toute chiffonnée. L'air est lourd et dense, et je distingue à peine Whit dans la pénombre.

— Je te déteste.

J'attrape quelque chose au hasard sur l'étagère et le balance par terre. Comme c'est une bouteille en plastique, elle ne se brise pas sous l'impact, mais j'entends le liquide remuer furieusement à l'intérieur.

— Dis plutôt que tu ne veux pas coucher avec une fille facile.

Puis ma putain de voix se brise. Soudain, je n'ai plus rien de dangereux, et son front touche le mien et nous sommes à nouveau proches, comme s'il n'avait jamais reculé. Sa pomme d'Adam monte et descend à plusieurs reprises avant qu'il parvienne enfin à parler.

— Je veux que tu ailles mieux, mais ça… ça n'est pas…

Nous respirons le même air, nous sommes peau contre peau, nous partageons ce même instant où rien ne peut aller comme il faut.

— Ce que je veux… n'est pas ce que *tu* veux.

— Ne me dis pas ce que je dois faire, je réponds. Tu n'es pas mon petit ami.

— Je suis ton faux petit ami.

— Tu es bourré. Laisse-moi tranquille.

Il pousse un soupir, secoue tristement la tête et sort du placard.

Je m'adosse à la porte, et le reste du monde semble s'écrouler sur moi.

38

Il y a deux mois et demi

— Je suis désolé, m’a chuchoté Ethan à l’oreille.

J’étais appuyée contre le pilier du porche arrière de la maison. Le vent créait de petites ondulations sur la surface du lac. Les bras serrés autour de moi, j’avais la tête posée contre le bois frais. Je l’ai regardé.

— Je ne veux pas que tu sois triste, m’a-t-il expliqué.

Je l’ai considéré un long moment avant de me retourner vers l’eau.

— Je sais.

— Pourquoi ne veux-tu pas me parler de Ryan ? Quand on s’est rencontrés, tu parlais de lui tout le temps.

J’ai haussé les épaules.

— Pourquoi refuses-tu de me *parler* tout court ? a-t-il insisté.

Et j’ai perçu toutes les nuances de détresse dans sa voix. Les lourds sous-entendus inscrits dans l’air entre nous.

Je n’ai rien répondu, ce qui a en un sens validé son argument. Il y a eu un bruit au loin, un chœur d’abord étouffé, puis de plus en plus sonore.

— Des grillons, ai-je fini par commenter.

Il a ricané. Il s’est approché de moi par-derrière pour poser le menton sur mon épaule.

— Des grillons, a-t-il répété. (Et ce mot a résonné dans ma clavicule et le long de ma colonne.) Je t’aime.

J'ai incliné la tête en arrière contre sa joue. Lentement, je me suis retournée et nous nous sommes embrassés. Il ne s'agissait pas d'un simple baiser. C'était comme une dispute silencieuse, bouche contre bouche. Cela faisait mal, mais c'était agréable, aussi.

— Promets-moi, ai-je exigé en reprenant mon souffle. *Promets-moi* de ne pas me faire souffrir.

— Oui, a-t-il répondu en m'embrassant, et en m'embrassant encore.

Et je savais qu'il était sincère.

— Tu ne changeras jamais.

Je l'ai repoussé contre le mur de la maison, son crâne venant cogner contre le bardage.

— Non, m'a-t-il juré en grimaçant entre mes lèvres.

— S'il te plaît.

J'étais au bord des larmes.

Il s'est arrêté pour me regarder droit dans les yeux, un feu rugissant dans ses iris.

— Je te le promets, Olivia.

Je l'ai embrassé de plus belle. Sans me rendre compte que le téléphone sonnait.

39

Je suis au *Rough House*, comme d'habitude. Une part de pizza suprême plus grosse que ma tête est posée devant moi sur une assiette orange vif. Une assiette identique est disposée en face de moi.

Claire a les joues dans les paumes.

— Tu sais pourquoi elle n'est pas là, pas vrai ? (Elle tapote ses ongles sur la table.) Qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-elle.

Je saisis un morceau de poivron, qui vient avec un long fil de fromage. Cela me brûle le palais quand je croque dedans.

— Je suppose qu'elle n'aime pas Whit. (Je fais tourner mon doigt sur le rebord de mon gobelet en carton.) Elle est toujours jalouse des mecs avec qui je sors.

Claire jette un coup d'œil vers le bar. Ellie ne s'y trouve pas.

— Adrienne est jalouse de tout ce qui n'est pas elle. Déjà en primaire, elle était jalouse quand la maîtresse nous expliquait que la Terre tournait autour du Soleil et pas autour d'elle. Elle a aussi été jalouse quand elle a appris qu'elle avait besoin d'oxygène pour vivre. (Elle lance un regard vers la porte pour s'assurer qu'Adrienne n'est pas en train d'arriver.) Elle dit qu'elle n'a besoin de rien. Je suis sûre qu'elle tient ça de sa mère.

C'est effectivement le genre de phrase que pourrait sortir Mme Maynard. Elle pince ses lèvres pulpeuses, fronce ses sourcils parfaits et vous dévisage avec les mêmes yeux que sa fille, trop sombres, avant de

vous balancer qu'elle n'a pas besoin d'oxygène ni de quoi que ce soit d'autre.

Ce qui est un gros mensonge, puisque Mme Maynard a au moins autant besoin de l'argent de son mari qu'un poisson a besoin d'eau.

— Pourquoi tu ne fais pas les mêmes choses que nous ? je demande à Claire.

Ma pizza commence déjà à refroidir. Sa mine curieuse lui chiffonne le visage d'une manière trop mignonne.

— Quelles choses ?

— Tu sais… je réponds simplement.

Car elle le sait pertinemment. Elle nous voit tous les jours comploter, jouer un rôle. Interpréter les reines maléfiques de notre royaume, faire régner la terreur sur les villageois.

— C'est marrant. On aime bien être les filles les plus redoutées de Buckley High.

Claire remue sur sa chaise, mal à l'aise.

— Pourquoi tu dis ça ? Qu'est-ce qui s'est passé hier soir ?

— Je ne crois pas que quelqu'un pourra véritablement m'aimer un jour. Je pensais qu'Ethan y arriverait, mais je dois avoir une méchanceté intrinsèque. Tu n'es pas comme nous. Tu es quelqu'un de bien.

Claire contemple silencieusement la table pendant plusieurs secondes.

— En fait, je commence à en avoir marre de vos conneries, déclare-t-elle d'un ton posé.

J'en reste sans voix. Claire est la bienveillante de notre trio. C'est celle qui nous rattrape au dernier moment quand on dépasse les bornes.

Je n'en reviens pas.

— Je suis *exactement* comme toi et Adrienne. Sinon, pourquoi tout le monde à l'école me tomberait dessus ? Pourquoi serais-je ta meilleure amie ? Pourquoi serais-je aussi amoureuse d'Ellie ? (Ces derniers mots trahissent une pointe de désespoir.) J'aime des gens qui traitent les autres comme de la merde, alors il est logique que je subisse un juste retour de bâton, pas vrai ? Je ne mérite rien de mieux.

— Claire…

— Tu connais Maggie Rogers ? Elle jouait au basket et a changé d'école l'année dernière.

Je hoche la tête.

— Je l'ai embrassée en troisième. Genre, je l'ai fait parce que j'en avais envie, et que j'obtiens toujours ce que je veux, tu vois ? Et je lui ai fait promettre de n'en parler à personne.

Elle agite le pied avec nervosité. Je n'avais jamais envisagé qu'elle ait pu désirer d'autres filles qu'Ellie. Et je me rends compte à cet instant que je n'ai jamais compris qui était Claire : je pensais qu'Ellie lui plaisait parce qu'elle était cool, belle et intelligente. Je n'ai jamais essayé de connaître ma meilleure amie.

— Le lendemain, elle m'a demandé ce que ça voulait dire. Je lui ai répondu que ça voulait dire qu'elle était gouine. Je déteste ce mot. Je *hais* ce mot. Et bien sûr, ça n'était pas le cas. Pas du tout. Le truc, c'est qu'elle n'était pas *assez bien* pour moi. Elle n'était pas aussi cool qu'Adrienne et toi, et ce n'est pas comme si j'étais amoureuse de l'une de vous, mais qu'est-ce que vous auriez pensé ? Pas que je sorte avec une fille, mais que je sorte avec *Maggie*. Je ne pouvais pas être avec quelqu'un comme elle. Je suis Claire Barber, quand même. La meilleure cheerleader de l'équipe.

Elle arbore une moue dégoûtée.

— Ouais, tu as eu tort, mais ça ne fait pas de toi une mauvaise personne.

— Eh bien, dans ce cas, toutes vos conneries ne font pas de vous de mauvaises personnes. Tu n'es pas *intrinsèquement méchante*. Si tu l'étais, tu ne te rendrais pas compte que ce que tu fais est mal. Et tu ne voudrais pas changer.

— Je serais comme Adrienne, conclus-je sans me rendre compte que je prononce réellement ces paroles.

Claire écarquille les yeux.

— Je vais faire mine de n'avoir rien entendu.

Comme si dire du mal d'Adrienne était un crime contre l'humanité.

— Et pourquoi ça ? je lui demande.

— Adrienne est ta meilleure amie, réplique Claire en chuchotant, même s'il n'y a personne au restaurant pour nous entendre. Et quels que soient ses défauts, tu sais qu'elle nous aime plus que n'importe qui.

— Dans ce cas, elle le montre parfois de la mauvaise manière, je déclare.

— Toi aussi, rétorque Claire.

Je repense aux textos. Ainsi qu'à tout le reste. Je ne sais pas comment me défendre.

— Je suis désolée, dis-je alors.

— Je sais.

Claire sursaute quand la cloche au-dessus de la porte d'entrée tinte. Les claquettes de Whit semblent coller au sol du *Rough House* lorsqu'il pénètre à l'intérieur. Il parcourt la salle des yeux et me remarque. Je me fourre donc un gros morceau de pizza dans la bouche, avant de me rendre compte qu'il est de toute façon trop loin pour me parler.

— On se voit plus tard, me chuchote Claire avant de disparaître.

Whit s'approche lentement de ma table, et je mastique comme une crétine, espérant ne pas rougir en repensant à mon offensive d'hier soir. J'avale une bouchée de fromage froid.

— Coucou.

Il semble encore plus gêné que moi, ce qui est plutôt une bonne nouvelle. J'ai l'impression qu'il va me demander s'il peut s'asseoir, alors je lance l'invitation en premier.

— Assieds-toi.

Il s'exécute.

— Une légende de Buckley High dit que vous vous retrouvez ici tous les dimanches. C'est donc vrai.

Je me coince la tête entre les mains.

— C'est dans notre chair.

Je suis froide. Je maîtrise. Je ramasse un peu de sauce tomate sur mon doigt avant de le lécher.

— Adrienne ne s’est pas pointée, cela dit. (Je plonge les yeux dans les siens.) Tu me cherchais ?

Il hausse les épaules, ne semblant pas très sûr de lui.

— Plus ou moins.

— Plus ou moins ?

— Oui.

— Tu veux qu’on reprenne les choses là où on les a laissées ? (Je lui désigne l’espace derrière le bar.) Il y a un super placard à balais prêt à être étrenné.

Il s’étrangle de stupeur.

J’éclate de rire.

— Je plaisante.

Même si je me sens fondre de l’intérieur et que je suis mortifiée qu’une personne telle que Whit DuRant m’ait rejetée. Bref.

Je l’examine.

— Es-tu réellement l’enfant de chœur que tu donnes l’impression d’être ? Ou est-ce que tu joues la comédie ? Ce n’est pas votre spécialité, à vous autres ?

Ses sourcils se haussent jusqu’au milieu de son front.

— Vous autres ?

Je remonte mes cheveux, roule des épaules et tente d’imiter son attitude hautaine.

— Je m’appelle Whit DuRant, je suis un fantastique golfeur et un garçon parfait qui ne pense jamais à coucher ni à mater du porno sur l’ordinateur de ma mère. Je suis le rêve incarné de tout parent. (Mes cheveux retombent.) C’est pour de vrai, tout ça ?

— Non. Enfin… (Il regarde rapidement autour de lui.) Je ne mate pas de porno sur l’ordi de ma mère.

Je croise les jambes. Ce n’est pas ce que je voulais savoir.

— Écoute, je suis venu pour m’excuser, pas pour subir un interrogatoire, d’accord ?

— Pour t’excuser ? (Il vient de piquer mon intérêt.) Mais de quoi ?

— La nuit dernière, répond-il. Je n’aurais pas dû…

Il souffle longuement en se frottant les tempes. Mon Dieu, c’est vraiment ce genre de garçon.

— Enfin, j’ai eu tort. Je n’ai pas à te dire ce que tu devrais penser ou faire. C’était nul.

Je secoue la tête.

— Tu avais raison, je le rassure.

J’entends une pointe de soulagement dans ma voix. Je dois être soulagée de ne pas avoir à balancer une nouvelle blague sur le sujet.

— J’étais contrariée à cause d’Ethan et Adrienne, tu étais là et…

— Ne t’en fais pas pour ça, m’assure-t-il.

— Parfois, c’est agréable d’avoir quelqu’un près de soi.

Je replonge la tête dans mes mains, songeant à toutes les choses pour lesquelles je devrais m’excuser. Celle-ci ne figure sans doute même pas parmi les dix plus graves.

— Je suis navrée que le fait de passer du temps avec moi t’ait mis Adrienne sur le dos. Ce n’est pas juste.

Nous restons tous les deux silencieux pendant quelques instants, et c’est à la fois bizarre et pas du tout. Parce que je l’ai peut-être désiré hier soir, et qu’il m’a peut-être désirée un moment en retour, et que mon oui et son non étaient peut-être deux petits mensonges.

— Tu as essayé ces exercices de maths que je t’ai envoyés ? m’interroge-t-il alors.

Ce retour à un semblant de conversation normale est merveilleux.

J’y réfléchis et hoche la tête.

— Ouais, et mes réponses correspondent la plupart du temps.

— Génial, répond-il en m’adressant un sourire crispé. Ne le prends pas personnellement, mais tu sembles être… maligne ?

Je rejette mes cheveux en arrière et me comporte de la façon la plus désinvolte possible.

— Non, tu te trompes. Je sais que je suis débile. (Je lui désigne la part de pizza désormais glaciale qui repose dans l’assiette en face de moi.) Tu

devrais manger ça.

Il en croque une bouchée.

— Tu es intelligente, m'affirme-t-il, la bouche pleine. (Il s'essuie les lèvres avec une serviette en papier.) Tu crois que je te ferais marcher ?

Probablement pas. Je lève néanmoins les yeux au ciel.

— Tout ce que je dis, c'est que…

Il hausse les épaules et commence enfin à se détendre. J'ai presque l'impression de discerner sa véritable personnalité pendant un instant. Pour la première fois.

— Tu ne devrais pas avoir d'aussi mauvaises notes. Je ne comprends pas.

— C'est l'école, je lui réponds. Ça ne sert à rien. (Puis j'ajoute, pour une raison qui m'échappe :) En vrai, je crois que je fais ça pour énerver ma mère. Je m'en fous exprès.

— Pourquoi ? s'étonne-t-il, la bouche pleine.

— Beurk. (Je lui jette une serviette.) Ma mère est célibataire et n'a pas beaucoup de temps à me consacrer, entre le boulot et le reste. Et elle n'est pas très causante. L'école comptait beaucoup pour elle avant, et Ryan était vraiment doué, alors j'ai décidé de ne pas l'être.

— De ne pas l'être ? répète Whit, cette fois après avoir avalé.

— De ne pas être bonne à l'école. C'était tellement chiant, tu sais. Maman s'en fichait un peu, et ça me permettait d'être comme Adrienne – puisqu'elle avait les meilleures notes, je ne pouvais pas faire mieux, mais si j'arrivais à avoir les plus mauvaises, cela revenait un peu au même. Et à l'époque, tout ce que je voulais, c'était être comme Adrienne. C'était la lumière de ma vie de collégienne.

— C'était quelque chose, commente Whit sombrement.

— Certains d'entre nous préfèrent vivre dans l'ombre, sans doute.

Il me jette un regard en coin, comme si je venais de prononcer la phrase la plus incroyable qu'il ait jamais entendue. Et c'est vrai qu'elle est bizarre, à bien y réfléchir. Je pense à tous les gens pour lesquels j'ai vécu durant mon existence : Adrienne, Ethan et Ryan. C'est un peu triste. Rien

ne semble relier les différentes pièces d'Olivia, mis à part le lien que j'avais avec ces personnes. Comme si je n'existais pas en dehors de ceux que je fréquente.

Au moins, me comporter comme une horrible pétasse est un bon moyen de me définir.

— Ouais, et le reste d'entre nous passe son temps à essayer de sortir de l'ombre de quelqu'un d'autre, finit par répliquer Whit, après avoir digéré sa pizza et mon propos.

Je suis soulagée qu'il ne cherche pas à avoir une conversation sur mon sentiment d'inanité.

— Cason ? je devine.

Il fait tourner sa part et croque dans la croûte. Il mâche et avale avant de répondre.

— C'est comme s'il avait déjà fait tout ce que je fais, tu vois ? Whit a gagné un championnat régional ; Cason en a gagné deux. Whit a fini deuxième de promo ; Cason a été major. Whit a une petite amie ? Cason en a trois !

Je glousse. Il en rajoute, mais je sais qu'il est sérieux.

— Personne ne pense ça. Arrête, tu es le meilleur en tout.

— Tout ce que je fais, Cason l'a déjà fait. (Il laisse tomber sa pizza.) Ce n'est jamais un exploit.

— C'est débile.

— Ouais, eh bien les gens sont débiles, parfois. Tu l'aimes bien ; tu l'aimes plus que moi.

— Quoi ? je m'exclame. Qu'est-ce qui te fait croire ça ?

Il hausse les épaules. Il pioche dans la garniture de sa pizza. Et pendant un instant, je le vois. Entièrement. Je découvre toute l'insécurité qui se cache derrière ses grands airs.

— Je t'aime bien, Whit, je lui assure. Je sais que ça n'a sans doute pas beaucoup d'importance venant de moi, mais j'apprécie sincèrement ce que tu fais pour moi. Tu es bien plus sympa que je ne l'imaginais. Bien plus sympa que ton frère. Et plus drôle aussi.

Il m’adresse un demi-sourire.
— Merci.
Je ramasse ma part de pizza.
— De rien, je réponds avant d’en enfourner une bouchée.

40

Les parkings sont des lieux très importants dans les petits lycées du Sud. Tout s'y passe : les ragots, les disputes et les parties de jambes en l'air. L'année dernière, les membres de l'équipe de foot de Central High se sont garés en file indienne entre notre école et le parking durant la dernière heure pour bloquer tout le monde. Ethan est rentré avec le nez tordu, petit cadeau de la ligne arrière de Central.

Tout semble normal quand Whit et moi sortons de l'école le mardi. Des cliques sont réunies autour des pick-up. Les couples se font face, accomplissant leurs adieux rituels de dix minutes.

Tout est normal. Tout est normal, et je suis normale, et notre relation est normale. Dans quelques instants, nous serons l'un de ces couples.

Nous nous dirigeons vers la Jeep de Whit.

— Attends, me dit-il tandis que nous quittons le bâtiment.

Il fait basculer son sac sur son ventre, l'ouvre et en sort une casquette de base-ball ornée d'un logo de golf, qu'il positionne sur ses cheveux rabattus sur le côté.

— Sérieux ? je lui demande quand nous recommençons à marcher.

Il ajuste son couvre-chef.

— C'est sexy, hein ?

Je ricane.

Je m'appuie contre le côté de sa Jeep et incline la tête pour étudier son visage.

— Tu vas à l'entraînement ? Ou tu pars simplement draguer une autre fille avant le retour de maman ?

Je manque rougir. Je me suis promis de ne plus jamais l'embrasser, car je risquerais de lui gâcher la vie, d'une manière ou d'une autre.

Mais il se contente de sourire quand je m'empare de sa casquette pour la poser de guingois sur ma tête. Le soleil illumine son visage, projetant des ombres autour de son menton bien dessiné et de ses pommettes saillantes. Il a une barbe naissante, et je suis sur le point de caresser sa joue pour des raisons qui ne m'apparaîtraient sans doute qu'après des années de thérapie, quand mon nom retentit à l'autre bout du parking.

— Olivia !

Adrienne se précipite vers moi dans une tempête de cheveux bruns et bouscule Whit en arrivant à ma hauteur. Elle m'attrape par le bras et me traîne vers l'autre côté du parking comme si j'étais sa poupée préférée, celle qu'elle aime à jeter par terre chaque fois qu'elle est de mauvais poil.

— Qu'est-ce que tu veux ? je lui demande en faisant comme si son étreinte sur mon poignet ne me faisait pas souffrir le martyre.

— Est-ce que tu vis encore sur cette planète ? réplique-t-elle d'une voix chargée de dédain. Whit accapare toutes tes pensées ?

Elle crache son nom comme s'il s'agissait du mot le plus sale et le plus grossier qu'elle ait jamais prononcé. Je ne peux pas la repousser, pas alors que le moindre faux mouvement ferait s'effondrer tout ce château de cartes.

— C'est Michaela.

Ces mots suffisent à mettre tous mes sens en alerte. Adrienne est peut-être dans l'autre camp, mais je serais ravie d'accepter une trêve pour prendre les armes contre Michaela Verday et son visage trop parfait.

— Qu'est-ce qu'elle a fait ? je m'enquiers.

Je l'aperçois parmi un groupe de rédactrices du journal de l'école. Elle sirote une boisson, retirant sa bouche de la paille le temps de glousser.

— Elle a réussi à mettre la main sur une photo de Claire et Ellie. J'imagine qu'elles ont fricoté derrière le *Rough House* le week-end dernier,

ou un truc dans le genre. Elle a envoyé l'image à Coxie, qui me l'a fait suivre.

Elle me tend son téléphone, sur lequel est affiché un MMS. Honnêtement, il est assez difficile de distinguer Claire et Ellie à moins de savoir à qui on a affaire. Leurs visages sont rapprochés de façon intime, dans la ruelle derrière le restaurant. Le message en dessous indique : « Et ce n'est qu'un début. »

— Est-ce que quelqu'un d'autre l'a vue ? je demande.

Adrienne pose la main sur sa hanche.

— Pas encore. Mais… ce n'est qu'une question de temps. Michaela nous déteste depuis qu'on l'a évincée de l'équipe. Tocarde.

Au lieu d'entrer dans une colère noire comme je devrais le faire, je conserve un sang-froid incroyable et me sens prête à tout. Je reconnais ce sentiment, celui que je ne devrais pas m'autoriser à éprouver. C'est comme avant – avant la mort de Ryan. C'était tellement facile. Je me sens vivante, ma voie est toute tracée, avec la veste vert pétant de Michaela en guise de lumière au bout du tunnel. Sans hésiter, je me dirige droit sur elle et renverse sa boisson sur son haut de grand couturier. Adrienne aboie de rire, faisant écho au cri horrifié de Michaela.

La pointe de ses cheveux blonds dégouline de soda sombre.

— Putain, c'est quoi ton problème ? s'exclame-t-elle de sa voix inégale de fillette.

— Coxie ne veut pas de toi. Fous la paix à Claire ou je te démolis.

Je suis à peine plus grande qu'elle, mais je sens toutes les autres reculer d'un pas, intimidées.

— Si tu crois que je ne vais pas te dénoncer pour ça… commence Michaela en écumant de rage.

— Dénonce-moi, je rétorque.

Elle finit par avoir une espèce de moue de remords.

— J'ai *arrêté* de m'en prendre à Claire. Je me suis sentie mal, d'accord ? Je n'aurais jamais dû lui dire ça. Mais ce n'est pas comme si tout le monde n'était pas déjà au courant…

Je l’interromps.

— Ce que les gens savent ne te regarde pas.

Michaela lève ses mains humides et poisseuses de soda. Je ne sais même pas pourquoi elle tente de me raisonner.

— D’accord, gémit-elle. Laissez-moi tranquille, toutes les deux. Je n’ai rien fait.

— Tu es franchement pitoyable, je conclus. Avec ta fausse voix et ton soutif rembourré. Tu vas raconter partout que tu es vierge alors que tout le monde sait que tu as sucé Daniel Smith dans un sous-sol pendant une fête l’année dernière, comme la pire des traînées.

— Je n’arrive pas à croire que tu viennes de dire ça, réplique Michaela en se redressant. Je n’arrive pas à croire que quelqu’un d’aussi gentil que Whit supporte de se trouver dans la même pièce que toi. C’est à cause des filles comme toi que notre école ne tourne pas rond, tu en as conscience ? Et si tu ne pleures pas la mort de ton frère, c’est parce que tu n’as pas de cœur. Et si personne ne compatit quand ton copain couche avec ta meilleure amie, c’est parce que *c’est toi* qui es pitoyable.

Je jette un coup d’œil derrière moi, faisant mine de regarder Adrienne mais cherchant surtout à savoir si Whit est toujours près de sa voiture. Je devine qu’il m’observe, mais son expression est parfaitement neutre, insondable comme il sait si bien faire. *Pourquoi est-ce que je n’arrive pas à dissimuler mes émotions aussi bien que toi, Whit ?*

Je n’ai pas envie de penser à lui.

— Si cette trahison t’a fait tant de mal, pourquoi tu continues de traîner avec elle ? (Je me retourne face à Michaela.) Tu es une imbécile. Tout le monde est content que tu souffres, et on a hâte que Whit revienne à la raison.

Mon pouls s’emballe, et mes mains se mettent à trembler de nervosité.

— Tu sais ce que je suis capable de te faire ? je lance, me drapant dans ma colère comme dans un doudou.

Michaela vient de me porter un coup fatal. Mais je ne peux pas la laisser emporter ce combat. Pas elle.

Adrienne me pose une main sur l'épaule.

— Si tu supprimes la photo, on veut bien lâcher l'affaire.

Je lance un regard noir à Adrienne, avant d'aviser l'air perplexe de Michaela. Puis je secoue la tête et m'éloigne.

— Laisse tomber, lui dis-je, encore saturée d'adrénaline.

J'aurais pu réduire le monde en cendres, mais elle m'en a empêchée.

Adrienne, qui vient de me rejoindre, me décoche un petit coup d'épaule. Je suis sur le point de lui dire de dégager, quand elle me glisse un fourreau dans les mains.

— C'est un couteau de chasse. Je l'ai piqué dans la camionnette de Coxie, tout à l'heure. Idéal pour rendre la justice karmique.

Elle m'adresse un sourire, que je lui retourne timidement. Mais quand elle passe son bras au creux de mon coude, je la laisse faire.

Lorsque nous arrivons au parking, Whit m'attend impatiemment près de sa voiture.

— C'était quoi, cette histoire ?

Je ne lui réponds rien. Il décoche à Adrienne le genre de regard qui est généralement réservé à, disons, de la crotte, avant de se tourner vers moi.

— Tu veux m'accompagner à mon entraînement ? On pourrait aller chez moi, ensuite.

Je plisse le front, presque surprise. L'espace d'une minute, j'ai oublié qui j'étais censée être, et je n'arrive pas à croire qu'il vienne de me proposer cela. J'ai conscience d'être sur le point d'accepter quand Adrienne me pousse du coude.

— On a un truc à faire, me rappelle-t-elle.

Whit détourne les yeux.

— D'accord, finit-il par déclarer.

De toute façon, sa proposition n'était sans doute pas sincère. C'était juste pour donner le change devant Adrienne.

— À plus tard, chantonne Adrienne en agitant les doigts à l'intention de Whit, tandis que celui-ci monte en voiture.

Whit sort de sa place de parking, et je le regarde partir. Quand il a disparu, je commence à me poser des questions. Que se serait-il passé si j'étais partie avec lui ? De quoi aurions-nous parlé ?

Et pourquoi ai-je laissé Adrienne – *Adrienne !* – prendre la décision à ma place ?

Cette amitié avec Adrienne est censée être factice.

Mais quand quelqu'un s'en prend à Claire, à notre *meilleure amie*, nous ne pouvons pas laisser passer ça. Car c'est la seule bonne réaction à avoir, et que cela dépasse le problème Adrienne.

— Viens, me dit-elle.

Alors j'obéis.

Nous nous éloignons furtivement, tels des renards au cœur d'une forêt métallique. La voiture de Michaela est une mignonne petite décapotable de seconde main héritée de sa sœur aînée. Nous nous asseyons sur le trottoir derrière sa place de parking. Adrienne est hilare, mais j'ai perdu ma rage.

— Vas-y, m'encourage-t-elle.

Je dégaine le couteau et en considère la lame affûtée. Elle est ébréchée par endroits, mais impeccablement entretenue. Dangereuse.

Je l'enfonce dans le pneu de Michaela, et regarde l'air s'en échapper.

41

L’année dernière

— Adrienne ! me suis-je écriée en franchissant rapidement sa porte d’entrée.

— Olivia.

La mère d’Adrienne était là, parfaite, dans sa robe rose légère.

— Je suis contente de te voir. Notre vol est dans moins de deux heures, et je n’ai pas de temps à perdre avec ses gamineries.

— D’accord, ai-je répondu.

Mme Maynard me terrifiait.

— Dis-lui, a-t-elle repris en joignant les mains. Dis-lui que je serai de retour dans trois jours. Je suis désolée qu’elle ne puisse pas venir. Sincèrement. Mais il va s’en remettre. Comme toujours.

Puis elle s’est détournée.

— Chéri ! s’est-elle exclamée en empoignant une valise à roulettes. Chéri, il faut qu’on y aille, maintenant !

— Je suis là, a répondu M. Maynard en apparaissant avec sa propre valise. Oh, génial, tu es arrivée, Olivia.

J’ai hoché la tête.

— Adrienne, a appelé Mme Maynard depuis le pied de l’escalier, on t’aime !

— On t’appellera de l’aéroport ! a renchéri M. Maynard.

— Merci, Olivia, m'a dit Mme Maynard.

Elle m'a pressé le bras affectueusement, puis ils sont partis.

— Adrienne ! ai-je hurlé en gravissant les marches de cette maison que je connais comme ma poche. Ade !

J'ai tambouriné contre sa porte.

Elle a fini par ouvrir.

Elle faisait de son mieux pour cacher qu'elle avait pleuré.

— Qu'est-ce qu'elle t'a raconté, comme connerie ? m'a-t-elle demandé.

— Qu'ils devaient partir.

— Il va mourir, m'a-t-elle affirmé d'un ton monotone. Papi. Elle croit que je l'ignore, mais elle se trompe. Je la déteste.

— Ade…

— Elle voudrait que je ne ressente rien. Comme elle.

— Alors qu'elle aille se faire foutre.

— Se faire foutre ? a-t-elle répété dans un éclat de rire.

— Ouais, ai-je insisté, plus sûre de moi. Viens. On n'a pas besoin d'elle.

Alors on s'en est foutues. On a mangé un gâteau au chocolat entier. Brisé le cadenas du placard à alcool pour boire des shots de téquila. Piqué un kit de peinture et ruiné avec le mur de l'entrée ainsi qu'un canapé blanc.

On a plongé à poil dans sa piscine avant de nous emmitoufler dans des serviettes, l'une contre l'autre, pliées de rire.

Puis on s'est allongées sur le coffre de sa voiture pour sécher en contemplant les étoiles. Adrienne avait réussi à capter « Mike at Night » sur la radio par satellite, même si elle trouvait ça débile. La nuit bruissait tout autour de nous. Je me sentais si petite, dominée par ces milliers de points lumineux dans le ciel. Le monde m'a soudain semblé si grand que j'en ai eu des frissons d'excitation.

Adrienne n'avait pas besoin de mots. Elle savait. Elle a tendu la main pour attraper la mienne, entrelaçant ses doigts aux miens.

— Ça sera toujours comme ça, m’a-t-elle dit. Toi et moi contre le reste du monde.

J’ai serré sa main en retour.

42

Je passe le reste de l'après-midi à l'entraînement, encore euphorique de ma vengeance. La symphonie du pneu lacéré de Michaela tournant en boucle dans ma tête – je n'arrive pas à croire qu'elle ait osé me parler comme ça. L'adrénaline n'est toujours pas retombée quand je me gare devant chez Whit. J'entre en trombe et file jusqu'à sa chambre, dont j'ouvre la porte, tout sourire.

Je joins les mains.

— Quoi de neuf ?

Il m'adresse un coup d'œil, puis se détourne. En une fraction de seconde, la température de sa chambre a atteint le zéro absolu.

— Comment s'est passé ton entraînement ?

— Ça va, répond-il, le nez dans ses devoirs. En fait, je vais être très occupé ce soir. Il faut que je termine ces problèmes.

— Oh. D'accord. Je croyais que…

Je m'interromps, me sentant ridicule. Je croyais qu'il m'avait invitée à étudier.

— De toute façon, ma mère a dû préparer le dîner, je reprends.

Il reste muet.

La scène me semble surréaliste. Comme si je me tenais avec maman près du cercueil de Ryan, que je m'égosillais à m'en irriter la gorge, mais que personne ne m'entendait.

Je me retrouve subitement plantée dans la chambre de Whit, alors que la fureur de l'après-midi se dissipe à peine, ne laissant qu'un vide immense à sa place.

Fais attention à moi.

Je ramasse un club de golf sur son étagère et le balance vers son bureau. Il rebondit contre le mur et percute la poubelle avant de rouler sur la moquette.

Je me fige, horrifiée, quand il se lève d'un bond. On aurait dit Adrienne. Je suis carrément devenue Adrienne.

Je le sens, au fond de moi… une partie de mon être veut encore devenir comme elle. Même maintenant.

Devenir pire qu'elle.

— Oh, mon Dieu, Whit, je laisse échapper. Je suis désolée.

— Putain ! s'écrie-t-il. Qu'est-ce que tu fais ?

— Je ne voulais… Je ne suis… C'est ta faute. Arrête de me traiter comme ça.

Whit lève les yeux au ciel et se laisse retomber sur sa chaise.

— Comment est-ce que je te traite ?

— Comme si ma présence te foutait en rogne.

— C'était quoi, ces conneries avec Adrienne, hein ? me demande-t-il en me scrutant d'un air critique.

J'ai capté son attention au détriment de ses cosinus, c'est un moment à marquer d'une pierre blanche.

— Je ne pensais pas que ça t'intéressait. Tu m'as demandé si je voulais t'accompagner à ton entraînement.

Il me dévisage, semblant avoir du mal à imaginer que j'aie pu le croire.

— Je ne voulais pas te faire une scène devant Adrienne. Tu aurais préféré ça ?

Je croise les bras.

— Bien sûr que non.

Il me regarde en secouant la tête.

— Puis tu es *partie* avec elle. Je t'ai fourni une excuse sur un plateau, mais tu as préféré la suivre. Et je n'ai pas arrêté d'y penser pendant tout l'entraînement, et j'y pense encore maintenant, et je… (Il se frotte les yeux de la paume des mains.) Je ne comprends pas.

— Je maîtrise la situation, je mens. Mais je ne vois pas pourquoi ça t'inquiète ?

Je me débarrasse de mes chaussures et me laisse tomber sur son lit, repliant les jambes sous mes fesses. Comme s'il allait oublier qu'il ne veut pas de ma présence.

— Parce que je ne vois pas pourquoi tu t'en es prise à Michaela Verday ni pourquoi tu choisis systématiquement le parti d'Adrienne. Ce que tu as fait aujourd'hui était tordu.

Il se détourne et tapote avec agacement sa gomme sur son bureau.

Je m'offusque.

— Tu rigoles ? Tu sais que Michaela a des photos de Claire avec… sa copine ? Qu'elle menaçait de les montrer à toute l'école pour rigoler ? Comme si Claire n'avait pas eu son compte de saloperies.

Le simple fait d'y repenser fait resurgir ma colère.

Il ricane sans relever les yeux de ses devoirs. *Dieu que je le déteste !*

— Tu trouves ça drôle ? je lance.

Cette fois, je suis prête à laisser tomber cette histoire pour de bon s'il ne comprend pas jusqu'où je serais prête à aller pour Claire.

— Qui t'a parlé de la photo ?

Je regarde droit devant moi sans rien répondre. Il le sait pertinemment. Il le sait depuis le début.

Il hoche la tête.

— C'est bien ce que je pensais.

Mon cœur bat la chamade.

— Elle a reçu un texto de Coxie. Je l'ai vu. « Et ce n'est qu'un début », j'ajoute en mimant les guillemets avec les doigts.

Il pivote sur sa chaise pour se retrouver face à moi.

— Et Adrienne n’a jamais eu accès au téléphone de Coxie ? Vous traînez avec lui sans arrêt. Et elle m’a déjà piqué le mien une fois.

— Elle ne ferait jamais une chose pareille.

J’ignore ce qui me pousse à la défendre. Claire est la seule chose qui nous soit sacrée à l’une et l’autre – sinon, elle lui aurait déjà dit ce que j’ai fait.

— Et toi, tu la ferais ? me demande-t-il en sondant mon âme. Si cela pouvait te permettre de manipuler Adrienne ?

— Non, je déclare avec fermeté. Claire n’est pas un jouet. Elle est des nôtres.

Il hausse les sourcils.

— Et avant… (Il s’interrompt avant de dire *la mort de ton frère*.) Avant ce qui s’est passé ?

Je déglutis pour humidifier ma gorge sèche, refusant de prononcer les mots. Refusant de lui mentir.

— Je ne sais pas, finis-je par avouer, me délectant de cette haine de moi-même qu’il fait remonter à la surface.

C’est une sensation qui m’est agréable, que je ne connais que trop bien. Par réflexe, je lui sers l’histoire que je veux croire.

— Mais Michaela avait toutes les raisons de le faire. Elle nous déteste *et* elle veut se faire Coxie.

Je parviens presque à m’en convaincre.

— Tu ne t’es jamais dit que Claire n’avait peut-être pas besoin que tu la défendes ? Et j’ai un scoop pour toi : Michaela a d’autres soucis en tête que Coxie.

— Quoi ?

— Tu ne veux pas savoir, répond-il, le nez dans son algèbre.

Je me lève et traverse la chambre pour lui arracher son crayon des mains.

— Quoi ? j’insiste.

Il pousse un soupir avant de tourner la tête vers moi.

— Que sais-tu de la vie de Michaela ?

Je n'arrive pas à soutenir son regard.

— Rien. Et c'est très bien comme ça.

— Eh bien, désolé de venir bousculer tes petites illusions, mais sa mère est très malade. Tellement malade que Michaela ne va pas pouvoir aller à la fac l'année prochaine, même après s'être cassé le cul à s'inscrire à toutes les activités parascolaires imaginables à Buckley. Alors elle n'a pas besoin que tu viennes la faire chier. (Il secoue la tête et pivote de nouveau face à son bureau.) Je ne veux même pas savoir ce que tu as fait, alors ne me dis rien.

Toutes mes défenses se dressent, aussi subitement que si j'avais vu débarquer une armée ennemie.

— Comment tu sais ça ?

— Tu te plains toujours que les autres te considèrent comme une connasse alors qu'ils ne te connaissent pas et ignorent ce que tu as enduré. L'inverse est vrai aussi.

Il dit tout ceci de manière très posée, alors que j'ai l'impression que les pôles viennent de s'inverser sous mes pieds.

— Je n'ai pas envie de la connaître. Elle a toujours été horrible avec moi. Jalouse de moi.

— Ma tante est la meilleure amie de sa mère depuis le lycée. (Il récupère son crayon.) Alors ne va pas le répéter… si tu arrives à te retenir.

Je baisse le front.

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? je lui demande. Que je sois quelqu'un d'autre ?

— Ou une autre version de toi. Quand tu es comme ça… je ne vois que celle que je croyais connaître avant de te découvrir.

Je contemple mes orteils.

— Et qui était-elle ?

Je ne suis pas certaine d'avoir envie d'entendre la réponse.

— Je ne sais pas. (Il hausse les épaules.) Quelqu'un qui *voulait* que tout le monde ait peur d'elle. Et la jalouse.

— Je cherchais juste de la reconnaissance, de l'amour ou un truc du genre. Je dois être un cas désespéré. (J'y réfléchis quelques secondes.) Je suis toujours en colère.

Il ne répond rien.

Je considère les murs avec apathie. Je commence à éprouver ce sentiment apocalyptique qui me saisit quand je ne sais pas où aller ni quoi faire.

— Bon, je vais rentrer, dis-je.

— Quoi ? Tu n'es pas obligée.

Il se lève pour me retenir. D'un coup, il a l'air sérieux. Je n'arrive pas à déterminer ce qu'il pense.

Je me tourne vers la porte.

— En fait, je n'ai pas changé. Je voulais encore croire ce qu'Adrienne me disait. Je continue à faire son sale boulot.

— Non, répond-il comme si ça pouvait être aussi simple.

Si. Je le dévisage en cillant.

— Tu arriverais presque à m'en convaincre. C'est pour ça que ça ne me plaît pas toujours de traîner avec toi. (Je tente de ravaler la grosse boule qui m'obstrue la gorge.) Avec toi, j'ai l'impression d'être… J'ai l'impression *d'être*.

— Ce qui veut dire que, parfois, ça te plaît de traîner avec moi.

Il sourit.

Je secoue la tête.

— C'est compliqué. Ça ne devrait pas l'être. Tu es juste mon prof particulier.

— Et ton petit copain.

— Plus ou moins.

— Mais pas vraiment.

Je me mords la lèvre inférieure.

— Ça a l'air tordu, mais parfois j'ai l'impression que si je continue à dire les conneries que je dis et à faire les conneries que je fais, c'est parce que c'était comme ça, avant.

— Avant la mort de ton frère ?

Il a l'air tellement sérieux. Je sens tous mes nerfs se tendre.

— Parfois, je flippe… parce que je ne sais plus exactement à quoi il ressemblait. Je n'arrive plus à le voir.

— Ça fait peur, convient Whit au lieu de me dire que c'est ridicule ou que j'ai tort de m'en faire.

Cela me rassure. Enfin quelqu'un qui partage mon avis.

— Alors que toi, je poursuis tant je suis heureuse de parler pour une fois de quelque chose de vrai, quand je ferme les yeux, je te vois parfaitement.

Et je clos les paupières en guise d'exemple. Je tends la main jusqu'à toucher sa joue, ce qui devrait être bizarre, mais qui, à cet instant, ne l'est pas.

— Ta joue remonte un peu quand tu souris. (J'atteins sa bouche.) Tes lèvres sont plutôt fines, mais longues, et je visualise même la manière dont tu les pinces quand tu es concentré. (Mon pouce touche son menton.) C'est ce que je préfère chez toi. Il est fort et te ressemble tellement. Je le reconnaîtrais entre mille.

Je rouvre les yeux. Il a les siens rivés sur la pointe de mes doigts. Je me fends d'un sourire triste.

— J'ai connu Ryan pendant dix-sept ans. Je ne te connais que depuis un mois. Ce n'est pas juste. Je devrais m'en souvenir.

— Tu t'en souviens, m'affirme-t-il d'une voix étranglée. (À sa façon de me dévisager, je comprends qu'il essaie de mémoriser les moindres détails de ma figure afin de pouvoir les énumérer comme je viens de le faire.) C'est juste stocké quelque part pour l'instant. Ça te reviendra.

Je secoue la tête, m'échappant de ma rêverie.

— Je sais que ça n'a pas de sens. Mais j'ai l'impression qu'en redevenant cette fille, je le reverrais plus facilement. Ou que je pourrais au moins faire comme s'il n'était pas parti. J'ai même pensé que je pourrais revenir en arrière. Je croyais que je pourrais tout recommencer. C'est comme si toute cette histoire venait de me rattraper. Mais j'aimerais

que toi et tous les autres me voyiez comme quelqu'un de meilleur. Je le sais, maintenant.

Je pousse un soupir.

Il m'observe longuement.

— Alors, tu crois avoir un petit moment pour étudier ? je lui demande pour changer de sujet.

Il baisse le front d'un air penaud.

— Je peux prendre le temps.

43

M. Doolittle ne parvient pas à m'arracher un mot le lendemain. À la fin de la séance, même lui a les yeux rivés sur l'horloge. Pourtant, rien ne le dissuadera d'essayer de me faire admettre que je suis responsable des dégâts causés à la voiture de Michaela.

— Mlle Verday a affirmé que vous aviez eu un échange houleux.

Je hausse les épaules, sans cesser de regarder par la fenêtre.

— Je ne m'en souviens pas.

— Pensez-vous que toute cette colère ait un lien avec votre frère ?

— Non, je soupire.

— Si vous ne voulez pas en parler, Olivia, vous pouvez partir. Je ne peux pas vous aider malgré vous.

Je le dévisage, stupéfaite. Il lâche l'affaire après ce qui s'est passé ce mois-ci ? Il parcourt des documents, l'air hagard. J'ai envie de me disputer avec lui. Mais je me retiens.

Je me lève donc et sors de son bureau ridiculement petit, et traverse la salle d'attente qui relie tous les services administratifs. Je fuis les regards en regagnant la sortie tête basse, marchant aussi vite que possible avant que le Dr Rickards ou quelqu'un d'autre puisse m'apercevoir. Je ne jette un coup d'œil derrière moi que lorsque les portes battantes se referment dans mon dos. La dernière image que je vois est glaçante.

Adrienne. En pleurs.

Le truc, avec les rumeurs, c'est qu'elles naissent toutes d'une vérité.

C'est la clé. On adresse un commentaire inoffensif à quelqu'un pour semer une graine. *Tu as vu comme ils étaient proches l'un de l'autre au déjeuner ? Tu ne trouves pas que Daniel a l'air fatigué depuis quelques jours ? Ils sont arrivés en même temps ?* La graine prend racine, grandit. C'est là qu'il convient d'étayer l'histoire. Avec Adrienne, la règle de base est de n'en parler qu'à une personne. Si on commence à en parler à tout le monde, la rumeur finit toujours par remonter jusqu'à nous. Alors que dans le cas contraire, on n'y est pour rien. On est invisibles.

Finalement, le mensonge devient tellement énorme qu'il est forcément vrai.

Et la rumeur enfle jusqu'à se propager dans tout le bâtiment.

Anna est la première à me poser la question, les yeux pétillants d'hilarité.

— Où est Whit ?

Elle pose la main sur sa hanche et incline la tête de côté. Elle adore me taquiner de la sorte, mais je ne suis pas d'humeur à jouer.

— Contrairement à d'autres, je n'ai pas besoin de poser un dispositif de pistage sur mon mec, je réplique.

Elle pouffe.

— Tu devrais peut-être.

Et elle s'éloigne comme si de rien n'était.

Mon cœur s'accélère.

Cela me désarçonne de ne pas savoir à quoi elle faisait allusion. Whit ne m'aurait pas lâchée, tout de même ? Il pourrait s'être remis avec cette fille de Central. Mais il m'en aurait parlé, nous sommes censés former une équipe…

Je ne peux pas m'empêcher d'éprouver un peu la même chose qu'avec Ethan, bien que les deux situations n'aient rien à voir. Pourtant, le sentiment est le même : la peur d'avoir été trahie. Cela me ronge de l'intérieur.

C'est Anna, je me rassure. *Elle ment.*

Mais on m'a déjà chuchoté des tas de choses par le passé, et je sais distinguer le vrai du faux.

Je suis en train de boire à la fontaine, l'oreille tendue pour tenter de surprendre la conversation des seconde près de moi, quand Claire m'attrape le bras. Je sursaute.

— Je peux te parler ? me demande-t-elle en regardant nerveusement autour d'elle.

— Ouais. Bien sûr.

— Ici, me dit-elle en désignant la classe du coach Bradford, sur notre droite.

J'acquiesce.

À l'intérieur, un système solaire composé de planètes colorées pendant à un fil de pêche est accroché au plafond. Quelques étoiles phosphorescentes scintillent sur le mur du fond, provoquant une faible lueur dans la pénombre de la pièce.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle fléchit les doigts puis les étend, semblant chercher une issue quelconque à son dilemme.

— J'ai entendu quelque chose, commence-t-elle.

Le fait que Claire prononce ces mots empire la situation. Elle n'est pas du genre à colporter des ragots pour s'amuser, surtout pas en ce moment.

— Quoi ? je m'inquiète.

Je serre mon sac un peu plus fort. C'est ce dont Anna me parlait.

— C'est à propos de Whit.

Elle ose à peine me regarder.

Il me trompe.

Non, il ne me trompe pas vraiment. Il a une copine. Une vraie. Peut-être une fille qui compte réellement. Il est amoureux, un truc dans le genre.

Claire ne semble plus pouvoir parler, alors je l'encourage.

— Crache le morceau. Qu’est-ce qui se passe ? Je ne veux pas être la dernière à l’apprendre.

Elle secoue la tête.

— Je n’y crois pas.

— Claire, ce n’est pas si…

— Il paraît qu’il couche avec Mme Baker.

— Quoi ?

Je manque m’étrangler de rire. Sérieusement ? Ils n’ont rien trouvé de mieux ?

Elle confirme d’un hochement de tête.

— Enfin, c’est ce que tout le monde raconte. Même des gens que je ne connais pas.

Je me moque doucement, genre : *Claire, tu ne gobes tout de même pas ces salades ?*

— Tu n’y crois pas. Enfin, c’est clairement le truc le plus débile que j’aie jamais entendu.

— Il y a des photos. Certaines personnes les ont vues.

Je toussote.

— Pardon ?

— Tout le monde dit qu’ils vont mettre Mme Baker en disponibilité le temps de mener l’enquête.

Je reste muette. Puis j’essaie de parler. Et je me tais de nouveau.

— Qu… ? *Comment ?*

Claire paraît troublée, on le serait à moins. Je ne sais pas non plus ce qui se passe. Enfin, sans un mot, je la remercie d’un hochement de tête et tourne les talons.

J’enfile rapidement les couloirs, tête basse, réfléchissant à toute allure. *Adrienne.* C’est un coup d’Adrienne. Le fait qu’elle pleure faisait partie de son cinéma. Comme d’habitude.

Mais qu’est-ce qu’elle a fait ? Comment a-t-elle réalisé ce coup de maître ? Ce n’est pas vrai.

Si ?

Adrienne passe son heure de pause sur le terrain de foot. Je l'observe silencieusement tout en descendant les marches en béton du stade. Ses cheveux bruns volent autour d'elle tandis qu'elle fait la roue, la hanche en avant et les bras tendus. Elle est un modèle de beauté et de sensualité. Elle achève une volte et griffonne quelque chose sur son écritoire.

Puis elle lève la tête. Elle met une main en visière et m'adresse un grand signe en me voyant. Comme si de rien n'était.

Je dévale alors les dernières marches.

— Putain, qu'est-ce qui ne tourne pas rond, chez toi ? je lui demande en balançant mon sac dans l'herbe.

Elle m'adresse un sourire digne du chat du Cheshire.

— De quoi tu parles ?

Je sais que j'aurais dû m'y attendre, mais je tombe des nues. Je n'arrive pas à croire qu'après tout ce qu'elle a déjà fait, gâcher quelque chose qui me plaît la fasse encore sourire.

Mais c'est bien pour ça que je me suis lancée là-dedans, pas vrai ? Pour la faire enrager. Pour elle, ça n'est qu'un jeu. Un jeu auquel elle gagne.

— Whit coucherait avec Mme Baker ? Comment as-tu manigancé ça ? C'est tordu.

Mme Baker, qui me considère avec un air si dédaigneux et supérieur. Avec mon petit copain. *Mon faux petit copain.*

— En fait, dit Adrienne en consultant son écritoire, c'est assez fréquent. C'est déjà arrivé à Columbia, plus tôt dans l'année. Certaines femmes ont besoin d'attention, et tu connais Mme Baker… Elle adorerait croquer un beau brin d'homme comme Whit. (Elle pouffe.) J'ai mis en ligne des photos d'eux en plein cours particulier. C'est dingue comme une image peut être trompeuse, selon l'angle. Sans parler du traitement de faveur auquel il a eu droit quand ils ont trouvé le contrôle dans son casier.

— Putain, dis-je en me passant la main dans les cheveux. Putain !

Elle reste plantée là, à se délecter de la rage qui couve en moi. Puis je me rue sur elle et la fais tomber à terre. Je suis sans doute encore plus surprise qu'elle, car elle roule sur moi et me plante un genou dans le ventre, me coupant la respiration. J'étouffe.

— Écoute-moi bien, O., me lance-t-elle, tout sourire. Les preuves manquent pour faire monter la sauce. Ce qui veut dire qu'il n'y a qu'une personne qui puisse faire fonctionner ça. Toi.

Elle enfonce un peu plus son genou, et je suffoque, entendant à peine sa voix par-dessus le sang qui me bat aux oreilles. Elle s'en rend compte et relâche légèrement la pression, mais je ne peux toujours pas bouger.

— Tu vas raconter que tu les as vus ensemble. Que tu sais qu'il se passe quelque chose. Ça va grave les mettre dans la merde. Tu m'écoutes ?

J'aimerais m'échapper. J'acquiesce.

— Putain, c'est génial. Comme au bon vieux temps. Comme ça devrait toujours être, tu ne crois pas ?

— Je ne le ferai pas. Ça n'en vaut pas la peine. Je préfère que Claire me haïsse plutôt que de me haïr moi-même.

Ma voix est rauque, irrégulière. Je repense à tout. Ryan est mort. Ethan est parti. L'idée même de parvenir à m'enfuir de Buckley me semble ridicule. Alors je me mets à rire, moi aussi.

Elle m'enfonce son genou dans les côtes.

— Arrête ! m'ordonne-t-elle.

— Je ne suis pas comme toi !

Elle me dévisage, et j'ai presque l'impression de voir les rouages s'activer dans son cerveau. Et ce sourire… Il reparaît lentement, innocemment.

— Et ta mère ?

Malgré tout son poids sur ma cage thoracique, je n'avais encore jamais eu le souffle coupé à ce point. Maintenant, ce n'est pas seulement que je n'arrive plus à respirer : l'oxygène n'existe plus.

Adrienne rapproche son visage du mien, ses cheveux me cascadent sur la peau.

— Tu veux qu'elle apprenne pour Ryan ? Tu aurais pu l'arrêter…

— Tais-toi, je souffle.

— Je ne *voulais pas* le faire, m'assure-t-elle. On est amies, O. On est amies. (Il y a du désespoir dans sa voix, en totale déconnexion avec la réalité.) J'ai toujours essayé de te protéger.

— N'en parle pas à maman, dis-je.

Et si cela la brisait de façon irrémédiable ? Et si elle était incapable de me regarder en face de nouveau ?

— Je ferai tout ce que tu veux. Mais ne lui dis rien.

— D'accord.

Elle ponctue sa phrase d'un hochement de tête, comme si nous avions trouvé un terrain d'entente après une négociation particulièrement ardue. Son sourire a déserté son visage, remplacé par autre chose. Elle se relève et me tend la main pour m'aider à en faire autant. Je souffre le martyre, à m'en tenir les côtes. J'aurai probablement des bleus partout ce soir, et j'appuierai dessus jusqu'à ce que la douleur s'estompe.

— Je suis désolée que ça ait dû se passer ainsi, m'assure-t-elle, solennelle. Je suis sincèrement désolée, O.

Elle ne l'est pas. Mais je n'ai pas le choix.

J'emporterai ce message vocal dans ma tombe.

44

Deux mois et demi plus tôt

— Olivia, ouvre cette putain de porte !

À la voix d'Adrienne, j'ai compris qu'elle n'était pas sérieuse. Cela lui arrivait, parfois, de prendre un ton agressif pour nous rappeler à la réalité. Claire appelait ça affectueusement sa « voix de maman ». Je l'appelais autrement.

Mais j'ai ouvert quand même.

C'était le lendemain. *Le premier jour après Ryan*, ne pouvais-je m'empêcher de penser de façon morbide. Maman m'avait téléphoné, dans tous ses états, à quatre heures du matin le dimanche, et nous avions tout abandonné en l'état (y compris la dernière conquête d'Adrienne) pour rentrer à Buckley dans la pénombre qui précède l'aube. Il s'était passé tout et rien durant cette journée, comme chaque fois que quelqu'un meurt. Je me souviens d'être restée allongée sur le canapé après une nuit sans sommeil, convaincue que maman était la pire personne au monde, et d'avoir finalement regardé de nouveau mon téléphone.

Les amis de Ryan avaient commencé à m'envoyer des messages la veille, les questions et les condoléances se bousculant dans ma boîte de réception. J'étais en train de les parcourir, sentant croître en moi une colère légitime face à une telle intrusion dans ma vie privée, quand je l'avais remarqué.

Un appel manqué. Ryan. Un message vocal.

J'avais sans doute alors cessé de respirer, mais je ne m'en souviens pas. Soudain, il était dix-huit heures, et Adrienne se trouvait dans ma chambre.

Je me suis laissée retomber sur mon lit où j'avais passé une bonne partie de la journée, mon oreiller entre les bras. Ma chambre est minuscule, sans rapport avec le palais d'Adrienne, elle s'est donc assise sur ma vieille chaise de bureau et a posé les avant-bras sur ses cuisses pour me dévisager.

— Qu'est-ce que tu fais, O. ?

Je n'étais pas certaine de pouvoir parler et de toute façon je n'étais pas certaine de savoir ce que je faisais.

— Ça va s'arranger, tu sais, m'a-t-elle dit. Je ne sais pas trop comment, mais ça va finir par s'arranger. Tu es la personne la plus forte que je connaisse. (Elle m'a tendu la main, j'ai entrelacé mes doigts aux siens et elle a serré.) Je t'aime, m'a-t-elle dit alors, et une larme a roulé sur sa joue. Sincèrement.

— Merci, ai-je répondu.

— Pourquoi tu ne te lèves pas ? a-t-elle demandé. Je crois que ta mère aimerait te voir.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne peux pas la regarder.

Elle allait faire l'impensable. Prendre le parti de ma mère.

— Olivia, elle ne voulait pas…

— J'aurais pu l'en empêcher.

Adrienne m'a lâché la main.

— Quoi ?

Je me suis alors assise, mue par une profonde haine de moi-même. Je lui ai fait écouter le message sur haut-parleur, parce que ça faisait encore un peu plus mal. Elle n'a pas quitté le téléphone des yeux en l'écoutant.

— Efface-le, m'a-t-elle conseillé à la fin.

— Non.

— Efface-le, O., m'a-t-elle alors commandé. (Un ordre venu d'en haut.) Je ne te laisserai pas le conserver histoire que tu puisses continuer de te détester.

— J'aurais dû décrocher, ai-je dit.

— Donne-moi ça, a-t-elle répliqué en tendant la main vers mon téléphone.

Je l'ai maintenu hors de sa portée, n'hésitant pas à la bousculer au passage. Elle s'est jetée sur moi, et je me suis retournée pour l'empêcher de l'atteindre.

— O. ! Arrête !

Mais c'est elle qui a dû arrêter, parce que je ne bougeais pas d'un pouce. Quand elle a fini par battre en retraite, je l'ai toisée un long moment, avec dégoût.

— C'est le mien, ai-je déclaré. Tu ne peux pas me le prendre.

— D'accord, a-t-elle dit en se mettant debout, afin de me regarder de haut. Mais n'en parle pas à ta mère. Elle te détestera jusqu'à la fin des temps si elle l'apprend.

Je l'ai considérée en silence. Puis j'ai baissé les yeux sur mon téléphone et appuyé sur le bouton Sauvegarder, afin de m'assurer qu'il n'arriverait rien à ma boîte vocale.

— Il faut que j'appelle Ethan, ai-je fini par dire. Il a essayé de me joindre toute la journée.

Elle a plissé les paupières.

— Ah ouais. Ethan.

Elle s'est dirigée vers la porte, a tourné la poignée puis s'est retournée une dernière fois.

— Ne dis rien à ta mère, O.

45

Une heure plus tard, je suis encore assise sur les gradins. Adrienne est partie depuis longtemps. Je tourne et retourne la situation dans ma tête, puis je fais quelque chose que je n'ai pas fait depuis presque trois mois. C'est morbide de conserver ce message, mais je ne peux pas m'en séparer.

C'est tout ce qu'il me reste de lui.

Je compose le numéro de ma messagerie, les doigts tremblants de nervosité.

— Vous avez un message sauvegardé, m'annonce la voix féminine de l'automate. Pour l'écouter, tapez 3.

Trois.

Il y a d'abord un silence, le vent ou un climatiseur ronronnant en fond sonore. Puis sa voix crépite.

— Olivia, je suis désolé, souffle-t-il de son côté. Pour tout. Pour aujourd'hui et pour avant. C'est tellement le merdier… Olivia, où es-tu ? Pourquoi tu ne me réponds pas ?

Sa voix est irrégulière. C'est encore trop douloureux pour que je pleure en l'écoutant. Ses mots sont tels des coups de couteau en plein cœur, le tailladant en mille morceaux, me laissant dévastée. Je comprends pour la énième fois que cet instant était réel. Ses mots le sont encore.

— Je t'aime, et tu me manques.

Je presse furieusement les paupières. *Arrête*, je le supplie. *Retire ça.*

— Fin des messages sauvegardés, m'annonce l'automate.

Je garde le téléphone plaqué contre mon oreille, jusqu'à ce qu'elle recommence à me débiter les instructions, se demandant sans doute ce qui cloche chez moi. *Tout*, ai-je envie de lui répondre. Si seulement j'avais décroché… si quelqu'un avait su…

Je ne le dirai jamais à ma mère. Je ne peux pas. Si elle le découvrait… si mon frère a volontairement quitté la route… si elle savait que j'aurais pu l'en empêcher…

J'ignore si c'est elle ou moi que je protège.

Ou nous deux.

46

Il fait froid dans la salle d'attente devant le bureau du Dr Rickards. Je me dis que je ne devrais pourtant plus rien ressentir, mais la chair de poule qui recouvre ma peau m'indique le contraire.

Le Dr Rickards sort de son bureau.

— Olivia. Entrez, s'il vous plaît.

Je me lève, éprouvant à la fois rien et trop de choses. Je secoue mes mains, contracte mes doigts puis les détends. Serrer le poing, ouvrir la main, serrer le poing, ouvrir la main. Puis je suis le Dr Rickards dans son bureau.

M. Doolittle est là aussi, ainsi que l'infirmière de l'école, Mme Ansley, ce que j'ai énormément de mal à comprendre. Ils sont assis de part et d'autre d'une chaise vide, tels des gardes du corps armés de compassion, de gentillesse et de connerie. Je m'installe entre eux. Le Dr Rickards s'assied dans son fauteuil, et la scène prend des allures de procession funéraire, avec Mme Baker dans le rôle de la défunte.

Je suis sur le point d'exploser.

— Je présume que vous savez pourquoi nous vous avons convoquée, mademoiselle Clayton, commence le Dr Rickards d'un ton triste et autoritaire.

— Vous voulez m'octroyer une bourse ?

M. Doolittle secoue la tête.

— Olivia, penses-tu vraiment que ce soit le bon moment ? me demande Mme Ansley.

— Elle souffre. C'est son mécanisme de défense, intervient M. Doolittle.

Il devrait porter un badge PIRE CONSEILLER D'ORIENTATION DU MONDE.

Le Dr Rickards se racle la gorge parce qu'il a un doctorat et, manifestement, un soupçon de bon sens.

— Olivia, vous savez que nous avons des questions à vous poser au sujet de Mme Baker. Et de… (il toussote)… la nature de sa relation avec l'un de vos camarades.

— Whit, je réplique, le visage de marbre.

— Oui, confirme le Dr Rickards. Mais cette conversation ne devra pas sortir de ce bureau. *Si* certaines de ces allégations sont vraies, il sera considéré comme une victime dans cette histoire.

— Bien entendu, je réponds.

J'entends le rythme saccadé de mon cœur. Je suis à peu près convaincue qu'ils doivent l'entendre aussi.

— Bon. (Le Dr Rickards se penche sur son bureau.) Y a-t-il quoi que ce soit que vous pourriez nous révéler au sujet de Mme Baker et M. DuRant ? Quelque chose qui vous aurait paru étrange ou déplacé ? Nous avons fait venir Mme Ansley, au cas où vous vous sentiriez plus à l'aise d'en discuter avec une femme.

Je secoue la tête.

— Non, ça va.

Je baisse la tête, espérant qu'ils percevront les failles dans ma façade. *Je mens, je mens, je mens.* Je joue avec les petites peaux autour de mes ongles.

— Je sais qu'il est normal de ne vouloir attirer d'ennuis à personne, m'encourage le Dr Rickards. Mais c'est une question de la plus grande importance.

Tout me semble limpide pendant quelques secondes. Je sais quelle personne je veux être. Une femme indépendante et dynamique. Une

personne qui maîtrise sa vie, dépourvue de fautes morales et qui ne se déteste pas en permanence. Et tout cela se trouve à portée de main. Il me suffit d'étudier à la bibliothèque avec Whit après les cours, d'avouer à Claire tout ce que j'ai fait et de lui promettre de ne jamais recommencer, de décider à cet instant précis de ne plus me cacher derrière cette façade. D'arrêter d'essayer de faire perdurer la légende d'Olivia Clayton.

Mais en un clin d'œil, je vois Ryan, et maman, et Adrienne, et je ne *peux pas* laisser tomber. Les mots s'amoncellent derrière mes lèvres avec une pression ahurissante, des mots que je ne dois pas prononcer car je ne pourrai jamais les retirer, mais il le faut…

— JaivuWhitavecelle, je lâche d'un souffle.

Ils me dévisagent tous dans un silence étourdissant, comme si rien de tout ceci n'avait eu le moindre fondement avant cet instant. Je porte alors la main à ma bouche pour me faire taire. Je n'arrive pas à croire que j'aie fait cela. C'était la mauvaise chose à faire.

Il faut que je retire ces mots.

Je ne peux pas retirer ces mots.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? me demande Mme Ansley.

À l'école primaire, avant que j'emménage à Buckley, j'ai failli me noyer un jour. Ryan disait toujours que j'exagérais, mais j'ai sauté du côté du grand bassin parce que Leanna Reigart m'avait mise au défi de le faire, et elle organisait toujours les meilleures fêtes. Et puis, tous les autres nageaient dans le grand bassin. Je pouvais tout réussir si je le désirais suffisamment, j'en étais persuadée. Alors j'ai sauté, mais pendant une fraction de seconde, quand je me suis retrouvée sous l'eau, j'ai compris que je m'étais surestimée. Je n'avais nulle part où aller, plus d'air à respirer, la lumière se reflétait dans toutes les directions et je me noyais. Plus je dépensais d'énergie, moins j'avais de chances de survivre. Et alors seulement, par miracle, j'ai arrêté de me noyer. Je suis remontée à la surface. Je me suis sauvée toute seule.

C'est à ce moment-là que j'ai appris qu'on ne peut jamais compter que sur soi-même.

— Rien d'explicite, je parviens à ajouter malgré l'étau qui me comprime les poumons. Mais ça n'était pas normal.

Il règne un silence de mort dans le bureau. Je nage sans savoir encore si je me dirige vers la surface ou vers le fond. Ça a été tellement facile de redevenir cette personne, mais je ne peux pas m'empêcher d'avoir l'impression d'observer cette fille que je connais si bien, assise sur sa chaise à mentir au Dr Rickards. Je l'observe de très, très loin, et je connais toutes ses astuces et chacun de ses secrets, mais je ne suis pas elle. Je ne peux pas l'être.

Elle était censée être morte.

Pour une fois, j'étais censée être quelqu'un de bien.

Mais c'est *tellement difficile.*

— C'était…

Elle relève la tête, cette fille que j'aimerais tant oublier, pour soutenir le regard de chacun, mais un bref instant seulement, car elle ne veut pas faire d'erreur. Elle sait que c'est à ce moment-là que la plupart des gens flancheraient. Mettraient le paquet. Diraient que Whit et Mme Baker baisaient sur son bureau. *J'étais horrifiée. Je ne savais pas quoi dire. Je l'aime tellement, et ça me fait tellement mal…* avant de fondre en larmes.

Mais elle vaut mieux que ça.

— Intime. (Je regarde la fille poser sa main sur sa joue.) Elle lui caressait le visage, et ils se regardaient, les yeux dans les yeux, et je me suis sentie mal à l'aise. Je me suis sentie mal d'assister à ça.

J'ai maintenant l'impression de me retrouver au fond de la piscine, les pieds pris dans un bloc de béton.

— C'est bon ? je leur demande en attendant qu'O. s'estompe de nouveau. Je peux y aller ?

Ils semblent sous le choc. M. Doolittle finit par reprendre la parole.

— C'est tout ? Vous n'avez pas entendu ce qu'ils se disaient ? Simplement vu… (il jette un coup d'œil à sa main puis s'interrompt)… qu'elle le touchait ?

— Whit refuse de m'en parler, j'explique d'une voix plate en lui adressant un haussement d'épaules. Je le trouve vraiment changé.

M. Doolittle semble sur le point de se mettre à pleurer. C'était trop facile. Je n'ai même pas eu besoin d'assurer avoir vu quoi que ce soit, ils me croient déjà.

— Nous en reparlerons demain, me dit-il, l'air dévasté, comme si c'était lui qui me laissait tomber.

— Vous pouvez disposer, mademoiselle Clayton, me dit le Dr Rickards. Rien ne sort de cette pièce. C'est compris ?

J'acquiesce en ramassant mon sac. Je me regarde et je suis moi-même, je suis morte et je suis vivante. Je me retourne, avance lentement vers la porte, attends qu'elle se referme derrière moi, puis je lâche mon sac et sors en courant de la salle d'attente. Je traverse le couloir en sprintant et vais prendre une grande bouffée d'air frais dehors. Je me plie alors en deux, les mains sur les genoux, prise de haut-le-cœur. Je vomis dans la pelouse au-delà des marches.

Qui suis-je ?

Si j'étais Ryan, j'irais boire un coup.

47

Il n'y a pas une si grande distance entre ma voiture et la maison de Whit. J'en ai conscience. Mais j'ai aussi conscience que chaque pas à franchir me paraîtra démesuré.

Cela me semble très logique. Je sais également que plus je reste assise ici longtemps, plus je vais avoir l'air bizarre. Alors je franchis chacun de ces pas insoutenables pour gagner sa porte d'entrée. Mon reflet me regarde, petite fille brisée qui pense que c'est une excuse pour…

Je ne sais pas. Pour vivre, sans doute.

J'appuie sur la sonnette. Je n'y suis plus obligée, mais cela me paraît normal. Il faut qu'on m'invite à l'intérieur, étant donné que le fait d'entrer et de retirer mes chaussures me semble être une idée saugrenue.

Je serai toujours aussi dangereuse que les gens l'imaginaient.

Il lui faut une minute pleine pour venir m'ouvrir. Quand il le fait enfin, il est tout ébouriffé ; il porte un vieux tee-shirt, et me dévisage depuis le seuil. Il se passe la main dans les cheveux, m'examinant avec attention. Puis il m'ouvre grand la porte, après de longues secondes, comme s'il venait d'en avoir l'idée.

— Salut.

J'entre. Il referme derrière moi ainsi qu'il le fait toujours ; il se comporte exactement comme d'habitude, avec le même calme et le même sang-froid. Sauf qu'il joue la comédie : il y a une certaine insistance dans son regard, une raideur sur ses lèvres.

— On peut réviser ? je lui demande.

Il secoue la tête pour s'éclaircir l'esprit, semblant avoir déjà oublié ma présence.

— Ouais. D'accord.

Puis, sans m'attendre, il tourne les talons et se rend dans sa chambre à une allure telle que je suis obligée de trottiner pour rester à sa hauteur.

Il s'affale à son bureau.

— Qu'est-ce que tu leur as dit ? me demande-t-il sans un regard.

Je m'immobilise sur le pas de la porte. Il ne peut pas voir mon visage. Il ne sait pas que je suis une menteuse. Enfin, disons qu'il sait que j'en suis une, mais jamais à ses dépens.

— Je leur ai dit que c'était des conneries. Qu'est-ce que tu voulais que je leur dise d'autre ?

— Je… Je ne sais pas ce que ça implique, Liv. Je ne sais pas ce qu'ils vont faire.

Quelque chose ne va pas. Dans sa voix. Dans son comportement.

— On peut réviser…

Il secoue la tête, puis se plonge le visage dans les mains.

J'essaie de me retenir, mais il est trop tard. J'ai déjà traversé la chambre pour l'enlacer par-derrière. Mon visage est enfoui dans ses cheveux, deux Olivia distinctes cohabitent en moi, je le sens de nouveau. Je suis là, dans cette chambre, avec lui, et l'autre est ailleurs, loin d'ici. Une partie de moi se stabilise alors, recouvre ses sens. Je peux être quelqu'un d'autre – je le suis, avec lui. Tant qu'il me pense capable d'être quelqu'un de bien, je peux continuer d'avancer. Et cette Olivia, il ne la repousse pas. Il la laisse le toucher, respirer son odeur, et il ne la hait pas.

Il ne *me* hait pas, et je ne le laisserai pas changer d'avis.

— Tu ne te dis jamais que certaines personnes sont trop cassées pour être réparées ? je demande, le nez dans ses cheveux.

Il se crispe.

— Pas vraiment.

Je m'accroche à son col.

— Je suis désolée, je murmure.
— Ne t’en va pas, me demande-t-il.
Alors, je reste.

48

La salle de Mme Baker a été complètement débarrassée quand nous arrivons à l'école le jeudi matin. Tout cet espace vide lui confère un air hanté qui me donne le frisson. Je n'arrête pas d'avoir un affreux flash-back de la photo encadrée sur son bureau, une petite blonde qui sourit à l'objectif, et j'ai tellement le cœur au bord des lèvres que j'ai du mal à avancer. Whit me demande ce qui ne va pas, et je dois trouver le moyen de me séparer physiquement de la personne responsable de tout cela. La bonne et la mauvaise Olivia. J'ai déjà commis des actes répréhensibles par le passé, mais jamais de cette ampleur.

Jamais.

La rumeur s'est répandue telle une traînée de poudre. Alors que Whit et moi avançons dans le couloir, des inconnus lui tapent dans la main, écroulés de rire, et Whit est de plus en plus rouge, osant à peine regarder les autres dans les yeux. Quand nous trouvons enfin dans la cour une table isolée pour travailler, il plonge la tête dans ses mains, et j'ai soudain peur qu'il se mette à pleurer ou à faire quelque chose de vraiment gênant.

— Peut-être que, si je suis avec toi, les gens n'en feront pas toute une histoire. Tu sais, comme si c'était normal.

Il ne relève pas la tête.

— Mes parents vont le découvrir. Le Dr Rickards m'a dit ce matin qu'il devait les faire venir aujourd'hui avant que l'enquête ne prenne de

l'ampleur. Apparemment, quelqu'un a une capture d'écran de textos que Mme Baker et moi nous serions échangés, mais ce sont des faux.

La partie de moi qui se considère comme la petite amie de Whit et qui veut son bonheur tend la main vers lui. Toutes les autres semblent me retenir. Le toucher à cet instant semble dépasser les limites du décent.

— Tu as tout dit au Dr Rickards, pas vrai ? Ce n'est qu'une rumeur. Elle finira par se *dissiper*. Comme toujours.

Whit reste silencieux un moment. Puis il ouvre mon fascicule de préparation aux examens.

— Tu as révisé les préfixes ?

— Plus ou moins.

— Tu veux qu'on attaque par ça ? me propose-t-il.

— Et toi ?

Je tire sur son crayon jusqu'à ce que sa main s'ouvre. Nous nous touchons à peine, la pointe des doigts contre le crayon plutôt que peau contre peau. Quelques élèves de seconde nous observent depuis l'autre bout de la petite cour, en faisant mine de ne pas nous avoir remarqués. Whit est mort de honte.

— Je sais que c'est débile, mais je déteste que tout le monde me regarde. Et je déteste encore plus le fait que Mme Baker ait d'aussi gros problèmes à cause de la fierté mal placée d'Adrienne Maynard. J'ai l'impression d'avoir perdu toute maîtrise sur ma vie et de ne plus rien comprendre. J'aimerais reprendre le contrôle.

— Je sais que tu m'as dit que tu ne te laisserais pas impressionner par Adrienne et tout ça. Mais…

Ces mots sont difficiles à prononcer, surtout quand il exprime des pensées qui me consument en permanence. *Tais-toi.*

— Elle est allée très loin. Si tu veux faire marche arrière…

— Alors j'aurai l'air encore plus coupable et elle saura qu'elle a gagné, m'interrompt-il d'une voix rauque.

J'imagine que pour un compétiteur comme lui, cela semble logique. Il doit se dire que s'il parvient à affronter cette tempête, nous en sortirons

vainqueurs.

Je devrais lui expliquer que nous ne pouvons pas gagner.

Je n'en fais rien.

— C'est juste une fille, poursuit-il. Une fille brisée, et je… On vaut tellement mieux que ça, Liv.

Je n'arrive pas à croire qu'il ait dit ça. *On. On* vaut mieux qu'elle.

Je veux lui donner raison. Je le veux, du plus profond de mon âme, et je suis plus dévastée que jamais, tout en étant heureuse d'avoir une bonne raison de l'être.

Reprenons le dessus.

Je me tourne vers ces pipelettes de seconde, que quelques filles de l'équipe de cheerleading sont venues rejoindre.

— Lève-toi, j'ordonne à Whit.

— Il faut qu'on…

— Fais-le.

Il s'exécute, le dos contre le mur de la cour. Je grimpe sur un banc en pierre, passe sur celui sur lequel il était assis et saute sur le sol pour atterrir juste devant lui. Je le saisis par le col et le tire vers moi pour l'embrasser de toutes mes forces.

Il me repousse des deux mains.

— Olivia.

— Regarde, je lui chuchote, ma bouche contre la sienne.

Nous tournons en même temps la tête vers les seconde. Il se repenche alors vers moi pour m'embrasser. Avec fougue.

Tant de fougue qu'il faut qu'un prof vienne nous séparer.

49

Whit et moi sommes assis tous les deux dans la salle d'attente du bâtiment administratif, soi-disant parce que se tripoter est interdit par le règlement intérieur ; je soupçonne toutefois que nous soyons surtout responsables d'avoir, depuis quelques jours, sacrément terni l'image de Buckley High. Nous patientons en silence, épaule contre épaule, quand son frère arrive. Il est censé être à la fac. Je ne peux que supposer qu'il est rentré de Durham dans la matinée. La secrétaire lui réclame une pièce d'identité, mais il la méprise totalement.

Cason DuRant peut se permettre ce genre de comportement.

— Whit, il faut qu'on parle. Viens, on y va, lui lance-t-il.

Je me lève.

Cason fait la grimace.

— Olivia…

— Elle vient, tranche Whit d'une voix ferme.

Cason opine du chef, les mâchoires serrées. Nous nous dirigeons vers la sortie du lycée sous les regards curieux de nos camarades. Certains émettent de petits *ooh* étouffés. J'entends même un : « Ne sois pas jaloux, Cason ! »

Une fois au parking, nous nous tassons dans sa petite voiture de sport. Je me glisse sur la banquette arrière, Whit sur le siège devant moi. Cason met le contact et sort en trombe du parking, sans la moindre considération pour les limitations de vitesse.

— Tu ne penses tout de même pas que j'ai couché avec une prof ? demande Whit.

Cason me regarde dans le rétroviseur.

— Non. (Il marque un long silence.) Mais ce n'est pas le problème. Olivia, regarde dans mon sac.

J'en sors un journal et me penche en avant pour le passer à Whit quand la photo en une m'interpelle. Il s'agit d'un portrait de Mme Baker, la mine défaite, sans doute tiré d'un vieil annuaire de l'école. Ils l'ont immortalisée avec un demi-sourire qui lui donne l'air d'une folle. Du genre à s'en prendre à votre adolescent aux hormones en ébullition. Le gros titre indique : *Une prof accusée d'avoir couché avec son élève*. Je n'ai pas le temps de lire l'article que Whit m'arrache le journal des mains.

— C'est quoi, ce bordel ? s'étonne-t-il.

— Au moins, personne ne sait que c'est toi, je cherche à tempérer.

— Tout le monde sait que c'est lui, rétorque Cason. Enfoirés de journaleux. Et comme si ça ne suffisait pas, lis la dernière phrase de l'article.

Lentement, Whit s'exécute :

— « L'étudiant concerné serait un athlète émérite de Buckley High. » (Il replie le journal.) Merde. (Quelques secondes.) Putain. Ma vie est foutue.

— Tu as eu une relation imaginaire avec une prof, finis-je par déclarer. Ta vie n'est pas foutue.

Celle de Baker, si, ajoute une version lointaine de moi-même.

Whit se retourne brusquement vers moi.

— Tu ne comprends pas. Tout le monde se fiche de ce que tu peux bien faire, Olivia. Tout le monde s'attend au pire venant de toi, mais ce n'est pas mon cas. Les gens s'attendent à ce que je tienne mon rang.

— Whit, intervient Cason. Calme-toi, frérot.

J'essaie de ne pas en prendre ombrage.

— Ouais, ne sors pas du rang pour moi.

— Alors ne viens pas me dire que ça n'a pas d'importance.

Nous roulons dès lors sans dire mot en direction de chez les DuRant. Le téléphone de Whit se met à sonner. Il consulte l'écran avant de se tourner vers son frère.

— Quoi ? demande celui-ci avec nervosité.

— C'est le coach.

Cason écrase le frein si brusquement que je me cogne contre l'appui-tête devant moi.

— Décroche, dit-il. Sors.

Whit descend de voiture, claque la porte derrière lui. Nous entendons sa voix sans distinguer ses paroles. Il grimpe sur le trottoir, dos à nous.

— Qu'est-ce qui se passe, avec lui ? me demande Cason sans quitter son frère des yeux.

Je me masse la nuque, mal à l'aise.

— Tu en sais autant que moi.

Il se tourne vers moi, et je découvre quelque chose d'inédit dans son expression. Cason est le grand frère cool et accommodant, mais à cet instant il ressemble trait pour trait à Whit. Sérieux, hagard et inquiet. Toujours à craindre d'avoir commis une erreur.

— Whit n'a jamais eu le moindre ennui de toute sa vie. Et voilà qu'il sort avec toi, et tout s'effondre autour de lui. Je ne vois qu'une seule conclusion à en tirer.

— Ça vient de moi, je réplique.

— Ça vient de toi.

Whit s'éloigne de la voiture, la main dans les cheveux. Je supporte à peine de le regarder. J'aimerais me disputer avec Cason, mais je n'ai rien à répondre. Aucun argument pour ma défense. J'aimerais tout balayer d'un revers de main et lui lancer que ça n'est pas si grave, mais je ne peux pas penser cela quand je vois Whit dans cet état. Ça compte pour lui.

Alors ça compte pour moi.

— Je crois que tu devrais le laisser tranquille. Je vois bien qu'il tient beaucoup à toi. (Il soupire.) Mais Whit n'a encore jamais rencontré quelqu'un dans ton genre, Olivia. Chaque seconde de chaque jour n'est

pas aussi importante pour toi que pour lui. Il adore que tu sois aussi désinvolte, mais il est incapable de gérer cela.

Whit a écarté son téléphone de son oreille et le considère comme si ce morceau de plastique venait de s'attaquer à lui. Il semble sur le point de défaillir – son grand corps solide paraît vaincu.

— Ce n'est pas si simple, je me surprends à répondre. Je ne peux pas le laisser tomber comme ça.

50

Le père de Whit est installé à la table de la cuisine avec une tasse de café. Sa famille semble avoir été dévastée par une explosion nucléaire, et je ne sais pas comment leur dissimuler le fait que c'est moi qui ai largué la bombe.

Nous entrons tous trois dans la pièce blanche et immaculée, portant notre culpabilité tel un insigne. Nous restons muets de longues secondes.

— Ta mère m'a demandé de rentrer à la maison.

M. DuRant plie ses doigts les uns contre les autres, les observant comme s'il n'y avait rien d'autre dans la pièce. Cela doit être une torture pour lui. Les parents détestent envisager que leurs enfants puissent avoir des relations sexuelles. Ils préfèrent se dire que leur gosse est différent, qu'il saura prendre les bonnes décisions. Ou, du moins, qu'il aimera suffisamment ses parents pour le prétendre.

Mais quand votre fils se tape sa prof ? Tout le monde le sait.

— On va gérer ça, reprend M. DuRant.

— Peu importe ce que l'on fait, réplique Whit, résigné.

— Olivia, je suis ravi que tu aies eu assez de bon sens pour ne pas croire un mot de tout ça, déclare M. DuRant en se tournant vers moi. Dire qu'ils vont jusqu'à imprimer ces calomnies dans le quotidien… C'est la fin du journalisme.

Il dit ce qu'il faut, il semble raisonnablement en colère, mais il manque de conviction. Il ne semble pas y croire lui-même. J'imagine une voix dans

sa tête qui n'arrête pas de lui chuchoter :

Et s'il l'avait fait ?

M. DuRant vide sa tasse.

— Je dois retourner travailler. Et peut-être appeler un avocat. (Alors qu'il passe devant Whit, il lui pose la main sur l'épaule.) On va trouver une solution, fiston.

Puis il disparaît.

— Mon propre père pense que je couche avec une prof. Génial.

Whit secoue la tête. Il en veut à tout le monde. Je ne pense pas qu'il y ait quoi que ce soit que nous puissions dire pour arranger la situation. Mais même s'il existait une réponse parfaite, ce ne serait certainement pas :

— Arrête de faire ta tête de con, Whit.

C'est pourtant ce que décide de lui lancer Cason.

Son petit frère lui décoche un crochet. Il le manque – sans doute volontairement –, mais Cason le plaque contre le comptoir.

— Détends-toi ! lui dit-il.

Mais Whit l'a déjà repoussé pour prendre le chemin de sa chambre. Cason secoue la tête tandis que je lui emboîte le pas.

— Il ne veut pas d'aide, m'avertit-il.

Je le suis néanmoins.

Je pousse avec délicatesse la porte fermée. Pour une raison qui m'échappe, Whit est planté au milieu de la pièce, à contempler fixement son mur. Je referme la porte et m'approche de lui à pas de loup, même si je sais qu'il m'a entendue arriver. La cloison est couverte de lettres à en-têtes d'universités – des lettres de recrutement. *Monsieur DuRant, nous sommes heureux de vous offrir* ou *Nous pensons que les études sont une priorité*… Un mur entier de fierté et de choix.

— Ça ne change rien à tout ce que tu as accompli jusqu'à présent, lui dis-je.

— Tu sais que j'ai reçu trois propositions de plus que Cason ? répond-il sans se retourner.

— Et alors ?

— Et alors ? (Il me fait enfin face, incrédule.) Et alors ? Ça en dit long sur qui je suis.

— Oh, bordel de merde, dégage de là.

Je grimpe sur son bureau et commence à arracher toutes les feuilles du mur. Je les jette à terre.

— Qu'est-ce que tu fais ? panique-t-il.

— Je… me… débarrasse… de… ça. (J'arrache une nouvelle lettre après chaque mot.) Ça n'a aucune importance, Whit.

— Arrête ! m'ordonne-t-il.

Puis il referme ses bras autour de ma taille pour m'éloigner de son trésor, et je tente encore d'en décrocher quelques-unes, comme s'il s'agissait d'un châtiment, pas d'une récompense.

— Arrête, Liv. (Son timbre porte toute la gravité de cette journée.) S'il te plaît, arrête.

Et subitement, le temps semble se figer. Il me lâche. Je me tourne face à lui et m'assieds sur son bureau.

— Ce n'est pas ce qui te définit, finis-je par lui rappeler. Tu es Whit. Tu n'es pas le petit frère de Cason, ni le type qui a couché avec sa prof, ni n'importe quel golfeur avec des pour et des contre. Tu es Whit, et ça me convient parfaitement, d'accord ? Si toutefois mon avis compte pour toi.

Il m'embrasse, et c'est ainsi que tout commence.

Nos lèvres s'effleurent à peine le temps que nous reprenions notre souffle, puis je l'attrape par la nuque et le serre aussi fort que je peux pour le plaquer contre moi. Il me prend dans ses bras et je me crispe de surprise, avant de me détendre. J'aime nous sentir si proches l'un de l'autre, j'aime quand nous nous embrassons. Sa main se glisse sur la peau nue de mon dos sous mon chemisier et me tire vers lui jusqu'à ce que nous nous effondrions sur le lit. Je trace de mes lèvres le contour de sa clavicule, cherchant des endroits sensibles. Nous nous embrassons, et le monde se résume à cela, et durant cette étrange fraction de seconde au cours de laquelle rien d'autre n'importe, je suis heureuse.

Sauf qu'il s'agit de Whit. Il est triste à cause de moi, furieux à cause de moi. Car je suis responsable de tout ce qui cloche dans sa vie.

Je recule.

— On ne devrait pas faire ça. Ça pourrait devenir bizarre…

Ses doigts flottent entre nous, et je repousse ses mèches sur le côté, incapable de me retenir.

— Trop tard, dit-il comme pour lui-même.

C'est ce que je désire. Je sais combien j'en ai envie.

Mais je ne peux pas lui infliger cela.

Il penche sa tête vers moi, si proche… L'abattement se lit sur chacun de ses traits.

— Je suis désolé, me dit-il.

— Tu n'as aucune raison de l'être, je réponds malgré moi.

— C'est… exactement ce que je me suis promis de ne jamais faire.

Il pousse un soupir tremblotant. Son armure n'arrête pas de se fissurer juste sous mes yeux, et toute cette insécurité enfouie avec soin remonte à la surface. Je ne peux pas m'arrêter.

J'ai tellement envie de lui.

Comprenant soudain qu'il pourrait s'agir de ma seule occasion, je saisis ma chance. Je l'embrasse de nouveau, lentement, avec douceur, laissant le moment s'étirer. C'est ça le plus effrayant. C'est à ça que j'ai peur de renoncer.

— Ne tiens pas cette promesse, je chuchote à quelques centimètres de sa bouche.

Je lève les yeux. Les siens sont emplis de désir.

Je le plaque contre le matelas et lui grimpe dessus avant de laisser mes hormones diriger les opérations. Si nous nous arrêtions, tout serait fichu, alors je ne nous autorise pas le temps de la réflexion. J'ouvre son jean, faisant glisser mes doigts sur la petite étendue de peau juste au-dessus de sa ceinture, tirant sur les boutons argentés. Il agrippe le bas de mon chemisier et le remonte au-dessus de ma tête, avant de le balancer

de façon un peu trop théâtrale quand il l'a ôté. Je m'allonge près de lui en gloussant. Il se glisse sur moi, tout sourire.

— On est dans la merde.

Il fait courir ses doigts sur mon ventre, jusqu'au tissu rugueux de mon pantalon. Je me cambre alors et le dépouille à son tour de sa chemise. Nous ne cessons de nous sourire. J'avais oublié que c'était censé être marrant.

Je mets les deux mains dans ses cheveux et le tiens par les tempes pour le forcer à me regarder.

— Enlève ton pantalon.

Ses prunelles s'illuminent soudain, et même si je plaisante, mon corps commence à me picoter sérieusement. Quand ses doigts remontent le long de ma cuisse, mon cœur bat à un rythme incontrôlable. Mon souffle est saccadé, mes jambes tremblent, et nous nous aventurons définitivement sur un sentier glissant.

Chaque centimètre, chaque instant, chaque battement de cœur sont désormais différents.

On est dans la merde.

51

Hier, j'étais la fille qui avait menti pour faire tomber notre jeune prodige et notre prof la plus cool. Je déteste cette fille.

Aujourd'hui, je suis sûre et certaine que ce garçon est amoureux de moi, et je vais oublier cette fille.

Whit n'en saura jamais rien. Personne ne pourra rien prouver, et j'arrête de me battre contre Adrienne. Je suis la Liv de Whit, et cela me suffit amplement.

J'arrive à l'école tôt – maman a dû me déposer, car elle avait rendez-vous avec un client. Whit et moi sommes censés nous retrouver pour potasser un peu avant les cours. Je me dirige vers la bibliothèque quand j'avise Michaela, vêtue d'un pull rouge clair ; son mascara lui dégouline sur la figure. L'une de ses lèche-bottes essaie de la réconforter, mais elle semble inconsolable, un exemplaire du journal de l'école serré contre sa poitrine. Puis elle me voit l'observer.

— Non. (Elle brandit un doigt vers moi, semblant gronder un chien récalcitrant.) Laisse-moi tranquille. Je n'ai rien fait.

Surprise, je m'arrête net.

— Quoi ?

— Ce n'est pas moi, d'accord ?

Puis sa voix se brise et une petite larme lui échappe, puis une seconde, jusqu'à ce qu'elle ne soit plus Michaela, seulement une fille dans un

couloir silencieux dont la mère est mourante et dont le monde ne se limite pas à l'enceinte de l'école.

— Qu'est-ce que c'est ? je demande en lui arrachant le journal des mains, convaincue qu'il s'agit encore de Whit.

Mais ce n'est pas le cas. Le *Buckley Bugle* n'est pas très impressionnant : deux feuilles A3 recto verso pliées en deux. L'article en couverture n'a rien de choquant, une histoire de choix végétarien au menu de la cantine. Quand je l'ouvre, en revanche, une feuille volante s'en échappe et tombe par terre.

On y voit une photo couleur de Claire et Ellie, datant du soir où Coxie aurait envoyé le MMS à Adrienne. Mais cette fois, le doute n'est plus permis : Claire embrasse bel et bien Ellie.

La légende déclare : « Ouais, Coxie, elle est parfaitement hétéro. » Car c'est lui qui est visé.

Quand je relève le front, Michaela pleure encore.

Mon cœur cogne à tout rompre.

— D'où est-ce que ça vient ?

— Je ne sais pas. On a laissé les deux cents exemplaires dans la bibliothèque après la dernière heure hier, puis on les a distribués dans les classes ce matin. Tout était normal !

Elle est dans tous ses états.

— Ils ont été distribués ?

— Tout le monde a le sien, parvient à répondre Michaela. Je vais perdre ma place de rédactrice en chef. C'est toute ma vie.

Je veux bien la croire.

Je lui rends le torchon et retourne dans l'entrée, un sifflement dans les oreilles. Cette fois, c'est officiel : Adrienne ne peut pas tomber plus bas. Je n'ai jamais fait et je ne ferai jamais une chose aussi lamentable. Il s'agit de Claire. Il s'agit de *nous*, de notre secret, de nos mains jointes sur un terrain de foot. La seule limite que nous ne devions jamais franchir. Claire était censée être inatteignable.

Notre politique de la terre brûlée n'a plus rien à nous apporter. Il faut que j'appelle Claire, pour tout lui déballer. Je dois tout dire à tout le monde. J'ai peur qu'elles soient ensemble, mais je me lance à la poursuite de la personne que je connais le mieux. Je cherche Adrienne.

Je me dirige d'abord vers son casier. Elle ne s'y trouve pas. Ni à la table qui trône au centre de la cour intérieure. Pas non plus à se cacher dans la salle où se déroule sa première heure de cours. C'est généralement un soulagement de ne pas la voir, mais aujourd'hui son absence n'augure rien de bon.

C'est mauvais signe, je le sais. Je percute une personne qui tient le journal. La personne suivante l'a également. Et la suivante, et la suivante.

Un garçon aux cheveux blonds négligés me donne un léger coup de coude à mon passage.

— Alors, Claire est gouine, ou quoi ?

Je lui décoche un coup de poing en plein visage.

On m'envoie chez le proviseur.

Ma main est déjà enflée, et Dieu que ça fait mal ! Cette main a subi de sérieux dégâts ces derniers temps – elle se remet tout juste de sa coupure au doigt. J'attends sur la chaise en bois inconfortable devant le bureau, me concentrant sur la douleur. J'écarte les doigts et essaie de serrer le poing. Cela me met presque les larmes aux yeux. Aucune chance que j'arrive à tenir mes pompons ce soir.

Tant pis.

Je roule les épaules, faisant monter et descendre le tissu de mon haut de cheerleader. En haut, en bas.

Je compte jusqu'à mille avant que maman n'arrive. Elle est impeccable et toute menue dans son tailleur décontracté. Ses cheveux exceptionnellement détachés lui tombent sur les épaules. Elle a dû faire demi-tour sur la route d'Atlanta. Ça ne va pas lui plaire.

Elle se plante juste devant moi et me regarde dans les yeux. Elle me tend la paume.

— Fais-moi voir.

Je pose délicatement ma main rougie sur la sienne. Elle l'examine d'un air critique.

— Dans quel état il est ?

— Un œil au beurre noir, je marmonne en retour.

Avec un peu de chance. Balancer des coups de poing semble bien plus cool à la télé.

Maman se tourne vers la secrétaire.

— Pourquoi vous ne lui avez pas mis de glace sur la main ? demande-t-elle d'un ton venimeux.

La secrétaire s'empresse d'aller m'en chercher. Au moins, je sais de qui je tiens.

Nous restons assises l'une à côté de l'autre en silence. Le temps s'écoule. Puis la secrétaire revient, et maman me pose la glace sur la main. C'est d'abord si froid que je ne sens rien, puis cela me fait un mal de chien, jusqu'à ce que mes nerfs soient suffisamment engourdis pour que la douleur disparaisse. Je regarde mes camarades passer devant la vitre. Des gens normaux, sans aucun danger.

Le Dr Rickards sort enfin de son bureau et nous fait signe d'entrer. Pour un proviseur d'école publique, il a une stature certaine. Il est grand et impressionnant, avec ses cheveux châtains légèrement grisonnants.

Nous nous asseyons de notre côté de sa table en acajou. Sa grande bibliothèque nous domine de toute sa hauteur, afin que nous comprenions bien à quel point il est important et instruit. Maman pourrait le dresser.

Il va droit au but.

— Nous nous inquiétons pour votre fille, madame Clayton.

— Je comprends, réplique-t-elle.

Bien sûr, qu'elle comprend. Du point de vue des adultes, je suis une bombe à retardement. Il suffit d'allumer la mèche et de me regarder exploser – et je ne laisserai derrière moi que de jolies couleurs et des confettis d'uniforme de cheerleader.

Le Dr Rickards me désigne tout en parlant.

— Olivia m'a dit que le garçon lui avait fait un commentaire désobligeant.

— Je crois qu'on peut parler de commentaire à caractère homophobe, j'interviens.

— Quoi qu'il en soit, poursuit le Dr Rickards, nous ne pouvons tolérer la violence au sein de l'établissement.

— Bien sûr, admet maman. Olivia vit une période très difficile depuis la mort de son frère.

Sa voix est froide, comme si Ryan n'était qu'un élément de contexte.

— Je comprends, dit le Dr Rickards. (Et cela semble presque être le cas.) Et nous avons essayé de traiter ce problème en la faisant travailler avec M. Doolittle. Mais le fait est qu'Olivia a été accusée de harcèlement avant même cet incident. (Il ploie les doigts.) Nous ne saurions tolérer le harcèlement à Buckley.

Maman m'adresse un coup d'œil comme si elle était déjà au courant de tout.

Je baisse la tête. *Elle me déteste, elle me déteste, elle me déteste.*

— Nous avons des raisons de croire qu'Olivia aurait pu glisser dans le journal de l'école des contenus haineux et déplacés.

— Quoi ?

— Olivia.

Maman pose une main froide sur mon bras pour me calmer.

— Nous avons trouvé d'autres exemplaires de ces flyers dans votre casier. Et avec les ravages que vous avez causés cette année…

— C'était Adrienne ! Michaela ! je m'écrie en bondissant sur mes pieds. Demandez à Michaela : elle m'a vue quand je l'ai découvert ! *M-mon* casier ? Pourquoi l'aurais-je cogné, si c'était moi la responsable ?

Maman se lève à son tour.

— Olivia, assieds-toi, me dit-elle d'une voix étranglée.

Elle est si gênée que cela me fait mal. Ma vision se trouble sous l'afflux des larmes. Maman se tourne vers le proviseur.

— Vous êtes en train de me dire que quelqu'un s'est introduit dans la bibliothèque, a fourré deux cents prospectus dans le journal de l'école pour qu'ils soient distribués aux étudiants, mais qu'il n'aurait pas pu forcer le casier d'Olivia ? Quelle preuve avez-vous que ma fille a quoi que ce soit à voir avec cette histoire ? Pourquoi n'y a-t-il pas de caméras de surveillance dans votre établissement pour éviter ce genre de débordements ?

Le Dr Rickards remue d'inconfort sur son fauteuil.

— Étant donné les circonstances, nous n'avons pas de preuve irréfutable. Mais cela ne peut plus durer. Les élèves sont à bout de nerfs.

Il baisse la tête. Maman a l'avantage.

— Considérant les événements de ce matin, je pense qu'il est dans l'intérêt de tous de suspendre Olivia pour trois jours, avec effet immédiat. (Une pause.) Et au vu de la situation, il vaudrait mieux qu'Olivia quitte l'équipe de cheerleading.

Je plie les doigts de mon poing engourdi.

— Vous ne pouvez pas faire ça !

— Olivia… commence maman.

— Je crois qu'il serait bon que votre fille consulte un thérapeute, madame Clayton.

— Docteur Rickards, ce n'est pas que je sois en désaccord total avec vous, mais trouvez-vous sincèrement que la sanction soit juste ? s'enquiert maman d'un ton égal. Elle a simplement voulu défendre son amie.

— C'est ce qu'elle prétend, nous ne pouvons en être certains, répond le Dr Rickards.

Autant dire tout de suite qu'il n'en croit pas un mot.

— Ma fille dit la vérité, lui assure maman. Viens, Olivia. (Elle se lève et me passe le bras autour du dos.) Je vous appellerai dès que j'aurai réglé certaines choses. Merci pour votre temps.

Elle lui serre brusquement la main et me fait signe de sortir. Elle me guide à travers les couloirs, faisant claquer ses talons jusqu'au parking. Elle m'ouvre la portière côté passager et va s'installer au volant.

Un instant s'écoule. Puis deux. Enfin, je parviens à lâcher un :

— Merci.

— Tu ne ferais jamais une chose pareille, déclare-t-elle, mais j'ai l'impression qu'elle essaie de s'en convaincre.

Je secoue la tête.

— Non. Ça va mieux, depuis quelque temps. Avec Whit.

Je me souviens alors que Whit ne connaît même pas la vraie moi. S'il savait ce que j'ai fait, il comprendrait que je suis aussi mauvaise qu'Adrienne. Je suis lamentable.

— Il me manque aussi, tu sais ? Et j'essaie de m'en remettre. Mais cette tendance à l'autodestruction… Olivia, c'est ce qui a tué ton frère.

Je frissonne.

Je me suis demandé plus d'une fois si c'était elle qui l'avait brisé, et quand. Si c'était à la mort de papa, ou quand elle a perdu les pédales, ou quand elle a recouvré sa santé mentale et s'est renfermée. Je me demande si c'est à cause de moi et de ma relation avec Adrienne. Je me demande si c'est à cause de Buckley, du Michigan ou du monde entier. Je me demande surtout si, si toutefois j'avais répondu au téléphone, tout cela aurait pu être évité.

— S'il était resté…

— Il détestait cet endroit, m'assure-t-elle.

Je sais. *Je le sais.*

— Moi aussi.

Après quelques secondes de réflexion, elle reprend :

— C'est drôle. (Ça ne l'est pourtant pas du tout.) Quand on s'est installés ici, je me suis donné énormément de mal pour trouver le lieu parfait. On était obligés de déménager, tu sais ? Kate pouvait enfin aller vivre en Europe, ainsi qu'elle souhaitait le faire depuis longtemps, et Dieu sait qu'elle méritait que je lui accorde un peu de répit. J'étais stable depuis quatre ans, en partie parce que je travaillais moins. Puis il y a eu la crise, et je ne gagnais plus assez pour payer les traites de la maison, et même dix ans après, il restait trop de souvenirs de ton père partout. Mais

Buckley avait tout pour plaire : une bonne école, une petite ville. Je pensais que vous vous intégreriez facilement à la communauté. Je me disais que si je m'en sortais mal, vous seriez de toute façon bien entourés. Je pensais que cela nous ferait du bien, que cela nous apporterait un peu de réconfort après tout ça, et que Ryan et toi retrouveriez un semblant de normalité. On avait besoin de changer d'air. (Elle secoue la tête.) J'ai peut-être idéalisé la vie dans une petite ville. Je sais que Ryan ne s'y est jamais plu, et j'ai toujours eu du mal à trouver ma place, mais je croyais que tu étais heureuse. Avec Ethan, Adrienne, le cheerleading…

Je me rencogne dans mon siège, ne sachant trop quoi répondre. Je sais qu'elle réprime l'essentiel de ses sentiments, et j'ai juste envie qu'elle éprouve *quelque chose*.

— Tu sais ce qui est arrivé à la mort de Ryan ? J'ai compris ce qui n'allait pas chez moi. Je me suis rendu compte qu'il était la seule véritable relation que j'avais eue de toute ma vie. C'est la seule personne qui savait tout de moi et qui m'aimait inconditionnellement.

Je pose le front contre la vitre. Cet accès d'honnêteté m'irrite la gorge.

— Je ferais peut-être mieux d'accepter que Buckley est ma seule perspective d'avenir, et d'aller me pelotonner au cimetière avec lui.

Je regarde les véhicules garés sur le parking et, au-delà de ça, les couleurs ternes de cette ville. Je tente de m'imaginer me fondre complètement dans la masse.

Maman met le contact et ne prononce plus une parole jusqu'à notre retour à la maison. Quand elle se range dans l'allée et que je jette enfin un coup d'œil dans sa direction, je me rends compte qu'elle pleure.

Silencieusement.

52

Je garde les yeux rivés sur un exercice que Whit m'a préparé, faisant courir mon crayon sur son écriture manuscrite, incapable de me concentrer. Il faut que je fasse autre chose – quelque chose qui n'ait rien à voir avec la géométrie. Je dois trouver le moyen d'arranger la situation.

Je sors par la fenêtre de ma chambre, parce que maman refuse de me laisser quitter la maison. Apparemment, je suis exclue *et* confinée chez moi. Le vieux vélo de Ryan traîne dans la cour. J'essuie les brindilles et les quelques feuilles qui se sont déposées dessus et le tortille pour l'extirper du grillage.

La route est longue. Et l'air est froid. Le vent s'engouffre dans mes cheveux et mon pantalon de jogging.

J'entends les bruits du stade à plus d'un demi-kilomètre de distance. La fanfare joue, les supporters hurlent. Les cheerleaders crient.

Les projecteurs sont allumés. Toute la ville est là.

Je n'entre pas dans le stade ; je ne suis même pas certaine d'en avoir le droit. Je roule jusqu'à l'arrière de l'école. Là, j'appuie mon vélo contre le mur de brique du vestiaire et me laisse glisser à terre, le dos contre la paroi.

Je vais attendre. Je vais attendre ici que Claire sorte, puis je lui raconterai tout.

Même si elle refuse de répondre à mes textos. Même si Adrienne lui a parlé en premier.

Une dizaine de minutes plus tard, je me mets à frissonner. Le tissu léger de mon tee-shirt s'accroche à la pierre rugueuse du mur, qui arrache quelques fils. Je sors mon téléphone et compose un numéro. J'espère qu'Adrienne ne lui a pas retourné le cerveau à lui aussi.

Whit décroche à la dernière sonnerie.

— Allô ?

Je l'entends à peine à cause des bruits du stade. La voix du présentateur retentit dans l'appareil avant de me parvenir directement.

— Rejoins-moi au vestiaire, je crie dans le micro. S'il te plaît.

— Liv ? s'étonne-t-il.

— Les vestiaires ! je hurle avant de raccrocher.

Peu après, je le vois s'approcher dans la pénombre, plissant les paupières pour fendre les ténèbres. Quand il me remarque, collée contre le mur, il force l'allure.

— Olivia, qu'est-ce qui se passe ? me demande-t-il en s'accroupissant devant moi.

Il tend la main vers moi, mais s'interrompt.

— Assieds-toi, lui dis-je.

Il se retourne pour s'installer contre le mur près de moi. Nos genoux se touchent.

— Honnêtement, tu m'as sauvé la mise. Le coach m'a dit que je ne pouvais pas rater le match, c'est la soirée en l'honneur de l'équipe de golf pour notre victoire en championnat régional. Comme si quelqu'un en avait quelque chose à faire. (Il remonte les épaules quand une bourrasque vient nous frapper.) Bref, on forme un joli couple de parias, hein ?

Je pousse un soupir de soulagement. Rien n'a changé entre nous.

— Il faut que je parle à Claire.

Whit reste muet pendant de longues secondes. Plus le silence se prolonge, plus il devient angoissant.

— C'est peut-être un peu tard, finit-il par répondre.

— Qu'est-ce que tu en sais ? je lui demande au risque de passer pour une conne.

— Aux yeux de l’opinion publique, tu as déjà été crucifiée.

Je fais la moue.

— Peu importe. Claire comprendra. (Puis un soupir m’échappe.) Tu sais le plus idiot, dans l’histoire ? Je n’arrête pas d’essayer de comprendre comment elle a pu s’y prendre – comment je me serais débrouillée à sa place. Tu crois qu’elle les a vues s’embrasser et qu’elle s’est sentie obligée de les prendre en photo ? Au cas où ?

Whit ricane.

— Sans doute.

— Le truc, c’est que j’ai toujours su qu’elle faisait ça avec *tout le monde*. Mais je ne me suis jamais doutée qu’elle le faisait également avec nous. Avec Claire et moi.

Il me dévisage comme s’il n’était absolument pas surpris, mais qu’il avait la décence de faire semblant.

— Pourquoi s’en serait-elle privée ?

J’éclate de rire, même si cela n’a rien de drôle.

Il me jauge tout en réfléchissant.

— Aurais-tu pu faire ça l’année dernière ? s’inquiète-t-il. L’aider à humilier quelqu’un de la sorte ?

— Elle m’aurait sans doute forcée à le faire seule, je réplique.

Whit repose le crâne contre le mur, l’air épuisé. Tout en lui semble éreinté.

— Plus que douze jours, dis-je.

— Hein ?

— Tu n’as plus que douze jours à tenir avant d’arrêter de faire semblant d’être mon copain. Accroche-toi, DuRant.

Je lui donne un petit coup sur l’épaule.

— Tu es venue ici à vélo ? Sérieux ?

Je frissonne. Il passe son bras autour de moi, et je pose ma tête sur lui. Je n’arrive pas à croire qu’il accepte encore de me toucher après ce que je viens de lui révéler.

— Je te ramènerai, me propose-t-il.

Je suis bien au chaud contre lui.

— Qui a dit que la galanterie n'existait plus ?

Il pouffe.

— Comment s'est passée ta journée ? je demande. Tu as pu parler aux entraîneurs ?

— On n'est pas obligés d'en discuter, répond-il, et je comprends qu'il n'en a aucune envie. Ça craint, Liv. Officiellement, ils ne peuvent pas me retirer ma bourse si j'ai couché avec une prof – ce que je n'ai pas fait –, mais ils peuvent invoquer n'importe quel problème comportemental. L'université de Floride m'a déjà informé qu'elle n'était plus intéressée.

Je n'ose plus croiser son regard. Toute cette douleur que j'ai provoquée se retourne contre moi.

— Tout le monde pense que tu as pété un câble à cause de moi.

Il secoue la tête.

— Comment as-tu pu être amie avec elle ? Ma vie, la tienne, celle de Claire : rien ne trouve grâce à ses yeux. J'aimerais expliquer à Mme Baker combien je suis désolé de tout ce qui arrive, mais je ne peux pas. Ça ne ferait qu'aggraver son cas. Qu'est-ce qui déconne, chez Adrienne, Liv ?

Je suis à court de mots. Il a si facilement accepté qu'il y ait celle que je suis et celle que j'étais. Il me *croit*.

— Je… Je n'en sais rien.

J'essuie une larme.

— Ça allait, toi ? Après ce qui s'est passé hier ?

Je ne comprends pas tout de suite à quoi il fait allusion, puis :

— Ouais, je réponds. Ça allait. Enfin, c'était marrant. Pas ce qu'on a fait – ce que tu as dit. Le fait que je devrais savoir que ça n'est pas réel. Je ne voudrais pas que tu croies que je crois…

— Je sais que ce n'est pas le cas, s'empresse-t-il de m'interrompre. C'était juste… (Il hausse les épaules en souriant.) C'était bizarre.

— Merci beaucoup, je réponds en m'efforçant de ne pas me sentir blessée.

— Pas parce que… Tu vois ce que je veux dire. Pour moi. C'était bizarre pour moi. Parce que, tu vois…

Je me tourne vers lui, commençant à comprendre.

— Non, je dis. Quoi ?

Il est clairement embarrassé.

— Il faut vraiment que je le dise ? gémit-il.

Oh, mon Dieu.

— Est-ce que c'était ta première fois, Whit ? je lui demande, incrédule.

Son regard se fait fuyant.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ? je m'exclame. Je croyais que tu avais déjà eu une copine ?

Il ricane.

— Marilee ? Ouais, genre. Mais n'exagère rien, ce n'est pas la fin du monde.

— C'est… je commence.

Mais je suis interrompue par la sirène annonçant la fin du match. Ma tête pivote dans la direction du stade, que les premiers spectateurs commencent à déserter, et je me sens soudain nauséeuse. Maintenant, ce n'est plus Whit que je dois affronter, mais Claire. Et Dieu sait ce qu'Adrienne lui a déjà raconté. Je me relève avec peine, écrasant les briques de mes paumes jusqu'à m'en faire mal. Whit se remet debout à son tour.

— Tu aurais dû me le dire, je lui reproche.

— Je sais, admet-il. Mais je ne voulais pas que tu me prennes pour un enfant de chœur, comme tu le fais tout le temps. Bon, je vais y aller, d'accord ?

Je hoche la tête, sentant mon nœud à l'estomac grossir.

Il m'abandonne seule dans les ténèbres, et il fait soudain bien plus froid, sans son bras pour me réchauffer.

Les cheerleaders me passent devant une à une, sans piper mot. À chaque passage, je me dis que si un regard pouvait tuer, je serais morte

plusieurs fois. Elles m'ont toujours détestée, mais maintenant elles l'affichent clairement, avec la bénédiction d'Adrienne.

J'aperçois Claire au loin, dominée par l'ombre imposante de Coxie, qui la dissimule presque complètement. Je m'écarte du mur. Claire abandonne Coxie près du vestiaire des garçons et continue dans ma direction. Elle s'arrête en me remarquant.

Je fais un pas vers elle.

— Claire…

Elle lève une main. Une main minuscule, pâle et osseuse ornée de cinq doigts, qui m'indiquent tous d'arrêter. D'arrêter quoi, là est la question : de parler, de vivre, de respirer, de me planter sans arrêt sur tout ?

Arrête, tout simplement.

— Laisse-moi tranquille, lance-t-elle après quinze grosses secondes de blanc.

Je me mords la lèvre. Très fort.

— Dégage, reprend-elle.

— Tu ne… tu ne comprends pas.

— Je suis gay, d'accord ? Gay, gaygaygaygaygay ! Ça y est, tu es contente, maintenant ? hurle-t-elle. (Et si quelqu'un ne nous regardait pas encore, c'est chose faite.) Je suis sûre que tu vas trouver de nouvelles façons créatives de m'humilier. Mais pour l'heure, pourrais-tu, *s'il te plaît*, me laisser tranquille ? Parce que, grâce à toi, personne d'autre ne le fait.

Pour une raison ou pour une autre, je me mets à brailler :

— Ce n'est pas ça. Je veux juste…

Elle me bouscule pour rentrer au vestiaire.

Merde.

— Claire ! je la rappelle.

Des larmes m'obscurcissent la vue.

Mes oreilles bourdonnent, mais ce bruit ne couvre pas celui des applaudissements de plus en plus forts, qui finissent par prendre le dessus. Je lève la tête.

Adrienne est adossée au mur, les épaules nonchalamment appuyées contre la brique. Elle sourit. Applaudit. Je franchis en un clin d'œil les quelques mètres qui nous séparent. Elle rit.

— C'est quoi, ton problème ? je siffle.

Je ne voulais pas qu'elle me voie pleurer – ça, non. Mais qu'est-ce que je peux y faire ?

— Tu n'arrêtes pas de me poser cette question, mais, O., en vérité, tu es nulle à ce jeu, me rétorque-t-elle.

Elle ne parvient pas à dissimuler sa colère, en dépit de son rire feint, de ses gloussements et de ses grands airs. On ne peut pas cacher une telle laideur, même quand on est aussi belle qu'elle.

— C'est pour ça que c'est moi qui tiens les rênes.

— J'ai fait tout ce que tu m'as demandé. J'ai menti au Dr Rickards. J'ai fait du mal à tous les gens auxquels je tiens, et je suis toujours restée de ton côté.

— Laisse tomber notre arrangement. Tu faisais semblant.

J'ai envie de détruire quelque chose.

— Putain, et quelle différence ça fait ? Tous ceux qui te sourient font semblant. Ouvre les yeux, Adrienne ! Tout le monde fait semblant. Ils nous détestent.

— Faux. Ils *te* détestent.

Elle passe ses doigts dans sa tignasse brune. Fière d'elle.

— Pourquoi est-ce que tu fais tout ça ?

Elle ne me regarde pas et s'efforce d'avoir l'air intouchable, imperturbable.

— Parce que j'en ai le pouvoir, finit-elle par répondre. Parce que tu te réfugiais dans mon ombre chaque fois qu'il arrivait quelque chose de mal, comme si tu n'étais responsable de rien, et parce que tu recevais tout cet amour de la part de Claire et Ethan. Tu as failli tuer Anna Talbert et, là encore, c'était *ma* faute.

— C'est donc ça, que tu veux ? Claire et Ethan ? De l'amour ? Ouvre les yeux. Ils ne t'aiment pas davantage parce que je ne suis plus là. Ce

n’est pas comme ça que ça marche. Tu veux que je te dise que je suis désolée, que j’ai toujours su que ce qu’on faisait était mal ?

Elle secoue la tête.

— On en revient toujours à ça, hein ? Et on oublie ce que tu m’as fait subir ?

— Ce que *moi*, je t’ai fait subir ?

— Ethan. Tu l’as choisi, lui.

J’en reste bouche bée.

— Quoi ?

— Après la mort de Ryan. (Elle passe une main sous ses yeux, étalant son maquillage.) J’étais là pour toi, c’est à moi seule que tu as parlé du message vocal de Ryan, puis tu as couru te réfugier dans les bras d’Ethan. Comme s’il comptait plus que moi. Comme s’il te connaissait mieux que moi.

Je sais qu’elle est de mauvaise foi, pourtant je suis suspendue à ses lèvres, prête à la suivre jusqu’à la Terre promise. Ça ne peut pas être réel. Il doit s’agir d’une de ses comédies.

— Tu étais ma meilleure amie, O., tu te rappelles ? Et une espèce de trou du cul comptait plus que ça ? Tu étais *censée* être ma meilleure amie, et pourtant tu as choisi Ethan.

— Tu plaisantes ?

Elle ne peut sérieusement pas faire de ce drame familial une affaire personnelle ?

— Il fallait que je te le pique, dit-elle d’un ton de défi. J’étais censée être celle dont tu avais besoin. (Une larme roule sur sa joue.) Et là, tu t’es jetée dans les bras de Whit sans hésitation. Après tout ce que j’avais fait pour toi.

Je dois échapper à cela, lui échapper à elle avant de retomber entre ses griffes.

— Est-ce que tu t’entends ? je lance en essayant de conserver une voix calme.

J'ai déjà vu Adrienne dépasser les bornes, mais jamais à ce point. C'est encore pire que ce que j'avais imaginé.

— Ça ne peut pas continuer.

Elle tire brusquement sur ses cheveux noirs, comme quand elle était plus jeune. Sa mère lui a payé deux ans de thérapie pour qu'elle arrête. Le simple fait de voir ce geste me pousse instinctivement vers elle. Sans réfléchir, je pose la main sur la sienne, et elle recule si brusquement qu'elle percute le mur.

— Ne me touche pas ! s'écrie-t-elle.

Je lui parle alors avec douceur, comme si j'approchais un animal dangereux et blessé.

— Ade, après la mort de Ryan, je me suis servie d'Ethan. Je me suis servie de ce que j'avais sous la main. Ma vie ne tenait qu'à un fil.

» Puis tu m'as fait ça, j'ajoute. Et même après que je t'ai surprise avec lui, j'ai voulu me venger, bien sûr, mais je n'ai jamais voulu te perdre. Sauf que j'ai fini par comprendre que je n'étais rien pour toi. Je ne suis qu'un autre pion manipulable, et tu viens de le prouver une fois encore. Tu as parlé à Claire, alors que tu m'avais promis que tu ne le ferais pas. Encore un mensonge.

Enfin, enfin elle daigne soutenir mon regard. Son visage s'illumine, puis elle se remet à rire et s'assombrit de nouveau.

— Tu ne comprends pas ? J'ai tenu ma promesse. Je n'ai rien dit à Claire sur les textos ni sur ton frère. Je voulais mettre un terme à tout cela au *Rough House* il y a plusieurs semaines, mais ce n'est qu'un jeu pour toi. Tu es complètement tarée, O.

Mon cœur s'accélère, bat de plus en plus fort contre ma cage thoracique, exige réparation. Il n'y a rien que je puisse dire. Je me retourne vers le parking. Adrienne me saisit le poignet. Celui de ma main blessée.

— Tu es pire que moi, Olivia. Tu es la pire d'entre toutes. J'ai essayé de t'aider, mais tu m'as repoussée.

Je m'apprête à répliquer, mais elle ne m'en laisse pas le temps.

— Et tu sais ce qu'il y a de pire ? Ce que tu as fait à Whit. Au moins, avec Claire, c'était un accident.

— Tu m'as forcée, je lui rappelle.

Tout en elle est raide et souple ; noir et blanc ; froid et chaud. Elle est tout ce à quoi je suis habituée, et tout ce qui me détruit à petit feu.

— Tu recommences, avec ces conneries de *je t'ai forcée* ! Tu sais pourquoi tu as fait tout ça ? Parce que Whit possède tout ce dont tu rêves. Il a une belle vie, et un bel avenir, alors que tu es coincée. Les gens comme toi… (Elle secoue la tête.) Les gens comme toi servent de tremplin aux gens comme Whit et moi qui nous apprêtons à quitter la ville. Et tu ne le supportes pas. C'est pour ça que tu agis comme ça. Tu voudrais qu'on soit tous au même niveau. Tu dis que tu voudrais changer, mais je te connais : tu veux redevenir celle que tu étais. Sauf que, cette fois, tu t'en es prise à moi, et je ne me suis pas laissé faire.

» Mais vas-y, si tu te crois si différente, reconnais ce que *tu* as fait. Il aime sa nouvelle Liv, pas vrai ? Dis-lui ce que tu lui as fait, que je le regarde te pardonner.

C'est là, dans ses yeux. Tellement sincère. Elle le pense réellement. Elle a peut-être raison.

Pendant une minute pleine, je cesse de respirer. Quand je recommence à bouger, c'est pour m'éloigner d'elle et me diriger vers le parking. Whit m'attend près d'une poubelle, les mains dans les poches. Sa présence me rappelle combien j'ai tort. Je prends mon élan et renverse la poubelle d'un coup de pied, répandant les ordures sur le trottoir. Je pensais maîtriser la situation. Je pensais réellement que je *parviendrais* à maîtriser la situation.

Je me rends compte que cela n'a pas fait la moindre différence. Rien de ce que j'ai pu tenter n'a fait la moindre différence.

— Olivia ? me demande Whit avec prudence.

Je me tourne vers lui. C'est comme si tout bougeait au ralenti. Les arbres derrière l'école, le bruissement des feuilles, les mèches de cheveux qui fouettent mon visage glacé.

— Olivia, essaie-t-il encore.

Le sang bat dans mon corps chauffé à blanc, faisant fondre tout ce qu'il reste en moi de bons sentiments. Je ramasse une pierre et la jette en direction du bâtiment. Elle rebondit avant. Je n'ai rien accompli. Je ne suis qu'une nulle sans importance, qui n'arrête pas de tout gâcher.

Je regarde Whit de nouveau et lui tends la main.

— Laisse-moi conduire ta voiture.

— Liv…

Une fois encore, mon nom se transforme en autre chose dans sa bouche. Cette fille que je ne suis pas, car je suis Olivia Clayton ; je suis O., celle qui bousille tout ce qu'elle touche. Je lui arrache les clés des mains et fais le tour de sa Jeep. Aucun dégât, aucune douleur que je pourrais infliger à qui que ce soit ne suffira jamais.

— Olivia ! s'exclame Whit d'un ton plus insistant.

Mais je lui claque la portière au nez. Il s'empresse de faire le tour du capot et grimpe du côté passager avant que je quitte le parking en trombe.

— Calme-toi, entends-je dire Whit quelque part au loin. Ralentis. J'aime bien cette voiture. Et j'aime bien ma tête. Je préférerais les garder intactes.

J'imagine qu'il essaie de faire de l'humour. Je n'en suis pas très sûre.

La lune et les étoiles sont si brillantes ce soir que tout semble nimbé d'un halo sinistre. Des ombres jaillissent de derrière les arbres ; des fantômes de frères morts filent dans la nuit tandis que j'avance à fond le train. Je me suis toujours dit que, si j'appuyais assez fort sur l'accélérateur, je pourrais trouer le plancher.

Ce n'est pas possible. Mais la voiture roule à une allure incroyable.

— Tu comptes m'expliquer ? Me dire quoi que ce soit ? s'impatiente Whit.

Je ne peux rien lui répondre parce que je ne peux plus parler. J'ai trop chaud. Tout est trop chaud. Nous passons devant le country-club, devant le bar miteux à l'orée de la ville. Nous nous retrouvons sur une route de

campagne paisible. Un long silence s'est installé entre nous, que Whit finit par briser :

— Olivia, on est où ?

Il n'arrête pas de le répéter, encore et encore. Mon nom, comme si le simple fait de l'invoquer allait me permettre de revenir.

J'écrase le frein devant *son* allée. Whit plaque la main sur le tableau de bord pour éviter de s'y fracasser la tête. J'enfile à toute berzingue le chemin bordé d'arbres. Donnez-moi une tronçonneuse, et ils ne passeront pas la nuit.

Malheureusement, je n'ai que des clubs de golf.

Les lumières sont allumées, mais la maison est déserte. Les voisins sont censés prendre des nouvelles d'Adrienne lorsque ses parents s'absentent. Ils s'assurent que la lumière est allumée et la voiture garée dans la cour. Les lampes éclairent donc en permanence et la voiture d'Adrienne reste toujours sur place.

— Quoi que tu t'apprêtes à faire, ne le fais pas, me conseille Whit.

J'entends à peine ses mots.

Je m'empare d'un club sur la banquette arrière et sors dans le froid. Cette fois, j'y suis insensible.

Brandissant mon driver telle une batte, je l'écrase contre le pare-brise de ma prétendue meilleure amie ; le verre se fend dans un grand craquement, et l'impact résonne jusque dans mes avant-bras. Je sens la main de Whit dans mon dos, sans doute pour m'arrêter. Je m'enfuis en courant et assène un nouveau coup à la voiture, et je l'entends me répéter la même chose. Mon nom, tournant en boucle si souvent qu'il en perd tout son sens. *Olivia. Olivia. Olivia, arrête. Olivia !*

Après un dernier assaut sur la vitre côté conducteur, la tête du club vole à travers la cour et je m'écroule en sanglots.

Whit m'attrape et me retient.

— Arrête de dire ça ! je lui hurle à travers mes larmes.

Il essaie de me toucher, mais je le repousse sans cesse. Pour lui rappeler qu'il ne veut pas de moi. Pas vraiment.

— Qu’est-ce que tu veux que je fasse ? demande-t-il, au bord du désespoir.

— Oublie-moi.

Je m’assieds là, dans l’allée, parmi les débris de verre.

— Qu’est-ce qui te semble le plus brisé ? je demande, consciente de l’aspect dramatique de ma question.

Parfois, quand on retrouve sa voix, on doit dire les phrases les plus ridicules qui nous passent par la tête.

— Laisse-moi te ramener.

Il piétine le verre pour se rapprocher de moi et me tend la main.

Je le dévisage.

— Est-ce que tu effacerais tout, si tu le pouvais ?

Mon visage est encore humide, et le froid commence enfin à m’atteindre. Je suis soudain prise de frissons.

Il s’accroupit devant moi. Il passe son pouce calleux sur ma joue. Une tache de sang s’efface sur la pulpe de son doigt.

— C’est impossible, dit-il.

Ce n’est pas ce que je voulais entendre.

Je l’attrape par la nuque et tire sa tête vers moi. Pour l’embrasser.

Il recule, et ses yeux scrutent mon visage d’un côté à l’autre. J’ignore pourquoi j’ai fait cela, sans doute juste parce qu’il est devant moi, à la fois si gentil et si cruel.

— C’est ridicule que les gens aient pu croire qu’on sortait ensemble, tu ne trouves pas ? Tu ne pourrais jamais aimer une fille comme moi.

Son regard se fait soudain distant et perplexe.

— Il faut qu’on y aille, Liv.

Le poids de tous les événements du jour m’écrase subitement. Je suis assez lestée pour plonger au fond de l’océan.

— J’ai pas envie. Pas tout de suite.

— On peut d’abord aller faire un tour, si tu veux. On pourrait écouter « Mike at Night ». D’accord ?

Il se montre si sincère et patient. Comme si j'étais un problème qu'il pouvait résoudre. Une idée cataclysmique me traverse alors l'esprit, faisant trembler la terre sous mes pieds. J'imagine la scène depuis une autre perspective. Lui me tendant la main, moi recroquevillée au sol, cernée de verre brisé. La maison d'Adrienne en arrière-plan, nous toisant comme si elle était là, me dérobant tout ce que j'ai. Et je la laisse faire.

Tout est tellement fragile. Je le sais, maintenant – la voiture, la vie de Ryan, et Whit qui m'observe de la sorte. Qui me demande de l'accompagner. Son froncement de sourcils pourrait bien être le dernier tandis qu'il me contemple – moi, la fille qu'il ne comprend pas mais dont il ne veut pas s'éloigner.

Alors j'acquiesce et je le laisse me relever.

53

Ellie est en train d'essuyer furieusement le comptoir quand j'arrive le dimanche. Une petite partie de moi espère que la tradition sera une force suffisamment puissante pour convaincre Claire de venir. La cloche tinte au-dessus de ma tête.

— Va-t'en, me dit-elle, le regard en feu. Claire n'est pas là. Et même dans le cas contraire, je ne te laisserais pas l'approcher.

Je n'obéis pas. Je continue d'avancer. Après tout, ça n'est qu'Ellie. Bref.

— Tu racontes tellement de conneries, tu en es consciente ?

Je m'installe juste face à elle, malgré son regard assassin.

Elle pose les deux mains sur le bar.

— Moi ? (Elle considère l'établissement désert.) Tu ne manques pas de culot, pour te pointer ici en ce moment. (Puis elle m'examine de plus près.) Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

Je tends la main et sens la longue balafre sur mon cou qui me laissera sans doute une cicatrice.

— J'ai éclaté les vitres de la bagnole d'Adrienne avec le club de golf de mon faux petit copain.

— Elle va te défoncer, répond-elle d'un ton soudain très terre à terre. Et toute l'école va la soutenir. Vous avez vraiment dépassé les bornes en vous servant de Claire comme d'un pion dans votre espèce de joute médiévale débile.

Je pourrais en débattre avec elle, essayer de lui dire la vérité, mais quel intérêt ?

— Tu en as déjà voulu à Claire ? D'être amie avec Adrienne ?

Elle hausse les épaules. Elle n'en a déjà plus après moi.

— Adrienne est une pétasse. Ce n'est pas comme si c'était un secret pour qui que ce soit. Alors je n'ai pas franchement de compassion pour ceux qui manigancent avec elle.

— Et toi, alors ?

— Moi, je suis réglo. Ça fait une sacrée différence. (Elle rejette ses cheveux par-dessus son épaule.) Quand je donne l'impression que je vais te massacrer sur le terrain de volley, je te massacre sur le terrain de volley.

Je me rends compte, peut-être pour la première fois, qu'Ellie n'est ni plus cool ni moins mal dans sa peau que moi. Sauf qu'elle le cache mieux. Je pensais en être capable, mais personne n'était dupe. Tout le monde lisait en moi comme dans un livre ouvert.

— Et moi ? je lui demande.

— Tu es une pétasse de seconde zone. Celle après laquelle on ne se donne même pas la peine de s'énerver.

Elle me sourit. Elle cherche une occasion de m'atteindre. Même si elle s'est calmée, j'ai fait du mal à Claire. Je ne peux pas échapper à son courroux.

— Tu sais, il existe sans doute des clubs pour celles qui haïssent Adrienne Maynard, mais toi, tu n'es qu'un second couteau. Tu fais le sale boulot.

— Ce n'est donc pas si étonnant que j'aie fini par saisir ma chance.

— Peut-être pas. Franchement, je pense qu'Adrienne t'a rendu service, parce que félicitations, bordel ! Tu es devenue l'ennemi public numéro un, la seule et unique cible. Il était temps, pas vrai ?

— Je me fiche de ce que les péquenauds de cette ville pensent de moi. Je vais cartonner aux examens et quitter ce bled pour de bon, je m'entends dire, regrettant que ça ne soit pas vrai.

— C’est ça, Liv. Et moi, je pars vivre sur la Lune.

— Je n’ai besoin de personne, et surtout pas d’Adrienne. Comme Claire n’a pas besoin de toi pour prendre sa défense. De toute façon, même si elle le voulait, elle ne pourrait pas compter sur toi.

— Parce qu’elle peut compter sur toi, peut-être ?

Même si Ellie ne montre jamais ses sentiments, son regard dévoile une minuscule brèche. Cela me suffit.

Je sors.

Sans me retourner.

54

Six mois plus tôt

— Claire ! ai-je appelé en franchissant la porte du *Rough House*, m'aventurant sur le carrelage encore mouillé. Allez, je t'attends dehors depuis un quart d'heure. Adrienne va péter un plomb.

— Comme d'habitude ! a répondu une voix.

Je me suis tournée vers le comptoir. Ellie avait un bras posé dessus, tandis que son autre main trônait sur sa hanche.

— Claire, vite, cours obéir aux volontés d'Adrienne, a poursuivi Ellie.

Claire était adossée au mur du bar, les bras croisés sur la poitrine.

— Ne me parle pas sur ce ton, a-t-elle répliqué d'un ton cassant.

— O., merci d'être venue arracher Claire à ce cauchemar. Je sais qu'elle a hâte de retourner à sa petite vie parfaitement établie.

Je me suis avancée dans le restaurant. Ça n'était carrément pas mes affaires.

— Ellie, fous-lui la paix, d'accord ?

Claire a levé les mains vers nous deux.

— Eh, je n'ai besoin de personne pour me défendre, OK ? Ça vaut pour toutes les deux.

Ellie a laissé tomber son bras et s'est tournée vers Claire.

— Je suis désolée de ne pas vouloir que tu rappliques chaque fois qu'Adrienne te siffle pour aller traîner avec Coxie. Tu trouves vraiment ça

ridicule ?

— Non, a répondu Claire en se rapprochant d'elle. Non, je sais…

— Donc tu vas rompre avec lui ? Ce soir ?

J'ai compris que la dispute risquait de se poursuivre un moment.

— Claire, ai-je insisté d'un ton presque suppliant.

Adrienne n'arrêtait pas de m'envoyer des textos.

— Putain, Olivia, tu peux me laisser respirer une seconde ? s'est-elle exclamée en pivotant vers moi. Tu ne pourrais pas m'attendre dehors deux minutes ? J'arrive tout de suite.

Je suis ressortie en soupirant. Trois minutes plus tard, Claire m'a finalement rejointe. J'étais prête à faire comme s'il ne s'était rien passé, et lorsqu'elle est sortie, tout sourire, j'ai cru qu'elle aussi. Sauf que son expression a changé quand elle m'a vue l'attendre là avec enthousiasme.

— Pour une fois dans ma vie, m'a-t-elle lancé, pour une fois, est-ce que vous pourriez arrêter d'essayer de contrôler mon existence ?

— Je voulais juste…

Ma voix s'est brisée quand j'ai consulté mon téléphone. Adrienne m'avait envoyé un truc genre trois séries de points d'interrogation.

— Qu'est-ce qu'elle va faire, O. ? Qu'est-ce qu'elle va faire, si je zappe la fête pour passer la soirée avec Ellie ? Est-ce qu'elle va arrêter d'être amie avec moi ? *Putain*, pourquoi as-tu aussi peur d'Adrienne ?

J'ai pris une grande inspiration, surprise d'entendre Claire me parler de la sorte, à moi qui étais tellement habituée à son rôle de conciliatrice.

— Je ne voudrais pas qu'elle me déteste, ai-je fini par répondre au bout d'une minute de réflexion, sans oser soutenir son regard.

Claire a soupiré en plongeant sa tête dans ses mains, avant de reculer pour me regarder.

— Personne ne te déteste.

Cette dernière phrase m'a fait un peu rire.

— Tout le monde me déteste. Même ma propre mère.

— Allez, m'a dit Claire en se dirigeant vers la voiture de maman. On n'aura qu'à lui dire que c'est ma faute si on est en retard. Et tu sais que je

ne te déteste pas. Et Adrienne non plus – elle en serait incapable. Elle pense que vous êtes les deux moitiés d'une même âme, ou une connerie dans le genre.

Elle a ouvert la portière côté passager pour s'installer. J'ai fait le tour de la voiture en songeant à sa dernière phrase, que je trouvais étrangement précise.

Je suis montée à mon tour.

— Nan, on forme un trio.

Claire a ricané.

— Arrête ton char, O. Il y a vous deux d'un côté, et moi de l'autre. Je suis spectatrice de vos manigances. Et c'est tant mieux, tu sais ?

J'ai démarré la voiture.

— Pourquoi ?

— Parce que, parfois, vous me faites peur.

55

Sur l’échelle des gueules de bois, je dirais que c’en est une remarquable. Cette sensation vide et douloureuse qui augmente chaque seconde où je me retrouve seule avec mes pensées. D’un instant à l’autre, tout ce qu’il me reste va s’effondrer. Whit va découvrir la vérité au sujet de mon témoignage et de toutes ces choses horribles que j’ai faites. Sans compter la vengeance imminente d’Adrienne pour la destruction de sa voiture.

Ensuite, sans l’ombre d’un doute, je n’aurai plus rien.

La sonnerie indiquant l’heure du déjeuner retentit. Je traîne les pieds jusqu’à mon casier, tout en relisant mes fiches. J’ai eu le temps de surligner plus de mille mots durant mes trois jours d’exclusion, envoyant régulièrement mes meilleures œuvres à Whit. Il s’est mis à me répondre en employant ces mots dans des phrases ridicules. Parfois, étudier avec lui n’est pas si nul. Parfois, je regrette de ne pas l’avoir fait durant les quatre dernières années, au lieu de me bourrer le crâne maintenant.

Mais nous y voilà.

Sans lever les yeux, je pose la main sur mon cadenas. Il est collant. Je tressaille, retirant mes doigts avec une grimace. C’est dégueulasse.

Je compose néanmoins ma combinaison, libérant la poignée de mon casier. Je tire dessus, mais le battant ne s’ouvre pas. Je laisse tomber mon sac. Je sais qu’Adrienne a fait quelque chose, mais quoi que ce soit, je peux gérer ça.

Quand j'arrive enfin à ouvrir, une pluie de bouteilles s'en échappe.

Elles tombent tout autour de moi, dans une cacophonie de verre sur le carrelage. Plusieurs bouteilles d'alcool cascadent autour de moi tandis que je m'appuie contre mon casier pour tenter d'enrayer leur chute. Je les vois basculer au ralenti, se cogner en une multitude d'impacts assourdissants.

La dernière bouteille roule dans le couloir et finit par s'immobiliser.

Des rires surgissent tout autour de moi, m'enveloppant tels de vieux amis. Le rire d'une foule ravie qui m'est si familier ; sauf que, cette fois, c'est *moi* dont ils se moquent. Je me penche pour ramasser deux bouteilles, sans savoir ce que je vais en faire, juste histoire d'éviter les regards.

Parce que je pleure. *Aïe.* Je savais que je n'en réchapperais pas indemne après avoir massacré sa voiture.

Je me tâte le visage.

— Tu es prête ? j'entends chuchoter derrière moi.

Une voix pleine d'entrain. Je me retourne, prête à tabasser la cheerleader débutante. Mais quelque chose m'atteint en pleine face. Une chose humide et amère. Je m'étrangle quand le liquide pénètre dans ma bouche ouverte, et je recrache tout ce que je peux.

Puis je subis une nouvelle projection. Et une autre.

L'alcool me brûle les yeux, m'inonde jusqu'au cuir chevelu, dégouline sur moi de partout. Mon seul réflexe consiste à m'agenouiller devant mon casier pour me protéger la tête.

Personne ne vient m'aider.

Pas un seul élève.

J'aimerais m'enfoncer dans le sol, me fondre dans la mare d'alcool et cesser d'exister. Au moins pour cet instant, que tout s'arrête.

Mes sanglots me vrillent les oreilles. J'ai un nom sur le bout de la langue : *Ryan*, encore et encore. C'est de lui qu'il s'agit. C'est son fantôme, lui et ce Jack Daniel's qu'il aimait tant, et sa voiture, et cet arbre, toutes ces choses que j'imagine chaque nuit. *Oh, mon Dieu, ça n'est pas réel.*

Ça ne peut pas l'être.

— Que quelqu'un aille chercher Whit DuRant, ou un prof, déclare une voix au loin.

Une voix compatissante au milieu de tous ces rires.

— Pourquoi ? Elle nous aiderait, peut-être, si on était à sa place ?

Des bruits de pas battant en retraite tout autour de moi.

— Olivia, me dit quelqu'un tout près. (Un contact chaleureux sur mon bras.) Lève-toi. On y va.

56

L’année dernière

Maman a demandé à Ryan de sortir, et toute ma vie s’est retrouvée chamboulée. Si Ryan était l’enfant à problèmes, qu’est-ce que cela faisait de moi ?

Ethan venait de rentrer chez lui ; il avait quitté ma chambre, l’air mal à l’aise, quand la dispute avait éclaté. J’avais voulu qu’il parte – il n’avait pas besoin de savoir que Ryan, le garçon que j’avais vénéré toute ma vie, était si ravagé. Je suis restée allongée dans ma chambre sombre, ma jupe trop courte entortillée autour de mes cuisses, les cheveux tout ébouriffés après nos ébats. J’ai fermé les paupières.

— Ryan, bon Dieu, ce dîner est prévu depuis un mois et tu tiens à peine debout. Tu ne te demandes pas ce que ça peut me faire ? Est-ce que tu l’imagines un seul instant ?

— Ben voyons, a-t-il répondu d’une voix pâteuse. Bien sûr que tout tourne autour de toi et de ton besoin de donner l’impression que tu maîtrises tout à la perfection.

Maman a baissé la voix. C’est là que je me suis rapprochée de la porte pour écouter.

— Il n’est pas question de moi, Ryan. Mais de toi. À ton avis, qu’est-ce qui peut se passer dans la tête de ta sœur quand elle te voit dans cet état ?

Je l’ai entendu rire.

— Oh, parce que tu t'intéresses à elle, maintenant ? (J'ai failli sourire.) Elle était intelligente, heureuse et rayonnante, et il a fallu que tu l'amènes dans ce trou à rats. Et regarde ce qu'elle est devenue.

— *Ryan*, s'est offusquée maman.

— Regarde ce qu'elle est devenue ! Une autre de ces…

— Sors d'ici.

Elle n'avait pas crié. Elle n'avait même pas semblé furieuse. Elle l'avait dit, c'est tout.

Je me suis appuyée contre le mur de ma chambre, la main sur la poitrine, sonnée. Puis j'ai ouvert et me suis précipitée entre eux – maman, le visage grave et sévère, et un Ryan aux yeux rougis, désorienté et débraillé.

— Je t'accompagne, ai-je dit machinalement.

J'ignore ce qui m'a poussée à le faire. Pourquoi je me suis crue capable de lui faire changer d'avis, de le convaincre de me voir comme je l'étais. Comme la petite sœur qu'il avait toujours connue.

J'avais le cœur brisé et je voulais qu'il m'aime de nouveau.

Ryan m'a regardée d'un air hagard, plus ou moins perplexe, puis il a haussé une épaule et s'est dirigé vers la porte.

Alors que je m'apprêtais à le suivre, maman m'a retenue par le bras.

— Olivia, non ! m'a-t-elle ordonné. (Ses doigts se sont enfoncés dans ma chair.) Ça ne l'aide pas. Tu l'encourages. (Le temps d'un éclair, j'ai aperçu du désespoir dans ses yeux.) Laisse-moi gérer ça.

J'étais incapable de lui obéir. Évidemment.

J'ai libéré mon bras et me suis élancée après Ryan, franchissant la porte en courant. Je l'ai retrouvé dehors, appuyé contre son SUV.

— Où sont les clés ? lui ai-je demandé.

Maman se tenait dans l'encadrement de la porte ; la lumière l'éclairait par-derrière, plongeant son visage dans la pénombre.

— S'il te plaît, Olivia, ne le laisse pas prendre le volant, m'a-t-elle dit en brandissant le porte-clés de Ryan.

J'ai remonté l'escalier d'un bond, lui arrachant le trousseau. J'ai fait mine de ne pas remarquer sa manière de me regarder, la douleur dans son expression, et je suis redescendue aussi vite.

— Monte, ai-je dit à mon frère.

Alors que nous nous éloignions, elle a gardé les yeux rivés sur la voiture, même si elle ne pouvait sans doute plus nous voir.

Cette nuit-là, Ryan et moi avons fini sur le terrain de foot du lycée. Les étoiles étaient éparpillées au firmament et l'herbe rêche chatouillait nos jambes nues. Ryan a trouvé une bouteille de Jack Daniel's dans son coffre. Il en a bu une gorgée avant de me la tendre, et a attendu que j'en fasse autant.

— Les étoiles brillent plus ici que n'importe où ailleurs, m'a-t-il expliqué alors que je lui prenais la bouteille des mains.

J'ai toujours détesté le goût du whisky.

Finalement, après une nouvelle horrible goulée, je lui ai demandé :

— Pourquoi tu fais ça ?

Il s'est immobilisé, le goulot à mi-chemin des lèvres, avant d'abaisser la main.

— Tu parles comme elle.

— Ne dis pas ça.

J'ai compris que je n'obtiendrais pas de réponse. Je pense que même lui ne connaissait pas la raison.

Il a fait un effort pour pivoter la tête dans ma direction et me lorgner de ses yeux vitreux.

— Tu te souviens de toutes ces histoires que je te racontais, quand on était gamins ? Sur tous ces lieux dans le monde ? À l'époque où maman était devenue un robot, quand on a emménagé ici, et que c'était notre seule échappatoire à cette ville paumée ? Comme je te disais que tout serait différent quand on serait tout seuls ?

J'ai acquiescé. Je m'étais accrochée à cet espoir toute ma vie. Je m'imaginais m'installer quelque part où le *Rough House* ne serait pas le seul endroit où traîner le vendredi soir, où les gens ne seraient pas définis

en fonction du côté des rails où ils habitaient. Une ville où je pourrais expier mes péchés. Un lieu où je me sentirais enfin aimée, où je serais quelqu'un.

N'importe où.

Il est parti d'un rire faux.

— C'est des conneries, Liv. Je pensais que je serais heureux dès que je quitterais enfin Buckley, que j'oublierais cet endroit. Mais aujourd'hui, je suis plus prisonnier que jamais.

Il s'est tu pour reprendre sa respiration. Puis il a bu une nouvelle rasade avant de poursuivre :

— C'est pour ça que je fais ça.

J'ai fermé les yeux, avant d'inspirer profondément pour me donner du courage.

— Est-ce que tu me détestes, Ry ?

Il a tourné la tête pour me faire face, et je l'ai imité pour que nos yeux se retrouvent pile dans le même axe.

— Bien sûr que non, Liv, a-t-il articulé avec beaucoup de soin, pour que je comprenne que ce n'était pas le Jack Daniel's qui parlait. Tu restes ma personne préférée au monde.

Une brise a alors rafraîchi l'air, et j'ai enroulé mes bras autour de moi.

— Alors ne repars pas, lui ai-je dit.

Surtout si je devais rester coincée là toute ma vie.

Mais il ne m'a pas écoutée. C'est notre problème, chez les Clayton.

On ne sait jamais quand s'arrêter.

57

Le monde est couvert d’alcool – mon odorat, ma vue et mon toucher en sont saturés. Je me noie dedans juste devant mon casier, en attendant de cesser d’exister.

Une main inconnue m’attrape et me relève, elle me conduit dans le couloir. Une main d’homme. Je ne peux pas ouvrir les yeux. Ils me piquent tant que j’aimerais me les arracher de la tête. Il me fait franchir une porte, qu’il claque derrière lui avant de tourner le verrou. Puis je sens de l’eau froide sur mon visage. Je m’en écarte d’abord, mais il me force à rester sous le jet.

— Est-ce que ça va ?

J’ouvre les paupières.

Vous savez de quelle couleur est le Jack Daniel’s ?

Un mélange de miel, de soda et de bile. Pour l’heure, il a la couleur des serviettes en papier dans la main d’Ethan. Il semble avoir été témoin de la première tragédie de son existence.

Je secoue la tête sans un mot ; je crains que, si je parle, le goût empire. J’arrache quelques feuilles de papier supplémentaires au distributeur pour m’essuyer la bouche, me frottant la langue pour la récurer. Autant essayer d’enrayer une hémorragie à l’aide d’un morceau de chewing-gum. Je jette le papier dans les toilettes et prends appui contre la porte de la cabine. Ethan me contemple de son regard bleu sombre pensif.

— Où est Whit ? je demande.

C'est la première question qui me vient à l'esprit.

Il grimace, comme s'il venait de recevoir un coup de poignard.

— Je ne sais pas. C'est *ton* petit copain, pas le mien, me rappelle-t-il d'un ton glacial.

Je repousse les cheveux détrempés qui me collent à la figure. Je ne pense pas à lui. Je ne pense pas à Whit.

Ryan. Ryan. Ryan.

— Tu étais au courant qu'elle allait faire ça ? je demande, tentant encore de réprimer mes sentiments.

De les ravaler. De les enterrer à coups de talon.

— Bien sûr que non. Tu crois que je l'aurais laissée faire ? Surtout après ce qui s'est passé avec ton frère… (Il s'interrompt et secoue la tête.) C'est tellement dingue. Tout est tellement dingue.

— Ce n'est pas moi qui ai mis la photo dans les journaux. Celle de Claire. C'était elle. Mais tu t'en fous sans doute, vu que tu lui manges dans la main.

— Qu'est-ce que tu attends de moi, O. ? s'impatiente Ethan. Que je te dise que tu comptes cent fois plus pour moi qu'elle ? Tu le sais déjà.

Je darde sur lui un œil noir.

— Je t'emmerde. (J'empeste la distillerie.) Regarde-moi. Elle m'a balancé Ryan au visage. Et tu fais la même chose. Tu couches avec elle, et tu viens m'expliquer que c'est ma faute.

Son expression change. La colère embrase maintenant tout son visage.

— Qu'est-ce que j'étais censé faire ?

— Tu plaisantes ?

Il garde le silence. Puis :

— Je ne savais plus comment obtenir ton attention.

J'éclate de rire.

— C'est ça, ton excuse, maintenant ? Tu avais besoin d'attention ? Eh bien, félicitations, ça a bien fonctionné.

— J’étais perdu, O. J’avais tellement envie que tu me parles, mais tu t’enfermais dans ton mutisme, et j’ai cru qu’Adrienne pourrait m’aider. (Il se passe la main dans les cheveux avec un soupir.) Ça fait des semaines que je n’attends que ça. Que tu me voies avec elle, et que tu finisses par envoyer DuRant se faire foutre afin de combler le gouffre qui nous sépare. Je pensais que la seule chose que tu ne supporterais pas serait de me voir avec Adrienne, et que tu finirais par vouloir me récupérer. Ne serait-ce que pour me plaquer à nouveau.

J’ouvre la bouche. Je la referme. Puis je la rouvre.

Il éclate d’un rire mauvais qui ne lui ressemble pas, puis contemple ses pieds.

— Ça s’est retourné contre moi. Si tu te fiches de me voir avec elle, c’est que je ne compte pas pour toi.

— Mais, Ethan, ce n’était pas fini jusqu’à ce que je te voie avec elle.

Je résiste au besoin de me mordre la lèvre, pas certaine de savoir si je lui mens ou lui dis la vérité. Depuis quand était-ce terminé ?

— Je parie que tout ça, c’était son idée, pas vrai ?

— Adrienne a peut-être fait des tas de choses, mais ce n’est pas elle qui a creusé un fossé entre nous. Tu t’en es chargée toute seule.

— J’avais le cœur en miettes.

Quand j’y repense, je sens mon cœur se briser de nouveau. Aucun de mes souvenirs de ce jour ne concerne Ryan. Je vois Adrienne sur un ponton, tout sourire. Je vois Ethan allongé sur le ventre dans les eaux terreuses, les bras en croix. Je vois Coxie, le nez fourré dans le cou de Claire, les yeux brillants d’adoration.

Ma vie entière n’était qu’un magnifique mensonge construit autour d’une seule personne, qui maintenait le tout en place sans que je m’en rende compte. Puis tout s’est effondré.

— Tu avais besoin d’aide, reprend Ethan d’une voix rauque. (Il paraît sincère.) Mais tu étais en train de t’éteindre sous mes yeux, et rien de ce que je pouvais t’offrir ne t’intéressait. Rien d’autre que le cul. C’est aussi ce

que tu fais avec DuRant ? Tu te sers de lui ? me demande-t-il d'un ton accusateur.

Si Whit et moi formions un vrai couple, il aurait sans doute raison.

— Tu ne sais rien de nous, je réplique.

Sinon, il serait en train de se payer ma tête. Il ricanerait en songeant à la vengeance karmique qui m'a frappée de plein fouet – le fait que je désire si ardemment quelqu'un qui ne voudra plus jamais me voir quand il connaîtra toute la vérité.

— Tu ne sais pas ce que ça fait de perdre tout ce à quoi tu tiens.

— Tu ne sais pas ce que ça fait de se battre pour quelqu'un qui ne te voit pas. Tu ne m'avais pas *perdu*.

Les larmes bouillonnent à nouveau juste sous la surface. Je l'aimais tellement, à l'époque, il ne m'a jamais considérée comme un second choix. Cela n'avait rien à voir avec Adrienne, dont je pensais devoir mériter l'amour tordu. Ethan m'avait acceptée sans poser de questions.

— J'aurais aimé que les choses se passent autrement, j'avoue le plus honnêtement du monde. Mais ça n'empêche pas que tu as fait quelque chose de mal.

Il déchiquette les bords du papier qu'il tient encore.

— Tu avais besoin de quelqu'un pour passer ta colère. Je suis content d'avoir au moins pu t'offrir ça.

Je me tais. Le dévisage sévèrement. Il n'y a rien à ajouter, et je le sais pertinemment. Même s'il a servi de catalyseur à cette catastrophe, il n'a plus la moindre importance. Il n'est plus qu'un pion dans le jeu d'Adrienne, à présent. Un garçon pris entre deux feux, qui m'aimait autrefois, sans doute plus que je ne l'aimais en retour. Je peux donc bien lui accorder cette victoire.

Ethan me regarde tandis que je me lave les cheveux dans le lavabo, essayant de me redonner figure humaine.

— Allez, dit-il ensuite en ramassant mon sac de cours humide. Je t'accompagne à l'administration.

Je baisse la tête et le suis hors des toilettes.

Quelques cheerleaders s'affairent à décorer le tableau d'affichage du couloir. Michaela est avec elles. Elles bordent les murs jusqu'aux bureaux, et je n'ai aucune envie de passer devant elles dans cet état.

— Arrête, dis-je à Ethan en le retenant par le bras.

Il s'immobilise.

— Tu ne pourras pas les éviter éternellement.

En entendant le bruit de nos voix, deux des filles se retournent. Les yeux de chat d'Adrienne croisent les miens, et elle m'adresse un sourire mauvais, avant de crier quelque chose à l'une de ses sbires.

Son expression me retourne le cœur. Tout va toujours dans son sens, se met en place exactement ainsi qu'elle l'imaginait.

Je tire sur le bras d'Ethan et le force à me regarder. Je contemple le contour de son visage. Les traits anguleux de Whit se superposent doucement aux siens – le menton, les yeux, le nez. Je sais qu'Adrienne nous observe. Elle déteste le fait qu'Ethan me désire plus qu'elle. Elle l'avait repéré avant même que je le rencontre.

C'est le seul jeu qu'elle ne peut pas gagner.

Je me penche vers lui pour l'embrasser. Il s'agit moins d'un baiser que d'un simple contact entre nos deux bouches, dont l'une a été récemment inondée de whisky. Il se remet de sa surprise initiale et accentue légèrement la pression. Je fais durer le plaisir aussi longtemps que possible, jusqu'à ce qu'il prenne conscience que c'est moi qu'il est en train d'embrasser. Il cesse alors, et bascule sur ses talons.

— Qu'est-ce que tu essaies de faire ?

Je jette un nouveau coup d'œil vers Adrienne pour m'assurer qu'elle assiste à toute la scène. Quand nos regards se croisent, elle se détourne pour dissimuler sa rage. Je pince les lèvres et pars dans la direction opposée aux bureaux, sachant que tout le monde dans le couloir a les yeux rivés sur moi.

Ça a peut-être fonctionné, mais je suis assez lucide pour me rendre compte que cette idée était particulièrement mauvaise.

58

Je sors de l'école en courant et j'entends Whit m'appeler alors que la porte se referme derrière moi.

Je me retourne et le vois qui se précipite à ma suite.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ? me demande-t-il.

— Ne me dis pas que tu n'es pas au courant.

Je m'appuie contre un pilier soutenant le passage couvert menant au parking.

— Si, je te cherchais. J'ai dû demander une autorisation de sortie à M. Doolittle.

Il se gratte la nuque, faisant tinter sa montre.

Le fait qu'il se soit donné tant de mal me réchauffe le cœur. Je plonge mes yeux dans les siens, teintés d'or, j'ouvre la bouche et propose :

— On va quelque part ?

— Quoi ? s'étonne-t-il, comme si je venais de lui suggérer de nous envoler pour la Lune, comme si les règles étaient si importantes qu'il ne pouvait même pas envisager de les transgresser.

— Je suis si moche que ça ?

— Eh bien… (Il marque une pause.) Tu viens de prendre une douche au Jack Daniel's. Et le Dr Rickards te cherchait. Et on ne peut pas quitter le lycée sur un coup de tête. Tu n'es pas fâchée, Liv ?

J'effectue un mouvement brusque vers lui pour lui saisir le bras.

— Viens. Cette semaine a été merdique pour toi comme pour moi. Allons quelque part.

Il lance des regards alentour, comme s'il se trouvait au milieu d'une scène de crime. Je ne le lâche pas.

— Tu n'as… Tu n'en as pas marre de ces conneries ? De tout ça ?

— Où veux-tu aller ? finit-il par demander.

— À toi de choisir, je réponds avec une esquisse de sourire.

J'ai envie de l'embrasser pour me débarrasser du goût d'Ethan. Pour me débarrasser du goût de cette journée. Mais je ne peux pas faire ça – je n'ai pas le droit de l'embrasser.

Il me détaille du regard.

— Viens. J'ai des vêtements de rechange dans ma voiture.

Selon mon tee-shirt, j'ai remporté le championnat de golf de l'État de Caroline du Sud. Le tissu sent l'adoucissant, la pluie et l'odeur de Whit. Surtout l'odeur de Whit.

— Où est-ce qu'on va ?

— Quelque part, me promet-il en battant des cils sans quitter la route des yeux.

Il a l'air de ne pas s'être rasé depuis plusieurs jours. Une barbe naissante lui couvre le menton.

Nous suivons la route de chez Adrienne, et je commence à tortiller nerveusement mes mains. J'ai l'impression que Whit m'observe, mais quand je me tourne vers lui, il a de nouveau le regard sur la route.

Il bifurque dans une allée en gravier qui traverse un tunnel d'arbres ; le soleil se déverse par les minuscules interstices qu'il trouve dans les frondaisons. Whit se gare au bord du chemin et descend de voiture. J'enfile le sweat-shirt qu'il m'a prêté et le suis. Je marche à sa hauteur.

— Eh bien, tu parles d'un endroit spécial, dis-je parce que le monde s'arrêterait de tourner si je ne me fendais pas d'un commentaire sarcastique.

— Je n'ai jamais dit que c'était le cas, me rappelle-t-il.

Puis je remarque la balle de golf dans sa main.

— Non. (De sa main libre, Whit me tire sur les doigts pour me forcer à avancer, mais je m'arrête et croise les bras avec obstination.) Whit, non. Pas de golf, je suis sérieuse.

— Tu veux bien me faire confiance ? (Il lève les yeux au ciel.) Je sais que c'est pas original, inutile de me le faire remarquer.

Je me tapote le menton du bout des doigts un instant.

— Tu t'insultes tout seul, maintenant ? Cool.

Il hausse les sourcils.

— Tu m'avais l'air fatiguée, je me suis dit que je m'en chargerais moi-même.

Cela paraît dément de désirer tellement quelque chose qui se trouve juste sous votre nez.

— Où est-ce qu'on est ? finis-je par demander.

— Oh. (Il secoue la tête.) Sur un terrain d'entraînement qui appartient à notre club.

C'est une pente herbeuse, loin d'être aussi bien entretenue que celle du parcours. Des chênes nous dominent, formant un vallon encaissé depuis lequel nous exercer. Loin sur notre gauche, un petit morceau du lac du parcours.

— C'est… (Je touche l'écorce de l'arbre le plus proche.) Joli.

Il hausse une épaule, l'air emprunté. Cet endroit ne paie peut-être pas de mine, mais je vois qu'il compte pour lui.

— C'est un peu mon jardin secret, tu comprends ? Je peux frapper la balle comme si cela n'avait aucune importance. Juste pour voir jusqu'où je peux l'envoyer. (Il glousse, semblant avoir fait une blague que lui seul peut comprendre.) Cason et moi jouions à ça quand on était gamins. C'était à celui qui l'envoyait le plus loin. Je gagnais toujours. C'est mon jeu court qui laisse à désirer. Je suis trop inconstant pour me concentrer sur ces coups-là.

Je le bouscule.

— La ferme.

Il sourit. Ce n'est pas sincère. Simplement une forme de réconfort pour la fille qui vient d'être arrosée de Jack Daniel's.

— J'en voulais toujours à mort à mon père. Il n'arrêtait pas de me dire que personne ne me recruterait si je continuais à me comporter comme un con quand je jouais mal. Ça a fini par me monter au cerveau. Et c'est devenu de pire en pire.

— C'est nul de t'avoir dit ça.

— Il avait raison. C'est ça, le golf : si tu te plantes au douzième trou, tu recommences de zéro au treizième. Il faut jouer chaque trou, chaque tir et chaque jour comme la toute première fois. Parfois c'est un peu… épuisant.

— Alors pourquoi tu continues, si ça te fait te sentir mal ? C'est encore cette histoire de compétition avec ton frère, hein ?

Il y réfléchit un instant avant de secouer la tête.

— J'adore ça.

— C'est ce que tu te dis. Pour que tout le monde soit content.

Son expression change. Il s'approche de moi, me saisit le poignet et me tire vers lui.

— Viens ici, m'encourage-t-il comme s'il entraînait une gamine dans une aventure magique.

Il me positionne au milieu de la clairière. Son contact est chaud au niveau de mon poignet. Le vent souffle dans mes cheveux humides, séchant les derniers souvenirs de ce jour atroce.

— Ferme les yeux, m'ordonne-t-il.

Je le regarde disparaître derrière mes paupières qui s'abaissent. Il semble à la fois enthousiaste et nerveux.

— Maintenant… (Il laisse échapper un soupir, dont la chaleur me caresse le front.) Écoute.

Je m'exécute. Je tends l'oreille vers le bruissement des feuilles ou le changement de direction de la brise. L'odeur douceâtre du chèvrefeuille flotte dans l'air, mâtinée des effluves âcres d'herbe fraîchement coupée.

Quand je rouvre les yeux, le sol est si vert, et le ciel si bleu, et Whit regarde, regarde…

En sa présence, le paysage devient douloureusement magnifique.

Si douloureusement magnifique que la gorge me brûle. Des larmes menacent une fois encore de poindre.

— J'ai choisi Clemson, déclare-t-il. (Je cesse de contempler le ciel pour me tourner vers lui.) Tout le monde veut que j'aille à Duke, comme Cason, mais pas moi. J'irai à Clemson.

Je lui saute au cou pour l'étreindre de toutes mes forces. Et même si je suis heureuse pour lui, je sais quelque part que j'essaie de le retenir. De l'empêcher de me laisser. De lui couper les ailes. Je vois toutes ces choses qu'il adore, et j'ai envie – j'ai besoin – de savoir :

— Tu penses que tu y seras heureux ?

Ma question est gênante, je le comprends dès que je l'ai posée.

— Je suppose, répond-il d'un ton presque contrit.

— Ce n'est pas grave, tu sais. D'admettre que quelque chose ferait ton bonheur.

— Et qu'est-ce qui te rendrait heureuse, toi ?

C'est un défi. Il sait que je n'avouerai jamais rien.

Je me mords la lèvre inférieure. Il a raison. Après un long silence, il me sourit et se penche en avant jusqu'à ce que son front vienne reposer sur mon crâne et que nos yeux soient face à face.

— Je vais chercher un club. Laisse-moi te montrer comment on fait.

Puis il sourit de toutes ses dents et me relâche.

Je dois bien le reconnaître.

Il me rend heureuse.

59

Je jette un coup d'œil dans la cuisine de Whit depuis son garage en pouffant. Sa main me chatouille la peau de la hanche sous mon tee-shirt. Je me tourne vers lui, ma bouche à quelques centimètres de la sienne.

— La voie est libre, j'annonce avec un sourire.

Nous restons plantés là à nous dévisager en souriant pendant une demi-seconde, puis il se rue sur moi pour m'embrasser. Après toutes les horreurs que nous a réservées la matinée, j'ai l'impression que nous attendions tous deux cet instant pour oublier tout ça et nous embrasser encore. Nous savons que c'est mal, nous savons que nous devrions tous deux nous soucier d'un million d'autres choses, mais ce n'est pas ce que nous voulons. Nous désirons simplement avoir un court moment d'intimité.

Nous franchissons en trébuchant la porte de la cuisine, sans cesser de nous embrasser. Nos baisers sont mouillés et maladroits, mais nous retournent de l'intérieur, le genre où l'on peut ricaner à chaque respiration, sourire bouche contre bouche, où l'on désire que le temps s'arrête. Des baisers qui donnent l'impression d'être vivant. Des baisers qui nous font traverser le carrelage blanc de la cuisine, passer devant les récompenses de golf et les portraits de famille, pour atteindre le mur beige de l'entrée.

Whit s'interrompt alors, le souffle court. Il rit et moi aussi, puis, sans un mot, nous recommençons à nous embrasser. Mes cheveux sentent

encore un peu l'alcool. Ce matin, Adrienne m'a balancé la mort de mon frère à la figure. Je n'arrive pas à croire que l'on m'accorde une si belle manière de conclure la journée.

Je me demande si j'ai aussi le droit d'arrêter de souffrir, maintenant. Puis nous continuons de nous embrasser, et je cesse de me poser la question. Une fois dans sa chambre, je recule jusqu'à son bureau, l'autel sacré de ses devoirs, et une pile de papiers tombe par terre.

— Oh, merde.

Je me remets à rire.

Whit me dévisage, puis considère les feuilles, puis moi de nouveau, comme s'il était sur le point de faire une crise de nerfs.

— Oh, Whit, sérieux ?

Je m'accroupis pour les ramasser. J'avise alors quelque chose au milieu du tas. Une photo, dont les couleurs contrastent avec le blanc du papier. Une photo que j'ai publiée sur les réseaux sociaux le soir du bal de charité, afin que tout le monde puisse nous voir ensemble. Dessus, Whit me regarde en riant, et je souris à l'objectif, la main posée sur l'avant de sa chemise. Un post-it est collé dessus. « Je faisais des "recherches" sur Olivia sur mon téléphone. Vous étiez tellement beaux tous les deux ce soir-là qu'il a fallu que je l'imprime. Je t'aime, maman. »

C'est tellement réel. Son rire, le mien et notre manière de nous toucher. L'écriture de sa mère…

Ce n'est pas réel.

— Arrête, gronde Whit.

Je ramasse un article de journal consacré à son recrutement et daté d'avant le scandale, je cache la photo dessous pour qu'il ne la voie pas, et reforme une belle pile sur le bureau. Bientôt, tout sera terminé, et il ne me restera plus rien pour prouver que nous nous sommes embrassés de la sorte. Rien d'autre que le souvenir de cet instant où il m'a tant désirée. D'ici deux jours, il n'y aura plus de *nous*.

Il se rapproche pour me prendre à nouveau dans ses bras.

— J'ai embrassé Ethan.

Il s'immobilise. Ses émotions se troublent, comme s'il était un écran magique que je venais de secouer. Son visage se fige. Il s'arrête de sourire, de penser, de s'inquiéter.

— Tu as fait quoi ?

Je soutiens son regard d'un air dur et assuré.

— Je l'ai embrassé.

— D'accord.

Je m'attends à voir son expression vaciller, à voir une forme de douleur courir sur ses traits stoïques. Mais rien ne bouge. Whit est maître dans l'art de dissimuler ses sentiments. C'est ainsi qu'il est censé se comporter. S'il se plante au douzième trou, il reprend de zéro au treizième. C'est aussi simple que cela.

J'aimerais lui demander si cela le perturbe le moins du monde, mais je m'en abstiens car, même si j'ai envie de savoir, il n'existe pas de bonne réponse.

— Donc vous vous remettez ensemble, déclare-t-il comme pour m'en informer.

— Non, je réplique.

Je peux honnêtement affirmer que l'idée ne m'a même pas traversé l'esprit.

— C'est plutôt un truc que je me suis sentie obligée de faire, je tente de lui expliquer.

Il fallait que je rappelle à Adrienne que je vaux mieux qu'elle. Que je lui prouve qu'Ethan ne pourra jamais l'aimer.

— OK, répond-il distinctement.

Je pose la main sur le bureau derrière moi pour m'éviter de chanceler.

— Alors on n'est plus obligés de…

— Si, allons-y, dit-il.

J'oublie de respirer pendant une seconde ou deux. Puis je réponds :

— Ouais, allons-y.

Comme si cela allait tout résoudre. Il referme sa bouche sur la mienne et m'embrasse, et nous passons à l'acte.

Juste comme ça.

La vérité est que j'ignore ce que je voulais. Qu'il me dise que je lui avais brisé le cœur ? Que notre histoire était devenue réelle à ses yeux ? Qu'il me balance que j'étais une horrible personne, et qu'il m'ordonne de sortir de sa vie sur-le-champ ?

J'aime l'embrasser. J'aime le contact de ses mains calleuses sur ma peau. Je suppose que c'est pour cela que je l'ai fait. Parce que j'en avais envie. Parce que je pensais que cela le ferait changer d'avis, que cela nous rapprocherait.

Avant, pendant et après, une idée tourne en boucle dans ma tête : ce garçon brillant ne devrait pas décréter *Allons-y* alors que j'ai embrassé Ethan – il aurait dû m'arrêter, me dire *Ce n'est pas du tout ce que je voulais*. Il est censé *éprouver* quelque chose, me *faire* éprouver quelque chose. En étudiant son visage, je me demande qui il est vraiment.

Comment peut-il se montrer insensible à ce point ?

Je me demande si j'ai fini par le briser.

Ou si c'est moi qui suis brisée.

60

Il faut que je parle à quelqu'un. Quelqu'un qui sait que je suis une personne fragile et complexe, pas juste un cliché sur pattes.

Garée dans l'allée, devant chez Claire, j'écoute la radio dans ma voiture. C'est l'une des chansons préférées de Ryan. Il s'allongeait à côté de sa chaîne, pour l'écouter. Il m'appelait alors et me demandait de m'installer et de prêter l'oreille aux paroles. Tant d'émotions rassemblées en si peu de mots, cela suffisait pour mettre nos âmes à nu. Pour nous laisser sans défense. Rien ne nous révèle autant que les mots.

Un coup sur ma vitre me fait sursauter. C'est Claire, pieds nus, avec un short de sport et ses cheveux blonds ramassés en chignon. Je bondis hors de ma voiture.

— Salut, lui dis-je.

Elle croise les bras devant son ventre.

— Je ne suis pas autorisée à recevoir des filles. À cause de mon « anormalité ».

Elle renifle.

— Ça change quelque chose si je viens de coucher avec un garçon ?

Elle hausse les épaules, croisant au niveau des chevilles ses jambes couvertes de chair de poule.

— Tu comptais rester assise là longtemps ?

— Je peux entrer ?

Elle regarde fixement la maison du voisin.

— S'il te plaît ?

Elle remonte l'allée jusqu'aux marches du porche, puis rentre. Elle laisse la porte ouverte derrière elle : une invitation peu enthousiaste.

Je pousse un soupir et m'en contente.

La maison de Claire ressemble à celles qu'on trouve sur les cartes de vœux de Noël. Des murs lambrissés, de la moquette assez épaisse pour qu'on y enfonce ses orteils et l'une de ces immenses cheminées dont on voit la pub partout. Quand je pense au mot *maison*, c'est systématiquement celle de Claire qui me vient en tête.

Elle est assise sur le canapé, un coussin serré contre la poitrine.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je reste plantée, mal à l'aise, au milieu de la pièce.

— Je me suis fait exclure parce que j'ai pété le nez d'un mec qui parlait sur toi. (Je n'ai pas d'argument plus convaincant.) À ton avis, pourquoi j'aurais fait ça, si j'étais responsable pour les tracts ?

Claire a les yeux rivés sur un point du mur en face d'elle. J'ignore si elle ne me croit pas ou n'a simplement pas envie de m'entendre.

Je décide de la supplier.

— Tu es ma meilleure amie et ma vie est franchement merdique en ce moment ; la tienne aussi, et je ne sais pas comment m'en sortir sans t'en parler. Sincèrement.

— Tu sais ce qu'il y a de drôle ? réplique-t-elle. (Elle me jette un coup d'œil pour s'assurer que je l'écoute, puis reporte le regard sur le mur avant que je puisse le croiser.) Ceux qui m'insultent par-derrière et murmurent que je vais aller en enfer sont les premiers à se précipiter pour défendre mon honneur. À te jeter du whisky au visage. Les gens sont méchants, Liv.

Je bascule mon poids d'un pied sur l'autre, tâchant de trouver un endroit parmi ces meubles luxueux et ces portraits de famille où je me sentirais moins mal à l'aise.

— Et moi qui pensais que c'était de la légitime défense.

Elle ricane.

— Je n'ai rien à voir avec les flyers. Mais… (Je déglutis.) Les textos… Tu le sais sans doute déjà. Adrienne a dû te le dire…

Elle me dévisage, les yeux ronds comme des soucoupes. Je n'arrive pas à croire que cette promesse ne figure pas au menu de toutes celles qu'Adrienne a rompues dans sa vie.

— Je lui en voulais tellement d'avoir couché avec Ethan que j'ai transféré certains de ses textos à plein de gens, sans savoir de quoi ils parlaient. Je suis désolée. Tellement, tellement, tellement désolée, et je comprends que tu veuilles me punir.

Je pleure. Je suis la plus grosse égoïste de la planète, mais en avoir conscience n'endigue pas mes larmes.

— Ça n'a peut-être pas d'importance. Je ne l'ai pas fait contre toi, mais je suis comme eux. Exactement comme eux. Je n'essaie jamais de changer quoi que ce soit. Je m'offusque du comportement d'Adrienne quand ça m'arrange. J'ai passé tout ce temps à essayer de me convaincre – à essayer de convaincre tout le monde – que je valais mieux qu'elle.

Claire m'observe sans comprendre.

— Je ne suis pas comme toi, Claire. Je n'ai aucun courage.

— Oh, c'est reparti. En quoi être lesbienne serait courageux ? Ce n'est pas un choix. Je suis née comme ça. (Elle a un rire amer.) Bon Dieu, c'est tellement débile ! Tous autant que vous êtes, vous vous servez de moi quand ça vous arrange, mais qui se soucie de mon cas ? Tout ce que je veux, c'est qu'on me laisse tranquille et pouvoir embrasser qui j'ai envie. Alors sois honnête. Dis-moi ce que tu es venue me dire, Liv.

Je prends une grande inspiration.

— Je n'ai pas imprimé ces photos, je te le jure. Je pense qu'Adrienne l'a fait, mais je n'ai aucune preuve. Par contre je suis responsable de plein d'autres choses atroces, alors c'est tout comme. Je mérite ta haine.

Je n'arrive pas à la regarder, son éclat de rire me fait donc sursauter de peur. Je redresse la tête, Claire est pliée en deux. Quand elle recouvre son calme, elle s'en prend à moi.

— Tu te fous de ma gueule ? Toutes les merdes qui m'arrivent, c'est parce que Adrienne et toi cherchez à savoir qui pisse le plus loin ? Tu es sérieuse ?

J'acquiesce à moitié.

Elle applaudit. J'en reste muette. Claire n'est jamais aussi froide et caustique. Cela ne lui ressemble pas.

— Dire que je pensais que quelqu'un voulait gâcher ma vie… Mais pas du tout ! C'étaient simplement mes deux meilleures amies.

— Claire, je…

Elle bondit du canapé sans me laisser finir ma phrase et avance vers moi.

— Tu as perdu l'esprit ? me demande-t-elle.

Elle me fusille du regard. Ses yeux bleus sont féroces, mais je me raccroche au fait qu'au fond c'est de la guimauve. Qu'elle m'a laissée entrer. Quand je me souviens de ce détail, ma réponse me vient tout naturellement.

— Oui, dis-je avec la plus grande honnêteté.

Puis je lui déballe tout.

— Alors tu couches avec lui et vous faites comme si vous sortiez ensemble, mais ce n'est pas le cas ?

Claire fait courir ses doigts sur le matelas. Le soleil couchant, dont les rayons filtrent à travers la fenêtre, confère à ses cheveux des reflets dorés.

Nous sommes assises là, à manger de la pâte à cookies comme on le faisait au collège, quand avaler des cochonneries nous aidait à digérer nos sentiments. Même si ça n'est plus si simple, quand la vie est vraiment trop pourrie, autant tout laisser tomber et se goinfrer de pâte à cookies.

C'est du moins l'opinion de Claire.

Je ris.

— Waouh, c'est vrai que ça paraît stupide, dit comme ça.

— Ça l'est ! s'exclame-t-elle en remontant ses pieds sur le lit avant de poser le menton sur ses genoux. Vous avez l'air tellement heureux

ensemble.

Elle est aussi estomaquée que si je lui avais annoncé que le père Noël n'existait pas.

— C'est… (Je secoue le chef.) C'est Whit.

Elle incline la tête, semblant hésiter un instant.

— Comment ça se passe, au lit ?

Je sens monter un gloussement et je vire à l'écarlate. En parler rend les choses encore plus réelles.

— C'est Whit.

— Je veux dire… (Elle fait la grimace.) D'une certaine manière, tu l'achètes en couchant avec lui ?

— Beurk. (Je me laisse tomber en arrière sur le matelas.) Je ne sais pas qui de nous deux est la plus dégueulasse. Bref, il ne s'offusque même pas du fait que j'aie embrassé Ethan. J'imagine que j'ai eu ce que je méritais.

Je m'attends à ce qu'elle me réconforte comme elle le fait toujours, au lieu de quoi elle répond :

— On a tous eu ce qu'on méritait.

— Quoi ?

Elle s'allonge près de moi, posant la joue dans sa paume pour m'observer. Je croise les bras derrière ma nuque.

— On a tous fait des trucs horribles. Je ne suis pas surprise que ça finisse par nous retomber dessus.

— Pas toi, je corrige.

— Bien sûr que si, Liv. Je vous ai regardées faire, Adrienne et toi, pendant des années. Combien de fois vous ai-je arrêtées ?

Aucune, je me dis en laissant un silence s'installer.

— J'ai fini par m'y habituer, poursuit-elle. À rester assise à l'arrière-plan pendant que vous éclatiez de rire après je ne sais quelle atrocité. Je pensais qu'il fallait que je reste dans le rang, comme tout le monde dans ma famille. Mais Adrienne ne m'a jamais demandé de le faire. C'était tellement agréable. (Claire hausse les épaules.) Je ne sais pas. Je me

disais que ça valait la peine de rester près de vous sans rien dire. (Elle se retient de rire.) Ellie pense que je suis atteinte du syndrome de Stockholm.

Je pouffe.

— Je ne veux pas lâcher l'affaire, finit par reprendre Claire. J'adore Buckley. J'adore le cheerleading, les crétins du *Rough House* et manger des glaces avec mes copines. Mais je dois partir, parce que c'est Buckley qui ne m'aime plus.

— Moi, je t'aime encore, je lui assure.

— Je ne sais même plus quoi penser. J'ai envie de vous en vouloir, mais aussi… En fait, j'ai surtout envie que ça se termine. Ça pourrait se terminer, maintenant ? Et que tout aille bien ?

— Je ne pense pas, je réponds avec franchise.

Elle me détaille longuement. Je le vois dans ses yeux : elle a déjà pris sa décision.

— Je pense que Whit t'aime bien, déclare-t-elle comme s'il s'agissait d'une conversation des plus banales.

Je ricane, acceptant de changer de sujet.

— Il me prend pour une loseuse de la pire espèce. C'est incroyable qu'il en soit réduit à sortir avec une fille qui ne dépassera jamais le lycée.

— Dans ce cas, pourquoi le fait-il ?

Je contemple le plafond.

— Je ne sais pas.

— Tu vois ?

Elle soupire.

— On arrête vendredi. C'est ce qu'on avait convenu.

— Ade avait raison, alors.

Je redresse brusquement la tête.

— Quoi ?

— Tu sais, elle arrive à sentir les choses. Elle disait que quelque chose clochait dans votre histoire. Que ça n'était pas logique. Mais quand elle

vous a vus ensemble l'autre soir, elle a semblé surprise. Elle avait son regard…

— Quel regard ?

— Elle voulait savoir.

Claire me tend la pâte à cookies, et j'en croque un morceau.

— Elle veut toujours tout savoir. Mais il faut que j'y mette un terme. Je vais rompre avec Whit comme prévu.

Claire considère l'édredon pendant quelques secondes.

— Pourquoi tu ne lui dis pas ce que tu ressens ?

— Ça n'est pas si simple. Je suis dangereuse.

Je le suis forcément. Quand j'ai rencontré Whit, il était gentil, coincé et innocent ; à présent, il est comme n'importe quel autre garçon et pense que le cul est la chose la moins compliquée du monde. Il s'en fout.

— Dis-lui, insiste Claire. Fais-le pour moi. S'il te plaît.

— Ouais, je mens.

Je ne peux pas, je pense. *Je ne suis pas quelqu'un de bien. Je n'aurai pas droit à un happy-end.*

— Allez, Liv. J'ai besoin de croire en l'amour, en ce moment.

— Je sais. Je vais le faire. Ça va être génial.

Elle rit et pose le front sur mon bras. J'ai au moins trouvé quelqu'un qui m'aime.

61

« J'abandonne. » J'écris ces mots sur une feuille de cahier arrachée que je signe. Puis je la plie et la glisse dans la fente du casier d'Adrienne.

Claire et moi en avons discuté, mais j'ai pris ma décision seule. J'en ai marre de faire souffrir tous ceux que je croise. Sérieusement, je suis fatiguée.

Je regagne le parking d'un pas lent et décidé. Whit est debout près de sa Jeep, appuyé contre le pare-chocs. Il se redresse en me voyant arriver. Il m'examine de pied en cap.

— Tu m'évites ?

Je m'appuie à mon tour contre sa Jeep.

— Non, j'avais juste un truc à faire.

— Est-ce que ça va ?

Je hausse les épaules. J'aimerais qu'il arrête de faire semblant de se soucier de moi.

— Écoute. (Il se penche vers moi et baisse la voix.) Ma mère est à la maison aujourd'hui, on ne peut pas aller chez moi.

Je hoche la tête. J'aurais dû m'y attendre.

— Alors on pourrait peut-être aller chez toi pour réviser, ou autre chose ?

C'est drôle, mais je crois qu'il me manque déjà, quand j'anticipe le moment de la rupture.

— Ouais. Si tu veux.

Je me dirige vers ma voiture, puis m'arrête net. Je me retourne vers lui et lui lance :

— Pourquoi as-tu accepté de faire ça ?

Il regarde autour de lui, troublé, avant de répondre.

— Tu me l'as demandé.

— Et alors ?

Il laisse tomber sa tête de façon insupportable.

— Alors voilà.

Je fais un pas vers lui.

— Tu te souviens du jour où tu m'as soigné la main ?

— Ouais, répond-il doucement.

— Qu'est-ce que tu pensais de moi ?

Il hausse les épaules.

— Tout le monde me voyait comme le clone d'Adrienne, je poursuis. Je voulais… je voulais que quelqu'un sache que ça n'était pas vraiment moi.

— Je suis donc le seul à te connaître ? s'étonne-t-il.

Je me détourne.

— À tout à l'heure, lui dis-je.

Alors que j'attends Whit chez moi, je me demande si c'est une bonne idée de le voir en tête à tête. Je pourrais être tentée de l'embrasser et de tout faire dérailler. Je commence à lui écrire un texto, et reste à contempler l'écran encore vierge de mon téléphone. Je sais que je dois mettre un terme à tout ça. J'attends que les mots me viennent, des mots blessés ou blessants, peu importe.

J'ai encore les yeux rivés sur son nom quand la sonnette retentit.

J'ouvre la porte d'entrée, toute gênée.

— Où est ta mère ? me demande-t-il.

— À un rendez-vous pro.

Il hoche la tête.

— Tu veux manger quelque chose ?

— D’accord.

Je traverse le séjour où personne ne séjourne jamais et gagne la cuisine, où personne ne cuisine non plus. J’ai l’impression que ma mère et moi vivons dans un décor de théâtre.

Je me demande si c’est également ce que pense Whit.

— Assieds-toi, lui dis-je en lui désignant le coin repas.

— Tu vas me servir ? s’étonne-t-il en faisant racler sa chaise sur le sol.

J’ouvre le frigo et fouille parmi les petits Tupperware.

— N’est-ce pas ce que je fais toujours ? je réplique.

— Ne dis pas des choses comme ça, me répond-il d’un ton plat.

— Ma mère est à fond dans la nourriture saine, dis-je en claquant la porte du frigo. Tu vas devoir te contenter de ça.

J’ouvre une boîte pleine de salade de raisins, puis je sors deux fourchettes du tiroir. J’en tends une à Whit et m’assieds à côté de lui. Je pioche un grain dans le récipient et le porte à ma bouche.

Je mastique dans le plus parfait silence. Puis il déclare :

— J’aime bien cette photo de toi, là-bas.

Je n’ai encore jamais essayé de me tuer à l’aide d’un grain de raisin, mais je pense que j’en serais capable. En l’avalant tout rond, je devrais pouvoir m’étouffer.

La photo sur le bureau. Maman, Ryan et moi, quand tata Kate nous a rendu visite l’année dernière. Nous étions allés dans un chalet près de Stone Mountain. Maman a son éternel demi-sourire. Ryan semble avoir un coup dans le nez. Quant à moi… la parfaite incarnation de la lycéenne modèle.

— Ouaip. Elle est pas mal.

Je mange un nouveau raisin.

— Quel âge a… ?

— Il a vingt ans, je lui réponds sans réfléchir. Il avait vingt ans. Et maintenant, il est mort.

Quand la vérité me rattrape, je me déteste d’être incapable de réagir comme une personne normale. Je ne sais pas quoi faire ensuite. Je

voudrais qu’il oublie ça, et je ne vois pas de meilleure méthode que de faire diversion. Mais j’essaie de me soigner.

— Vingt ans.

Whit acquiesce. Même si cette information ne lui apporte pas grand-chose.

— Il était ivre. Quand il s’est planté. (J’avale un nouveau grain.) Au cas où tu te poserais la question. (Encore un.) Il buvait beaucoup.

Whit ne prononce plus un mot tandis que je termine le raisin. Je pille littéralement le Tupperware, les enfournant un à un, puis tous à la fois. Je vais être malade. Ça ne fait pas l’ombre d’un doute.

Je me lève et me dirige à grands pas vers les toilettes de l’entrée.

Et je vomis. Tout ce que j’ai avalé. Tout ce qu’il y a en moi, jusqu’aux os, termine dans la cuvette en porcelaine blanche. C’est pitoyable.

Je m’adosse au mur et reste assise par terre.

D’abord, il jette un coup d’œil par la porte. Puis il ose entrer. Lentement, telle une bête apeurée. Il s’assied près de moi. Je souffle et penche la tête en arrière.

— Tu n’es pas obligé de rester.

— Tu ne fais rien à moitié, pas vrai ?

— Qu’est-ce que ça veut dire ?

— Je ne sais pas.

Il inspire. Expire. Soupire.

— Si, je le sais. Tu es toujours dans l’excès. Quoi que tu fasses, il faut que ce soit le truc le plus énorme et le plus ridicule qui soit. Et ça me fait peur.

Je regarde droit devant moi.

— Je suis obligée ! Je n’ai rien d’autre…

— Comment peux-tu dire ça ? me demande-t-il le plus sérieusement du monde.

— Parce que je sais comment tu me regardais avant. Comme si j’étais un cas désespéré. J’ai toujours pensé qu’un jour j’irais explorer le monde, mais maintenant j’ai peur de rester bloquée à Buckley. De devoir rester

toute seule ici pour le restant de mes jours. Mais si je me trompais ? Si j'étais justement une fille censée passer sa vie à Buckley ? Si j'étais vraiment cette personne, mais que j'étais trop terrifiée pour l'admettre ?

— Sérieusement, comment peux-tu dire une chose pareille ? insiste-t-il. Tu n'es pas terrifiée. Tu es terrifiante.

J'ai tellement peur et froid que mes dents claquent.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Tu es tellement… commence-t-il en se passant la main dans les cheveux. Sûre de toi. Comme si rien au monde ne pouvait t'intimider. Tu es mille fois trop bien pour Buckley. Il se passe des tas de choses merdiques et stressantes autour de nous, et tu t'en fiches. Tu es magnifique et tu dis des choses… tu es capable de balancer une phrase toute simple, mais parfaite. Qui reflète précisément ce que je pense. C'est incroyable pour moi parce que je n'ai jamais… jamais ne serait-ce qu'*imaginé* ces endroits et ces choses dont tu rêves. Je ne suis pas comme ça. J'avance droit devant moi en respectant les règles. Et c'est tout. Sans toi, je n'aurais jamais choisi Clemson. Je n'aurais jamais rien fait de tout ça, et rien ne me différencierait de mon frère.

— Whit… (Je tourne la tête, et nos visages ne sont plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre.) Comment peux-tu ne pas te rendre compte que tu n'as rien en commun avec ton frère ?

Il regarde ses genoux.

— Et Ethan Masters, alors ?

Je retiens mon souffle. C'est la première fois qu'il aborde le sujet. Depuis que c'est arrivé. Depuis qu'il a commencé à me regarder comme si rien de ce que je pouvais faire ne le concernait.

— Quoi, Ethan ?

Whit balance son pied.

— Après tout ce qu'il a fait, tu l'as *embrassé*. Il a couché avec ta meilleure amie.

— Arrête, lui dis-je.

— Comment as-tu pu faire ça ? Si je suis si spécial et si différent de mon frère… est-ce que tu pourrais… arrêter de me mentir un instant ? (Il plante ses yeux sur le mur d'en face.) Est-ce que tu désires encore Ethan ?

— Non, je te jure que non, mais… je ne sais pas ce que je veux. C'est tellement le bordel dans ma tête.

Il déglutit. Je crois avoir achevé de le perdre.

— Est-ce que je compte un tout petit peu pour toi ?

Je remarque ses traits tirés quand il me pose la question, comme s'il n'avait jamais rien eu de plus pénible à demander.

— Je ne veux pas que tu comptes pour moi, je lui réplique dans un souffle. Si je m'ouvrais à toi, tu verrais tout ce qu'il y a de brisé en moi, tous ces rêves inatteignables et tout ce que je me raconte de stupide, et tu mourrais de honte pour moi. Toutes les mesquineries, les mensonges, le mal que j'ai fait. Tu me haïrais, Whit, et tu aurais bien raison. Et quand tu me détesteras de nouveau, tu seras de retour à la normale. Je pensais que tu t'en rendrais compte.

Il me dévisage comme s'il ne savait plus qui j'étais. Comme si je lui parlais dans une autre langue. C'est peut-être la première chose honnête qui sort de ma bouche depuis une éternité.

— J'ai menti, finit-il par avouer.

Quoi ? Je me raidis.

— Je n'ai pas arrêté de penser au fait que tu as embrassé Ethan depuis que tu m'en as parlé. Tu es comme une tornade dont je n'arrive pas à m'extirper, et je n'en ai même plus envie. D'accord ?

Je me cache la figure dans les mains. C'est ce que je veux, et je ne peux pas l'avoir. J'aurais dû lui dire que j'avais embrassé Ethan avant de fuir dans la direction opposée. Pourquoi ai-je attendu si longtemps ?

— Imbécile, je marmonne.

— Ne rejette pas toute la faute sur moi, Olivia. Dis-moi ce que tu veux. Pour une fois, dis-moi ce que *toi*, tu veux.

J'ose lui faire face à nouveau. Un souffle nous sépare, nos bouches sont si proches que nous pourrions nous embrasser. Quand il me regarde

sans sourciller, je ne peux pas le faire. Je ne peux pas l'affronter. Je ne peux pas lui révéler ce que j'ai fait et le perdre. Il faut que la décision vienne de moi. Alors je me détourne.

Dieu, que ça fait mal ! Mais que se passe-t-il alors ? Je lui révèle que je suis désespérément, outrageusement heureuse avec lui et que nous n'avons qu'à faire comme si rien de tout ça n'était arrivé ? Adrienne le laisse tranquille, et il ne se rend compte de rien ?

Il déclare alors d'une voix tranchante :

— Si, après tout ça, tu n'es même pas capable de me regarder dans les yeux pour me dire que je *compte*, alors toute cette histoire est aussi vaine que je l'ai toujours craint. (Il se lève, se dirige vers la porte, puis s'arrête.) Tu as gagné. De toute façon, on était censés rompre demain. Prends un médoc et va te coucher.

Et sans rien ajouter, il s'en va.

62

Les deux premières semaines post-Whit n'ont rien à voir avec ma vie avant lui. Je fais profil bas et j'évite les ennuis. Je me pointe à l'école et je suis le mouvement. En réalité, c'est assez simple.

Ne pas entrer dans le jeu d'Adrienne, ne pas supposer que Michaela en a après moi, ne pas embrasser quelqu'un que j'ai forcé à sortir avec moi dans le parking, ne pas contrarier M. Doolittle. Tout est si calme. Je ne suis qu'une anonyme, noyée dans la masse.

Maman me fait consulter un thérapeute, qui me fait parler de Ryan. Parler de Ryan me rend triste, et quand maman me demande ce que ça me fait, je me mets en colère. À la fin de ma deuxième séance, je dis au psy que je pense que Ryan est mort parce que j'étais méchante, et il manque tomber de sa chaise tant il gribouille.

Il dit qu'on fait de gros progrès.

Nous sommes lundi matin, et je discute avec Claire dans le couloir. Coxie vient lui prendre la main, et je regrette qu'elle s'inflige ça – mais elle m'a confié qu'il était sa meilleure protection, et je comprends ça mieux que personne.

— Ethan te cherche, m'annonce Coxie.

Il me désigne l'autre bout du couloir, où Ethan a les yeux rivés sur moi. J'adresse un petit signe à Claire et Coxie et vais le rejoindre. Il marche à mon côté.

— Tu comptes me dire ce qui s'est passé entre DuRant et toi ? me demande-t-il.

J'aimerais faire comme si je ne l'entendais pas, mais je sais qu'il me suivra jusqu'à ma prochaine salle de cours.

— Non.

Je rejette mes cheveux par-dessus mon épaule, dans l'espoir de le repousser en même temps.

— Écoute, O…

Je m'immobilise au milieu du couloir.

— Arrête de m'appeler comme ça.

Il secoue la tête, et je regarde derrière lui. Je regrette d'avoir fait ça ; j'aimerais qu'il ne soit pas là.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi tu me traites comme ça alors que j'essaie simplement de te parler ?

J'aurais un million de raisons à lui servir. Parce qu'il m'a trompée. Parce qu'il m'a vue tomber au fond du trou sans essayer de me retenir. Parce qu'il a laissé tout cela arriver, parce que tout a changé après qu'il a cessé de s'intéresser à moi, parce que ma vie appartient désormais à cet endroit fade et sans intérêt. Sauf que la plupart de ces raisons ne sont pas sa faute.

— Je suis désolée, dis-je. Je n'aurais pas dû te traiter comme ça.

Une chose que j'aurais dû lui dire il y a longtemps.

— Ce n'est rien. (Puis il arrête de soutenir mon regard, et je devine que la suite ne va pas me plaire.) Whit traîne avec Anna Talbert. Et j'imagine que c'est l'œuvre d'Adrienne, mais ça n'a pas l'air de lui déplaire.

— Quoi ?

Les rouages de mon cerveau se mettent en branle.

Il baisse la tête et se masse la nuque, l'air mal à l'aise.

— Anna. (Il baisse les yeux vers moi.) Et Whit.

Il me faut deux secondes pour comprendre qu'il ne s'agit pas juste d'un jeu stupide. Je tourne les talons et remonte le couloir en courant.

— Olivia ! m'appelle-t-il.

J'aurais dû m'en douter. J'aurais dû me douter qu'elle ne me laisserait pas m'éloigner tranquillement.

Mes pieds me guident jusqu'au couloir de maths et au casier d'Adrienne, où celle-ci est entourée de sa cour. Elle s'admire dans un miroir. Ou fait mine de. En réalité, elle s'en sert uniquement pour épier la plèbe derrière elle – pour s'assurer que tout le monde l'observe.

Je lui claque le casier au visage.

— Ne t'approche pas de lui.

Ma voix est si basse que, pendant un instant, je ne suis pas certaine qu'elle m'ait entendue. Mais à sa façon de sourire à son casier vert, je comprends que je viens de lui offrir une agréable distraction.

— Essaie de m'en empêcher, répond-elle au casier.

Je m'approche aussi près d'elle que possible. Nous allons clairement nous faire remarquer, mais peu importe.

— Si tu crois qu'il ne voit pas clair dans ton jeu, tu le sous-estimes sacrément.

Les cheveux d'Adrienne me fouettent le visage quand elle se tourne vers moi.

— Tu crois ? (Elle sourit.) Mais c'est quoi, le pire ? Le prendre pour un idiot, ou croire qu'il essaie de te retourner le cerveau en se servant des personnes que tu détestes le plus ?

Les deux.

— Au moins, tu sais que je te déteste.

Son regard se fait glacial.

— Ne dis pas ça.

— Et tu veux savoir le pire ? Je n'ai plus à faire semblant, car Claire est au courant de tout, d'accord ? Elle m'a pardonné. Elle sait que c'était un accident. Elle ne supporte plus tes manigances, et moi non plus, compris ?

Adrienne lève les yeux au ciel.

— Tu penses encore que c'était un accident ?

— Quoi ?

— Tu as voulu me donner une leçon ? On était deux. Il fallait bien que tu comprennes quelle hypocrite tu étais. J'ai voulu m'en assurer.

Je recule d'un pas.

— Tu… as envoyé ces textos à ma place ? Je n'ai rien fait ?

Elle secoue la tête.

— O., tu es stupide à ce point ? Je l'ai fait pour ton bien, pour que tu arrêtes de te comporter en animal blessé. Quand j'ai compris ce que tu avais fait, j'ai poussé le bouchon un peu plus loin. Pour t'aider.

— J'en ai fini avec toi. Je refuse de me rabaisser encore à ton niveau.

Elle rit, mais ses yeux ne brillent pas. Tout ce que j'aimais chez cette fille a disparu. Il n'en reste rien.

— Pourquoi on a fait ça, Ade ? je lui demande d'une voix rauque.

Elle paraît triste un moment. Perdue. Puis elle fait disparaître cette facette de sa personnalité.

— Tu ne peux pas laisser tomber, O. Tu risques de louper le bouquet final, rétorque-t-elle avec un petit ton affecté. C'est toi qui as commencé. Tu penses avoir été blessée en me voyant avec Ethan ? Attends un peu…

Elle fait volte-face et, tandis qu'elle s'éloigne, je lui hurle :

— C'était de la comédie !

Elle pivote à nouveau. Ma photo sera bientôt affichée à côté du mot *désespoir* dans le dictionnaire. Les gamins se souviendront de ce mot associé à mon visage.

— J'ai demandé à Whit de faire semblant. Rien de tout ça n'était réel.

Tout le monde m'écoute.

Tout le monde, y compris Whit.

— Je lui ai dit que je coucherais avec lui s'il acceptait de faire semblant de sortir avec moi, parce que je savais que ça te rendrait folle. C'était le contrat. Je m'en fous complètement, de lui.

La fin est un peu exagérée, mais ils doivent y croire.

Il faut qu'*elle* le croie.

Whit me dévisage comme s'il n'en avait absolument rien à carrer, puis il hausse les épaules et s'en va.

J’espère que la rumeur va se répandre.

63

— Ce n’est pas ce que Whit m’a expliqué, je soutiens devant Vera trois jours plus tard. Il m’a dit de d’abord lire les questions, ce qui m’aiderait à piger ce que je dois retenir.

Vera Drake est ma nouvelle tutrice. Je l’ai croisée dans le couloir le lendemain de ma « rupture » avec Whit, et je l’ai suppliée de m’accompagner sur la voie du succès. Elle a fini par accepter à contrecœur. Je me retrouve donc au country-club, pendant sa pause, à essayer de comprendre le chapitre du jour sur l’argumentation, et elle me dévisage comme si elle espérait que j’allais me transformer en nuage afin que le vent m’emmène loin d’elle.

— Alors, fais ça, me répond-elle de son tout petit filet de voix.

Je jurerais que son ton est presque insolent.

— Mais ce n’est pas comme ça que tu procéderais ?

Elle hausse les épaules.

— Comment tu ferais ?

Si je devais l’étrangler pour obtenir une réponse, je crois que je n’hésiterai pas.

Elle rejette ses cheveux en arrière et contemple la feuille avec de grands yeux.

— Prends des notes. Lis toutes les questions. Ça t’aidera à comprendre.

Je plisse les paupières.

— Pourquoi tu ne l'as pas dit avant ?

Elle reste muette.

— C'est quoi, ton problème ?

— Tu crois que j'ai *envie* d'être là ?

Ce n'est guère qu'un murmure. Et c'est reparti.

— Pardon ?

— Je suis obligée de faire ça. Je suis obligée de dire oui. Tu ne veux pas entendre ce que j'ai à te dire.

Son regard est énervé, plein de défi. Elle a raison. J'ai demandé à Vera parce que je savais qu'elle ne refuserait pas. Certaines personnes sont incapables de dire non. Je suis plutôt douée pour les repérer.

Je m'enfonce dans mon siège en soupirant.

— J'ai besoin d'aide, Vera. Je n'ai plus franchement le temps de me disputer, et puisque je n'ai plus Whit…

— Qu'est-ce qui s'est passé, d'ailleurs ?

— Quoi ? je lui demande, distraite.

— Avec Whit, réplique-t-elle, comme si c'était une évidence. Il fait genre qu'il n'entend même plus ton prénom quand les gens parlent de toi. Comme si tu n'existais pas.

— Ouaip. (Je tourne une page.) C'est un peu le cas.

— Alors qu'est-ce qui s'est passé ?

— Rien.

— Et tu t'en fiches ? demande-t-elle, mine de rien. J'ai l'impression que – je ne sais pas – tu devrais faire quelque chose, tu vois ? Dire un truc.

Je l'examine dans le détail, étudiant les lignes de son visage.

— Tu ne comprends pas.

Elle griffonne sur la feuille.

— Ce n'était pas pour de vrai, j'affirme. Tout le monde le sait. Tout le monde m'a entendue le dire.

Elle gribouille dans la marge.

— Ça semblait pourtant bien réel.

Elle ne me regarde même pas. Comme si elle savait des choses sur moi. Je devrais peut-être écrire un poème très sombre sur le sujet.

— Qu'est-ce que tu crois qu'il pense ? De moi ?

Je lui jette un coup d'œil.

Elle soutient mon regard.

— Quand il découvrira ton rôle dans l'histoire avec Mme Baker, il ne t'adressera plus jamais la parole.

J'ignore comment elle sait cela. J'ai l'impression que je devrais surtout m'inquiéter du fait qu'elle vienne de prononcer les mots *Mme Baker* à voix haute. Je devrais me sentir menacée. Une fille telle que Vera capte des choses. Elle se fond dans le décor et personne ne la remarque jamais.

Je lui montre un endroit sur la page.

— Ce mot. *Procuration.* Je l'ai déjà entendu quelque part. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est comme *de seconde main*. Vivre par procuration, à travers quelqu'un.

— Oh.

— Enfin, je ne sais pas. Je n'en sais trop rien. Whit a toujours eu l'air… (Elle marque une pause et lève les yeux vers le ciel pour réfléchir.) Plus équilibré quand tu étais avec lui. Comme si quelqu'un le complétait enfin.

— Tu ne crois pas que je suis juste la « cheerleader sexy et délurée » qu'il pourra se vanter d'avoir fréquentée ? De celles avec lesquelles on sort un mois avant de les jeter ?

Elle a toujours le regard dans le vide.

— Comment je le saurais ?

— Certes, je réplique avant d'enchaîner : Pourquoi Ethan te plaît autant ?

Surprise, elle reporte les yeux sur moi. Après un bref moment de réflexion, son visage s'éclaircit.

— Il me dit toujours bonjour.

— Pardon ?

— Des tas de gens à Buckley seraient prêts à me marcher dessus pour arriver à l'heure en cours de sport. Ethan n'est pas comme ça. Un jour, je pleurais dans le couloir, et personne ne l'a remarqué – ou tout le monde s'en fichait. Sauf Ethan. Il m'a demandé ce que j'avais. Et quand je le lui ai dit, il a continué de me parler. Il ne demandait pas juste pour le principe, mais pour aider. C'est quelqu'un de bien.

— Malgré tout ce qu'il m'a fait subir ? je m'étonne d'un ton lourd de sous-entendus. Tu penses le connaître ?

Elle hausse les épaules.

— Non. Et toi, tu connaissais Whit ? Parfois, l'amour nous tombe dessus par accident, et je crois que… eh bien, je crois que l'âme d'Ethan en appelle à la mienne, elle explique.

J'étrangle discrètement un rire.

Mais je suis sidérée par sa sincérité, sa conviction et son innocence.

— Tu penses que c'était pareil pour Whit et moi ? Même s'il fréquente Anna Talbert ?

Vera hausse à nouveau les épaules.

Je retourne à mon travail, abattue.

J'imagine que je vais devoir lui poser la question moi-même.

64

C’est ce que j’ai fait tout de suite après mon cours avec Vera. Je suis certaine que Whit m’a entendue arriver, mais qu’il a fait mine de rien. Les arbres dansent autour de son coin secret tandis qu’il envoie ses balles au loin. Je m’assieds dans l’herbe et l’observe en silence pendant quelques minutes. Il fait rouler une balle avec son fer, la rapproche de lui, puis frappe avec puissance. Il est plutôt doué.

— Je ne comprends pas pourquoi tu m’en veux, finis-je par lui dire.

Il pousse un soupir sans s’interrompre.

— Je ne t’en veux pas, marmonne-t-il.

Je le crois presque. Ce qui me donne envie de le provoquer. Une nouvelle preuve de mon irrationalité.

— Il valait mieux que tout le monde sache que ça n’était pas vrai. Comme ça, ils te laissent tranquille.

— Qui ça ? s’enquiert-il en manquant sa frappe.

— Tout le monde. (Je foule l’herbe du bout du pied.) Tu ne voudrais pas qu’ils s’en prennent à toi à cause de nous ?

Il positionne une nouvelle balle. Il a ce regard – son regard sérieux.

— Je m’en fous.

Ça me ronge.

— Au moins, tu es devenu intéressant.

Sa balle atterrit sur le terrain.

— Je ne veux pas être intéressant.

Ça, je veux bien le croire.

— Alors qu'est-ce que tu fais ?

Il s'arrête et lâche son club devant lui, comme s'il était devenu inutile.

— À ton avis ?

Je cille. Je respire. Quand il me regarde de la sorte, je suis consciente de tout : mon souffle, ma peau, le moindre de ses mouvements. Sa casquette qu'il retire, la main qu'il se passe dans les cheveux. Les doigts qu'il ploie, dont celui qui est orné de sa chevalière. Il est à sept mètres de moi. Six. Cinq. Un. Quelques centimètres.

Je me lève.

Ses épaules s'affaissent. Il paraît plus petit, quand je le regarde dans les yeux.

— Qu'est-ce que je fais ? demande-t-il, sincèrement déconcerté.

— Anna Talbert.

Il se rembrunit.

— Je ne me tape pas Anna Talbert.

— Je ne dis pas que tu te la *tapes*, je réplique, même si je suis certaine qu'elle adorerait ça. Je dis que tu lui *parles*.

— Et depuis quand tu décides à qui j'ai le droit de parler ?

— Écoute, je ne sais pas ce qu'elle mijote, mais je sais que ce n'est pas innocent, et Adrienne est mêlée à ça. Tu es donc aveugle à ce point ? Anna te parle, elle te raconte sans doute la triste histoire de sa vie avec son connard de père et son besoin terrible d'attention. Qu'est-ce que tu comptes accomplir ?

— Je ne sais pas, Liv, mais tu sembles avoir une idée assez précise de la question.

— Qu'est-ce qui va se passer ensuite ? En allumant mon téléphone un jour, je vais tomber sur un texto d'Adrienne Maynard m'annonçant, photo à l'appui, que tu sautes Anna ? Tu ne vois pas qu'elles se servent de toi ?

Il relève la tête.

— Elle me parlait de Mme Baker, d'accord ? Leurs familles sont proches, et elle me donnait de ses nouvelles. Alors oui, j'ai parlé à Anna,

pour essayer de trouver un moyen de régler cette histoire au plus vite. Ça te pose un problème ?

Je me sens mal. Sincèrement. Mais je suis incapable de me taire.

— Ce n'est qu'une excuse. Tu vas exactement là où elles veulent t'amener.

Mes paroles planent entre nous, bouillonnantes, et j'aimerais ravaler ma langue.

— Parce que je ne suis qu'un putain d'idiot qui se laisse manipuler par n'importe qui ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, je m'empresse de corriger.

— Si, parfaitement. C'est ce que tu penses. Personne ne trouve grâce à tes yeux.

Un battement de cœur. Puis :

— Elle m'a appris que tu avais failli la tuer.

Je me passe la main dans les cheveux, au bord des larmes.

— Bon sang, Whit, j'étais une sale fille, tu le sais. Je culpabilise à mort à cause de ce qui est arrivé à Anna, mais ce n'est pas une raison, je le sais. Je pense sans arrêt à tout ce que j'ai pu faire de mal et qui m'a menée là où j'en suis. (Je cligne les paupières pour chasser une larme.) Et je me demande pourquoi je suis incapable de m'arrêter. Mais je me suis toujours sentie beaucoup plus proche de celle que je voulais être quand…

Il attend que je le dise, je le vois à son expression. Mais je m'en abstiens. J'essuie la larme qui roule sous mon œil.

Il semble presque déçu, l'espace d'un instant. Puis il commence à tourner les talons, s'interrompt alors qu'il n'est encore que de profil, et déclare :

— Je croyais… Tu avais envoyé ces textos ce jour-là, et j'étais curieux. Tu étais une fille populaire sans autre aspiration que de régner sur l'école en te moquant de tout le monde, et je voulais comprendre pourquoi tu te détestais à ce point. Pourquoi tu avais tant besoin de me révéler ce que tu avais fait ? C'est pour ça, que c'est arrivé. Tu étais belle, et sauvage, et…

Il se tait, perdu. J'essaie de me raccrocher à ses mots, craignant de ne plus être là quand il cessera de me parler.

— Tu t'en foutais. Quand je t'ai parlé d'Ethan et du baiser, on a fait l'amour, et tu t'en foutais.

Je lui balance cette vérité violemment, espérant atteindre une corde sensible.

— Je pensais que c'était ce que j'étais censé faire, Liv. (Il semble abattu.) Je croyais que si j'en faisais toute une histoire, cela t'éloignerait de moi encore plus vite. Si tu savais que coucher comptait énormément pour moi…

Sa voix déraille. Il paraît gêné.

— Quoi, ça veut dire que, pour moi, ça ne compte pas ?

Je hausse les épaules, blessée.

— Non ! s'empresse-t-il de m'interrompre. C'est juste que la façon dont tu m'as regardé quand tu as appris que j'étais puceau était super gênante.

— Parce que j'ai eu l'impression de t'avoir volé quelque chose. (Je repousse les cheveux qui me tombent sur la figure.) Quelque chose que tu aurais préféré garder pour une autre fille. Quelqu'un de spécial.

— Eh bien, peu importe, maintenant, non ? déclare-t-il en me portant le coup de grâce. Parce que tu as vu l'occasion de récupérer Ethan en faisant enrager Adrienne, et que tu l'as saisie.

Son anxiété irradie. Je crains que, quand il explosera, je ne parvienne pas à le contrôler.

— Et maintenant, à cause de toi, ma moyenne a chuté, ils suspendent ma bourse et tout a tourné au désastre, Liv, alors fous-moi la paix.

— Ta bourse ? je m'étrangle.

Il fuit mon regard.

— J'ai appelé le coach de Clemson, il m'a expliqué qu'ils la suspendaient pour l'instant pour problèmes comportementaux. (Il ricane.) Moi, j'ai des *problèmes comportementaux*. Il m'a dit qu'on referait le point

dans quelques semaines. Ma mère pense toujours que je devrais aller à Duke.

— Mais ce n’est pas ce que tu veux.

Son regard s’attarde sur moi.

— Allons, tu es mieux placée que quiconque pour savoir qu’on n’a pas toujours ce qu’on veut.

Il esquisse un sourire.

— Je pourrais t’aider ?

J’entends ma voix se serrer : cette bonne vieille Olivia désespérée.

— M’aider avec quoi ?

— Tes notes ! Ton comportement ! Clemson. Tout. Et si… et si je racontais tout au Dr Rickards ?

Il rougit de confusion.

— Qu’est-ce que tu aurais à raconter ? demande-t-il lentement. Qu’est-ce que ça veut dire ?

Je me couvre les yeux des mains pour qu’il ne puisse pas me voir. Seule la lumière filtre entre mes doigts. Puis il me saisit les poignets pour les écarter. Sa voix est mâtinée de colère. Il est intelligent. Je sais qu’il sait.

— Qu’est-ce que tu as fait ?

Il me lâche les mains. Il refuse même de me toucher, désormais.

— Dis-le.

— C’était Adrienne. Elle leur a dit qu’elle vous avait vus, Mme Baker et toi. Je n’ai rien confirmé, j’ai juste…

— Putain de merde ! s’écrie-t-il. (Je bats en retraite car rien ne blesse autant que la vérité.) C’est ça le problème, avec toi.

— Quoi ?

— Tu *n’as rien dit*. C’est ta spécialité, Liv, parce que tu es une putain de froussarde.

— Arrête, dis-je, tête basse.

J’ai l’impression de me déchirer de l’intérieur. Deux Olivia s’affrontent dans un corps pas assez grand. Et je continue de mentir. À lui comme à

moi.

— C’est toi qui as mis ce contrôle dans mon casier ? Est-ce que tu m’as aussi menti là-dessus ?

J’acquiesce en le regardant dans les yeux.

— Merde, crache-t-il.

Je le déteste. Je déteste tout en lui. Sa façon de me toiser, de me voir si minable. Je le hais.

— Tu as gâché la vie de Mme Baker. J’ai perdu ma putain de bourse. Bon Dieu, Olivia, je ne sais plus où j’en suis.

Il fait les cent pas. La personne la plus calme que je connaisse est intenable, multipliant les allers et retours.

— Pourquoi ? Pourquoi as-tu fait une chose pareille ? Et ne me dis pas que c’était pour Claire, parce que c’est trop facile. Tu adores te trouver des excuses. Ce n’est pas comme si tu voulais voir le monde brûler à tes pieds, contrairement à Adrienne. Tu sais pertinemment ce que tu fais. Et tu le fais quand même. Pourquoi ?

— Comment sais-tu que je ne veux pas voir le monde brûler ? je m’exclame, sur la défensive. C’est à cause de mon frère, d’accord ? Je sais que tu t’en fous, parce que tu as un grand frère qui t’aime, et que tu vis pour être meilleur que lui, mais j’aime mon frère. Je l’aimais, et je ne laisserai pas Adrienne le changer en quelqu’un d’autre.

— Encore une excuse.

Je considère la scène autour de nous, le magnifique bosquet, le terrain de golf, ce garçon et cette fille se déchirant, et je me distingue clairement. Je suis dans le déni. Je dois abandonner. J’ai perdu.

— Whit, je suis franchement désolée, je répète en boucle.

J’ajoute aussi des « Je vais tout arranger » et des « J’ai tellement envie de toi », sauf que je n’arrive pas à les prononcer tout haut.

— J’ai tout fait pour toi !

— Je sais, et je te jure que moi aussi. Et on se débrouillait bien, mais il y a eu des imprévus. Je ne voulais pas que ma mère apprenne pour… mon frère, et Adrienne m’a dit…

— Tu n’as rien de plus convaincant ? m’interrompt-il d’un ton cassant.

Tout son corps semble me mettre au défi.

Nous nous dévisageons, et je sens les mots, ceux que je ne sais pas comment prononcer : *J’aimerais que ce soit vrai, Whit. J’aimerais que tu aies flirté avec moi dans la queue du réfectoire, qu’on ait fait des détours pour aller en biologie chaque jour pour que tu puisses m’accompagner à mon casier jusqu’à trouver le courage de me proposer un rencard, que tu m’aies embrassée devant chez moi sous la pluie. J’aimerais tant une relation normale. J’aimerais sentir que je mérite un peu de normalité, et j’aimerais tout recommencer…*

— C’est bien ce que je pensais.

— Whit.

— Ne m’adresse plus jamais la parole, lâche-t-il.

Je le regarde rassembler ses clubs.

Il se tourne une dernière fois vers moi.

— Tu es… Tu es…

Il capitule, comme s’il n’existait pas de mots assez terribles pour me qualifier, et il tourne les talons.

— Whit, j’essaie.

J’aimerais lui dire combien il compte pour moi, et que je ferais tout – *n’importe quoi* – pour réparer mes erreurs.

Mais il est déjà parti.

65

Il se met à pleuvoir sur le chemin du retour. Le temps est étrange en ce début de mois d'octobre. Le thermomètre ne descend pas en dessous de 29 °C, l'été fait de la résistance. L'odeur des trottoirs chauds et humides sature l'air tandis que je remonte jusqu'à ma porte d'entrée. Maman travaille à la table de la cuisine.

Parfois, elle reste assise là si longtemps que je me demande si elle n'est pas collée à sa chaise.

— Comment s'est passée ta journée ? me demande-t-elle alors que je me sers un verre d'eau au robinet.

— Il pleut, je réponds, à deux doigts de la catatonie.

Maman se tourne vers la fenêtre.

— Le présentateur météo n'avait pas l'air de croire que ça arriverait un jour.

Je hausse les épaules.

Un million de non-dits encombrent la cuisine, mais seul le tic-tac de l'horloge brise le silence.

— J'ai besoin que tu m'accompagnes à l'école demain, je déclare.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Je pose mon verre sur le comptoir et lui fais face. Mon expression doit en dire long, car elle ferme lentement son MacBook et se redresse sur sa chaise.

— Rien encore, je la rassure. Mais je vais avoir des tas d'ennuis, et j'aimerais bien que tu sois là.

— Olivia. (Elle secoue la tête.) Je ne comprends pas. C'est une sorte de jeu ?

Je me retiens de rire.

— Je… Je ne veux pas affronter ça toute seule. Je l'ai fait trop longtemps.

Mon inspiration suivante produit un bruit entre le rire et le sanglot, et je porte la main à ma bouche pour que personne ne l'entende. Maman bondit sur ses pieds et vient m'enlacer. Je pose la joue contre son tee-shirt.

— Je suis navrée d'être aussi décevante.

Maman se crispe et s'écarte de moi.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Je ne suis pas intelligente. Ni talentueuse. Je ne suis bonne à rien d'autre qu'à gâcher la vie des autres. Et je sais que tu serais moins malheureuse si j'étais morte à la place de Ryan.

— Olivia, me répond-elle en me caressant la joue. (Elle pleure, elle aussi, les joues écarlates.) Je sais que j'ai raté beaucoup de choses en tant que mère, mais c'est ma faute. Pas la tienne. Je n'avais jamais imaginé élever deux gamins toute seule, et à la mort de ton père… j'ai tout foiré.

Je cligne lentement les paupières. J'essaie de ne pas penser trop souvent à mon père, car parfois je ne peux m'empêcher de rejeter la faute sur lui. S'il était encore là, maman et Ryan n'auraient peut-être pas perdu les pédales. Je ne pense jamais à qui il était. Tout ce que je sais de lui, je le tiens des histoires que Ryan me chuchotait, et je pense que la plupart d'entre elles étaient inventées.

— Tu lui ressembles plus qu'à moi, tu sais ? Tu as son magnétisme. Les gens sont attirés par toi. Je l'ai su dès ton plus jeune âge. Tu es extravertie, tu as toujours eu des tas d'amis. J'étais heureuse que tu trouves des centres d'intérêt, mais je n'étais pas en terrain connu. Tu sais que je suis nulle avec les gens, et que je n'ai jamais été douée avec

vous non plus. Et puis tu t'es mise à te comporter de façon bizarre, et ton frère aussi.

— Tu sais combien de temps j'ai comblé les vides que j'aurais aimé que tu occupes ? je finis par lui demander. C'est de *toi* que j'avais besoin. J'avais besoin de t'entendre rire, ou pleurer, d'avoir une preuve que tu ne t'en fichais pas. Je me suis toujours demandé jusqu'où il faudrait que j'aille pour te faire réagir. Quelles bornes il faudrait que je dépasse.

— Évidemment que je ne m'en fiche pas, insiste maman. Je ne sais pas le montrer, c'est tout. Je… Je sais que Ryan et toi avez très mal vécu les dernières années à Charlotte, quand j'essayais de remonter en selle. Je devais faire attention à mon équilibre, et ce n'était pas facile pour moi. Je ne pouvais pas être toujours à la hauteur de vos attentes.

Elle tire sur son chignon. Nous faisons à peu près la même taille, mais elle paraît subitement plus petite. C'est généralement à ce moment-là de la conversation qu'elle commence à s'éloigner, mais elle n'en fait rien cette fois.

— Je ne savais pas que cela ressemblait à ça – ton monde avec Adrienne. Je t'ai toujours vue… à l'aise. Tu excelles dans des domaines que Ryan ne maîtrisait pas. Il n'a jamais su s'intégrer. Il avait tant de problèmes, et j'étais tellement centrée sur lui. Je voulais l'aider, et je pensais que tu n'avais pas besoin de moi.

Les larmes me montent aux yeux.

— Et pourtant, si.

— Je sais.

Je pensais que j'apprécierais davantage le jour où elle me regarderait avec une telle intensité. Mais pour l'heure, je ne vois dans ses yeux que mon reflet plein d'espoir.

— J'ai vraiment essayé, depuis sa mort. D'être présente, d'être une maman, mais je sais que tu avais décrété que c'était trop tard. Que tu n'avais plus besoin de moi.

C'est drôle. Lui faire implorer mon pardon, lui faire comprendre qu'à cause d'elle j'ai couru pendant douze ans après l'amour que n'importe qui

voulait bien me jeter… tout ça ne changera rien. Ma seule issue est d'avancer. Et pour l'instant, *elle* est la seule qui puisse m'encourager à avancer. Et c'est ce dont j'ai envie. J'en ai assez de lui reprocher des choses qu'elle ne maîtrise pas.

— J'ai besoin de toi, admets-je enfin. Encore maintenant. Je ne peux pas m'empêcher de bousculer les autres – parfois, c'est le seul moyen de me faire éprouver quoi que ce soit. Parce que je suis *froide*, comme le dit M. Doolittle.

Elle cille à plusieurs reprises, tâchant de me jauger. J'en ai trop dit. La froideur… je ne voulais pas mettre ça sur le tapis.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit le jour où tu as été exclue ? Que Ryan était la seule relation sincère que tu aies jamais eue ? Qu'il était le seul à t'aimer pour ce que tu étais ?

J'acquiesce.

— J'aurais dû te le dire ce jour-là, il faut que tu le saches. Olivia, je t'aime. Tu crois que tu n'es pas normale parce que tu as du mal à ressentir les choses ? Tu es la fille de ta mère. (Je secoue la tête, mais elle me saisit par les joues pour me forcer à la regarder.) Tu as peut-être le magnétisme de ton père, mais tu es constamment sur la défensive, comme moi. Alors comprends que, quand je te dis que je t'aime plus que tout au monde, que je ferais *n'importe quoi* pour toi, ce sont les mots les plus sincères qui puissent sortir de ma bouche. Et tu sais qu'il peut être difficile de percer notre carapace, mais que quand nous ressentons quelque chose, nous le ressentons plus fort que n'importe qui. Trop fort, parfois. Pas vrai ?

J'opine du chef, les joues couvertes de larmes. Elles ne veulent plus s'arrêter de couler, comme si la muraille qui entourait mon cœur avait été complètement démolie et que je n'étais plus qu'émotions. Des émotions détraquées, qui consument tout sur leur passage.

— Je sais… Je le *sais*, je réponds. Bon Dieu, je ne pourrais pas te détester autant si je ne t'aimais pas autant, maman. J'avais tellement envie de te mettre la mort de Ryan sur le dos. Que ce soit la faute de quelqu'un d'autre. C'est toujours ce que je veux.

Elle prend une grande inspiration. Je n'aurais pas dû dire que je la détestais. Je ne le pensais pas. Pas vraiment. Mais elle répond :

— J'aurais dû être plus présente pour lui. Je vous ai tous les deux laissés tomber. (Elle hésite un instant avant de poursuivre :) Je suis allée le voir une fois l'année dernière, pendant que tu étais chez Adrienne. Je ne t'en ai pas parlé parce que je ne voulais pas t'effrayer. J'ai essayé de le ramener à la maison, mais il m'a convaincue qu'il pouvait y arriver. J'aurais dû être plus lucide, parce qu'à une époque, j'arrivais à me convaincre moi-même que j'allais bien. Mais j'ai décidé de le croire, et ça a été la plus grave erreur de mon existence. Si seulement j'avais…

Sa voix se brise. Elle semble un peu perdue.

— Ryan était dépressif, lui dis-je.

Et pour la première fois, je le pense sincèrement. C'en est presque cathartique. Ryan était dépressif, et nous ne pouvions rien y faire. Nous ne pouvions même pas le comprendre. Et son départ n'a fait qu'empirer les choses. Ce n'est pas maman qui servait à boire à Ryan ou qui l'encourageait à prendre le volant. Il était triste, et il a commis une erreur.

— Il m'a téléphoné. Avant de mourir.

Maman se cache la bouche d'une main. Je tremble de partout, mais je continue.

— Il m'a dit que je lui manquais, comme s'il savait ce qui allait arriver. Je n'ai jamais voulu te le dire. (Je m'étrangle sur chaque mot.) Je ne savais pas ce que ça signifiait, et j'ignore ce qui se serait passé si j'avais décroché. Si je lui avais parlé. C'est ma faute. Je suis tellement désolée.

Elle me serre fort contre elle.

— Écoute-moi bien, dit-elle. (Et même si elle pleure, je ne lui ai jamais vu un air aussi féroce et calme.) Ce n'est *pas* ta faute. Tu as fait de ton mieux. Tu l'aimais tellement. Je crois qu'il a fait tout ce qu'il pouvait pour toi. Il n'aurait jamais voulu t'abandonner.

— Je voulais qu'il aille bien. (Je prends une longue inspiration saccadée.) Je voudrais qu'il soit là.

Elle reste silencieuse pendant plusieurs secondes.

— Moi aussi.

Je renifle bruyamment, gâchant cet instant de partage. Et elle sourit, et je souris, et mon cœur se brise.

— J'ai vraiment tout foutu en l'air, lui dis-je.

— Eh bien, dit-elle en repoussant une mèche qui me tombe sur le visage, laisse-moi t'aider à réparer ça. Pour une fois.

— Tu penses que je suis prise au piège ? À Buckley ? Que je resterai toute ma vie le laquais d'Adrienne ? Que je ne me sentirai jamais comme tout le monde ? C'est pour ça que Whit…

Je m'étrangle de nouveau. Je ne peux pas prononcer son nom et penser à mes sentiments dévorants. Cela me fait trop mal. Elle fait courir son pouce sur ma joue.

— Olivia, tu peux faire tout ce dont tu rêves, être qui tu veux. Regarder le soleil se coucher sur la côte ouest. Courir après les virevoltants au Texas. Je sais que tes notes ne sont pas géniales, mais tout n'est pas parfait, dans la vie. Il y a dix-huit ans, je pensais que ton père et moi élèverions nos deux enfants dans un pavillon, que nous les conduirions ensemble à la fac. Je t'ai, *toi*, et tu as tes défauts, mais tu es forte, et tu as la vie devant toi. Le monde tremble d'avance de ce que tu pourras lui faire. C'est promis. D'accord ?

Je peine à articuler un son, mais je parviens à acquiescer.

— D'accord.

66

Adrienne me disait toujours que, lorsqu'on s'excuse, on reconnaît avoir eu tort. C'est la pire chose qui puisse arriver quand on a, comme elle, une volonté absolue de ne jamais montrer la moindre faiblesse. C'est étrange, pendant longtemps, ma plus grande peur a été qu'on se rende compte que j'avais des sentiments.

Si je réfléchis ainsi, c'est peut-être parce que je suis sur le point de faire la chose la plus terrifiante de mon existence. Maman se gare devant une maison à deux niveaux en dehors de la ville. Il y a une cabane de jeu dans la pelouse, rose fluo avec une clôture en treillis blanc. Quand elle coupe le contact, je sens la nausée me brûler l'œsophage.

— Va droit au but, me conseille maman de sa voix de professionnelle. Elle va se mettre en colère. L'objectif est de ne pas te laisser emporter par tes émotions.

J'acquiesce en regardant par la vitre. C'est paradoxal, pour moi qui commence à peine à accepter de ressentir quoi que ce soit.

— Olivia. Ne te laisse pas emporter par tes émotions, me répète-t-elle.

Je la considère avec un demi-sourire.

— Moi ? Jamais.

Et sans me laisser le temps d'y réfléchir davantage, j'actionne la poignée, saute sur le trottoir et me dirige vers la maison à grands pas. Je sonne à la porte et j'attends ; chaque seconde est une torture et semble plus longue que la précédente. Puis Mme Baker ouvre la porte, l'air

étonnamment normal. Elle porte un vieux jean élimé et un tee-shirt d'une association universitaire. Ses cheveux sont attachés en une queue de cheval.

— Olivia ? s'exclame-t-elle, surprise.

— Hello, dis-je parce que je suis une crétine. Je suis venue vous parler.

— D'accord, répond-elle lentement.

Elle avise la voiture de ma mère, puis observe les deux côtés de la rue, comme si elle s'attendait à voir surgir quelqu'un. Je ne peux pas lui reprocher sa paranoïa.

— Maman ! Maman !

Une petite fille blonde accourt derrière elle, mais elle s'immobilise en me remarquant. Elle me montre du doigt.

— C'est qui ?

Mme Baker lui pose la main sur la tête.

— C'est l'une de mes élèves. Olivia. C'est une cheerleader. (Elle reporte les yeux sur moi.) Elle adore le cheerleading, me confie-t-elle avec un sourire.

Je suis en train de mourir silencieusement sur le pas de sa porte.

— Ma puce, retourne au salon, d'accord ?

Sa fille obtempère.

— Alors, qu'est-ce que je peux faire pour toi ? s'enquiert-elle.

Elle semble soudain moins radieuse. Je commence à me dire qu'elle ne me déteste peut-être pas. Je ne suis sans doute pas son élève préférée, loin de là, mais elle ne me hait pas. Pas encore. Ce qui n'arrange rien. C'était tellement plus facile de gâcher sa vie quand ce n'était pas une vraie personne.

— Je voulais vous informer… que je vais parler au Dr Rickards demain pour lui avouer que je n'ai jamais rien surpris de suspect entre Whit et vous, et que je suis à peu près certaine qu'Adrienne a tout inventé. Même si je doute très fortement qu'elle le reconnaisse. Mais sans mon témoignage, ils n'auront plus rien. Ils seront obligés de vous laisser revenir à l'école.

— Pardon ? demande-t-elle quand elle comprend enfin mes propos.

— Je sais que ce que j'ai fait était mal. Et… (J'inspire profondément.) J'aimerais vous expliquer toutes les mauvaises raisons que j'avais de le faire, mais je sais que vous vous en fichez. Vous avez des problèmes au moins aussi importants que les miens. Alors je… je suis désolée. Désolée pour tout le chagrin que je vous ai causé, à vous et à votre famille. Désolée d'avoir fait souffrir Whit, par la même occasion. Et je sais qu'il est très malheureux à cause de ça.

Son visage est grave. Elle ne crie pas, ne me dit pas que je suis la pire peste de l'univers. C'est inutile.

— Tu vas avoir de gros ennuis, Olivia.

— Je crois que ça ira.

Étonnamment, je me sens beaucoup mieux.

— Enfin, je vais prendre cher, mais ça ne pourra pas être pire que ça.

— Je suppose que non, concède-t-elle. Je te remercie de ton honnêteté. (Elle incline la tête de côté.) Même si cela n'excuse rien. Mais je suis soulagée d'entendre ça de ta bouche, reconnaît-elle.

— Dites à votre fille que si elle veut devenir cheerleader, je pourrai lui donner quelques conseils.

Je lui souris tristement.

— Je n'y manquerai pas. Au revoir, Olivia.

Elle recule d'un pas et referme la porte.

67

Pendant que je parle, le Dr Rickards me toise et fait la moue tandis que M. Doolittle me réconforte, comme s'il était fier de cette avancée. Je n'arrive pas à croire que j'aie un jour pu penser du mal de lui.

Maman a assuré l'essentiel de la conversation. Honnêtement, c'est une forme de soulagement de la voir pour une fois aussi impliquée dans ma vie, même dans une situation aussi terrible. Elle m'a expliqué ce que nous allions faire et m'a demandé de la laisser parler. Pour me protéger. J'ai toujours cru que j'adorais l'indépendance que me conférait la distance qu'elle mettait entre nous, mais Dieu que c'est bon que quelqu'un se charge d'ôter ce fardeau de mes épaules ! M'indique la bonne direction sans me traiter d'imbécile. Veille sur moi uniquement par amour. Cela me rappelle Ryan.

Il fallait néanmoins que je livre ma version des faits, et elle n'est pas belle. Je me tourne vers M. Doolittle après avoir énuméré l'ensemble de mes fautes.

— Je suis navrée de m'être servie de vous. Je sais que vous vouliez m'aider.

Il agite la main.

— J'ai l'habitude. Vous comptez continuer à préparer vos examens ?

— Sans doute. (Je baisse le front.) Avec Vera.

Il opine et me tapote la jambe.

— Bonne petite.

C’est une première.

Maman me pose la main sur l’épaule au moment de sortir du bureau et la presse légèrement juste avant que j’ouvre la porte.

Je m’arrête un instant et prends une grande inspiration. J’ai l’impression d’être restée en apnée ces trois derniers mois.

— Merci, dis-je.

Quand maman et moi quittons la pièce, Claire attend devant en se rongeant les ongles. Elle paraît soulagée de me voir, comme si elle doutait de m’en voir émerger vivante. Maman m’adresse un signe de tête quand je me tourne vers Claire et m’annonce qu’elle va m’attendre dans la voiture. Je m’appuie contre le mur du couloir désert avant qu’elle m’interroge.

— Alors ?

— J’ai survécu, je réponds. (Je soupire.) Le Dr Rickards va probablement vous convoquer, toi, Whit et Adrienne, pour corroborer mon histoire. J’ai cru qu’il allait faire une crise cardiaque.

Claire se mord les joues.

— Et qu’est-ce qu’il va te faire ?

Je ne sais pas trop comment répondre.

— Il m’a dit qu’il devait m’exclure, mais étant donné les événements de ces derniers mois et le fait que M. Doolittle ait accepté de continuer de me recevoir, il a accepté la proposition de maman. Je vais suivre tous les cours du prochain semestre par Internet, et il me laissera passer l’examen en même temps que tout le monde. Ça aurait pu être pire.

Je hausse les épaules.

Claire se décompose.

— Je ne veux pas retourner au lycée sans toi. Déjà que tu ne fais plus partie de l’équipe… C’est grâce à toi que je tiens le coup, ici.

Je joue avec l’une de ses mèches.

— Arrête, Clairette. Tout le monde t’adore.

— Mais je me sens seule.

Elle ferme les yeux un moment, et je comprends pour la première fois à quel point Claire peut se sentir seule. Entourée par des gens qui la pensent anormale, qui refusent de comprendre qu'elle n'a pas choisi d'être différente.

— J'ai parlé à Alex l'autre jour. Je lui ai tout dit. Parce qu'il est censé être mon meilleur ami, et parce que je voulais qu'il sache que ses sentiments pour moi ne seraient jamais réciproques. Je n'y *arrive pas*. Il m'a répondu que ça n'était pas juste. Comme si j'avais décidé d'aimer les filles uniquement pour ne pas l'aimer, lui.

Elle soupire.

— Pourquoi tu lui as dit ? je veux savoir.

— Eh bien, Ellie et moi discutions l'autre jour. Elle m'a dit qu'elle avait réfléchi à tout ce qui se passait ici, et qu'elle trouvait que se cacher était minable. J'imagine que les ragots vont bon train aussi à Central, et elle m'a dit qu'elle s'en foutait de ce qu'ils pouvaient penser maintenant. (Claire incline la tête.) Ça craint que ça se soit passé comme ça, mais elle pense qu'on devrait parler de nous – à condition qu'Alex soit au courant de la situation.

Je lui souris.

— C'est génial.

— Ouais. Évidemment, je ne sais toujours pas comment ça va se passer avec mes parents et tout le monde… mais dans sept mois je serai diplômée, non ?

Elle pousse un soupir et fait la moue.

— Bon, il faut que j'y aille. Ça va bientôt sonner, et je suis sûre que le Dr Rickards n'aimerait pas que je sois encore ici quand le bruit commencera à courir.

— D'accord, répond-elle tristement. Tu sais qu'Adrienne pense que j'ai pris ton parti ? (Une pause.) Mais elle m'a dit qu'elle était désolée. En dehors de toi, c'est la seule à ne jamais m'avoir prise pour une cruche. J'ai besoin de son soutien.

— Je sais.

J'aimerais que Claire la laisse tomber une fois pour toutes, mais je ne peux pas lui dicter sa conduite.

— Je suis copine avec elle depuis toujours. C'est… c'est rassurant. Et j'ai besoin de quelque chose de rassurant dans ma vie à l'heure actuelle. Tu comprends, hein ?

— Oui, Claire, je ne t'en veux pas du tout. Je…

J'avise quelque chose – quelqu'un – dans le couloir. Plié en deux au-dessus de la fontaine à eau, avec un sac à dos kaki. Il lève alors les yeux, croise les miens et se détourne.

Claire pivote pour regarder Whit emprunter un autre couloir.

— Tu penses qu'il te pardonnera ?

Je me mords la lèvre en m'efforçant d'oublier l'étau qui me comprime la poitrine.

— Non. (Je secoue la tête pour accentuer ma réponse.) Il faut qu'il se concentre. Qu'il remporte un autre championnat. Il faut qu'il se prépare pour la fac. Il m'aura oubliée en un rien de temps.

Je contemple la fontaine à eau abandonnée quand je reçois un coup dans le biceps.

— Aïe ! Putain, pourquoi tu as fait ça ?

— Ne redis jamais une connerie pareille, me défie-t-elle. Whit DuRant n'est pas trop bien pour toi. J'en ai marre de t'entendre dire ça. (Elle ne plaisante pas.) Il y a beaucoup de saloperies et de gens minables dans ce monde, Liv, je suis bien placée pour le savoir, mais si tu t'imagines une seule seconde que tu ne lui as pas brisé le cœur, tu délires. À ton avis, pourquoi est-ce qu'il passe du temps avec Adrienne ?

— Je n'en sais rien, admets-je.

En un éclair, Claire se radoucit et ne ressemble plus à une tueuse d'un mètre cinquante-sept.

— Réfléchis. Et appelle-moi cette semaine, d'accord ? Sois sage.

Encore légèrement effrayée, j'acquiesce et tourne les talons.

Adieu, Buckley High.

68

Deux mois plus tard

Je parcours des photos sur Internet. Coxie a organisé une fête, hier soir. Tout le monde y était. Je ne regrette pas de ne pas y être allée. D'un autre côté, cela me manque.

Voilà ce que j'en déduis : Whit sort avec Anna Talbert (ou pas). Sur certaines photos, il a le bras autour de ses épaules. Mais ça pourrait être un geste amical. Tout le monde se touche sans arrêt dans ce genre de soirée.

Je sais qu'Adrienne est derrière tout ça. Mais s'il l'appréciait malgré tout ?

Claire m'assure qu'il ne se passe rien. Elle dit qu'Anna en pince pour un autre garçon de l'équipe de golf de Whit, et que c'est pour ça qu'ils sont toujours fourrés ensemble.

Je ne lui ai pas adressé la parole depuis deux mois. Ce n'est pas faute d'en avoir envie. Deux mois atroces passés à me demander ce qu'il pense et avec qui il discute, à parcourir toutes les photos de ses réseaux sociaux sur ses visites d'universités. J'aimerais évoquer avec lui ma vie, ma thérapie et le fait d'être moi-même. J'aimerais lui dire à quel point j'ai trouvé ridicules les oraux des examens et que j'ai cartonné en maths. À moins que je sois complètement passée au travers.

Mon téléphone vibre et je décroche aussitôt.

— Qu’est-ce qui se passe, entre Whit et Anna ? je demande à Claire avant même de dire bonjour.

— Quoi ? s’étonne-t-elle.

— J’ai vu les photos de la soirée de Coxie. Ils sont ensemble.

— Je suis sûre que ce n’est rien, répond-elle sans conviction.

Puis un e-mail apparaît sur mon écran. Un e-mail envoyé par Adrienne Maynard. Je clique dessus pour l’ouvrir. « Regarde-moi », dit le texte. Je fais défiler l’écran jusqu’à la vidéo jointe et en informe Claire.

— Ne l’ouvre pas, me somme-t-elle.

— Ouais, je réplique. Et je ne saurai jamais de quoi il s’agit. Aucun problème.

J’agite nerveusement la jambe en contemplant le message. Après que j’ai révélé au Dr Rickards nos manigances pour faire tomber Whit et Mme Baker, il a convoqué Adrienne pour l’entendre de nouveau, puis il l’a exclue provisoirement. M. et Mme Maynard ont piqué une grosse crise et ont menacé de traîner l’école devant les tribunaux. Le conseil d’administration a promis que cela ne figurerait pas sur son dossier.

Je présume que sa colère n’a fait que croître depuis ce moment. Ce n’est pas comme si cela avait bouleversé sa vie, mais Adrienne s’est toujours targuée de ne jamais se faire prendre.

Bref. La vidéo est là, juste devant moi. Une bombe à retardement.

— Elle n’attend que ça, me rappelle Claire.

J’avais presque oublié que j’étais encore en ligne. Je parviens à peine à contenir l’hystérie qui me gagne sous une montagne de panique.

Lentement, je demande :

— Qu’est-ce qu’il y a sur cette vidéo ?

Claire réfléchit longuement.

— Je ne sais pas. Pas vraiment.

— Dis-moi. (Je garde les yeux rivés sur l’e-mail ; il ne bouge pas.) S’il te plaît.

Elle souffle bruyamment.

— La fête a un peu dérapé, d'accord ? (Elle se tait un moment.) Écoute, je ne suis pas restée longtemps, alors je ne sais pas de quoi il s'agit, mais je pense qu'il vaudrait mieux que tu ne l'ouvres pas.

— Je vais l'ouvrir, je réponds.

— Tu crois que c'est une bonne idée ?

— Oui. (Je clique une fois sur la vidéo, mais m'interromps avant le deuxième clic.) Et s'ils sont en train de baiser ?

— Quoi ?

Je commence sérieusement à me faire flipper.

— S'il s'agissait d'une vidéo de Whit et Anna, ou un truc comme ça ? C'est exactement le genre d'Adrienne.

Je me passe la main dans les cheveux.

— Tu penses vraiment qu'il aurait fait un truc pareil ?

Je reste silencieuse. Je ferme les yeux.

— Non, finis-je par déclarer en lançant la vidéo.

Après un petit temps de chargement, une image de mauvaise qualité s'ouvre sur l'écran ; la luminosité est faible, le son étouffé. La mise au point met une seconde à se faire, puis Whit apparaît. Il participe à un jeu à boire avec Daniel et Anna. Il vide sa bière et ricane, et le sourire que lui adresse Anna me donne la chair de poule. Adrienne leur hurle de faire coucou à la caméra, et ils s'exécutent tous. La vidéo s'arrête. Elle reprend sur Whit, bourré, assis à la table de la cuisine. Cela me rappelle Ryan dans ses mauvais jours, les yeux vitreux, l'élocution maladroite et le rire bruyant qui sonne creux. Je passe les doigts sur mes lèvres, sans cesser de regarder.

Adrienne chuchote à Anna :

— Demande-lui.

— À ton avis, qu'est-ce qu'elle fait, O., en ce moment ? dit la voix d'Anna hors champ.

Anna fait trembler la caméra en se rapprochant de Whit.

— Sans doute en train de bousiller la vie d'un autre mec, marmonne-t-il à l'objectif.

Cela me fait grimacer. J'ai entendu la jubilation dans la voix d'Adrienne, mais Whit est complètement soumis. Bourré, mais en plein doute. Il n'a pas l'air bien.

— Qu'est-ce que tu lui dirais ? enchaîne Adrienne. Si tu l'avais devant toi ?

— Arrête, Ade, intervient quelqu'un – peut-être Renatta.

— Elle a raison, répond Whit. Olivia n'a rien de spécial. C'est juste une fille qui ridiculise les autres parce qu'elle n'a rien pour elle.

Adrienne attend qu'il poursuive, mais il reste assis et porte son gobelet à ses lèvres. Mes mains tremblent, et je sais que Claire est toujours là, de l'autre côté du téléphone, mais je suis obsédée par l'expression de Whit, dont les derniers mots tournent en boucle dans ma tête.

Il reprend enfin :

— *Je te déteste et tu n'en valais pas la peine*, voilà ce que je lui dirais. (Puis il se tait, comme s'il venait d'avoir une révélation.) Je lui dirais qu'elle était belle et qu'elle détruit tout ce qu'elle touche.

Un silence se fait, et je comprends que toute la pièce l'écoute, paralysée. Puis Adrienne chuchote :

— Va lui rouler une pelle.

Mais la vidéo s'arrête et l'écran devient noir.

Je reste immobile à considérer ce carré sombre pendant un temps indéterminé. Jusqu'à ce que Claire me parle :

— Liv ? Liv, qu'est-ce que c'était ?

Je contemple encore le noir.

— Je crois qu'il me déteste.

— Quoi ?

— Je crois qu'il déteste l'essence même de ce que je suis. Ce qui est sans doute une réaction normale, j'ajoute lentement.

— Arrête. Il souffre. Ça peut se comprendre, non ?

Je reste muette.

— Tu as essayé de saboter ce qui compte le plus pour lui, même après qu'il s'est ouvert à toi. Alors s'il te déteste, regarde-toi. Trouve le moyen

de le convaincre que tu n’es pas cette personne. Convaincs-nous tous.

Je n’aime pas l’entendre dire ça. Je ne veux pas que Claire me perçoive de cette manière, se méfie de moi.

C’est pourtant le cas, même si nous sommes amies, et cela me semble douloureusement logique.

— Et si *j’étais* cette personne ?

— Dans ce cas, je dirais qu’on perd tous notre temps. (Un battement de cœur, et elle reprend) Tu peux arranger ça, Olivia. J’en suis sûre.

69

L'e-mail apparaît à dix-sept heures trente le dimanche soir.

Vos résultats aux examens.

Mon cœur est sur le point d'exploser. C'est le moment le plus angoissant de ma vie. Je ne peux pas les regarder, pas tout de suite.

J'attends donc le lendemain. À sept heures du matin, je cours dans les couloirs de Buckley High, en espérant ne pas croiser quelqu'un qui risquerait de me jeter dehors. Par miracle, cela n'arrive pas. Je franchis pleins gaz la porte ouverte de M. Doolittle et le rejoins.

— Ils sont là ! je lui annonce.

Il sursaute de surprise, se mettant du café dans la barbe. Il attrape une serviette pour s'éponger.

— Mademoiselle Clayton. Vous n'avez rien à faire ici. Il faut…

— Mes résultats. Vous devez me dire ce que vous en pensez.

Il tamponne sa veste.

— Quelles sont vos notes ?

— Je ne sais pas.

Il prend le temps de me dévisager.

— Vous ne le savez pas ?

— Vous devez regarder, lui dis-je.

— Quoi ?

Je m'accroupis près de lui, et je me penche sur son ordinateur pour me connecter à mon mail.

Ils sont là.

Ils sont là.

Nous considérons tous deux l'écran pendant quelques instants, puis, sans prévenir, M. Doolittle saute sur ses pieds et me prend dans ses bras, clamant mon nom avec fierté. J'ignore pourquoi, mais je me retrouve à pleurer sur son épaule. Même si aucune fac ne veut de moi pour l'instant, je pourrai un jour m'inscrire quelque part.

C'est possible.

— Merci, dis-je à travers mes larmes ridicules. Merci.

Et c'est une délivrance. J'ai travaillé dur, cela a porté ses fruits et tout est bien qui finit bien. D'autres m'ont poussée et je peux désormais leur prouver que ça a payé, que ça en valait la peine.

M. Doolittle et moi passons la demi-heure qui suit à remplir une liste de demandes d'inscription et de bourse pour les universités que j'ai sélectionnées.

C'est incroyable. Encore sur mon petit nuage, je quitte son bureau et aperçois Vera en sortant.

— Vera ! je m'exclame.

Elle se retourne, les yeux ronds de surprise. Je la serre contre moi.

— J'ai réussi ! Encore mieux qu'aux examens blancs !

Elle se fend d'un large sourire sincère.

— Félicitations !

— Bon Dieu, je suis une vraie connasse, Vera, lui dis-je, tout sourire. Tu n'étais pas obligée de m'aider, merci.

Elle semble troublée.

— J'ai une surprise pour toi, dis-je en m'éloignant d'elle à reculons. (Je mûris mon plan tout en m'éloignant.) Tu verras… je t'appelle !

Puis je tourne les talons.

Et tombe nez à nez avec Whit.

Nous sursautons tous les deux. Un silence s'instaure entre nous : nous savons l'un comme l'autre que nous devrions dire quelque chose, mais

nous nous y refusons. Nous ignorons comment faire. C'est comme si nous avions désappris à nous connaître.

— J'ai réussi, je m'entends déclarer, et son front se plisse genre : *Pff, qu'est-ce que tu as encore fait ?* (Mais j'ajoute :) J'ai eu de super notes aux examens. Tout ça grâce à toi et à Vera.

Je désigne un endroit derrière moi. Je ne sais même pas si elle est encore là.

— Bien joué, répond-il d'un ton glacial.

— C'est drôle, j'étais en plein oral quand…

— Écoute, je suis vraiment désolé si je t'ai donné l'impression que j'avais envie de discuter avec toi.

Il ne s'éloigne pourtant pas, et je commence à comprendre ce que Claire m'a dit.

— Tu sais, si tu refuses de me parler parce que j'ai froissé ton ego, alors Adrienne a gagné.

— Tu n'es qu'une menteuse, lâche-t-il avant de partir.

Une menteuse. Qui s'invente des excuses.

C'était peut-être le cas.

Mais je peux encore changer.

70

Ici dans le Sud, à la fin de l'automne, le froid ne sort que la nuit. Il attaque au coucher du soleil, vous surprenant avec des chutes de température brutales. Je resserre ma veste autour de mon corps tandis qu'une brise vient fendre l'air devant le *Rough House*.

Tous les ans, les parents de Michaela Verday lui organisent la meilleure fête d'anniversaire en ville, et comme il n'est pas de notoriété publique que sa mère est malade, cette année ne fait pas exception. Elle peut sans doute espérer trouver ainsi une forme de réconfort. De normalité.

Cette fois, les Verday ont loué le *Rough House* pour une soirée karaoké aux contrôles d'identité laxistes. Naturellement, les invitations ne sont réservées qu'à un cercle très fermé.

J'erre un peu plus loin sur le trottoir, observant mes camarades de classe passer devant les videurs. Tout le monde est très excité à la perspective d'une soirée au *Rough House*. Figurer sur la liste est important – c'est même capital.

Claire m'envoie un texto pour me signaler qu'elle est à l'intérieur avec Adrienne, Anna et Whit. Elle m'explique qu'Ade fait son possible pour que cette histoire entre Anna et Whit fonctionne. L'idée me retourne l'estomac chaque fois que je l'envisage. Ce n'est pas qu'Anna n'est pas quelqu'un de bien, c'est juste…

Enfin, au moins Adrienne ne prévoit-elle pas de le sauter elle-même, cette fois.

Je reçois un nouveau message de Claire m'annonçant que Coxie essaie désespérément de se servir de Michaela pour la rendre jalouse. Claire s'en veut énormément, d'autant qu'elle préférerait traîner au bar en compagnie d'Ellie. Quelqu'un me tapote alors l'épaule. Je sursaute et me retourne.

Ethan me sourit.

— J'aurais préféré que tu m'autorises à venir te chercher.

Je lui retourne son sourire.

— C'est gentil. (Je tire sur ma robe.) De quoi j'ai l'air ?

— Jolie, répond-il.

Ethan n'a jamais été très doué avec les mots.

J'arque un sourcil.

— Avant d'entrer, je dois te dire quelque chose, commence-t-il.

Je recule dans la pénombre.

— D'accord.

Il se gratte un instant le menton avant de se jeter à l'eau.

— Ce jour-là, dans le couloir, quand tu m'as embrassé… Je sais que ça n'était qu'un leurre. Pour remporter une victoire contre Adrienne, un truc dans le genre.

— Ethan, je…

Il secoue la tête.

— Ce n'est pas grave. Ça m'a fait réfléchir. Je me suis moi-même servi d'Adrienne pour te rendre jalouse, et ça n'était pas juste, ni pour elle ni pour toi.

J'acquiesce.

— Moi aussi, je me suis servie de Whit pour te rendre jaloux. (Puis je précise.) Au début.

— Eh bien, ça a marché, répond-il. Mais le truc que j'ai compris… Quand je couchais avec Adrienne, je cherchais à te punir. Parce que tu m'utilisais depuis la mort de ton frère et que tu ne m'aimais plus. Je voulais que tu nous surprennes, j'avais envie que tu te sentes aussi mal

que moi. J'éprouvais de la culpabilité, mais, dans le même temps, j'avais l'impression que mon acte était justifié.

Il se tait un instant, et j'ai subitement l'impression qu'il a peut-être été le plus réglo de nous deux depuis le début.

— Je déteste ce sentiment, Olivia, et je ne comprends pas comment vous pouvez vous infliger cela ou le faire subir aux autres.

— Tu as raison. Et ce sentiment, je l'éprouvais en permanence. Cela me rongeait. J'essayais de me dire que ça n'était rien, mais quand Ryan est mort, j'ai su. (Je m'interromps et hausse les épaules.) Je ne me définis pas par les erreurs de mon frère, mais par les miennes. Je ne peux plus dire « Adrienne m'a forcée » ou « Ryan est mort » ou ce genre de choses.

— Ouais. Tant mieux. (Il sourit.) Et tu es ici pour une bonne raison, et ça… c'est vraiment cool.

Je souris à mon tour. Pour la première fois depuis Ryan, me trouver près d'Ethan me semble naturel. Il fait un pas en direction de l'entrée.

— Tu es prête, Plus Un ?

Je savoure ce vieux sentiment, de malveillance, dépourvu cette fois de culpabilité.

— Tu penses sincèrement que j'ai besoin de ton invitation pour m'incruster à cette soirée ?

Il plisse le front.

— Alors pourquoi m'as-tu demandé de te réserver mon plus un ?

Je désigne Vera qui vient d'apparaître derrière lui, dans le parfait timing. Ethan fait volte-face, et elle le salue timidement. Elle est très mignonne, dans sa petite robe bleue. Ethan me décoche un regard inquisiteur.

— On fête mes résultats aux examens, j'explique.

— Super, nous réplique-t-il à toutes deux.

Ce n'est pas comme si j'avais le moindre espoir qu'ils tombent amoureux, vivent heureux et aient beaucoup d'enfants. Je ne sais même pas si elle va apprécier la soirée.

Mais sortir une fois de temps en temps n’a jamais fait de mal à personne.

— Comment tu vas rentrer ? me demande Ethan.

Je hausse les épaules.

— J’ai peut-être arrangé les choses avec Michaela. Elle me déteste beaucoup moins depuis que j’ai changé son pneu, et je pense qu’elle compte sur moi pour mettre un peu d’ambiance.

Ethan pouffe.

— Dans ce cas… Mesdames ? nous invite-t-il en nous offrant un bras à chacune.

— Allons-y, répond Vera.

Je souris.

— Oui, allons-y.

71

Tout le monde regarde Ethan, Vera et moi entrer dans le bar ensemble. Le fait que je me trouve bras dessus bras dessous avec Ethan fait exploser le compteur à ragots. Je m'abstiens volontairement de me tourner vers la table où se trouvent Claire, Whit et Adrienne. Nous lançons tous un « Joyeux anniversaire » de rigueur à Michaela, qui se montre adorable avec Vera, puis nous allons nous trouver une table.

Les autres semblent serrés comme des sardines.

— C'est moi ou la température a chuté, à notre arrivée ? je demande.

Ethan sourit, mais il ne répond pas.

— Merci encore de m'aider. Je sais que tu vas être un peu ostracisé à cause de moi, dis-je en contemplant mes genoux.

En vérité, je me sens conne de faire subir tout ça à Ethan, alors qu'il n'a pas encore fini de digérer notre rupture. Moi non plus, d'ailleurs, mais j'ai au moins clos ce chapitre de ma vie. Après tous les changements récents, je ne peux pas regarder en arrière.

— J'avais une dette envers toi, Liv. Je ne sais pas si j'arriverai un jour à rattraper le mal que je t'ai fait.

— Merci, dis-je avec sincérité.

— Je vais chercher un morceau de gâteau, m'annonce-t-il alors. (Il se tourne vers Vera, qui a eu la gentillesse d'écouter notre échange sans faire de grimaces.) Tu m'accompagnes ?

Elle hoche la tête avec un sourire.

Tandis qu’ils s’éloignent, je remarque d’autres membres de l’équipe de foot autour du buffet, et je comprends qu’il risque de ne pas revenir tout de suite. Ça m’est égal. Je ne lui ai pas demandé de me distraire.

Un gros bonhomme en tee-shirt noir et bermuda prépare la scène pour le karaoké. Il y a de hideuses guirlandes de fausses fleurs hawaïennes au plafond. Un décor de plage, d’une atrocité innommable, est installé derrière.

Je vais le faire. Je vais vraiment le faire.

— Tu es prête ? me demande Claire en se glissant sur la banquette près de moi.

Elle suçote la paille de son Coca entre ses lèvres rouge sombre.

— Si j’avais su que je me lancerais là-dedans avec un coucher de soleil romantique en arrière-plan…

Elle pouffe dans sa paille.

— Qu’a dit Adrienne quand je suis arrivée avec Ethan ?

Elle hausse les épaules.

— Pas grand-chose, vu que j’étais là. Mais Whit a l’air d’accuser le coup. Il est perdu.

Mon cœur se serre. D’un côté, je suis contente qu’il ait réagi ; de l’autre, je regrette un peu de lui avoir infligé ça. Mais naturellement, il pourrait aussi s’agir d’une interprétation due à l’imagination fertile de mon amie.

— Et entre lui et Anna ?

— Ils sont amis, m’assure-t-elle. Sans doute possible. Anna a été vraiment contrariée par l’histoire de Mme Baker. Pas assez pour laisser tomber Adrienne, bien sûr. Et tu sais, je crois qu’elle en pince peut-être pour lui, mais Whit ? (Elle secoue la tête.) C’est toi qu’il aime, Liv.

— Eh bien, je réplique sans conviction, ça sera bientôt fini.

Je jette un coup d’œil à la scène. L’homme s’éloigne des enceintes, qu’il relie à un micro avant de hocher la tête d’un air satisfait. Il va se placer derrière son ordinateur portable à la table du DJ et choisit une

chanson. Un rap bruyant emplit la pièce, et quelques personnes se lèvent pour danser.

— Tu as vu Vera ? Avec Ethan ?

Elle confirme.

— Ils sont assis là-bas. Avec Adrienne.

Je suis du regard la direction indiquée par son doigt. Adrienne est penchée sur la table pour parler à Vera. Elle en fait des tonnes. Elle est magnifique.

J'aimerais qu'elle soit différente. J'observe alors Whit, qui scrute Ethan avec l'air de vouloir protéger son territoire ; c'est du moins ce que je veux bien m'imaginer. Puis il redresse la tête et me surprend à l'épier.

Je me détourne.

— Très bien, tout le monde, lance l'homme en noir d'une voix tonitruante. Bienvenue aux dix-huit ans de Michaela ! Nous avons assez de chansons pour faire de vous des stars, ce soir, alors n'hésitez pas à monter sur scène, et que la fête commence !

Sur ce, il retourne derrière son ordinateur, et je prie pour qu'il ait un très, très bon boulot de jour.

— C'est humiliant, je lance à Claire.

Elle me considère un instant.

— Je croyais que c'était le but ?

Je me lève.

— J'y vais.

Elle tape des mains et pousse un cri d'encouragement tandis que je me dirige vers l'homme en noir. J'avance lentement, tentant de convaincre mon cœur de battre au rythme de mes pas. M. Karaoké se tourne vers moi.

— Quelle chanson tu aimerais, ma belle ?

J'ai un mouvement de dégoût.

— Je voulais juste souhaiter vite fait un bon anniversaire à Michaela. Avant que ça commence vraiment.

Il me jauge un instant du regard, puis il opine.

— D’accord.

Il ramasse le micro posé près de lui, actionne un bouton en dessous. J’ai la bouche pâteuse.

— Comment tu t’appelles ? demande-t-il.

— Olivia, je marmonne. Tout le monde me connaît, j’ajoute d’une voix encore plus faible.

— OK, tout le monde, déclare-t-il au micro, interrompant la musique. (Toutes les têtes se tournent vers la scène, et je m’efforce d’éviter les regards.) On va commencer par un discours d’Olivia, qui va souhaiter à Michaela un excellent anniversaire. (Il me tend le micro.) C’est à toi, chérie.

En panique, je monte sur scène, le micro à la main, tentant d’arranger d’une seule main ma robe, ma coiffure, ma vie.

— Euh… Salut, tout le monde, je commence en plissant les yeux pour me protéger du spot qui brille au-dessus de moi et du décor de fleurs et de sable.

Claire pousse une nouvelle acclamation depuis notre table. J’avale ma salive.

— Bon, je sais que la plupart d’entre vous ne m’ont pas revue depuis les saloperies que j’ai faites et qui m’ont forcée à quitter l’école, et je sais que vous avez entendu des tas de rumeurs sur comment j’ai poignardé mes amis dans le dos avant d’être arrosée de whisky. Vous savez aussi que j’ai demandé à Whit DuRant de faire semblant de sortir avec moi, et vous pensez être au courant de tout.

Je prends une grande inspiration.

— Vous savez pourquoi j’ai choisi Whit plutôt que n’importe quel autre mec ? Ce n’est pas très compliqué : il a tout pour lui. Champion de golf, intelligent, et regardez-moi ce menton ! je poursuis en parvenant à arracher quelques rires timides à l’assistance. Je pensais rendre jaloux Adrienne et Ethan, et je me disais que peut-être d’autres mecs me trouveraient moins nulle si quelqu’un comme Whit m’appréciait.

— Va t’asseoir ! me hurle l’un des joueurs de foot.

Je lui fais un doigt et poursuis, plus déterminée que jamais :

— Le truc, c'est que faire semblant de sortir avec Whit était facile. Il n'arrêtait pas de me raconter des trucs hilarants. Il appuyait là où ça faisait mal pour me remettre les idées en place. Bon, ça, c'était pas terrible.

» Mais quelque part en route, ça a arrêté de me déranger, et j'ai commencé à ressentir ce qu'on ressent quand on est près de *la bonne personne*. Vous voyez de quoi je parle ? Quand j'étais avec Whit, j'avais toujours un peu de mal à respirer, j'avais les idées qui vagabondaient, je n'étais pas sûre de moi… Je voulais être la bonne personne pour lui aussi – celle avec qui il voudrait sortir.

» Mais je crois, et je ne m'en rendais pas compte à l'époque, qu'il savait depuis le début que je pourrais être cette personne si j'arrêtais de me chercher sans arrêt des excuses. Whit n'a jamais rien exigé de moi, à part d'être celle que je voulais être. C'est pour ça qu'on était si bien tous les deux.

Je jette un coup d'œil aux visages les plus proches, qui me lancent des regards furieux, captivés malgré eux. Mais je ne me tourne pas vers la table où Whit est assis.

— Whit dit que j'agis toujours comme si je me foutais de tout, et c'est peut-être le cas. Mais je pense que j'ai passé ces quatre années avec vous à tout intérioriser, jusqu'au moment où j'ai explosé. Je savais que tout le monde me détestait, mais je refusais de l'admettre. Je me disais que c'était à cause de tout ce que je vous avais infligé que mon frère s'était planté contre un arbre.

Je repousse les cheveux qui me tombent sur les yeux. Je vois Michaela, perplexe, qui n'assiste pas au spectacle qu'elle escomptait. Claire, qui n'a plus eu un sourire aussi grand depuis des mois. Ethan, libéré de son joug. Et enfin Whit. Adrienne est assise près de lui, exsudant le mépris. Mais Whit est là, imperturbable.

Il s'en fiche.

— Alors, Whit, c'est ma façon maladroite de te dire que je suis sincèrement désolée. Que je suis catastrophée de ne plus recevoir de sourire de ta part, ou un texto débile, ou un regard tellement plein d'empathie que c'en est douloureux, et de te voir faire comme si tu t'en foutais. J'aimerais tout changer. Et les gens ont peut-être raison. Sans doute, même. Tu me détestes et tu ne veux plus jamais avoir affaire à moi. Je comprends. Mais maintenant que je suis devant vous tous, sache que quand tu m'as regardée ce jour-là dans les toilettes et que tu m'as demandé si tu comptais un tout petit peu pour moi, j'ai voulu te répondre que tout ce que tu *fais* compte pour moi, à chaque instant de la journée, et que tu ne pourras rien y changer. Tu comptes tellement pour moi que je pense que je suis peut-être amoureuse…

» Je donnerais n'importe quoi pour retrouver ça – cette complicité qui nous unissait –, et même si tu me rejettes, je ne regretterai pas d'avoir dit tout ça. Je ne me cacherai plus derrière des excuses, et j'arrêterai de tout garder pour moi.

Je chancelle dans le silence. Il faut que je me tire d'ici.

— Donc voilà, je reprends en quittant la scène les mains tremblantes. Joyeux anniversaire, Michaela.

Je rends le micro au type en noir, qui me dévisage comme une espèce d'extraterrestre.

Je m'avance droit vers la table de Whit, et je suis sûre que tout le monde pense que je vais m'adresser à lui, mais c'est vers Anna et Vera que je me tourne.

— Anna, dis-je en la regardant dans les yeux. Je suis désolée de t'avoir rabaissée comme ça. Tu méritais mieux que ça, et j'aurais dû m'excuser depuis longtemps.

Elle soutient mon regard, le visage inexpressif. Je me penche ensuite vers Vera.

— Et Vera…

Elle me scrute de plus près. Si j'arrive à trouver les bons mots, je parviendrai peut-être enfin à rendre service à quelqu'un.

— Ne laisse jamais personne te donner l'impression que tu ne mérites pas d'être écoutée, parce que c'est des conneries. Si je te vois recommencer, je risque de te crier dessus. Ne laisse jamais personne te parler de la sorte. Et surtout pas moi.

Puis je tourne les talons, je franchis la porte d'entrée et remonte la rue. Je m'arrête dans l'ombre d'une boutique fermée. J'enroule mes bras autour de moi, me rappelant trop tard que j'ai laissé ma veste à ma table. Je m'appuie contre la vitrine du magasin, tentant de reprendre mon souffle, de repenser à mon discours, mais je ne suis pas tout à fait sûre de ce que j'ai pu dire.

De ce que j'ai pu faire.

— Il ne viendra pas, dit une voix derrière moi.

C'est Adrienne, qui me tend ma veste et s'approche à grands pas, jusqu'à se retrouver avec moi sous l'auvent de la boutique.

— Je ne m'attendais pas à ce qu'il vienne, je réplique en récupérant ma veste pour me la passer sur les épaules.

Elle s'appuie contre un panneau de bois.

— C'était une sacrée performance. Déclarer son amour dans un bar à karaoké.

— Je voulais qu'il le sache, dis-je, résignée.

— Même après la vidéo ? me demande-t-elle, incrédule. Quand tu as compris qu'il te rejetterait ?

— C'était tout l'intérêt. Il fallait qu'il sache que j'en avais quelque chose à foutre. (Je secoue la tête et resserre les pans de ma veste.) Laisse tomber, tu ne peux pas comprendre.

Quelques rayons de lune filtrent au travers de la banne déchirée du magasin, illuminant ses cheveux.

— Tu t'es encore foutu la honte devant tout le monde.

Son ton est celui du débat, elle cherche à m'acculer dans un recoin isolé afin de me forcer à me battre pour m'en sortir. Au lieu de quoi, je souris.

— J'ai eu raison. Point final. Whit est mon point faible. Maintenant, tout le monde le sait. Même toi. Si tu veux me faire du mal, sers-toi de lui.

— Je l'ai déjà fait, rétorque-t-elle.

Je me redresse légèrement.

— J'ai de la peine pour toi, Adrienne, dis-je.

— C'est toi qui es lamentable.

— Tu penses que si tout le monde me scrute, ils ne verront pas que tu es aussi paumée que nous tous. Tu ne peux pas me contrôler, et tu ne veux pas qu'ils le sachent.

Elle se rapproche de moi.

— Je te contrôle depuis des mois, crache-t-elle avec un mélange de fierté et de mépris.

Je manque éclater de rire.

— Tu penses encore que tu fais tout ça pour moi…

— Tu ne survivras pas toute seule, m'affirme-t-elle calmement.

— Si, je lui promets. Je m'en sortirai très bien. Mais toi…

Ma voix déraille. Je retire la veste passée autour de mes épaules et la lâche à ses pieds.

— Tu as perdu la meilleure amie que tu as jamais eue, tout ça à cause de ton besoin désespéré de tout maîtriser. Pourquoi fallait-il toujours que je fasse le sale boulot ? Pourquoi fallait-il que je tombe à ta place ?

— Parce que c'est ton rôle.

— Plus maintenant.

Je m'éloigne sans écouter les paroles qu'elle me crie. Encore des tentatives désespérées de regagner mon amitié. Je marche au clair de lune, plus libre. Un peu moins effrayée.

72

Juste avant le lever du soleil, le ciel est d'une couleur grisâtre, encore nimbé du silence et des ténèbres des heures précédentes. De temps à autre, une voiture passe devant moi, quelqu'un se rendant à – ou rentrant de – quelque boulot merdique. Mais à part les oiseaux et moi, nul ne fait le moindre bruit.

Je reste assise à attendre.

L'église blanche semble me dévisager en retour, de ses fenêtres noires et imposantes dans la pénombre. Mais plus pour longtemps.

Maman m'a accompagnée la semaine dernière. Je lui ai dit que je voulais voir ça, afin de l'immortaliser dans ma mémoire, parce que je voulais m'imaginer ce que Ryan voyait – la majesté, la hauteur. Quelque chose de magnifique, bien que simple.

Cela fait cinq mois.

— Est-ce que cette place est libre ?

Cette voix me fait sursauter, et je suis surprise de trouver Whit planté là, l'air un peu emprunté, un sac en papier froissé dans la main.

— Ouais, bien sûr.

Je me retourne vers l'église, inspire plus fort que je ne le souhaiterais, et il s'assied près de moi, ne laissant qu'un petit espace entre nous.

— Comment tu as su que j'étais là ?

Il tripote son sac en papier.

— Je t'ai téléphoné, et c'est ta mère qui a décroché. Elle m'a dit que je te trouverais ici. (Il déroule le haut du sac.) J'ai apporté des bagels.

— Maman t'adore.

Je lui adresse un sourire pincé tandis qu'il sort un petit pain et le coupe en deux, m'offrant le plus gros morceau. Ils sont fourrés au fromage à tartiner, comme j'aime. Je croque dedans en silence. C'est plutôt agréable de rester assise là sans m'inquiéter de ce qu'il va me dire. D'exister, tout simplement.

— Tu sais à quel point tu as eu l'air bête, à déverser tes sentiments devant ce décor hawaïen ? dit-il.

Je lèche une goutte de fromage collée à ma lèvre.

— À peu près autant que toi, assis à la table d'Adrienne.

— C'est quoi, le truc avec l'église ? me demande-t-il.

— Il faut regarder. Le soleil va d'abord illuminer le sommet du clocher, puis cette petite fenêtre découpée dans le mur. (Je la lui montre.) Puis la lumière va se répandre plus vite. Comme dans une super chanson, tu vois le genre ? Ça commence doucement, jusqu'à un crescendo qui fait monter l'adrénaline. Puis il y a des hauts et des bas et… on voudrait que ça ne se termine jamais. Le genre de morceau qu'on pourrait écouter en boucle.

Mes mains s'agitent devant moi tandis que je parle. Je repose finalement les paumes sur mes genoux.

— C'est du moins ce que disait Ryan. En plus poétique, bien sûr. Il m'emmenait à la messe, parfois, mais je n'ai jamais vraiment su s'il était croyant.

Je jette un coup d'œil à Whit, qui n'observe pas l'église, mais moi. Je n'arrive pas à déterminer ce qu'il pense. Il a un peu de fromage sur la joue, je tends les doigts pour l'essuyer. Et ma main reste en suspens entre nous.

— Pourquoi tu es venu ?

— J'avais envie de te voir, murmure-t-il d'un air penaud.

— Pour te moquer de moi ? Me dire de te laisser tranquille ?

Nos regards se croisent et il semble sonder mon esprit comme il sait si bien le faire, m'analysant comme si j'étais un parcours de golf ou un truc du genre.

Puis il m'embrasse. Un baiser carrément pas adapté à un lieu public.

— Tu n'es pas la seule à te sentir prise au piège, m'annonce-t-il quand il recule. Tu le sais ?

— Non.

— Et pas juste par cet endroit, dit-il en glissant la main dans mes cheveux. Le fait d'être meilleur que mon frère, par exemple. Ou d'être impliqué dans tes manigances. Ou simplement par toi.

— J'ai vu la vidéo de la fête de Coxie. Ce que tu as dit sur moi.

Même s'il vient de m'embrasser, j'ignore ce que cela signifie. Je ne sais pas s'il cherche à jouer avec mes émotions. J'aimerais le découvrir. J'aimerais qu'il me le dise.

— Je ne t'en veux pas, j'ajoute.

— Tu en connais un rayon en fierté mal placée, répond-il.

Nous sommes toujours si proches. Il a un petit sourire satisfait, à quelques centimètres à peine de ma bouche.

— Je suis désolé d'avoir dit toutes ces choses. J'étais blessé. Je le suis encore, Liv. Mais j'ai envie de savoir si on peut surmonter ça.

Un ange passe.

— Ce n'est pas toujours si terrible, tu sais. Buckley, je précise. Ryan et moi étions doués pour trouver de petites choses magnifiques. Comme toi. Tu es magnifique avec ton polo Banana Republic hors de prix et ton club à la main, quand tu regardes une balle disparaître dans le soleil couchant.

Il plisse les paupières.

— Tu trouves ?

— Et Claire et Ellie sont magnifiques également, même quand elles se disputent. Je ne suis pas prise au piège. Je croyais l'être. Et je n'ai plus aussi peur. J'ai eu l'air débile, au restaurant, mais au moins j'étais moi-même, tu comprends ? Devant tout le monde, j'ai osé être moi-même, pas celle que je pensais qu'ils voulaient que je sois.

— Tu as été formidable, me complimente-t-il.

Un demi-sourire se forme sur mes lèvres.

— Vraiment ?

— Est-ce que tu pensais tout ce que tu as dit ?

Le petit garçon timide est encore là. Il craint que je le rejette, encore maintenant.

— Presque tout. (Je me mordille la lèvre inférieure.) J'avais préparé une blague sur ta coupe de cheveux, mais je l'ai oubliée en parlant.

Il éclate de rire et m'embrasse de nouveau.

— Tu sais, j'étais déterminé à ne plus jamais t'adresser la parole, mais Mme Baker m'a plus ou moins fait changer d'avis.

— Sérieux ?

Il acquiesce.

— Ouais. Quand elle est revenue à l'école, elle osait à peine croiser mon regard, pour les raisons que tu imagines, mais elle a trouvé un boulot dans un autre comté. Elle va déménager, ajoute-t-il.

Je considère fixement l'église, puis mes mains, honteuse.

— Elle a recommencé à travailler avec moi, et c'était cool. Je lui ai dit que j'allais couper les ponts avec toi pour de bon, et c'est là qu'elle m'a expliqué que si tu n'avais pas fait ce que tu as fait, sa vie aurait été foutue. Elle a dit qu'elle comprenait à quel point cela pouvait être stressant d'être Olivia Clayton, qu'elle avait peut-être été trop dure avec toi… et moi aussi. Elle m'a dit qu'elle t'avait pardonné et qu'elle ne m'en voudrait pas de tenir encore à toi. (Il hausse les épaules.) Que ça voulait peut-être dire quelque chose.

— Comme quoi ?

— Que je connaissais tous les aspects de ta personnalité, les pires comme les meilleurs, mais que ça ne m'a jamais empêché de t'aimer, répond-il en rougissant.

Il est tellement mignon. Il me regarde alors dans les yeux jusqu'à être si gêné qu'il doit se détourner.

Je suis sur le point de fondre en larmes. Je me rends compte que je me sens libre. Bien dans ma peau.

Je ne me souviens pas de la dernière fois que ça m'est arrivé.

— Alors, qu'est-ce que ça signifie ? je finis par demander. Tu voudrais qu'on sorte ensemble… pour de vrai ?

Il pose son front contre le mien comme nous le faisions souvent quand on jouait la comédie ; sauf que, cette fois, c'est on ne peut plus sincère.

— Si je ne te fais pas trop honte.

— Je vais encore t'attirer des ennuis, tu sais ?

Un poids s'est envolé de mes épaules, et les papillons qu'il fait naître dans mon ventre chaque fois qu'il me regarde se répandent dans tout mon corps. Je m'autorise un sourire.

— Je t'aime, dit-il, la bouche contre la mienne.

Je l'embrasse, lui attrape la main et passe son bras autour de mes épaules.

— Tais-toi, je réponds en lui décochant un léger coup de coude. Regarde, ça commence.

Après m'avoir observée encore un moment, il se tourne vers l'église, où les premiers rayons de soleil frappent la petite fenêtre. J'en ai le souffle coupé.

Il chuchote une fois de plus ces trois mots.

Comme la meilleure des chansons, je pourrais l'écouter en boucle.

Remerciements

Olivia et les autres m’accompagnent depuis longtemps, mais il y a tant d’autres personnes sans qui ces personnages n’auraient jamais existé. D’abord et avant tout, merci à mon agent, Diana Fox, qui a consacré tant de temps à m’aider à façonner ce livre, sans même savoir si j’arriverais au bout. J’ai énormément de chance qu’elle ait décelé du potentiel dans les nombreuses ébauches de ce roman qu’elle a décidé de défendre avec passion.

Mon éditrice, Erin Stein, m’a fait un grand honneur en choisissant ce texte pour être l’un des premiers de sa nouvelle collection. Son œil acéré m’a permis de trouver des profondeurs insoupçonnées à ces personnages. J’adresse également un immense merci à Nicole Otto, Natalie C. Sousa et à toute l’équipe de chez Macmillan, qui ont transformé ce rêve en réalité.

Je dois impérativement mentionner ma famille, qui m’a beaucoup soutenue durant tout le processus d’écriture – Drew, Brenda, Will & Kyle, et tous les autres membres de la tribu Woolbright & Devore. Et en particulier papa et maman, Bob et Pam Devore, qui ignorent pourquoi j’ai suivi cette voie mais qui m’aiment malgré tout.

La liste des amis qui m’ont aidée à en arriver là mériterait presque un roman à part entière, mais merci à Campbell, Erin, Felicia, Jamie, Meisha, Mitchel, Randi, Sarah C., Sarah W. et tous les autres – j’espère que vous vous retrouverez dans ce texte d’une manière ou d’une autre. Amanda,

merci d’être une photographe aussi talentueuse ! Rachel, Mary et Maura, merci d’être les meilleures collègues dont on puisse rêver.

Enfin, la communauté des auteurs a été mon refuge créatif dans ce monde depuis que je me suis lancée dans l’écriture il y a plus de six ans. Les amitiés que j’y ai nouées vont bien au-delà des nombreux forums Internet, passés ou actuels – merci à tous ces merveilleux écrivains et aux anciens d’AW, LB et Writer Cooler III en particulier. Plus de gens ont lu ce livre que je n’en peux citer ici, mais un immense coucou à Rachael Allen, Erin Brambilla, Lindsey Roth Culli, Debra Driza, Sarah Harian, Rachel Simon et Kara Thomas pour leurs remarques et leurs encouragements. Merci d’avoir lu les nombreuses versions de ce texte et de m’avoir fourni votre retour inestimable. Et du fond du cœur, merci à tous ceux dont je n’ai pas parlé ici, mais qui ont contribué à cet ouvrage – je sais que la liste ne s’arrête pas à mon carnet d’adresses, et que vous m’avez tous aidée à beaucoup grandir en tant qu’auteur.

Et surtout, merci à tous les lecteurs.

Titre original :
How to Break a Boy

Collection « Territoires » dirigée
par Pauline Mardoc

Loi nº 49 956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : juin 2018

Couverture : Laurent Besson
Photos © plainpicture/André Schuster,
LDWYTN / Shutterstock

ISBN numérique : 978-2-823-85703-0

Dépôt légal : juin 2018

Composition numérique réalisée par Facompo